LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS
AT URBANA-CHAMPAIGN

823
M36ℓFm
v. 5

CONTES

DE MISS HARRIET MARTINEAU

SUR

L'ÉCONOMIE POLITIQUE.

TOME V.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N. 14.

CONTES

DE

MISS HARRIET MARTINEAU

SUR

L'ÉCONOMIE POLITIQUE,

TRADUITS DE L'ANGLAIS

PAR M. B. MAURICE,

ÉLÈVE DE L'ANCIENNE ÉCOLE NORMALE.

TOME CINQUIÈME.

L'ÉMIGRATION. —

— BERKELEY LE BANQUIER —

PARTIES I ET II.

PARIS,

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE S.-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXXV.

823
M36il Fmo
v. 5

L'ÉMIGRATION.

SOMMAIRE

DES PRINCIPES DÉVELOPPÉS DANS CE CONTE.

Deux genres de colonisation ont été adoptés par l'empire britannique; le premier a pour but la diminution de la population, c'est l'émigration volontaire; — le second est la colonisation pénale.

Ce mot de colonisation est appliqué par quelques-uns à une troisième méthode qu'ils voudraient qu'on suivît dans ce pays; — c'est la colonisation intérieure.

L'émigration volontaire dirigée par le gouvernement, a un triple but :

1° D'améliorer le sort de ceux qui émigrent, en les plaçant dans un pays où ils peuvent subsister à moins de frais que dans la mère-patrie;

2° D'améliorer la position de ceux qui restent, par l'augmentation du capital relativement à la population;

3° L'amélioration du pays même où s'établit la colonie.

Pour atteindre le premier but, il faut que la colonie soit placée dans un climat qui assure à ses habitans la santé et l'abondance, et qu'elle soit organisée de manière à établir une coopération suffisante entre l'industrie et les capitaux.

Pour le second, les frais de transport de chaque individu doivent être moins coûteux que ne le serait sa subsistance dans la métropole; et les choix doivent être dirigés dans la vue d'y diminuer le chiffre de la reproduction humaine.

Pour atteindre le troisième but, les colons doivent être choisis dans la double vue d'augmenter le capital et la population, ce qui implique l'aptitude morale à composer une colonie où puissent régner l'ordre et le travail.

Toutes ces considérations prouvent qu'une nouvelle colonie doit être composée d'hommes jeunes, bien portans, et d'une moralité reconnue; qu'ils ne doivent pas être tous ouvriers, ni tous capitalistes; qu'il faut aussi que les lieux où ils se fixeront soient assez rapprochés pour qu'ils puissent facilement échanger leurs produits.

Les colonies intérieures peuvent offrir un soulagement temporaire à une population trop abondante, et aussi accroître les produits des terres qu'elles cultivent. Mais ce résultat ne s'obtient qu'en détournant une portion du capital de ses canaux naturels, et avec la certitude de nuire à l'avenir de la société, en augmentant la disproportion entre la population et les capitaux.

La colonisation intérieure, quoique moins nuisible que l'improductive distribution des fonds de charité, est inférieure à la colonisation hors de la métropole. L'une produit un bien momentané pour quelques citoyens, au prix d'un détriment causé en définitive à un beaucoup plus grand nombre; l'autre produit des avantages durables pour tous.

La colonisation pénale se propose :

1° De rassurer la société par l'éloignement de celui qui l'a offensée;

2° D'éloigner d'elle le crime à l'avenir par l'exemple du châtiment ;

3° La réforme morale du coupable.

Jusqu'ici aucun de ces buts n'a été atteint, ce qui n'est pas étonnant, puisque :

1° Le coupable est seulement transféré d'une portion de la société dans une autre, et qu'en outre il revient très fréquemment à son ancien repaire.

2° Son châtiment, autant qu'il peut mériter ce nom, a lieu à une trop grande distance pour être un exemple salutaire; et que, comme dans le fait le sort dont il jouit ne peut pas être un châtiment, l'effet de l'exemple est précisément le contraire de celui qu'on s'était proposé.

3° Nos lois sur les condamnés tendent à corrompre de plus en plus le criminel, puisque une amélioration notable dans sa position devient la conséquence directe de son crime.

La réunion de l'émigration volontaire et de l'émigration pénale sur le même terrain, tend également à atténuer le châtiment des uns et à diminuer le bien-être des autres ; puisque le colon condamné se trouve, pour ainsi dire, privilégié dans un pays où son travail lui procure un salaire considérable, et qu'au contraire l'émigré volontaire souffre cruellement des vices et des maladies qu'entraîne l'introduction dans la colonie, d'une population de condamnés.

L'ÉMIGRATION.

CHAPITRE PREMIER.

LA MÉTROPOLE.

Le fertile et beau comté de Kent a souffert long-temps de la pauvreté qui pesait sur la partie laborieuse de sa population. Cependant le voyageur qui le traverse rapidement peut se croire dans un magnifique jardin; il emporte l'idée que les nécessités de la vie y sont offertes avec abondance à tous les habitans des villes du comté, ou à ceux qui se sont établis sur le bord de ses vergers, de ses champs de blé ou de houblon; il est pourtant certain que l'on ne trouverait nulle part, ni dans les sombres allées de Manchester, ni dans les caves de Londres, une misère plus profonde, plus complète, que dans quelques-unes des paroisses de Kent. Tandis que les uns poursuivent de leurs murmures la dîme et la taxe des pauvres, les autres, bravant les lois, remplissent le pays de pillage, de meurtres et d'incendies nocturnes, crimes odieux dont les premiers ne peuvent rapporter qu'un avantage précaire et trop chèrement

acheté, et l'autre est la méthode la plus propre à accroître les maux mêmes sous lesquels le peuple gémit.

A l'époque dont je parle, aucun malfaiteur n'avait encore eu la brillante idée de chercher dans la destruction des grains un remède à la disette dont souffrait le peuple. La paroisse de A***, dans le comté de Kent, semblait être parvenue au dernier dégré de misère possible; dans un pays tel que l'Angleterre, l'expérience n'a que trop prouvé que de plus cruelles souffrances lui étaient réservées. La paroisse de A*** contenait environ 2000 personnes; le nombre des artisans, en comptant les enfans, s'élevait à 450 dont plus de 300 étaient agriculteurs: les fermiers, faisant assez mal leurs affaires, ne pouvaient les employer tous, ou bien étaient dans l'impossibilité de donner à aucun un salaire suffisant. Il en résultait que 50 ou 60 ouvriers, se trouvant sans travail, étaient à la charge de la paroisse avec leurs femmes et leurs enfans, ce qui rendait la taxe des pauvres un fardeau accablant pour la classe la moins aisée des contribuables, et à mesure qu'il lui devenait plus difficile de la payer avec exactitude, le nombre et les besoins des pauvres s'accroissaient. Les effets de cet état de choses devenaient de plus en plus sensibles par l'augmentation journalière de tous les excès et de tous les crimes.

Il importait peu que le printemps vînt embellir les vergers des fleurs délicates du pommier; que de jeunes arbres se parassent de leur fraîche verdure, comme si ce séjour eût été celui du bonheur, tandis que les bois étaient infestés de brigands et que des plaintes et des malédictions se faisaient entendre derrière les haies; c'était sans plaisir qu'en automne les paysans se fatiguaient à recueillir leur odorante récolte de houblon; car, presque tous avaient des pères, des frères, ou des fils qui, gémissant de leur oisiveté forcée, contemplaient d'un œil

d'envie le travail qu'ils ne pouvaient partager, et ne songaient pas à remercier le ciel d'une abondance qui ne soulageait pas leur misère. C'était en vain que le soleil brillait sur leurs chétifs vallons, sur leurs modestes chaumières, tandis que des parens sans asile enviaient ces faibles biens qui leur étaient refusés et que plus d'un enfant frissonnait de maladie et de faim, au milieu de la chaleur du jour. De nouvelles cabanes s'élevaient, il est vrai; mais loin d'être un signe de prospérité, c'était une spéculation sur la misère elle-même, et la taxe des pauvres devait en payer le loyer; aussi était-il aisé de deviner qu'elles seraient occupées, non par des hommes semblables à ces laborieux paysans dont l'Angleterre se glorifiait il y a un siècle et demi, mais par de jeunes fainéans et leurs femmes plus jeunes encore, et sans aucune ressource que les secours de la paroisse.

Ces nouvelles chaumières étaient un sujet de chagrin pour les habitans qui, autrefois dans l'aisance, se voyaient enlever leurs moyens d'existence par de nouveaux venus. Parmi les mécontens était Castle : encore dans la vigueur de l'âge, et après avoir joui d'une honnête indépendance, il se voyait, sans qu'on eût rien à lui reprocher, sur le point de tomber dans une affreuse détresse. Il s'était marié de bonne heure, et avait su, non seulement pourvoir aux besoins de sa famille, mais aussi mettre ses deux enfans en état de se suffire à eux-mêmes. Frank avait fini son apprentissage de charpentier, et était à vingt-un ans un ouvrier habile et laborieux. Sa sœur Ellen, plus jeune de trois ans, était une active et adroite fille de laiterie, que tout fermier pouvait employer avec plaisir. La seule consolation de Castle, dont les affaires personnelles allaient du reste fort mal, était de savoir que sa fille était en service, et que son fils avait de l'ouvrage. Il avait épousé en secondes noces une

femme beaucoup plus jeune que lui, qui n'avait jamais connu l'adversité, et se trouvait peu préparée à la supporter, quelque gai que fût son caractère avant d'être soumise à cette épreuve. Le seul service qu'elle rendit à son mari, fut de nourrir les enfans qu'elle lui donna. Ils moururent presque tous à mesure que leur position devenait plus difficile, et leurs ressources plus précaires. Il ne restait chez eux qu'une seule petite fille, parvenue à l'âge de six ans. Il y avait cependant deux jeunes garçons qui donnaient à Castle le nom de père, quoiqu'il les eût depuis quelque temps désavoués pour ses fils : il avait déclaré que Jerry [1] et Bob [2] étaient naturellement des pillards et des vagabonds, qu'il les avait chassés de chez lui afin qu'ils pussent suivre en liberté leurs mauvais penchans, et qu'ils étaient si adonnés au vol, qu'il serait bientôt ruiné s'il devait répondre de leurs méfaits. Quelques personnes pensèrent qu'à quinze et seize ans tout espoir de réformation n'est pas perdu, que le besoin les avait entraînés au crime, et qu'ensuite la sévérité même de leurs parens s'était opposée à leur retour.

Castle était maintenant presque toujours abattu et irascible; à quarante-cinq ans il avait le ton querelleur, le visage ridé, et la démarche lente d'un vieillard. Le malheur avait produit sur sa femme un effet plus déplorable encore; elle ne murmurait pas, mais elle paraissait avoir perdu la faculté de sentir et d'agir; et tandis que son mari travaillait toutes les fois qu'il trouvait quelque chose à faire, elle était aussi paresseuse que si elle avait été élevée à la charge de la paroisse. Le seul être qui crût que la source de tout bien n'était pas desséchée en elle, était sa belle-fille Ellen qui, se sou-

1. Abréviation pour *Jeremiach*.
2. *Bob*, pour Robert.

venant à quelle terrible épreuve un changement total de position l'avait soumise, persista toujours à dire, chaque fois qu'ellel 'entendait accuser, qu'une année de bonheur et de santé la rendrait une personne toute différente. Donnez-lui, disait-elle, du secours et de l'espérance, donnez-lui du travail et le salaire de ce travail, et sa voix deviendra aussi douce que lorsqu'elle chantait pour endormir son premier enfant. Elle nétoiera elle-même son ménage, au lieu d'empêcher quelque autre de le faire; elle retournera à l'église; elle aimera Frank au lieu de maudire ses propres enfans, comme elle le fait à présent. En l'entendant parler ainsi, quelques voisines d'Ellen la taxaient d'hypocrisie; d'autres croyaient à la sincérité de ses espérances sur sa belle-mère; mais toutes convinrent, quand la crise des affaires de Castle fut arrivée, que, de bonne foi ou non, Ellen avait mal prophétisé.

On apprit un jour que Jerry et Bob venaient d'être arrêtés pour avoir volé et frappé cruellement deux jeunes *gentlemen* qu'ils avaient attirés dans les bois sous prétexte de chercher des nids, et que, s'ils échappaient à la peine capitale, ils seraient déportés. Castle dit aussitôt, quoique d'une voix mal assurée, qu'il s'y était toujours attendu. Sa femme alla plus loin; elle s'écria qu'elle espérait qu'ils seraient pendus, et qu'ainsi ils ne causeraient plus de mal à personne. Elle engagea son mari à ne faire aucune démarche en leur faveur, trop contente d'en être débarrassée. Les voisins crièrent au scandale; ils parvinrent à décider Castle à aller déclarer au magistrat l'âge de ses enfans, car tous deux paraissant plus âgés qu'ils n'étaient réellement, une explication sur ce point pouvait rendre leur punition moins sévère. Castle cependant se refusait à une absence de deux jours, parce que sa femme attendait d'heure en heure le moment de ses

couches; mais une voisine, qui habitait la même chaumière, proposa de rester près d'elle, à condition d'en recevoir les mêmes soins à une époque qu'elle jugeait ne devoir pas être éloignée. Castle était à peine parti que sa femme eut besoin de secours, et l'enfant n'était pas encore né, que la voisine se trouva dans la même position. C'était au milieu de la nuit; le chirurgien de la paroisse, qui était seul près d'elles, n'osait les quitter pour appeler quelqu'un à son aide. Il enveloppa les deux enfans dans une vieille couverture, et les déposa près du feu qu'il avait allumé lui-même. Il arriva tout naturellement qu'il ne sut plus à qui appartenait chacun des enfans, et il manqua de la présence d'esprit nécessaire pour cacher son embarras, qui s'accrut encore lorsqu'il s'aperçut que l'un d'eux était mort. Il serait difficile d'exprimer l'horreur qu'il ressentit en voyant que, loin d'éprouver aucun regret, chacune des deux mères soutenait que l'enfant mort était le sien et repoussait celui qui vivait encore [1].

Dans cet instant parut un témoin inaperçu ou oublié, c'était la petite fille de Castle, Susan, qui était sortie du coin obscur qu'elle occupait, pour venir regarder les enfans.

— Voici, Monsieur, celui que vous avez enveloppé le premier, dit-elle en montrant l'enfant vivant.

— Comment le reconnaissez-vous, ma petite?

— Je suis sûre qu'elle le reconnaît bien, dit la voisine, elle n'avait pas autre chose à faire qu'à regarder, et elle....

— A quoi le reconnaissez-vous? répéta le chirurgien.

— A ce coin de la couverture qui en tombant sur la grille du foyer est devenu tout noir; quand vous avez

1. Historique.

apporté l'autre enfant, vous l'avez enveloppé de ce côté, voyez !

— C'est vrai, dit la femme de Castle, et c'est son enfant qui est né le premier.

Le chirurgien lui fit observer qu'elle se trompait et crut le différend terminé. Il n'en fut pas ainsi; elle accabla sa fille d'injures et la força de sortir de la chambre, puis, repoussant brusquement son enfant, elle l'accabla de malédictions parce qu'il criait. Sa voisine lui ayant dit, avec une insultante ironie, que ce petit garçon lui était sans doute envoyé pour remplacer l'un de ceux qui allaient être pendus, et que son seul regret était qu'elle n'eût pas deux jumeaux, des paroles affreuses dans la bouche d'une mère sortirent de ses lèvres. La dispute s'anima de plus en plus, jusqu'au moment où le chirurgien, craignant à la fois pour leur vie et leur raison, ne se sentant pas d'ailleurs la force de supporter davantage cette scène horrible et monstrueuse, sortit, et emporta l'innocent objet de la querelle. Susan était encore sur l'escalier, sanglotant et n'osant rentrer, si bien que le chirurgien l'emmena aussi chez lui après avoir envoyé une voisine près des deux malades.

— Voici, ma chère, dit-il à sa femme en entrant, une petite fille qu'il faut coucher quelque part; et un enfant qu'il faut soigner jusqu'à ce que nous puissions l'envoyer demain au *Workhouse.*

— Comme vous paraissez ému ! Quels sont ces enfans?

— Ceux de la Providence, ma chère; de nos jours les cœurs des mères sont fermés pour leurs propres enfans; Salomon lui-même ne pourrait plus y lire : je viens d'en voir deux se disputer un enfant mort, et qui l'auraient remercié s'il eût ordonné de couper en deux l'enfant vivant.

— Ne les jugeons pas si sévèrement, dit sa femme;

c'est la misère qu'il faut accuser, cette misère qui porta jadis une femme de la nation de Salomon à dévorer son propre fils. Ne les blâmons pas! Plût à Dieu que nous pussions les secourir!

Tout se termina par la réception de l'enfant à l'hôpital, le témoignage de Susan ne suffisant pas pour appuyer le serment du chirurgien sur ses véritables parens et aucun autre témoin ne pouvant être invoqué. Lorsque Castle fut de retour, il observa qu'il était peu important de connaître la vérité, puisque, dans tous les cas, l'enfant devait être à la charge de la paroisse, ses voisins et lui ne pouvant plus long-temps se passer de secours; ce qui ne se vérifia que trop promptement. Ellen, obligée de céder sa place à une fille qui était aux frais de la paroisse, revint chez son père; Frank y revint aussi leur annoncer la triste nouvelle qu'il était sans ouvrage, et depuis si long-temps, qu'il était convaincu que le seul parti qui lui restât était d'aller ailleurs tenter la fortune.

Sa sœur et lui délibérèrent alors de quel côté il devait tourner ses pas. Il n'y avait que peu de chances d'être mieux quelque part que ce fût en Angleterre. Il pensa au Canada, puis aux colonies établies sur les bords de la Swan; mais, quand on sut que Jerry et Bob étaient condamnés à la déportation, le frère et la sœur eurent ensemble l'idée que toute la famille devait les suivre, se fixer dans leur voisinage, et tâcher, en veillant sur eux, de les rappeler au bien, ce qui serait peut-être possible lorsqu'ils seraient à l'abri de tentations trop fortes pour eux. Frank avait beaucoup entendu parler des avantages qu'offrait l'émigration dans la Nouvelle-Galles du Sud et dans la terre de Van-Diémen : il lui semblait qu'aucune famille ne s'était jamais trouvée, plus que la sienne, dans une position qui rendît l'épreuve

moins périlleuse. Tandis qu'Ellen se chargeait de faire part de ce plan à leur père, il alla chez le ministre, M. Jackson, qu'il savait avoir favorisé le départ de quelques pauvres cultivateurs du voisinage, et il en obtint une grande partie des renseignemens nécessaires.

C'était à la terre de Van-Diémen que M. Jackson avait déjà contribué à envoyer quelques-uns de ses paroissiens, et c'est là aussi qu'il conseilla à Frank d'aller avec sa famille. Son avis était motivé sur le grand nombre d'ouvriers, de tous genres, qui y étaient demandés, sur la rareté des servantes, et surtout de celles qui s'occupent spécialement de la laiterie, circonstance favorable à Ellen. Il était probable aussi qu'on obtiendrait, par protection, que leurs frères reçussent cette même direction qu'avaient déjà reçue d'autres condamnés.

Quant aux moyens de transport, M. Jackson lui dit que les cultivateurs se louaient ordinairement pour cinq ou sept ans, moyennant une certaine somme, dont on déduisait les frais de passage, de nourriture, d'habillement et de logement, pour ce même laps de temps. Castle et sa femme pouvaient s'engager ainsi; l'un, comme laboureur, et l'autre comme servante. Le métier que Frank exerçait avec habileté lui vaudrait un arrangement de la même nature, mais plus avantageux. Pour Ellen, il y avait encore un meilleur moyen, si elle parvenait à se faire comprendre parmi les jeunes filles que le gouvernement envoyait de temps en temps pour suppléer au manque de femmes qui se faisait sentir dans la colonie.

M. Jackson prêta à Frank des livres qui le mirent au courant de tout ce qui concernait le pays où il désirait s'établir, et aussi quelques documens publiés par le gouvernement, et qui expliquaient sous quelles con-

ditions il permettait d'émigrer. Frank vit que la somme à avancer était un peu plus forte qu'il ne l'avait cru, mais qu'on était sûr de la payer facilement; que si Ellen obtenait du ministre l'attestation qu'elle était entre dix-huit et trente ans, qu'elle jouissait d'une bonne santé et d'une bonne réputation; si la moitié des frais du passage, c'est-à-dire huit livres sterling [1] était avancée, par ses parens, ses amis, ou sa paroisse, elle pouvait fort bien espérer d'être choisie, par le gouvernement, pour être envoyée sur un vaisseau de l'État, et placée aussitôt après son arrivée dans la colonie, où elle se marierait dès qu'elle le voudrait; ce qui n'était même que trop aisé, le nombre des femmes n'y étant nullement en proportion avec celui des hommes. Si la commune consentait à avancer la somme nécessaire pour le passage du reste de la famille, ils verraient s'ouvrir une perspective bien préférable à tout ce qu'ils pouvaient attendre en restant. Elle surpassait même tout le bonheur que Frank eût jamais osé rêver depuis son enfance, et les intérêts de la paroisse lui paraissaient si bien d'accord avec son plan, qu'il retourna chez M. Jackson, rempli de l'espoir qu'il touchait au moment de trouver, dans une nouvelle patrie, le prix dû au travail que sa terre natale ne pouvait plus lui offrir.

— Que pense votre père de ce projet? fut le premier mot de M. Jackson.

— Ce qu'il pense de tout à peu près, monsieur; il n'approuve rien de ce qu'on lui propose, et s'effraie toujours d'une idée nouvelle; mais comme il redoute par-dessus toutes choses d'être à charge à la paroisse, j'espère qu'il consentira à partir, si, après mûres réflexions, je ne suis pas amené à changer d'avis. Nous n'agirons

(1) 192 fr.

pas avec précipitation, mais j'avoue qu'il me tarde d'être délivré de cet esclavage qui abat l'ame et dessèche le cœur. Voyez mon pauvre père....

— Assez, assez, Frank. Qu'entendez-vous par cet esclavage?

— Celui de la misère, monsieur, d'une misère sans espérance. Sous quel autre joug l'esprit de l'homme fléchirait-il ainsi? Quelle servitude pourrait le désespérer, l'aigrir comme ce travail continuel et toujours inutile? Si le châtiment d'Adam fut de gagner son pain à la sueur de son front, qu'est-ce donc que de donner cette sueur et d'attendre en vain le pain qui devait en être le salaire?

— C'est une position très pénible, dont on doit se hâter de sortir, quand une occasion favorable se présente. Je vous ai arrêté seulement dans la crainte de vous entendre blâmer ce que vous devez respecter; mais je suis tout-à-fait d'accord avec vous sur le malheur de votre situation et sur le remède que vous voulez y apporter.

— Quant au blâme, monsieur, il me semble que nos lois peuvent le partager, aussi bien celles qui concernent les intérêts du peuple, que celles qui concernent ceux des gouvernans. Mais, après tout, il est évident qu'il y a dans cette paroisse plus d'habitans qu'elle n'en peut nourrir; ainsi, il est tout naturel que quelques-uns la quittent, pour aller dans un pays où ils trouveront l'abondance, au lieu de la pénurie; et plus tôt ils partiront, mieux ce sera pour eux et pour ceux qui doivent rester, quand une fois ils auront décidé où ils doivent aller.

— Et quels sont ceux qui partiront? ce n'est pas une question moins importante, observa M. Jackson; vous ne comptez sûrement pas emmener tous vos parens?

Frank répliqua qu'ils étaient tous également dans le besoin, son grand-père et sa grand'mère, aussi bien que son père.

— Mais ceux qui vous aideront à partir doivent considérer les intérêts du pays aussi bien que les vôtres : le passage et l'entretien de votre grand-père coûteraient plus que son séjour ici; et l'on peut d'autant moins consentir à ce sacrifice, qu'avec une somme égale, la paroisse peut envoyer un jeune ménage dont le travail sera utile à la colonie, et dont les enfans ne seront plus à notre charge.

Frank sentit sur-le-champ qu'en envoyant au loin un jeune couple, la paroisse y envoyait en même temps leurs futurs descendans; aussi, après un moment de réflexion, il continua en ces termes :

— Sûrement, monsieur, le pays se délivrerait tout d'un coup d'un surcroît de population, s'il faisait partir, chaque année, un certain nombre de jeunes gens, au lieu de dépenser la même somme pour le transport de personnes âgées.

— Il n'y a pas de doute; et l'effet de l'émigration, considérée en grand comme un moyen de prospérité pour notre pays, dépend absolument du choix de ceux qui partent. Il y a chaque année huit cent mille personnes qui atteignent l'âge du mariage : il est clair que si toutes émigraient, l'Angleterre serait dépeuplée dans le cours d'une seule génération; tandis que le départ d'un même nombre de gens âgés ne produirait que peu d'effet; mais il ne serait pas dans l'intérêt de la colonie de recevoir ceux qui apporteraient peu de travail et nul espoir de postérité. Maintenant, si l'on envoyait ce même nombre d'hommes et de jeunes garçons dans un établissement où le manque de femmes se fait déjà sentir, nous ne serions nous-mêmes qu'à demi soulagés, et nous donnerions seulement à la colonie une augmentation

précaire d'ouvriers ; au lieu que l'émigration d'hommes et de femmes, en nombre égal, donne à la colonie tous leurs descendans aussi bien qu'eux-mêmes, et nous délivre, nous, de cette masse de travail superflu.

— Notre population ne serait-elle pas suffisamment diminuée, monsieur, par l'envoi d'un nombre beaucoup moins élevé que celui de huit cent mille?

— Certainement, si, au lieu de gens de tout âge, on choisissait ceux qui sont en état d'être mariés, un sixième de ce nombre, ou environ cent trente-trois mille personnes, émigrant chaque année, empêcheraient notre population de s'accroître, et en les envoyant, moitié en Amérique, moitié en Australie, la dépense n'excèderait pas d'un quart la taxe annuelle des pauvres. Il y aurait donc un avantage bien évident, même sans compter sur le recouvrement des frais, qui probablement serait obtenu du travail de ces colonies, où les bras manquent surtout.

— Je crains beaucoup à présent, dit Frank, que la paroisse ne se refuse à faciliter le départ de mes parens, puisqu'il y a tant d'avantages à envoyer des personnes plus jeunes.

— Votre père est encore dans la vigueur de l'âge, et peut donner à la colonie vingt ans de travail ; votre belle-mère est plus jeune de plusieurs années. La paroisse en a envoyé de moins capables de s'acquitter envers elle : par exemple, je regarde votre grand-père et sa femme comme en dehors de la question, lors même qu'ils désireraient partir. Mais pourquoi auraient-ils le désir d'aller dans un pays où tout leur serait nouveau et par conséquent désagréable, et où, au bout du compte, ils seraient aussi dépendans qu'ils le sont ici? Si vous avez la volonté de les soutenir, il vous sera aussi facile de leur envoyer

de l'argent ici que de leur en donner là-bas, et vous épargnerez les frais de voyage : s'il vous est impossible de les secourir, ils seront encore moins malheureux ici que dans un pays étranger. Toutefois, je suis convaincu que vous pourrez leur être utile, puisque la paroisse ne vous demandera qu'un quart de vos gages, ce qui suffira pour vous acquitter promptement. Ellen gagnera facilement aussi ses huit livres sterling, et dès qu'elle sera libérée, elle aidera ses vieux parens.

— C'est quand je pense à elle, dit Frank, que je désire le plus aller dans un pays où le travail ne soit pas inutile. Toutes les fois que j'entends ses joyeux éclats de rire, que je la vois, active et légère, vaquer aux soins du ménage, je frémis de l'idée que son front peut se rider, sa vivacité disparaître, et qu'elle peut enfin devenir semblable aux femmes de ce canton ; car c'est sans doute le besoin et l'abandon qui fait que ces filles ne savent pas être gaies sans être hardies, et qu'elles sont si entièrement livrées à la paresse, qui est tout l'opposé de la joie : je me souviens de ma belle-mère, elle était aussi joyeuse, aussi aimable qu'Ellen.

— Si vous allez à la terre de Van-Diémen, vous trouverez beaucoup de femmes qui lui ressemblent. Il y a là du travail et de la fatigue ; mais l'un et l'autre ont un but, un salaire, — et je sais qu'alors vous ne les craignez pas : s'il en était autrement, Frank, je serais loin de vous engager à partir. Il faut aussi mettre de côté toutes les idées anglaises pour la nourriture et le logement, et, ce qui est plus difficile, pour la manière de faire chaque chose. Vous devez vous résigner à être dirigé dans le choix de votre travail et dans son exécution, et tâcher, dès les premiers temps, de vous plier entièrement aux usages du pays, et d'oublier les nôtres, évitant même d'en parler trop souvent.

— Tout cela est facile, monsieur, pour obtenir l'aisance et l'indépendance.

— Je le crois aussi. Mais, Frank, il y a encore une autre chose à laquelle il faut penser pour vous et pour Ellen, c'est que, dans l'état présent de la colonie, la prudence et la retenue sont des qualités nécessaires aux jeunes femmes.

Frank s'empressa de répondre de sa sœur, ajoutant qu'il espérait qu'un mariage convenable la mettrait bientôt hors de tout danger. Il voyait bien qu'il ne lui serait pas aussi facile de se marier lui-même, et c'était le plus grand inconvénient de son projet; mais il pensa que, lorsque ses affaires seraient prospères, il pourrait peut-être faire venir une femme, comme d'autres émigrés l'avaient fait; ou bien être assez heureux pour en trouver une qui lui convînt parmi les émigrans qui arrivaient de temps en temps.

M. Jackson lui conseilla d'écarter ces idées pour le moment, si réellement il désirait partir; et il le fit convenir qu'il aurait encore moins de chances de se marier en Angleterre, s'il continuait à être trop consciencieux pour vouloir risquer d'augmenter le nombre des pauvres.

A compter de ce jour, Frank commença à se préparer lui-même et à préparer sa sœur au nouveau genre de vie qu'ils espéraient bientôt embrasser. Ils cherchèrent à s'instruire, autant qu'ils le purent, soit par la lecture, soit par la conversation, des principales différences qui existaient entre ce pays et le leur. Ils s'accoutumèrent d'eux-mêmes à travailler également par la chaleur et le froid, et s'efforcèrent de supporter avec patience les épreuves journalières qui naissaient autour d'eux. La seule chose au monde qu'ils ne voulaient pas essayer de souffrir avec résignation, c'était de recevoir les secours de la paroisse. Leur père en avait autant

d'horreur qu'eux-mêmes, et finit par être moins opposé à leur projet. Il ne voulut cependant pas donner à ses enfans la satisfaction de dire qu'il l'approuvait, ou qu'il en espérait quelque bien; mais il jura qu'il ne resterait pas où il était; et comme il ne pouvait aller dans nul autre endroit, on prit ces paroles pour un consentement. Il considérait, d'un air sombre, les préparatifs qui se faisaient autour de lui, sans y prendre part, et aussi sans s'y opposer; il laissait ses voisins parler de son départ, comme d'une chose décidée. Ainsi Frank et Ellen pensèrent qu'il n'y avait pas d'opposition à craindre de son côté, et ils s'attendaient même à le voir très contrarié, si quelque obstacle venait à s'élever. Pour sa femme, elle semblait entièrement indifférente à tout ce qui pourrait arriver; les deux jeunes gens et leur ami, M. Jackson, s'occupaient seuls de ce qui devait amener la réussite de leur plan.

CHAPITRE II.

COLONISATION INTÉRIEURE.

Avant que l'affaire fût terminée, des bruits relatifs à l'émigration projetée circulèrent, et furent accueillis avec un déplaisir assez vif par un des propriétaires fonciers les plus influens du canton. M. Fellowes était un riche propriétaire, qui venait d'atteindre sa majorité : un caractère bienveillant, un esprit actif et observateur l'avaient également porté à diriger, sur la position des pauvres qui l'entouraient, ses réflexions et sa plus vive

sollicitude. En cherchant à s'instruire à fond de leur situation et de ses causes, dans la vue d'y apporter quelque remède, quand il aurait le maniement de sa fortune, il s'était pleinement convaincu des inconvéniens du système de charité légale, et il croyait que la seule chose nécessaire était d'augmenter la production des grains, but, suivant lui, facile à atteindre. Il prétendait le prouver par expérience, telle était du moins l'expression dont ses amis se servaient; pour lui, il employait le mot démonstration. Il devait, quand il en serait temps, communiquer son plan à M. Jackson et à plusieurs autres personnes moins disposées que le ministre à l'écouter et à lui accorder l'attention et l'indulgence que réclamaient l'importance du projet et les généreux mobiles qui l'avaient inspiré. Ce fut avec une égale satisfaction que ces deux hommes, qui avaient de mutuelles questions à s'adresser, se rencontrèrent un jour sur le seuil du presbytère.

— Dites-moi, je vous prie, demanda M. Fellowes, s'il est vrai que vous engagiez les Castle et quelques autres à émigrer?

— Cela est très-vrai; j'étais même au moment de vous adresser une requête pour une chose que je désire que vous fassiez aussitôt qu'ils seront partis.

— Voyons d'abord s'il est nécessaire qu'ils partent. Est-ce tout-à-fait décidé? Leur résolution est-elle bien prise?

— Leur passage n'est pas encore arrêté; mais ils sont déterminés à partir, et le nom d'Ellen Castle a été envoyé à Londres.

— Il peut être refusé, et alors il serait encore temps de les sauver.

— De les sauver? Et de quel danger?

— De tous ceux auxquels l'émigration les expose.

N'est-ce pas un mal de laisser son pays, ses parens, la maison de son père, d'abandonner d'anciens amis, d'être séparé de tout ce qu'on a chéri dans l'enfance? N'est-ce pas un mal de s'établir dans un désert, où le climat, le sol, les usages des habitans, s'il y en a, et la complète solitude, s'il n'y en a pas, sont également hors de nos habitudes, où tout nous semble nouveau et étrange? N'est-ce donc pas un malheur d'être banni?

— Ce sont, j'en conviens, de grands chagrins; mais pas un n'égale ceux que les Castle auront à souffrir s'ils restent ici. Leur pays n'a pas un séjour confortable à leur offrir; leurs parens les mépriseraient dès qu'ils seraient devenus un fardeau pour la paroisse; et la maison de leur père a passé depuis long-temps dans des mains plus capables d'en prendre soin. Ils laissent ici peu d'objets d'affection. La misère a glacé dans leur cœur l'amour de la patrie; car le besoin est habile à inspirer de la haine pour le pouvoir qui, jusqu'ici, a si peu réussi à assurer le bonheur du peuple. Quant au reste, — ils trouveront un beau climat, un sol fertile, des habitans qui parlent la même langue, sont soumis au même gouvernement qu'eux. Lorsque je les vois échanger la vie pauvre et malheureuse qu'ils mènent ici, contre une existence facile et indépendante, je ne pense pas leur nuire en favorisant leur départ.

— Mais, monsieur, vous supposez toujours qu'ils seront heureux là-bas et malheureux ici; moi j'affirme le contraire. Voyez ce qui est arrivé à la colonie établie près de la rivière des Cygnes. On ne tarissait pas en éloges sur le climat, le sol, et les facilités de tous genres; cependant vit-on jamais une ruine plus complète?

— Ce furent ces facilités mêmes qui ruinèrent l'entreprise. Les terres étaient si bon marché, et le capital nécessaire pour les faire valoir si faible, que tous les la-

boureurs voulurent en posséder, au lieu de louer leurs bras à des capitalistes. Il en résulta que les capitalistes ne purent rien faire faire, faute de bras; que leurs grains pourrirent sur le rivage; que leur bétail s'égara ou périt, manque de soins convenables; que les provisions qu'ils avaient apportées s'épuisèrent avant la récolte, et la détresse devint générale. Ce fut parce que tous avaient voulu commencer par être capitalistes, que tous devinrent laboureurs, — et de très pauvres laboureurs. Tout cela ne se renouvellera pas; et, dans le fait, les Castle se louent eux-mêmes, par contrat, à un propriétaire établi, depuis long-temps, dans le pays où ils vont. — A présent, dites-moi comment il serait possible qu'ils ne fussent pas pauvres et misérables, s'ils restaient ici?

— Tout simplement parce qu'ils pourraient être colonisés ici, au lieu de l'être là-bas. Je suis persuadé que nous avons assez de terres incultes pour nourrir notre population.

— Sans doute, nous en avons une étendue considérable; mais que pensez-vous de leur qualité? Seraient-elles restées incultes, au milieu d'un peuple affamé, si elles avaient valu la peine qu'on les cultivât?

—Laissez-moi essayer; voilà tout ce que je demande. Envoyez-moi les Castle, et vingt autres familles avec eux, et nous verrons si le blé ne viendra pas dans un terrain bien labouré, comme il a toujours fait jusqu'à présent. — Souvenez-vous que l'état de la terre varie sous les influences de la nature; qu'un sol stérile ne doit pas nécessairement l'être toujours. La nature travaille, plus lentement il est vrai, mais avec non moins de certitude que l'homme, à rendre les déserts fertiles, et il arrive un point du temps, plus tôt ou plus tard, où nous pouvons achever sa tâche, et recueillir les fruits de sa bénigne influence. Le sol s'améliore partout, dans les

vallées comme sur les montagnes; des particules de sable sont apportées par les vents, pour se mêler aux herbes desséchées; de légères graines de plante, des élémens décomposés de substances végétales, flottent dans l'atmosphère, sont arrêtés par la première éminence qu'ils rencontrent, et descendent sur la terre pour la féconder. Les grands arbres attirent l'humidité de l'air, et deviennent une nouvelle source de fertilité. Cette marche progressive ne s'arrête jamais, jusqu'à ce que le désert soit devenu un champ, ou du moins soit capable de le devenir. Ah! croyez-moi, vous pouvez vous en fier à la nature du soin de pourvoir aux besoins de l'homme.

— Tout ce que vous venez de dire rentre tellement dans mes idées, répondit M. Jackson, que lorsque je prêche sur la Providence, je puise mes argumens, soit dans cette tendance vers un état meilleur que nous remarquons dans toutes les œuvres de la nature, depuis ces forces opposées qui retiennent les planètes dans leur orbite, jusqu'à ce travail caché par lequel les fentes des rochers échangent leur tapis de mousse contre une couronne de chênes. Mais la vie de l'homme est si courte, et les progrès de la nature si lents, qu'on doit en profiter et non les attendre. Chaque arpent peut, il est vrai, devenir fertile dans plusieurs siècles, mais nous n'en sommes pas moins obligés à loger nos frères dans les lieux les mieux préparés à les recevoir; la prudence doit nous guider dans ce choix. Voilà ce que je m'efforce de persuader à ceux qui m'écoutent, comme la meilleure manière de se montrer reconnaissans envers Dieu.

— Je vous avouerai que j'ai été un peu surpris du style de votre dernier discours. Un étranger l'aurait trouvé bien extraordinaire.

— Je ne prêche pas pour des étrangers, mais pour mes paroissens. S'ils ne sont pas assez éclairés pour

faire d'eux-mêmes l'application de principes abstraits, je dois la leur faciliter. Il ne suffit pas de leur dire d'être honnêtes, il faut encore leur démontrer que l'honnêteté peut à peine se conserver au milieu de tentations continuelles au vol et à la fraude. Ce n'est pas assez de leur recommander les liens de famille, il faut encore les prémunir contre le danger de les rendre amers, en s'exposant témérairement à cette détresse qui rend les pères et les enfans indifférens les uns pour les autres. Ce n'est pas assez de leur parler de la reconnaissance qu'ils doivent à Dieu, il faut encore leur apprendre que la meilleure manière de la lui exprimer est de partager avec ses frères souffrans les biens qu'on en a reçus. Si, comme je le crois, le malheur endurcit l'ame, si le blasphème est le cri d'un cœur brisé, ne devons-nous pas, nous, ministres de l'Évangile, nous efforcer de conduire les hommes vers la position sociale la plus conforme à sa divine morale ?

—La méthode que vous suivez pour arriver à ce but me semble bien préférable à celle adoptée par quelques-uns de vos confrères, qui séparent entièrement les intérêts de ce monde de ceux de l'autre. — Pour moi, je me charge de mettre votre morale en pratique.

— Si vous voulez me seconder, vous ferez ce que j'étais tout à l'heure au moment de vous demander. Vous abattrez les chaumières occupées par les émigrans, tout de suite après leur départ, sans cela j'aurai je ne sais combien de bans à publier le dimanche suivant. Vous auriez peut-être de la peine à croire combien de nos jeunes gens se marient uniquement parce qu'il y a là une maison à louer. La quantité des logemens est hors de proportion avec celle des alimens.

— J'ai déjà eu la pensée de transporter à ma nouvelle ferme quelques-unes des chaumières qui m'appar-

tiennent, et d'acheter les autres à ceux qui, spéculant sur les fonds de la paroisse, sont toujours prêts à bâtir dans les environs. Mais ils n'auront plus de motifs d'en agir ainsi quand le surplus de la population sera placée dans ma ferme des pauvres. Vous devriez venir avec moi visiter le terrain que j'ai fait préparer.

M. Jackson consentit volontiers à l'accompagner; mais il lui restait beaucoup de doutes sur le résultat final de son plan, ce qui surprenait d'autant plus M. Fellowes qu'il était d'accord avec lui sur l'étendue du soulagement actuellement nécessaire, et qu'il convenait même que la ferme pouvait le procurer.

— C'est vous-même, Jackson, qui m'avez dit qu'il n'était pas nécessaire de secourir la totalité des malheureux existant maintenant, mais seulement le superflu de la population.

— Certainement; mais il ne faudrait pas le secourir de manière à augmenter ce même superflu. Nous avons parmi nous, comme vous le savez, soixante travailleurs de trop; aucun d'eux ne meurt actuellement de faim, mais c'est aux dépens du nécessaire de plusieurs autres: c'est par conséquent ce superflu de soixante qui empêche les autres d'être suffisamment nourris et habillés.

— Eh bien! ma ferme enlèvera immédiatement ces soixante travailleurs, et un plus grand nombre par la suite.

— C'est pour cela qu'elle produira un soulagement immédiat, en rendant aux trois cents autres cette portion du nécessaire dont ils sont privés à présent : l'émigration des soixante aurait le même résultat. Mais voyez la différence à trois générations d'ici. Les jeunes gens qui émigrent demeureront, ainsi que leurs descendans, dans un pays qui a besoin d'eux. Tandis que les enfans de nos pauvres cultivateurs finiront par revenir au milieu de nous, et même dans un nombre beaucoup plus

élevé que celui dont vous nous débarrassez à présent. Ce sera très heureux si leurs petits-fils ne sont pas à la fin forcés d'émigrer, après la dépense d'un capital qui aurait pu être mieux employé, et avec des frais beaucoup plus considérables qu'ils ne le seraient maintenant.

— Vous semblez oublier que les capitaux avancés me rentreront, et que les gens employés à faire valoir ma ferme seront obligés de m'indemniser de mes avances par leur travail. Si l'on peut mettre quelque confiance dans des calculs que j'ai faits moi-même avec le plus grand soin, si l'on peut se fier à l'expérience, et s'il m'est permis de m'en rapporter à ce que j'ai vu de mes propres yeux, il y a un mois, dans les colonies belges, qui m'ont paru bien dignes d'être visitées, une somme beaucoup plus forte que la mise de fonds nécessaire pour l'établissement et l'entretien de mes pauvres, me reviendra du défrichement. Avec le temps, presque tous me rendront mes avances et s'en iront avec de l'argent dans leur poche, pour faire place à d'autres.

— Où iront-ils? Porter plus de travail et de nouvelles familles dans une société qui déjà en a trop. Combien il serait préférable de les envoyer tout d'un coup dans une localité où eux et leurs enfans seront toujours les bien venus!

— On m'objecte toujours l'élévation des fermages et l'encombrement de la place, s'écria M. Fellowes, à moi qui ne prends aucun fermage et qui m'engage à employer tous les ouvriers!

—Je ne parle pas des fermages, répliqua le ministre. Je suis tout-à-fait persuadé qu'une ferme semblable à la vôtre, étant une application forcée du capital, ne peut exercer aucune influence sur le prix des fermes ordinaires. Mais je ne vois pas ce que vous pouvez ré-

pondre au reproche d'obliger, en définitif, une portion de la société à payer sa nourriture trop cher?

— Que dites-vous là? Tandis que l'essence de mon plan est....

— Expliquez-moi votre plan, puis je vous ferai comprendre ce que je veux dire.

— Mon plan est de montrer sur une petite échelle comment on pourrait employer, d'une manière productive, les fonds de charité, et atteindre ainsi le but de leur institution. Je voudrais que tous les terrains vagues et incultes de la Grande-Bretagne, montant, suivant les uns, à 15,000,000 d'acres, à beaucoup plus, suivant d'autres, devinssent la Ferme du Peuple. Elle serait cultivée aux dépens du public : par exemple, avec la taxe actuelle des pauvres, et la division en serait faite de manière que chaque indigent aurait une portion particulière en propriété. Les autres arrangemens seraient faits suivant l'avis des directeurs. Pour moi, je pense qu'il faudrait, autant que possible, imiter ceux que les Pays-Bas ont adoptés pour un établissement du même genre. Chaque famille aurait son morceau de terre et sa chaumière : elle serait nourrie et habillée jusqu'au moment où elle pourrait se suffire à elle-même. Le sol serait amélioré par la culture à la bêche, et fumé avec plus de soin et de travail qu'on ne le fait dans les cas ordinaires. Comme de semblables méthodes rendent ordinairement le terrain très-productif, on peut s'attendre à retirer un gain considérable de chaque récolte. Une partie servirait à couvrir les premières avances, et l'autre serait mise de côté pour le soutien de la famille quand elle rentrerait dans le monde. Les femmes et les enfans fileraient, tisseraient; la colonie fournirait elle-même à tous ses besoins. L'argent lui serait même inutile; tous se paieraient mutuellement en denrées.

— C'est-à-dire que vous voulez ramener une partie de la société vers l'état primitif; — la culture à la bêche et le commerce par échanges. S'il fallait choisir entre la mort d'un certain nombre de nos concitoyens et le plan que vous proposez, je pourrais peut-être l'approuver; mais quand d'autres voies sont ouvertes, — quand la question n'est pas : — si tous doivent retomber dans la barbarie ou quelques-uns mourir de faim; — mais si tous doivent vivre dans la gêne en restant ici, ou si un petit nombre ira s'établir dans une région éloignée de ce beau pays, laissant les autres en possession des jouissances d'une civilisation avancée, — je n'hésite pas à penser que le travail doit être dirigé vers le but le plus élevé, et doit aider, au lieu d'arrêter les progrès de la société. Il n'y a pas de doute, que si tous les bras étaient employés à la charrue, on obtiendrait une quantité suffisante de grains; mais reste à savoir si ce résultat ne serait pas acheté trop cher, par le sacrifice de toutes les occupations d'un genre plus élevé. Envoyez seulement dans des pays fertiles et lointains la moitié de ceux qui sont empressés d'y aller, et vous verrez ici abondance d'alimens et de plusieurs autres choses presque aussi nécessaires à la vie. Si les Grecs n'avaient pas agi ainsi, croyez-vous que tant de chefs-d'œuvre eussent éclairé et embelli le monde? Si, à mesure que la consommation s'augmentait avec le nombre des habitans, ils avaient augmenté aussi le nombre des cultivateurs, que seraient devenus la philosophie, la littérature, les beaux-arts, qui semblent être partis de ce coin de la terre pour se répandre dans le reste de l'univers? Et après tout, moins d'hommes auraient vécu que sous le système de l'émigration, moins surtout auraient été dans l'aisance.

Les Grecs paraissent en effet n'avoir jamais pensé au moyen le plus naturel de fournir aux besoins du peuple;

ils se contentaient d'envoyer au loin le surplus de leur population.

— C'est que leur position leur avait fait apprécier sur-le-champ l'inefficacité des prétendus remèdes que vous, Monsieur, et d'autres personnes également bien intentionnées, nous proposez. La masse de la population, chez les Grecs, se composait d'esclaves entretenus par leurs maîtres, et non pas d'ouvriers libres soutenus par leur propre travail. Chez eux le premier indice de la disette frappa les maîtres, dans les frais occasionés par la nourriture de leurs esclaves. Chez nous, ce sont surtout les classes ouvrières qui souffrent par le rabais de la valeur réelle des salaires. Dans la Grèce, on ne songea pas, quand les récoltes devinrent insuffisantes, à disputer sur un fait. Ici cette pénurie est elle-même mise en doute par la multitude, qui soutient que nous n'avons pas une population trop abondante, mais seulement une population trop pauvre; que personne ne manque d'alimens lorsqu'il peut les payer, et que, par conséquent, c'est l'argent ou le travail qui manquent, et non pas le blé. Ces gens à courtes vues font l'aumône, paient leurs pauvres voisins pour creuser des fossés et les remplir ensuite, ou pour d'autres ouvrages également inutiles; sans jamais réfléchir qu'en agissant ainsi ils enlèvent le pain de la bouche d'un ouvrier qui pouvait le gagner par un travail utile. De telles folies ne pouvaient venir dans l'esprit des Grecs, ils en étaient préservés par la nature des choses; mais je ne vois pas ce qui nous empêcherait, quoique nous n'ayons pas d'esclaves, d'abjurer notre ancienne erreur, et d'adopter ce qu'il y avait de sage dans la politique de la Grèce.

— Fort bien! mais enfin toute la question se réduit à ceci. Est-il possible d'augmenter la quantité des céréales en Angleterre, si elle n'en produit pas assez?

— Sûrement, cela est possible. Si dix mille individus peuvent vivre cette année en prenant seulement sur la portion de leur voisin, nous aurons, l'année suivante, un accroissement de nourriture suffisante pour dix mille personnes; mais si, dans ce même laps de temps, la population augmente encore plus vite, nous ne serons pas plus avancés qu'auparavant.

— Mais ne pourrait-on pas, pour lever la difficulté, obtenir dans la même année l'augmentation nécessaire pour vingt mille au lieu de dix? La Ferme des Pauvres le permettrait.

— Oui; mais ici revient la question : Ne serait-il pas mieux d'envoyer ces dix ou vingt mille individus dans un pays où ils pourraient vivre avec moins de travail et moins de frais; où leur postérité ne serait pas exposée à taxer la mère-patrie pour nourrir les générations qui ne sont pas encore au monde. Ici, c'est seulement par un sacrifice considérable que les produits peuvent, pendant quelque temps, égaler les besoins; il faudrait des efforts extraordinaires pour qu'ils s'élevassent au-delà; tandis que, dans nos colonies, ils marchent de pair tout naturellement, et cet état de choses se soutiendra probablement jusqu'à ce que les hommes aient acquis assez de prudence pour régulariser le mouvement de la population. La meilleure politique me semble maintenant d'envoyer son excédant au dehors pour y vivre et prospérer, au lieu de réduire ici la plus grande partie du peuple à l'obligation de labourer la terre à la bêche. C'est sur votre désir de le faire tant travailler pour obtenir, non pas un plus grand produit, mais un plus faible, que je fonde mon objection, qu'en définitive une partie de la société paiera pour sa subsistance un prix trop élevé.

— Sans doute, parce que le travail règle le prix des alimens.

— Oui; ceux-ci seraient, sous votre système, à un taux presque aussi élevé, que sous celui qu'on suit à présent, c'est-à-dire beaucoup trop. Dans ce moment, la concurrence est si excessive, que les artisans offrent leur travail à l'envi l'un de l'autre à un rabais désespérant. Votre Ferme des Pauvres amènera le même résultat peu à peu; en attendant, chaque boisseau de blé coûtera deux ou trois fois plus de travail que dans la terre de Van-Diémen; ainsi, immédiatement et en définitive, vous obligerez un certain nombre d'individus à dépenser pour vivre plus qu'il ne serait nécessaire, et par conséquent qu'ils ne peuvent. — Je ne prends pas même en considération ce changement que l'émigration amène dans la proportion des capitaux à la population, — changement qui serait tout à l'avantage de la mère-patrie.

— Comment le supposez-vous si important? Il y a très peu de différence entre les frais de transport à la terre de Vau-Diémen et ceux que nécessiterait l'établissement de ces mêmes individus sur une Ferme des Pauvres, — trop peu en vérité pour justifier ce que vous venez de dire.

— Il faut y ajouter tous les produits dont l'industrie des colons enrichira la mère-patrie. En outre, tout ce qui aurait été consommé, sans aucun profit, par les indigens descendans de ces émigrés peut bien être considéré comme un gain de plus pour nous. — Ensuite, plus la colonie deviendra prospère, et plus elle aura recours à nos manufactures, nous envoyant en échange les produits de son agriculture. Vous ne doutez pas, je suppose, de l'avantage qu'il y aurait de placer nos capitaux dans nos fabriques, et de recevoir en échange du blé et de la laine de la meilleure qualité, au lieu de confier ces mêmes capitaux à des terres d'une fertilité médiocre, tandis que le peuple n'aurait pour tous vêtemens que de grossières étoffes, ouvrage de ses mains? Ne pensez-vous pas aussi

que c'est un devoir de mettre à profit la division du travail, dans la gêne extrême que nous éprouvons? Cependant, vous privez le peuple de cette réciprocité de bénéfices, dans votre plan d'une colonisation intérieure. Vous élevez de nouvelles manufactures, au lieu de donner un débouché aux anciennes, et tout cela, pour l'unique résultat de rendre la vie plus chère que sous le système de l'émigration. Vous êtes dans l'erreur, Fellowes, soyez-en sûr. Quel dommage que votre zèle, votre bienfaisance et vos autres ressources ne soient tournés vers un meilleur but!

—Le fait est, répliqua Fellowes, que, dans une affaire aussi importante, je voudrais ne rien donner au hasard. Tous les malheurs que les émigrans ont eus à supporter au Canada et ailleurs, m'ont été affirmés par des personnes dignes de foi; j'ai vu de mes propres yeux, dans les Pays-Bas, les bienfaits de la colonisation intérieure, et j'avoue que je me sens porté à suivre le système qui m'est connu et qui produira sur-le-champ un bien considérable, plutôt que celui qui m'est inconnu, et dont je ne puis calculer les conséquences. J'éprouve le besoin de donner du pain à nos pauvres compatriotes, et je n'ose courir le risque de les envoyer périr de froid et de faim dans les bois, avant d'avoir pu en gagner.

— Si vous confondez les abus d'un système avec ses principes; — si vous prenez la conduite de quelques aventuriers ignorans pour l'exemple que doivent suivre tous les émigrans, je ne m'étonne plus que nous ne soyons pas d'accord. Il est vrai qu'un trop grand nombre de nos pauvres compatriotes, blessés au cœur de leur triste condition, sont partis une hache à la main, sans autre vêtement que ceux qu'ils portaient, entièrement dépourvus des conseils et des secours nécessaires au soutien de la vie dans ces régions lointaines, et dans une po-

sition si nouvelle pour eux; mais cette folie et les malheurs qui en ont été la suite n'ont rien de commun avec l'émigration. C'est pour prévenir leur retour qu'il serait à désirer que des hommes bienfaisans comme vous, Monsieur, enseignassent au peuple ce qui est essentiel au succès de l'émigration, et aussi que ce succès est assuré, si l'entreprise est bien conduite. Quant aux résultats ultérieurs, le temps nous les apprendra; mais vous, mon cher Monsieur, avec vos intentions et vos facultés, vous seriez inexcusable de ne pas joindre vos efforts aux nôtres. Il serait impardonnable à vous d'adopter une politique à courte vue, tandis que la force logique du raisonnement, et l'évidence des faits vous pressent de toutes parts.

—Les faits me suffisent, tout romanesque que je suis, au dire de mes amis, répliqua Fellowes en souriant, et le fait dont j'espère que vous serez témoin, si nous vivons tous les deux, c'est que d'ici à deux ans nos soixante travailleurs de trop et leurs familles seront nourris, sans être à charge à la paroisse; c'est tout ce que je veux, moi.

— Ce ne sera pas toujours assez. Si vous vivez pour voir les nombreux descendans de ces soixante individus placés eux-mêmes dans l'alternative de souffrir de la pauvreté ou de déplacer un nombre égal de travailleurs employés, vous regretterez alors qu'ils ne soient pas dans un pays où il y aurait place pour tous, sans un emploi arbitraire de capital, sans avoir recours à des travaux inutiles. Si, sur vos vieux jours, vous ne voyez pas se vérifier cette prédiction, c'est que d'autres auront réparé votre erreur, et envoyé hors de l'Angleterre ce surplus de population que vous aurez créé.

— Si nous vivons dix ans encore, vous viendrez juger vous-même comment je renverrai ceux qui autrefois étaient indigens, avec de l'argent dans leur poche et en

état de s'établir d'une manière convenable dans la société. Il n'y aura rien là dont je puisse me repentir.

— Non, le repentir viendra pour vous quand chacun de ces hommes enrichis enverra deux mendians à votre porte; — quand vous verrez la misère s'accroître autour de vous; — et qu'enfin, vous ne pourrez y apporter de remède qu'une tardive émigration. Je suis sûr qu'alors vous viendrez franchement m'avouer vos regrets.

— Je vous le promets, si vous voulez de votre côté me donner des nouvelles des Castle et de ceux qui partent en même temps. Je suis désireux de savoir tout ce qui leur arrivera depuis le commencement jusqu'à la fin.

— Vous le saurez avec autant de détails que moi-même. En attendant, prêtons-nous un mutuel appui, quant au point sur lequel nous sommes d'accord. Tâchez de diminuer autant que vous le pourrez le nombre des cabanes, et moi j'emploierai mon influence à engager nos jeunes fous à retarder la publication de leurs bans, jusqu'à ce qu'ils possèdent autre chose qu'un simple abri.

CHAPITRE III.

LE VOYAGE.

La partialité de M. Jackson, pour l'émigration à la terre de Van-Diémen, était née d'abord de sa liaison avec un ecclésiastique et sa femme, chargés par le gouvernement de surveiller le choix et les préparatifs des jeunes filles dont on facilitait le départ de la manière qui a déjà été expliquée. Sa recommandation fut accueillie

avec la confiance qu'elle méritait, et il obtint sans difficulté que les frères Frank seraient placés dans le voisinage du reste de la famille. Après un délai qui parut très-long aux voyageurs impatiens, tout fut réglé. Ellen reçut l'avis de se rendre à Londres à un jour fixe, avec ses huit livres sterling et de plus une petite somme pour l'achat de quelques effets de toilette que devait lui procurer à très-bon marché la personne chargée de l'y recevoir, de veiller à son embarquement, et de lui remettre pour le gouverneur une lettre relative à sa position et à celle de sa famille.

Frank et ses parens devaient s'embarquer avec quelques laboureurs de la paroisse de A..... sur un autre bâtiment, à peu près dans le même temps. Ils étaient précédés, au but de leur voyage, par des contrats qui les attachaient au service de divers fermiers, pour un certain nombre d'années, moyennant une somme, sur laquelle la paroisse devait se rembourser de toutes ses avances.

Leurs frais d'équipement étaient beaucoup moins considérables que ceux des émigrans dirigés au Canada ou dans l'ouest de l'Amérique, parce que le climat de la terre de Van-Diémen est plus en rapport avec le tempérament des Anglais, et qu'on s'y procure plus facilement toutes les choses nécessaires, lorsqu'elles ne sont pas fournies par le fermier, comme portion des salaires. Frank fut muni d'un assortiment d'outils; chaque membre de la famille reçut un habillement complet et une provision d'alimens simples et substantiels pour six mois. Ce dernier article excita quelques murmures parmi ceux qui avaient espéré qu'au moment de leur départ la paroisse les traiterait mieux qu'ils n'étaient accoutumés à l'être; mais les autorités avaient agi plus sagement. Elles savaient combien de pauvres Irlandais avaient péri à leur passage en Amérique, parce que, habitués à vivre de

pommes de terre, ils avaient été mis à un régime beaucoup plus nourrissant, dans un moment où, privés de leur exercice ordinaire, l'oisiveté les portait à abuser d'une nourriture plus délicate. Le mieux pour la santé de l'émigrant, est d'être nourri à bord à peu près comme il l'était chez lui, et s'il a moins d'appétit que lorsqu'il se livrait à un travail pénible, sa sobriété n'aura nul inconvénient.

A mesure que le jour du départ approchait, Frank, plus libre de se livrer à ses tristes pensées, sentait aussi de plus en plus le chagrin de tout devoir à la paroisse; il éprouvait mille regrets vagues auxquels il était loin de s'attendre. Il ne quittait pas, à la vérité, une chaumière chérie, il n'était pas forcé de vendre un troupeau favori; des amis, des parens n'étaient pas là pour recevoir ses adieux, mais il aurait consenti à supporter toutes ses sensations pénibles, pour remplir le vide de ses derniers instans. Il ne pouvait s'empêcher de porter envie à sa sœur qui, après avoir fini ses propres préparatifs, s'occupait à faire une robe pour sa mère, tandis qu'il errait sur les collines d'où il pouvait apercevoir la mer, épiant l'arrivée du facteur qui devait apporter à Ellen l'avis définitif, ou bien que debout, les bras croisés sur la poitrine, il écoutait en silence les reproches de son père et les insultantes railleries de sa mère. Il était aussi tout-à-fait mécontent de lui-même pour l'égoïsme qui le faisait s'effrayer de son isolement pendant les trois jours qui devaient s'écouler entre le départ de sa sœur et le sien, au lieu de se réjouir de la voir à l'abri des décourageantes paroles qui à présent bourdonnaient sans cesse à ses oreilles.

Le moment vint enfin d'aller à la rencontre du fourgon qui devait conduire Ellen à Londres. Quand Frank crut qu'il avait attendu assez long-temps, il entra pour la

chercher et la trouva toute prête, son paquet à côté d'elle, la petite Susan sur ses genoux. Elle pleurait, mais dès que son frère lui toucha l'épaule pour donner le signal du départ, elle lui sourit.

— Je vais faire un si long voyage qu'il me semble que je vous quitte pour long-temps, dit-elle, essayant de prendre un air enjoué. Mais puisque nous allons tous au même endroit, que nous y trouverons des prés, des vaches et le même genre de vie auquel nous sommes habitués, nous avons peu de chose à regretter ici, excepté M. Jackson, et grand papa, et.....

— Où donc est mon père? dit Frank désolé du chagrin d'Ellen. Il n'est sûrement pas sorti dans un pareil moment? Ellen courut à la porte regarder si elle le voyait, et le trouva appuyé contre le mur.

— Où avez-vous mis votre argent? lui demanda-t-il. Il faut prendre soin de son argent quand on en a. Voilà le point essentiel, le reste n'est que bagatelle.

— Si tout ce qu'on rapporte est vrai, dit Ellen, nous allons dans un très beau pays, et vous en jugerez, mon père, avant un an. Mais je suis sûre qu'on peut s'en fier à Frank et à M. Jackson.

— Je ne m'en fie à personne. Il y a bien assez de gens confians, s'écria Castle. Tout cela est votre ouvrage, souvenez-vous-en tous les deux, et ne m'en accusez jamais. Partez, partez. Il est très-tard. Je vous demande, Ellen, où vous avez mis votre bourse?

— En sûreté, mon père, elle est cousue dans mon corset. Mais que peut-il nous arriver de plus fâcheux que de vivre ici comme..... comme nous l'avons fait dans ces derniers temps?

— Allons, mes enfans, laissons-la notre rencontre de l'autre côté du monde. Si je coule à fond à moitié chemin, Ellen, ce sera tant mieux pour vous, si ce n'est

que Frank en ferait de même, et cela vous serait moins agréable.

— Oh! mon père!....

— C'est bien, embrassez-moi encore une fois; et que Dieu vous bénisse, vous, quelque chose qui puisse m'arriver.

Ellen trouva sa belle-mère bavardant avec une voisine, comme si rien de nouveau ne se passait autour d'elle. Ses adieux furent courts.

— Bon voyage. Si je vous trouve encore une honnête fille quand je vous reverrai, c'est plus que je n'espère d'après ce que l'on dit du lieu où vous allez. Voyons, Frank, ne vous mettez pas en colère. Mieux vaudrait veiller sur votre sœur que d'en être si fier.

Frank se hâta d'entraîner Ellen, tandis qu'elle avait encore la force de marcher.

— Frank! s'écria-t-elle, comme il mettait son bras sous le sien, pourquoi donc parlent-ils tous ainsi de moi?

— Ce n'est pas de vous, ma chère, c'est seulement de l'endroit où vous allez : il est dangereux pour les jeunes filles légères et coquettes; mais vous, vous ne penserez qu'à votre travail, à nos parens, à ce que nous sommes convenus de faire pour eux, et tout ira bien.

— Je penserai aussi à M. Jackson, et à ma pauvre grand'mère, à ses regrets, qui hier au soir ont presque brisé mon cœur. — Mais regardez comme ces arbres plient et se brisent dans le cimetière; quel monceau de de feuilles!

— C'est un ouragan. Il y en a eu plusieurs ces jours-ci.

— Il y en avait un semblable le jour des funérailles de Molly Shepherd, et j'entends encore ma grand'mère me recommander de ne jamais être coupable comme elle. Frank, si c'était un présage! Voici M. Jackson qui vient aussi.

Le ministre s'arrêta un instant pour lui donner un petit livre comme souvenir, et pour lui demander d'écrire à son grand-père, chez qui il irait de temps en temps savoir de ses nouvelles. Il était alors vraiment tard.

— Ne vous pressez pas ainsi, lui dit Frank, marchez vite si vous le voulez, mais ne courez pas ainsi toute troublée; je rattraperai le fourgon pour vous, je le ferai arrêter et vous y monterez avec un maintien plus digne de vous.

Dans ce moment même, ils aperçurent au détour de la route le conducteur qui faisait claquer son fouet, pour repartir après une courte halte. Ellen jeta un dernier regard sur ce clocher, ces toits de chaume si bien connus d'elle, puis elle dit à Frank avec un de ses plus doux sourires :

— Ce n'est pas comme si vous restiez ici, mon frère.

— Non sûrement! mais fiez-vous à moi, ma chère, soyez calme et contente, voilà tout ce que je vous demande, et dans votre propre intérêt, ne parlez pas de Bob et de Jerry. — Adieu! — En avant conducteur.

Frank resta appuyé le long de la haie, les yeux fixés sur la route, long-temps encore après qu'il eut cessé d'apercevoir la charmante figure dont le regard cherchait aussi le sien. Ce ne fut que lorsque le dernier tourbillon de poussière disparut derrière la colline, qu'il descendit dans un champ couvert de chaume, s'amusa à arracher la paille, à cueillir des noisettes, en se répétant à lui-même : « Dans trois jours nous partirons. »

Ce second départ fut plus public et plus pénible. Les deux grands parens voulurent y assister, et leur douleur excita, parmi les spectateurs, un cri général sur la cruauté de les abandonner, de quitter ainsi son pays et sa famille. Un jeune couple d'étourdis remercia les

Castle de laisser leur maison au moment où d'autres en avaient besoin d'une pour s'établir. Quelques-uns, désappointés dans leur désir de partir, les regardaient en silence, avec envie, ou ne tarissaient pas sur les périls d'une longue traversée et les horreurs d'une vie sauvage. Frank avait placé son bagage sur la voiture et marchait en avant pour se soustraire à l'ennui d'entendre tant de paroles inutiles; mais au premier détour il se retourna, et voyant une grande confusion, il revint sur ses pas : c'était Castle repoussant les commissaires de la paroisse et M. Jackson, et refusant obstinément de partir; sa femme riait et Susan pleurait.

— Vous en ferez ce qui vous conviendra, mon père, lui dit-il avec fermeté; si vous ne voulez pas vous mettre à même d'être aidé par vos enfans, que Dieu veille sur vous! Pour moi, je pars, et dans l'instant.

— Allons, venez, cria sa femme. Nous ferons aussi bien de nous éloigner de ces maudits commissaires qui nous parleraient sans cesse de nos dettes envers la paroisse. Quand nous serons loin, ils retireront leur argent comme ils pourront. Puis ici, nous ne roulerons jamais carrosse, comme ils disent que mes enfans feront à Botany-Bay. Allons, venez donc!

Frank s'opposa à toute espèce de violences, et voulut que son père se décidât lui-même; ce fut aussi l'avis du ministre.

Pendant qu'il hésitait encore, un pauvre diable s'élança à sa place dans la voiture qui partit aussitôt. Mais avant qu'elle eût fait deux cents pas, on cria au conducteur d'arrêter; l'intrus descendit en murmurant, et Castle monta. Vingt fois, durant le voyage à Londres, il demanda comment il serait possible de payer les 70 livres sterling avancées pour leur passage. Chaque fois sa femme l'engagea à ne pas s'en occuper, et Frank l'assura

que, si ses enfans vivaient et prospéraient, il serait bientôt déchargé de cette dette. Des larmes vinrent enfin soulager son cœur. Lorsqu'en traversant des villages il vit des paysans pleins de joie et de santé, qu'il entendit le cri de la scie des charpentiers et le bruit du marteau des forgerons, il pleura en se rappelant ses jeunes années, en pensant qu'il n'y avait plus de place pour lui dans ce pays qui était le sien, dans ce pays où tant d'hommes vivaient heureux et occupés; — et cependant il avait été actif aussi bien qu'eux à son ouvrage, et ne demandait qu'à travailler. Frank, attentif à deviner toutes ses émotions, lui parla alors des forges et des scieries de leur future patrie : il chercha à lui faire sentir combien le travail était entouré de considération et d'avantages pécuniaires dans un pays où l'on manquait de toute espèce d'ouvriers. Mais, tout en parlant ainsi, il sentait son courage près de succomber, lorsqu'il pensait qu'au lieu du tableau si animé qui se déroulait devant lui, il ne rencontrerait plus que des plaines et des vallons presque inhabités, et il avait besoin de jeter les yeux sur un *Workhouse* ou sur quelques vagabonds, pour reprendre des forces et se convaincre de nouveau, qu'après tout, il valait mieux être dans un pays où tous les maux pourraient se rencontrer, excepté le paupérisme.

Le départ de Jerry et de Bob eut lieu sous des auspices bien différens. Un étranger qui serait arrivé à Newgate, la veille, aurait pu croire qu'on y célébrait une grande fête. Des condamnés y arrivaient de diverses provinces et y étaient écroués en attendant le moment de l'embarcation. Si le plus grand nombre s'adressaient de mutuelles félicitations sur la perspective qui s'ouvrait devant eux, c'était sans doute bravade chez quelques-uns : il y en avait aussi dont le silence excitait la risée de leurs compagnons, qui tournaient en ridicule le repentir exprimé

par leur maintien ; mais l'opinion la plus répandue, c'est qu'ils étaient fort heureux d'être envoyés, aux frais du gouvernement, dans une contrée où ils auraient peu de chose à faire pour devenir aussi riches qu'ils pouvaient le désirer. Les récits de deux d'entre eux, qui avaient déjà été déportés, étaient si merveilleux et si séduisans, que non-seulement ils enchantaient tous les condamnés, mais que plusieurs de ceux qui étaient présens, avaient commis des vols tout exprès pour être déportés, et tenter aussi la fortune. C'étaient ces deux hommes, Giles et Green, qui, fiers de leur expérience et orgueilleux d'avoir bravé les lois, captivaient l'attention des prisonniers, en attendant les charrettes qui devaient transporter une partie de la compagnie jusqu'au navire.

Bob s'appuyait tristement contre la muraille, quand son frère lui frappa sur l'épaule et lui demanda pourquoi il était si sombre le plus beau jour de sa vie.

— Vous auriez dû remercier le juge, Bob, comme je l'ai fait, et comme vous le feriez encore si vous saviez quel service il nous a rendus. Nous aurons, grâce à lui, une maison, des domestiques, et tout en abondance avant nos vingt-un ans, et d'ici-là, que de bons tours à faire. — Venez écouter Green, il vous dira que lui et les siens se procurèrent assez de rhum dans une nuit pour en boire pendant un mois, et toutes les folies qu'ils ont faites dans les bois avant qu'il ne s'avisât de revenir sans permission.

Bob s'éloigna brusquement de son frère qui ne le laissa pas long-temps tranquille.

— Je vous dis, Bob, continua-t-il en se rapprochant, qu'ils vous appellent le sournois, et ce sera un malheur si nous vous donnons à la colonie un tel surnom. Vous

feriez mieux de venir écouter ce que nous aurons à faire quand nous serons là.

Bob céda et vint prendre place au rang des auditeurs les plus attentifs.

Betty-Turner! — Je parie, Green, criait l'un d'eux, que c'est celle qui a fait partie de la bande de Greville, et qui a été déportée pour un vol de boutique.

—Elle-même; eh bien! elle a une grande maison neuve près de Sidney, à main droite en sortant de Mount-Street. Si vous la voyiez dans sa voiture, se donnant des airs de grande dame! Puis elle se conduit aussi bien avec son nouveau mari, que si elle n'en avait pas laissé un ici. On dit que tous les ans elle envoie à Turner un billet de banque, à titre d'aumône. De son côté, il s'est remarié, pour qu'elle fût bien sûre qu'il ne la réclamerait jamais; ainsi, ils sont tous deux contens.

— Vous trouverez aussi là-bas Wilson. Vous rappelez-vous combien il était misérable dans le temps où il gagnait neuf shillings par semaine, comme d'autres honnêtes gens. Il fut déporté pour le faux shilling qu'il essaya de passer quand il fut associé avec nous, et cela parce qu'il avait l'air d'un écolier qui fait l'école buissonnière pour la première fois. Il a si bien fait, qu'au bout de quatre ans, il s'était racheté et qu'il possédait une ferme. Sa femme et ses enfans sont venus le rejoindre, et il est là très-honoré. Mais John Lawe est le plus heureux de tous : il n'a que trente ans, et il est aussi riche qu'un banquier de Londres l'est à soixante.

— Comment John Lawe! celui qui a été si près d'être pendu?

— Oui. Pendant long-temps on le surveilla de très près; mais comme son esprit est aussi rusé que ses mains sont adroites, il sut leur échapper, fut libéré au bout de

six ans, et à présent je voudrais que vous le vissiez chasser et jouer au billard. C'est un bon garçon, qui ne méprise pas ses anciens amis. Que de fois il m'a dit bonjour, de la fenêtre du billard, à Sidney, sans s'inquiéter de ceux qui étaient avec lui. Chacun se réjouit du bonheur de John Lawe, Esquire.

Quelqu'un lui ayant fait alors des questions sur le voyage, Green continua ainsi :

— Oh! c'est le pire de l'affaire. Il est affreux d'être entassés, pendant des mois entiers, sur un vaisseau où tout est si sérieux, si solennel, où rien ne se fait qu'avec un prêtre. On n'est pas si mal cependant que dans le temps où des gens comme nous étaient traités comme des bêtes sauvages. On payait au capitaine tant par homme embarqué, et l'on ne s'informait jamais combien il en manquait au débarquement : si bien qu'il en faisait périr autant qu'il lui plaisait, en les serrant si étroitement les uns contre les autres, que le nombre s'en trouvait fort diminué, et ceux qui arrivaient en vie étaient soumis à un travail pénible qui ne leur laissait nulle liberté. Il y avait alors peu de plaisir à aller dans les colonies; mais maintenant que le danger d'être étouffé à bord n'existe plus, la chance de faire sa fortune vaut bien la peine de tenter le passage.

— Surtout pour ceux qui ont des amis en position de les aider, dit vivement Jerry; Bob et moi nous serons protégés, m'a-t-on dit; mais c'est un grand malheur que les vieux viennent pour nous espionner : il seront de vrais rabats-joie, si nous ne parvenons à les éviter.

— Il vaut mieux qu'il en soit ainsi, dit Green, que de les avoir priant et pleurant, autour de nous, comme de vieux fous font d'ordinaire dans le trajet d'ici au vaisseau. Quand je partis, la première fois, mon père était comme s'il m'avait conduit au gibet : à présent il

n'est plus si fou. Il m'a prouvé avant-hier qu'il savait mieux ce qui me convenait : il m'a dit, — ce qui est assez vrai, — que ma plus grande étourderie était d'être revenu, tandis que j'étais si bien là-bas.

— Ah ! ah ! Green, il y a aussi une certaine personne qui sait ce qui lui convient et qui n'est pas assez folle pour rester fille pendant cinq ans, pour l'amour de vous. C'est une belle plume à son bonnet de vous avoir ramené de si loin à sa suite.

Green essaya de cacher sa colère sous un air d'indifférence, tandis qu'il balbutiait qu'une autre, qui valait mieux qu'elle, pour laquelle il était venu, le suivrait bientôt, si le juge ne trompait pas leur attente.

—Les voici qui viennent, enfans ! s'écria-t-il en s'interrompant, tout est prêt ; notre voiture nous attend, c'est là le moment de montrer un front joyeux ! Que les pleureurs se taisent ; maudites soient toutes les mines renfrognées ! Allons, mes enfans, crions trois fois : Hurra ! Hurra ! Hurra !

On s'empressa de lui obéir, et ce fut au milieu des cris, des rires et de bruyantes acclamations, que les condamnés traversèrent la foule qui encombrait les portes, foule composée de parens, d'anciens camarades et de curieux. Les uns pleuraient, les autres s'efforçaient de se faire comprendre par signes, et le plus grand nombre ne voyaient dans cette scène qu'un sujet de distraction et cherchaient à deviner si le plus grand châtiment n'était pas pour ceux qui restaient. A peine remarquait-on Bob et un ou deux autres abattus comme lui, au milieu de leurs compagnons qui semblaient de gais aventuriers, allant se jouer de la loi et tenter la fortune dans un pays d'abondance et de bonheur.

CHAPITRE IV.

UNE NOUVELLE PATRIE.

Ellen arriva la première à Hobart-Town, dans la terre de Van-Diemen. Bientôt après les condamnés furent déposés à Lanceston, port le plus voisin du district où ils devaient être employés. Quand les émigrans de la paroisse de A... arrivèrent, quinze jours après, Frank apprit du commandant que sa sœur était débarquée en bonne santé ; qu'elle avait reçu des notes excellentes du ministre et de sa femme, qui avaient fait la traversée comme surintendans de l'expédition ; qu'ainsi que quelques-unes de ses compagnes, elle avait été envoyée dans un canton où elle était placée dans une ferme pour soigner la laiterie ; et qu'elle s'était arrangée pour que ses parens et son frère entrassent chez des fermiers peu éloignés. Tout était donc bien jusque là. Il ne put rien savoir de ses frères, sinon qu'ils étaient débarqués à trente milles de l'endroit où lui-même allait s'établir, l'officier qui lui donnait ces renseignemens étant uniquement chargé de recevoir les émigrans volontaires.

Castle lui-même ne put s'empêcher d'être satisfait de ce qu'il vit dans une promenade qu'il fit avec Frank dans la ville, le soir de leur arrivée. Sa seule objection fut qu'il y avait peu de boutiques, et qu'il était probable que l'intérieur des terres était beaucoup moins civilisé : il ajouta qu'il n'était pas habitué à voir Noël dans le temps le plus chaud de l'année, et les arbres couverts de feuilles en décembre. On était alors au mois de mai, et l'on

venait lui dire que l'hiver allait arriver; que cependant les bois ne perdraient pas leurs feuilles, que la neige, s'il y en avait, couvriraient seulement le sommet des montagnes; que tout se bornerait à quelques gelées, et que pendant plus de trois cents jours dans l'année, il jouirait d'un soleil sans nuages, d'un air sec et pur, qui ne serait ni trop chaud ni trop froid. Tout cela était si opposé à ce qu'il avait vu jusqu'alors, qu'il ne pouvait le croire. Son fils lui dit qu'à supposer que tout cela se trouvât vrai, il espérait qu'il en aurait de la joie, puisque sous un tel climat on devait se mieux porter et vivre plus long-temps qu'en Angleterre. Castle sourit amèrement aux mots de vie et de santé, et répondit qu'il n'était pas bien sûr de ne pas mourir de faim avant trois mois. Frank pensa que le temps serait plus persuasif que toutes les paroles, et il se contenta d'observer qu'il y avait peu d'apparences de misère dans Hobart-Town, qui renfermait, outre le siège du gouvernement, huit cents maisons, la plupart entourées de jardins, parce que dans l'origine elles avaient été bâties sur des portions de terrain d'un quart d'acre chacune.

Les rues se croisant à angles droits, laissent apercevoir de riches campagnes, et offrent à chaque pas des preuves évidentes du succès de toutes les industries qui sont venues y chercher un asile. L'arsenal de la marine est placé au bord de la rivière. Des moulins à blé, des tanneries, des brasseries, des manufactures de chapeaux, se font remarquer au centre de la ville : de vertes collines, disposées en amphitéâtres, s'élèvent au couchant et sont couronnées par un plateau de quatre mille pieds de haut; une source limpide en descend, traverse Hobart-Town et va se perdre dans le Derwent qui, avec ses baies ombragées, ses nombreux détours et ses bords escarpés, forme les limites du côté de l'orient. Ce paysage était

fort différent de celui que Castle s'était figuré, en opposition à tout ce qu'on lui avait dit. Il s'était représenté des bois déserts, des plaines glacées, couvertes de neige; et il était tout étonné de se trouver dans une ville florissante, entourée de prairies et de vallons; de voir au-dessus de sa tête un ciel plus bleu, plus pur que celui qu'il avait contemplé tant de fois. Il avait d'abord cru qu'il était très à plaindre d'être engagé comme berger, chose toute naturelle quand il pensait que son troupeau habiterait d'affreux déserts : mais voyant qu'il n'avait à redouter ni tempêtes, ni froids rigoureux, que les pâturages étaient excellens, les sources abondantes et les moutons d'une beauté remarquable, il commença à croire qu'il pouvait exister des occupations plus désagréables : toutefois il ne donna à personne la satisfaction de le lui entendre dire. Sa femme était servante dans la même ferme, et l'on avait même fait un arrangement pour la petite Susan, le travail de l'enfance ayant aussi son prix dans une contrée où le manque de bras se fait sentir à chaque instant.

Le pays qu'ils traversèrent d'abord pour aller aux Dairy-Plains [1], but de leur voyage, est si remarquable par sa beauté et sa fertilité, qu'il n'est pas étonnant que ceux qui le parcoururent pour la première fois, et le prirent pour échantillon du reste de l'île, aient représenté la terre de Van-Diemen comme un paradis terrestre, rapport qui fut ensuite taxé d'exagération. Le fait est que l'île est supposée contenir 15,000,000 d'acres, dont un tiers en terres labourables, un autre en pâturages, et le troisième inculte jusqu'à présent. Entre Hobart-Town et Launceston, les regards charmés du voyageur se reposent sur de riches plaines, de vertes collines parsemées

1. Plaines de lait.

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY

de villes, de villages, d'habitations solitaires. Des rivières serpentant sous de frais ombrages, des ruisseaux descendant de chaque monticule, d'excellentes routes macadamisées, coupent le pays dans tous les sens et rendent les communications faciles.

Pendant son séjour à Hobart-Town, Frank avait trop été exclusivement occupé des imprimeries, de l'Institut des Ouvriers, de Sociétés des Bons Livres et des Écoles, pour que son attention pût se porter sur les productions de la nature; mais à présent il prenait un grand plaisir à comparer les objets qui l'entouraient avec ceux qu'il venait de quitter. Il voyait l'arbre à thé remplacer dans les jardins les lilas et les laburnes : il se promenait au milieu de hauts buissons de myrthes, de cotonniers et de géraniums. Le gazon même était différent : sa racine n'était pas fibreuse; il venait en touffes et n'offrait pas, comme en Angleterre, l'aspect d'un tapis de verdure. Les perroquets remplaçaient les serins dans l'affection des jeunes filles; et les foulques se vendaient au marché au lieu de lapins. Ce n'était pas les corneilles, mais les kakatoès, qu'il fallait chasser des champs et des vergers : les pigeons qui couvraient les chaumes auraient pu être pris pour des perdrix; seulement leurs ailes dorées les faisaient surpasser en beauté tous les oiseaux de la Grande-Bretagne; il est vrai que le pont de pierre de taille sur le Jordan, le facteur de la poste à cheval, la manière dont les champs étaient labourés et enclos, lui rappelaient sa patrie; mais ces bois toujours verts, au milieu desquels domine l'arbre qui donne la menthe frisée; ces troupeaux de kanguroos sortant de leur retraite au lever du soleil, l'opossum moucheté grimpant sur les arbres des forêts, le cygne noir qui glisse sur les lacs en poussant un cri semblable au craquement d'un vieux navire, lui rappelaient qu'il était loin de la vieille Albion.

Un tableau d'un genre tout différent s'offrit à nos voyageurs vers la fin du second jour, quand ils approchèrent de leur future demeure, les Dairy-Plains, où Ellen les attendait, district situé dans le centre de la province de Norfolk-Plains. Ils avaient quitté la grande route et suivaient, depuis quelque temps, un chemin d'abord assez commode; parvenus au point où le travail finissait, ils rencontrèrent la troupe d'ouvriers chargés de le continuer. Ici chaque homme n'était pas, comme en Angleterre, attentif à sa tâche, libre dans ses mouvemens, et l'air un peu pensif, — ni, comme en Irlande, où quelques-uns se reposent alternativement, où tous se livrent à de joyeux propos; — ils étaient chargés de fers et surveillés par un gardien armé. Frank, examinant attentivement ces malheureux, ne voyant sur leurs visages que l'expression de l'effronterie ou celle du désespoir, sentit, avec amertume, qu'en effet il n'était pas en Angleterre, mais dans une de ses colonies pénales, et qu'il respirait l'air d'une de ces régions où elle dépose ses vices et sa misère. Quand les ouvriers, surpris de l'arrivée d'une charrette, se retournèrent pour regarder les voyageurs, Frank fut frappé en reconnaissant ses deux frères. Il espérait que ses compagnons ne les auraient pas aperçus, mais les plaintes répétées de son père sur les secousses de la voiture, sur le froid et sur le chaud, lui prouvèrent bientôt qu'il se trompait. La pauvre mère jeta anssi sur ses enfans un coup d'œil mêlé de compassion et de curiosité. Bob se détourna et travailla sans lever la tête, jusqu'à ce qu'ils fussent éloignés; mais Jerry agita son chapeau, poussa un cri, et défia Frank de parier lequel d'eux serait plus tôt à même de travailler pour son propre compte, et si lui Jerry serait plus long-temps à se libérer de sa peine que Frank à s'acquitter de sa dette. Cet incident fournit à Castle une nouvelle occasion de se désespérer et

de répéter que lui et sa famille étaient réduits en esclavage. Son fils, qui détestait la servitude autant que personne au monde, ne pouvait considérer sous ce point de vue l'engagement de travailler pendant un certain temps, sous la condition d'avantages qu'ils ne pouvaient plus espérer d'obtenir en Angleterre; réfléchissant surtout que, si ces conditions, qui consistaient en une nourriture suffisante, l'entretien, le logement et une somme d'argent, n'étaient pas remplies, le contrat était nul; que si elles étaient remplies, le but qu'ils s'étaient proposé était atteint. Comme ouvriers, ils n'avaient pas à se plaindre; leur délicatesse seule souffrait de se voir associés à des condamnés. Pour ceux-ci, on avait pensé qu'ils ne devaient pas être libérés assez facilement pour que la honte devînt leur seul châtiment, genre de punition auquel la plupart auraient été insensibles; c'était assez que leur position fût améliorée par leur séjour dans une nouvelle colonie. Cependant il était probable qu'au bout de quatre ou cinq ans la situation des frères de Frank ne serait pas, sous les rapports d'intérêt, très inférieure à celle du reste de la famille; mais, comme condamnés, ils ne se trouveraient pas placés dans des circonstances aussi favorables que d'honnêtes émigrans, à la fin de la même période.

Frank ne savait pas alors, comme il l'apprit par la suite, que, faute de connaître le taux des gages dans la colonie, les émigrans s'engageaient souvent pour un prix beaucoup plus faible que celui qu'ils auraient obtenu s'ils étaient arrivés libres, ou s'ils avaient eu des renseignemens exacts sur l'état des choses; et que, quand la vérité leur est connue, ils se croient trompés et éprouvent le désir de rompre leur contrat.

Le mal doit être imputé à l'ignorance des émigrans, plus encore qu'à la mesquine économie des colons déjà établis. Il faut donc que les premiers prennent, avant de

conclure un marché, toutes les informations qui peuvent prévenir des regrets tardifs, et des discussions avec leurs nouveaux maîtres. De semblables divisions sont toujours nuisibles, elles le deviennent plus encore dans ces contrées nouvellement habitées, où tous ont besoin d'être unis pour concourir au bien général.

Un ouvrier anglais accepte avec empressement l'offre d'être défrayé de tout avec abondance, et de recevoir deux shillings[1] par jour pendant cinq ans, terme après lequel les frais de son passage sont payés. Quand il arrive dans la colonie, il voit que les dépenses qu'on fait pour lui et qui consistent en viande, pain, bière et eau-de-vie, des vêtemens convenables, un logement commode, ne s'élèvent qu'à deux shillings par jour, et que, s'il était libre, il pourrait gagner, ouvrier ordinaire, de sept à douze shillings et même quinze, s'il était très habile, et qu'il eût peu de concurrens. Alors, tout en étant mieux qu'il ne l'était précédemment, il regrette de n'être pas aussi bien qu'il pourrait l'être. De là s'élève en lui un mécontentement qui remplit d'amertume les premières années de sa vie nouvelle, s'il ne trouve pas l'occasion d'annuler son engagement. Aussi les personnes qui désirent favoriser un plan raisonnable d'émigration doivent-elles instruire tous ceux qui peuvent s'y intéresser de l'étendue des besoins de chaque colonie, du taux des gages en argent, et du prix des différentes denrées.

Des documens officiels, transmis au ministère en 1827, de la Terre de Van-Diémen, portent : que les laboureurs gagnent trois shillings par jour; des ouvriers ordinaires, sept shillings ; la classe au-dessus, de huit à douze shillings; ceux qui excellent dans leur état, de douze à quinze shillings; les hommes capables de surveiller des

1. 2 fr. 40 c.

fermes ou d'autres établissemens, une livre sterling[1] On dit que ces prix ont été augmentés depuis. Le boisseau de blé vaut sept shilling ; la viande deux ou trois pence [2] la livre; le sucre de trois pence à six pence; le thé de un shilling six pence à quatre shillings. — Il n'est donc pas étonnant que beaucoup d'émigrans, tout en étant reconnaissans d'être placés, soient vexés et mortifiés en découvrant combien ils auraient pu tirer meilleur parti de leur travail.

Des sentimens bien différens cependant s'éveillèrent dans l'ame de Frank, à l'aspect de sa nouvelle demeure. Elle était presque encore dans l'état de nature, M. Stapleton n'en ayant pris possession que depuis peu de jours ; mais ce n'était pas un terrain isolé dans le milieu d'un désert, comme il arrive ordinairement dans les colonies où l'on suit la mauvaise méthode de disperser les habitans, au lieu de les rapprocher pour les faire jouir des avantages de la division du travail et d'une réciprocité de consommation. Le gouvernement hollandais, en défendant autrefois aux colons du cap de Bonne-Espérance de s'approcher plus près de trois milles les uns des autres, a empêché l'entière amélioration des terres, la construction des routes, l'établissement d'un marché d'échanges : il en résulte qu'on est, même aujourd'hui, privé au Cap de plusieurs des jouissances d'une vie civilisée. Chaque famille a une trop grande abondance de ses propres produits, et manque de ce qu'elle achèterait avec plaisir; de plus, on y vit dénué des ressources de la société et de celles d'un mutuel appui. Ces inconvéniens, on les évitera probablement par la méthode qui vient d'être adoptée en Australie : les terres s'y vendent

1. 25 fr.
2. 20 ou 30 cent.

à des conditions telles que l'acquéreur s'empresse de les cultiver et de tirer parti d'un voisinage qui peut servir de débouché à ses produits. M. Stapleton ayant été obligé de choisir ses terres avec soin et de payer 9 shillings[1] par acre, au lieu de 3 pence[2] ou même rien du tout, comme quelques-uns des premiers arrivés, n'était pas tenté de passer son temps à errer dans la solitude en admirant de beaux points de vue, ni à s'enthousiasmer pour quelque nouvelle découverte de rivières, de bois et de prairies. Il choisit dans un canton les terrains qui, par leur étendue et leurs qualités, convenaient le mieux à son projet de se mettre en rapport avec les propriétés voisines. Quoique ses terres ne fussent pas de la première classe, elles étaient assez bonnes pour rapporter 15 shillings[3] par acre si elles avaient été plus au nord ou à l'est, où le pays se peuplait rapidement; mais elles s'étendaient à l'ouest vers les cantons situés au pied des montagnes et encore déserts : ainsi placées sur les limites de la civilisation, elles avaient moins de valeur. Ce n'étaient pas des forêts où il fallût d'abord employer la hache, mais une terre légèrement boisée, dont la surface était couverte de verdure et qui ne demandait qu'à être brûlée une seule fois pour se transformer en champs ou en pâturages. De beaux arbres s'élevaient par bouquets à peu près à cent pieds de distance les uns des autres, portant une tige de 90 pieds, et plus, jusqu'aux branches, offrant ainsi un abri sans nuire à la culture. Lorsque les ruisseaux ne formaient pas les limites, elles étaient marquées sur les arbres. Une clôture était peu nécessaire dans un lieu où nul individu n'était porté à mal faire et qui ne renfermait encore aucun animal qui pût s'égarer.

1. 10 fr. 80 cent.
2. 30 c.
3. 18 fr.

Personne n'était tenté de voler, parce que personne n'était pauvre. Le bétail sauvage qui, dans les premiers temps, ravageait les champs, avait été repoussé dans les montagnes où l'on supposait que sa race avait péri. Le peu de bœufs et de chevaux que Stapleton avait amenés avec lui étaient gardés près de l'habitation, et le reste du bétail ne devait arriver que lorsque tout serait prêt pour sa réception. Un hangar avait été construit à la hâte sous quelques arbres; des planches y étaient déjà déposées, et Frank vit qu'on avait préparé des matériaux pour qu'il pût travailler sans délai. On avait rangé quelques outils, d'autres étaient entassés par terre, où se trouvaient aussi une assez grande quantité de caisses et de ballots. Frank avait cru que tout courage, tout espoir d'avenir s'était éteint sous la main de fer qui avait pesé sur lui, mais dans ce moment il se sentit renaître, et rien ne l'effraya de tout ce qui lui restait à faire en sa qualité de charpentier, pour que le paysage qu'il avait devant les yeux s'embellît de demeures riantes et commodes. Son imagination lui présentait déjà le jour où un petit hameau de cabanes bâties en bois enverrait une légère fumée sous ces arbres : il voyait des étables et des poulaillers ajoutés à chaque habitation : il entendait le soufflet de la forge et le marteau du forgeron effacer le cri de la caille et mettre en fuite les kanguroos qui à présent sautaient dans la plaine. Il n'oublia pas de joindre à sa maison une belle boutique et un atelier : il lui sembla voir son père regardant d'une fenêtre son troupeau sur la colline, et Ellen sortant au lever du soleil avec son seau de lait.

Ellen parut au même moment, comme pour répondre à sa pensée. Elle s'était dérobée une demi-heure à ses occupations, pour venir une fois encore demander à M. Stapleton s'il pensait que Frank arriverait bientôt. Il n'en savait rien,

quoiqu'il l'attendît avec presque autant d'impatience qu'elle-même, et elle venait de le quitter assez tristement quand elle entendit le bruit du chariot. Tandis qu'elle hésitait et cherchait à s'assurer si c'étaient bien eux, avant de courir à leur rencontre, son frère s'élança hors de la voiture, et Castle lui-même descendit avec plus de gaieté qu'il n'en avait montré jusqu'alors. A peine avaient-ils eu le temps de s'embrasser, que Stapleton vint demander à Frank où étaient ses outils et lui dire qu'on avait le plus grand besoin de lui. Il ne put cependant lui refuser la permission d'aller reconduire Castle et sa femme à leur nouvelle habitation, à un mille de la sienne; mais il s'empressa de faire tirer son bagage du chariot et l'assura qu'il serait content de le voir revenir le plus tôt possible.

—Vous verrez bientôt de quelle importance nous sommes ici, dit Ellen en riant : il ne s'agit plus, Frank, d'aller se promener dans les champs, de rester sur sa porte, les bras croisés, sans que personne s'occupe de vous. Ici, vous n'aurez jamais besoin d'ôter votre chapeau et de demander du travail; on viendra vous prier d'être assez bon pour venir mettre une porte ou une fenêtre au prix que vous voudrez; c'est, en vérité, un pays où l'on peut devenir orgueilleux.

Frank observa avec un grave sourire que l'orgueil est un sentiment dangereux pour une jeune fille.

—Eh bien! alors, je serai fière de vous, et vous le serez de moi; il n'y aura pas d'inconvéniens.

La première fois qu'ils purent causer sans témoins, Frank demanda à sa sœur si elle était contente de son changement de position.

—J'en suis plus d'à moitié satisfaite; il y a cependant des choses qui ne me plaisent pas : — c'est beaucoup de ne pas manquer, de savoir qu'on ne manquera pas; et je ne

crains pas la fatigue, quoique le service soit pénible. Mes vaches me font honneur, je n'ai jamais rencontré aucun animal qui m'effrayât quand je sors pour les traire; quelques-unes cependant font d'étranges sauts. Ma maîtresse fait beaucoup de cas de moi, comme je vous l'ai dit, et ses petits momens d'humeur sont bien pardonnables, quand on pense au désordre dans lequel nous nous trouvons encore; mais il n'en sera plus ainsi quand le savon et la chandelle seront fabriqués hors de la maison, et que nous aurons une ou deux personnes de plus pour aider à la brasserie et au blanchissage : puis, je suis si contente de penser que mon père et vous, Frank, vous êtes heureux.

— Dites-moi donc ce qui ne vous plaît pas?

Ellen frissonna en lui disant à voix basse que sa compagne de service, qui mangeait à la même table, dormait près d'elle, et ne la quittait presque pas de la journée, avait été déportée pour avoir volé une maîtresse âgée, dont la confiance aurait mérité une autre récompense. Etre forcée d'entretenir des relations journalières avec une telle personne était sûrement un grand malheur, et cette circonstance redoubla l'inquiétude que Frank éprouvait pour sa sœur. Ce fut avec plaisir qu'il lui entendit ajouter que probablement cette fille se marierait aussitôt que sa bonne conduite lui aurait fait obtenir sa liberté.

Un demi-sourire qu'il aperçut sur les lèvres d'Ellen, quand elle prononça ces derniers mots, fit naître en lui un soupçon qui le porta à la questionner de nouveau. Il avait en effet deviné juste : elle pensait qu'elle pourrait quitter le service la première. Frank devint plus sérieux encore : — quel était donc celui qui semblait avoir déjà fait tant de progrès dans les bonnes grâces d'Ellen? Elle répondit vivement qu'elle ne pouvait désigner personne;

qu'il était trop tôt pour qu'elle eût rien décidé; — mais elle était l'objet des attentions de plusieurs de ses compagnons : l'un s'empressait de porter son seau soir et matin, quelque occupé qu'il fût; un autre était toujours prêt à lui apprendre à nétoyer et à carder la laine; celui-ci lui montrait la jolie maison qu'il allait bientôt posséder, et lui insinuait qu'il serait heureux qu'elle consentît à l'habiter avec lui. —

— Mais ils interrompent mon travail et le leur bien inutilement, continua-t-elle en rougissant; je leur réponds à tous que je n'ai rien à leur dire encore : j'ai si peur que quelqu'un d'eux ne soit un condamné, quoique je sois sûre que Henry Moore n'en est pas un; et je n'ose faire des questions à ma maîtresse.

— Il le faut pourtant, dit Frank; ou bien je m'adresserai à votre maître, si vous le désirez; lui seul peut nous dire la vérité et c'est un point que nous devons éclaircir. En attendant, occupez-vous de votre affaire aussi tranquillement que vous le pourrez. Mais comment êtes-vous sûre que Moore, n'est-ce pas son nom? n'a jamais été condamné?

L'unique raison qu'Ellen pût donner était sa propre conviction. Quand elle vit que son frère n'était pas tout-à-fait persuadé, il lui sembla qu'il était devenu très opiniâtre; mais Frank était seulement inquiet parce qu'il lui était fort attaché.

CHAPITRE V.

LA VIE DES NOUVEAUX COLONS.

Pour un homme d'un caractère aussi irritable que Castle, l'état de berger était bien préférable à tout emploi qui l'aurait retenu dans l'intérieur de la maison, au milieu du bruit et des difficultés qui naissaient à chaque instant de l'excès du travail et du manque d'ouvriers. Il n'aurait jamais pu supporter, comme le disait sa femme, d'être traîné de place en place, forcé de quitter une chose avant de l'avoir finie, pour une autre dont il n'aurait pas eu l'habitude. Il était beaucoup mieux dans la plaine avec son troupeau : cependant, là aussi il éprouvait quelques contrariétés. Le pâturage était trop étendu pour être gardé par un seul homme, et le compagnon de Castle n'était nullement en rapport avec lui. C'était un condamné de bon ton, un jeune homme qui, après avoir dissipé au jeu toute sa fortune, avait été arrêté comme voleur, puis déporté. Incapable de soutenir la fatigue et ne sachant aucun métier, il avait été chargé de garder les moutons, occupation qui s'accordait assez peu avec son goût pour la société et une vie active. Les deux compagnons n'avaient de commun que leur mutuel penchant à être mécontens de tout.

— Ils appellent cela une belle vue, observa le jeune homme, mais elle ne me plaît pas ; j'aimerais mieux que notre troupeau fût dans les parcs de Smithfield que dans ces plaines où le caquet des pies n'empêche pas de re-

gretter les cris de Londres. Ils vantent l'éclat de ces astres, mais en vérité je leur préfère tout bonnement celui des becs de gaz qui éclairent Pall-Mall.

— Je ne puis dire grand'chose des lampes au gaz, répliqua Castle : trop pauvre pour me servir de chandelle, je me couchais au crépuscule; mais ce lieu est si solitaire que je ne sais quelquefois dans quel monde il est placé. Ce paysage offre, il est vrai, l'aspect d'un parc abandonné; mais l'on y cherche en vain la maison du baronnet, le clocher de l'église et l'enfant revenant de l'école. Il n'y a pas un seul cabaret ni près ni loin; pas de ministre ou de femme du ministre avec qui l'on puisse échanger quelques mots : seulement un jeune homme vient le dimanche lire des prières sous un hangar, ou en plein air, puis repart pour aller faire la même chose ailleurs. Il n'y a pas de chasseurs non plus, et malgré tout le gibier qui est ici, nous ne verrons jamais de jaquettes rouges dans les bois.

— C'est là le pis de l'affaire, repartit l'autre mécontent. Nous avons tout l'ennui d'une vie de campagne, sans en avoir les plaisirs. J'éprouvai l'autre jour le supplice de Tentale en voyant un kanguroo sauter devant moi. Si ces gens-là voulaient me laisser faire, je pourrais leur être utile en ma qualité d'excellent chasseur. Je voudrais chasser l'oposum jusqu'à ce que j'eusse assez de peaux pour faire à votre jolie fille un manteau digne d'être porté; et....

Castle s'éloigna avec humeur : son orgueil de père souffrait d'entendre l'éloge d'Ellen sortir d'une telle bouche. Le jeune homme le suivit et continua ainsi :

— La chasse à la bécassine est très belle, dit-on, dans ce marais. Quand l'hiver sera venu il faut qu'on me donne la permission d'aller essayer mon talent. La chasse!

la chasse! vous ne savez peut-être pas bien quel plaisir c'est?

— La chasse! la chasse! s'écria Castle; je ne vois ni cerf ni renard. Singulière chasse, si vous parlez de tuer ces petites choses sautillantes qui ont des manières si étranges! Les petits ne courent pas après leur mère, ce qui serait tout naturel; elle les glisse dans une espèce de poche, puis elle saute comme si elle n'avait que deux jambes. La première fois que j'en vis une, je pensai qu'un accident lui avait fait perdre les pattes de devant, et tandis que je m'étonnais qu'elle pût courir si bien, je vis arriver tout le troupeau.

— C'est un plaisir de les voir au soleil levant sortir des bois et accourir dans la plaine; c'est là le moment de se cacher derrière un buisson et de tirer à coup sûr. Lequel préférez-vous, d'un kanguroo ou d'un bandicoot? Dans un pâté bien assaisonné, il est difficile de dire lequel est le meilleur. Je leur ai déjà dit là-bas que l'un ou l'autre me serait plus agréable qu'une ration de viande salée.

Castle, qui pensait que personne ne devait se plaindre de son régime, tant qu'il mangeait de la viande une fois par jour, écoutait avec dédain les plaintes de son compagnon, peu satisfait d'une portion de bœuf, de pain de froment et de cidre.

— Si vous avez l'envie de chasser, dit Castle, je voudrais que vous me débarrassiez des maudites bêtes qui ont dévoré une partie de mes agneaux. J'aurais pu en atteindre une, mais j'avoue franchement que j'ai été complètement épouvanté de sa laideur.

— Etait-ce la hiène ou le diable?

— Oh! le diable, à en juger par son affreuse physionomie! Cela était aussi haut qu'un chien de moyenne grandeur, avec la tête d'une loutre, et des dents jusqu'aux

oreilles. Cela s'avançait très lentement : pour moi, je suis resté immobile.

— On appelle ici cet animal le diable, répliqua le jeune homme. Il faut faire creuser de petites fosses et l'y faire attaquer par vos chiens quand y il sera tombé : sans cela votre vigilance n'empêchera pas vos agneaux d'être dévorés.

— Ce qui me déroute tout-à-fait, reprit Castle, c'est que les animaux de la même espèce sont ici gradués les uns au-dessous des autres, comme s'ils étaient ensorcelés. En Angleterre, un cheval, un chien, un rat, sont de grandeur différente et n'ont rien de commun; mais ici, il y a un grand kanguroo, un autre de la taille d'un chien, et un pas plus gros qu'un rat; ceux-ci ne sont pas de vrais kanguroos. J'avoue que les cheveux me dressent sur la tête en voyant un rat sauter avec toutes les manières d'un véritable kanguroo; c'est comme si je voyais une souris secouer sa crinière, trotter et galoper comme un cheval. Je n'ai pas été accoutumé à de telles bizarreries, et je ne comprends rien à ce pays.

— J'espère finir par le comprendre, répliqua le condamné. Je meurs d'envie de le parcourir, et avec le temps je pourrai explorer plus d'espace que nous n'en découvrons de ces vertes collines qui nous semblent à tous deux si monotones. Que comptez-vous faire quand vous serez libre?

— C'est à ceux qui m'ont amené ici à s'en occuper, répondit Castle, avec aigreur. Puis, frappé du sentiment de sa propre ingratitude, il ajouta : Au moins si la maison du châtelain manque ici, on ne voit pas non plus celle des pauvres. Si je ne rencontre pas d'amis, personne n'insulte à mon infortune; au contraire, ils ont à la ferme beaucoup d'égards pour moi; et il y a....

— Votre fille.

— Ma petite Susan ! oui, on l'a déjà rendue adroite, et ....

— Non, je parle de l'autre qui n'est pas trop gauche non plus, d'Ellen.

— Elle réussira aussi très bien, je vous assure. Elle possède de l'intelligence, une volonté ferme, et de plus un frère courageux et fier qui veille sur elle ; ce qui vaut mieux qu'un père presque courbé sous le poids du malheur ; mais qui cependant saurait la défendre, si elle n'avait pas un meilleur appui.

En disant ces mots, Castle s'éloigna, laissant assez voir qu'il désirait être seul.

Leur changement de position produisit un effet beaucoup plus prompt sur sa femme que sur lui. Elle parut, dès les premiers jours, satisfaite des services que rendait sa petite fille dans l'intérieur de la maison. Quand la fermière s'aperçut de l'excessive indolence de sa nouvelle servante, elle chercha à rendre son marché le moins mauvais possible en livrant à Susan tout le travail qu'elle pouvait en obtenir. L'enfant était d'assez bonne volonté et toute fière de se trouver si utile ; mais sa mère en fut bientôt jalouse, et, pour la première fois de sa vie, montra quelque affection pour elle. Non-seulement elle prenait sa défense, mais elle l'aidait quand elle la voyait plus disposée à s'occuper qu'à aller jouer. Les jeux ont peu d'attraits pour l'enfant qui a vu les siens associés à la faim, aux querelles et à toutes les misères d'une vie d'indigens. Quand les domestiques sortaient au point du jour, Susan, prête au premier mot, se trouvait là pour remplir leurs pannetières et leurs bidons, quoique sa mère, encore au lit, murmurât plus d'une fois qu'il était trop tôt pour se lever. Il n'était pas nécessaire de lui rappeler de soigner les agneaux, de porter à manger aux volailles et de nettoyer tous les meubles que sa

petite taille lui permettait d'atteindre. Si quelqu'un voulait bien, après le déjeuner, la placer sur le buffet, ou poser les plats par terre, elle lavait tout sans rien casser. Dans la journée, s'il fallait envoyer quelque chose dans les champs, donner un coup de main à la cuisine, ou porter promptement les lettres à l'endroit où le facteur passe une fois par semaine, c'était encore Susan; et lorsqu'elle n'avait rien de mieux à faire, elle chassait les corneilles et les catakoés des champs et des jardins.

Sa mère s'écriait que c'était une vie bien pénible pour une enfant; mais Susan était joyeuse et vermeille. Bientôt le fermier trouva quelques minutes pour la prendre sur ses genoux et lui montrer l'alphabet, en attendant qu'un maître d'école vînt s'établir dans le voisinage. La première chose que mistriss Castle fit de bon cœur, ce fut de savonner, un jour où Susan s'était échaudé le doigts. Peu à peu, elle se chargea de l'ouvrage de sa fille, qui aussitôt allait en prendre un autre; si bien que dans un espace de temps assez court, elles surent toutes les deux convenablement s'employer. Lorsque cette femme, autrefois si nonchalante et si paresseuse, commença à s'intéresser aux occupations qui se multipliaient autour d'elle, quand elle parvint à désirer que le pain fût fait tandis que les hommes de la maison étaient absens, que le blanchissage fût fini de façon à avoir un moment de loisir dans la soirée, elle devint bientôt une active et intelligente ménagère, ce qui ne lui fût jamais arrivé si elle était restée dans sa patrie.

Une circonstance heureuse vint hâter cette espèce de métamorphose, — en lui permettant de satisfaire le seul goût peut-être qu'elle eût jamais ressenti, et qui semblait éteint comme toutes ses facultés, le goût des fleurs. Jeune fille, elle avait un jardin, et aussi long-temps que son mari avait possédé un arpent de terre, elle en avait conservé

un coin pour des œillets et des roses, sous prétexte de cultiver quelques légumes. Depuis, elle n'avait jamais parlé de fruits ni de fleurs; mais Ellen n'avait rien oublié et sut mettre à profit ses souvenirs. Elle parla un jour, devant sa belle-mère, du projet qu'avait son maître d'essayer de conduire la culture de la vigne, que le climat semblait favoriser, de façon à se dédommager, par le produit d'autres fruits, si le vin ne réussissait pas. Les pêches n'étaient pas de la meilleure qualité, quoique si abondantes qu'on les laissait pourrir sur la terre, après en avoir jeté aux cochons des boisseaux entiers. Les abricots, et plus encore les framboises, étaient remarquables pour leur grosseur et venaient dans une quantité telle qu'on ne peut s'en faire une idée sans l'avoir vu. Il était donc probable qu'on ferait une bonne spéculation en les exportant en confitures. Le sucre était très bon marché; on courait peu de risques de faire quelques caisses d'essai, qu'un vaisseau de Launceston porterait dans l'Inde. L'idée fut saisie comme Ellen l'avait espéré, et le fermier ne mettant pas beaucoup d'empressement à s'occuper des fruits, les émigrans eurent envie d'avoir un jardin à leur propre compte. La petite partie de leurs gages dont ils pouvaient disposer fut employée à l'achat d'un morceau de terre. Frank trouva le temps de le bêcher; Ellen fournit de jeunes plans et des graines; et leur belle-mère y alla régulièrement soir et matin, avant et après l'heure du travail : Castle lui-même déridait son front et adoucissait sa voix quand il considérait cet enclos, bien petit, à la vérité, qui cependant lui rendait une jouissance qu'il avait cru perdue pour toujours, — celle d'une propriété de famille.

— Regardez mon père, dit tout bas Ellen à son frère; depuis mon enfance je ne l'avais pas vu donner ainsi le bras à sa femme.

— Il est comme le prisonnier qui sort pour la première fois dans la cour de sa prison, après une longue et entière réclusion. La sensation de l'air lui fait tout d'abord lever la tête plus haut : rendez-lui la liberté et vous verrez la joie briller sur son front, et sa démarche sera celle d'un homme.

— Elle aurait dû être toujours celle de mon père, répliqua Ellen; ce n'est pas sa faute s'il est devenu pauvre.

— Ah ! la pauvreté est une froide et dure prison ; ceci me rappelle...— N'avez-vous pas vu dernièrement quelque chose qui vous a surpris et dont vous m'auriez parlé si vous n'aviez craint d'être entendue par quelqu'un ou de passer pour visionnaire ?

—Le mot prison me fait souvenir en effet d'une chose que je voulais vous dire depuis le mois dernier : — je n'ose m'en rapporter au témoignage de mes yeux, cependant je crois être sûre d'avoir vu Jerry dans la cour de la ferme, avant le jour : il tournait autour des hangars; le plus grand nombre de nos gens n'étaient pas encore levés.

— Était-il seul, Ellen ?

— Je n'ai jamais vu Bob avec lui ; il semblait attendre quelqu'un et je pensais tout naturellement que c'était moi. Je sortis deux fois pour le joindre; mais la première, je fus forcée de rentrer, apercevant deux de nos garçons que je n'aime pas à trouver sur mon chemin : et la seconde, je le vis qui causait précisément avec ces deux hommes, si bien que je n'osai approcher. Comment peut-il avoir tant de liberté ? et quels peuvent être ses projets ?

— Je crains fort que ce ne soit rien de bon, répliqua son frère. Quant à la liberté, — il n'est pas difficile aux condamnés, dont la conduite est régulière, d'obtenir quelques heures, au commencement et à la fin de la jour-

née. Nos deux frères étant employés si près de nous aux travaux de la route, il n'est pas étonnant que nous les apercevions de temps en temps. Mais ce qui m'inquiète, ce sont les entretiens de Jerry avec les condamnés placés chez votre maître et le mien. Je l'ai vu chez Stapleton plus souvent que vous ne l'avez vu ici; je redoute quelque complot.

—Miséricorde! s'écria Ellen; quelle espèce de complot?

— Je l'ignore. On dit que souvent il ne s'agit pour eux de rien autre chose que de s'échapper; mais quelquefois ils s'entendent avec les naturels du pays, qui ne valent guère mieux que des bêtes sauvages : ils les amènent dans les fermes, les engagent au pillage et même au meurtre; ensuite ils les récompensent en abusant de leurs femmes.

— Ellen, tremblante, demanda si quelques sauvages pouvaient être dans les environs? — Son frère espérait qu'il n'y en avait pas, le gouvernement ayant déclaré qu'ils avaient été repoussés dans les montagnes, où sans doute ils périraient bientôt; mais il avouait qu'aussi longtemps que les condamnés seraient disposés à courir dans les bois et que plusieurs s'échapperaient chaque année, il lui serait impossible d'être tout-à-fait tranquille. Il ajouta qu'il en parlerait à Stapleton : en attendant, il pria Ellen de ne pas prononcer un mot qui pût alarmer son père ni personne autre.

— J'espère, ma sœur, continua-t-il hésitant un peu, j'espère que Harry-Moore n'a nulle relation avec Jerry ni avec aucun de ses compagnons.

A ces mots, les yeux d'Ellen s'enflammèrent comme dans le temps où elle était une petite fille bien volontaire.

— Harry! s'écria-t-elle, Harry-Moore coupable d'une telle infamie! Harry voir mauvaise compagnie! Vous ne connaissez pas Harry mieux que le premier jour,

lorsque vous pensiez qu'il pouvait être lui-même un condamné.

— Ne vous fâchez pas, Ellen. Il peut fort bien le connaître assez pour lui dire bonjour quand il le rencontre; et pour juger s'il vient ici plus souvent qu'il n'en saurait avoir la permission.

— Après tout, dit Ellen soupirant, celui dont la simple connaissance me révolte pour Harry est le propre fils de mon père; il ne me sied donc pas d'être si fière. Non, Harry ne connaît ni l'un ni l'autre de nos frères; pas même de vue; mais je ne parlerai à personne de ce que vous m'avez dit, Frank, excepté à lui.

— Certainement. Ne cachez rien à Harry de ce qui vous occupe, pas plus que s'il était déjà votre mari. Je compte sur lui pour m'aider à veiller sur Bob qui peut encore, dit-on, être rappelé au bien. Pour Jerry, il y a fort peu d'espoir. Bob, au lieu d'errer dans les buissons et autour des fermes où il n'a que faire, reste à travailler dans les limites qui lui sont assignées. Il ne perd pas de temps et doit avoir une assez forte somme de côté, s'il ne fait quelques dépenses inconnues. Il est bon ouvrier, et son travail extrà lui est fort bien payé: aussi est-il possible qu'il soit plus tôt que moi dans une maison qui lui appartienne.

— Parce qu'il n'a rien payé pour son passage, qui était un châtiment. Cela est pénible à penser, Frank.

— Cependant Harry-Moore sera libre le premier, et j'en suis content, Ellen, à cause de vous. Je commencerai bientôt à vous bâtir une maison, à mes heures de loisir, et vous pouvez compter que je ferai de mon mieux pour qu'elle soit terminée dans six mois.

— Six mois! dit Ellen.

— Je ne dis pas qu'il soit nécessaire que vous attendiez jusque là; vous pouvez vous marier aussitôt que vous le

voudrez ; et bien des gens en Angleterre voudraient en dire autant. J'ai seulement parlé de six mois parce que c'est l'époque de la libération d'Harry. J'espère alors vous voir soigner une vache à vous. — Tandis que je vais tâcher d'en savoir davantage sur Jerry, pensez au moyen d'éviter ceux qui voudraient qu'on leur permît de veiller sur vous.

Ellen soupira et sourit en même temps : elle ne savait quel monde était le plus bizarre, — de celui qu'elle avait quitté ou du nouveau qui, au bout de plusieurs mois, lui était presque aussi étranger qu'au premier moment. Mais elle n'avait pas le moindre doute sur celui qu'elle préférait. Comment aurait-elle pu en conserver, lorsqu'une crainte vague et un profond dégoût pour quelques habitans du voisinage étaient le seul poids posé dans la balance contre le bonheur de tous ceux qu'elle aimait, et la douce et brillante perspective que l'avenir semblait lui réserver avec un mari tel que Harry-Moore.

CHAPITRE VI.

LA LOI ET LA JUSTICE.

Malgré les fréquens convois de condamnés qui malheureusement arrivaient d'Angleterre, les demandes pour les émigrans libres devenaient de plus en plus pressantes. Les jeunes gens qui s'établissaient, soit métayers, soit fabricans, avaient besoin de femmes. La pénurie de domestiques se faisait sentir à tout ce qui était au-dessus de la classe inférieure. Les troupeaux manquaient de bergers. Les terres ne produisaient pas en raison de leur bonté ;

et le nombre des maisons d'habitation n'était pas même en rapport avec les produits obtenus; enfin il y avait de presque tout, trop ou trop peu. Parce que les bras n'étaient pas assez nombreux par rapport à la production; tandis qu'en Angleterre, nous avons trop de bras, par rapport à la masse de nos produits. Position bizarre qui amènera d'étranges résultats si on ne se hâte de les prévenir, par un échange également profitable aux deux pays.

L'Irlande et la terre de Van-Diémen sont à peu près de la même étendue; leurs sols fertiles et variés offrent tout ce qui peut rendre un peuple heureux et florissant; toutes deux ont de riches moissons, et de gras pâturages. L'une a sa pêche de saumon, de harengs et de morue; l'autre de baleine et de veau marin pour l'exportation, et une grande quantité d'autres poissons pour sa consommation intérieure. La nature leur a donné des ports d'un accès facile, des chaînes de montagnes pour remparts, puis des mines abondantes, des lacs et des sources d'eaux vives, toujours prêtes à embellir les sites que l'homme choisit pour sa demeure. Avec tant d'avantages, elles ont aussi leurs inconvéniens naturels et leurs agitations sociales.

On peut remédier aux premiers dans les deux pays, par une réciprocité de secours bien entendns. L'Irlande a une population de huit millions d'habitans, celle de la terre de Van-Diémen s'élève à vingt-cinq mille seulement. En Irlande, une foule de malheureux, à demi morts de faim, languissent dans l'oisiveté, plusieurs expirent sur les routes, victimes de cet épuisement de corps et d'ame, poison lent, mais sûr, que la misère a fait circuler dans leurs veines. L'habitant de la terre de Van-Diémen est au contraire accablé de fatigues, affligé de voir souvent la moitié de ses récoltes pourrir sur la terre, ou prodiguées aux plus vils animaux, tandis qu'il est dans l'impos-

sibilité de se procurer des choses qui lui ont toujours paru presque aussi nécessaires que des alimens. L'abondance n'est pas la richesse pour lui; elle ne saurait lui apporter mille jouissances qu'il s'en promettait. Si la vaste mer ne les séparait pas, il appellerait une douzaine d'Irlandais, il les nourrirait de son superflu et recueillerait les bienfaits de leur industrie; eux, lui rendraient cette portion de loisir sans laquelle le but le plus élevé de la vie ne peut être atteint. Que n'est-il possible de jeter un pont sur l'Océan avec ces fonds, maintenant dépensés en pure perte, pour le soutien des pauvres! Pourquoi la charité, qui ne peut, en Irlande, donner du pain à un homme qu'au détriment d'un autre, ne suit-elle pas une méthode qui rend le bien, fait à quelques-uns, profitable à un beaucoup plus grand nombre? Les sommes employées avec discernement à l'émigration contribuent à amener cette jonction de la contrée trop peuplée à la région fertile dans laquelle une multitude affamée peut être dirigée, au grand soulagement de son ancienne patrie et au grand avantage de la nouvelle. Sans doute, les habitans opulens de la Grande-Bretagne voudraient combler l'espace qui les sépare de ce pays favorisé de la nature; pourquoi donc n'adoptent-ils pas un système qui aurait absolument le même résultat? Pourquoi n'y pas consacrer ce qu'ils sacrifient en aumônes stériles et même nuisibles? Pourquoi, en attendant que cette mesure soit généralement adoptée, chaque particulier ne donne-t-il pas cette direction à sa bienfaisance? Alors il pourrait être sûr que les objets de sa bonté ne lui devront pas seulement un secours précaire, mais le bien-être de la vie entière, et ce bienfait, en s'étendant à leurs enfans, réjaillirait aussi sur ceux qui n'existent pas encore. Que les riches choisissent donc les agens de l'émigration pour les dispensateurs de leurs charités;

que ceux qui ont peu à donner, unissent leurs ressources pour favoriser le départ de quelques jeunes artisans des deux sexes. Quant à ceux qui ne possèdent que le simple nécessaire, ils peuvent même être utiles, en répandant la connaissance des faits qui prouvent jusqu'à l'évidence que la taxe des pauvres augmente la misère, et que l'émigration la diminue, si elle ne la détruit entièrement.

Si cette marche avait été suivie depuis plusieurs années, les habitans des colonies où nous transportons les condamnés, pourraient être aussi renommés pour leur moralité qu'ils le sont à présent dans un sens opposé. Si l'on se décidait enfin à entrer dans cette route nouvelle, il est possible que Botany-Bay, avec le temps, efface la honte attachée à son nom et devienne le refuge de l'homme intègre et industrieux. Quand nous aurons détruit la misère, cause de presque tous les crimes, il nous deviendra plus facile que nous ne pouvons nous l'imaginer, de supprimer l'institution des colonies pénales, dont les résultats ne font pas plus d'honneur à la prudence britannique que ceux de la taxe des pauvres.

Quand Jerry et Bob débarquèrent à Launceston; tous deux coupables, et le premier déjà endurci, proscrits par leur ancienne patrie, redoutés de la nouvelle, disposés à faire de leur châtiment un sujet de risée, ils étaient hors d'état de juger la différence qui existe entre l'honnête ouvrier qui arrive dans l'espoir de se suffire à lui-même, et le condamné déposé sur la plage étrangère comme un être maudit. Les fautes de ces deux jeunes gens devaient certainement être attribuées à leur indigence. Enfans, ils recevaient à peine le strict nécessaire; ils étaient entièrement dénués de ces soins, de cette instruction dont ils auraient eu besoin pour résister aux tentations qui les entouraient. Une fois repoussés de la société, ils devinrent ses ennemis; il luttè-

rent avec elle, à qui pourrait faire le plus de mal à l'autre. Ils troublèrent l'ordre social, violèrent ses droits, bravèrent ses institutions et tâchèrent de corrompre quelques-uns de ses membres. Ils reçurent en échange le malheur, la prison et le bannissement. De tous ces maux-là, il ne résulta aucun des heureux effets qu'on s'en était promis.

Le juge qui prononça la sentence de Jerry et de Bob leur dit que la sévérité de la société exigeait qu'on les empêchât de l'outrager plus long-temps par leurs mauvaises actions. — Deux routes conduisent à ce but : l'une est la mort, l'autre la réformation du coupable. La mort était un châtiment trop sévère pour leurs délits; ainsi le juge avait dû espérer qu'ils reviendraient au bien, ou il n'avait pensé qu'à l'Angleterre en parlant de la société entière. La loi avait-elle atteint son but?

— Vous souvenez-vous, Bob, dit Jerry, un soir qu'ils avaient facilement obtenu la permission de sortir des limites et de travailler pour leur propre compte aux heures de repos. — Vous souvenez-vous de ce qu'on nous disait à Newgate de cette maudite prison où les gens sont renfermés aussi sévèrement qu'à l'école et plus encore?

— Celle où l'on passe la nuit sous les verroux, et le jour à travailler, où l'on ne parle à personne qu'au ministre qui prie et prêche sans cesse, jusqu'à ce que le courage des pauvres patiens soit tout-à-fait abattu? Oui, je m'en souviens, et je me suis félicité plus d'une fois que nous ne soyons pas là; j'aurais mieux aimé être pendu deux fois.

— Pendu! mais au fait ce n'est pas grand'chose, j'en ai été témoin plusieurs fois et je me disais à moi-même: Si c'est là tout, ce n'est pas la peine d'y songer. Cependant nous sommes mieux ici : j'étais terriblement effrayé quand cette vieille perruque se mit à dire que nous serions aux pontons ou dans quelque prison au lieu d'être

employés au dehors. Il n'y en a pas un seul là-bas qui sache au juste ce que c'est que la déportation; vous-même n'auriez pas été si soucieux si vous aviez su alors ce que vous savez à présent.

— Sans doute; j'étais loin de prévoir que je deviendrais un personnage important. Il est fort amusant de les voir se disputer à qui nous aura, nous offrir, à l'envi l'un de l'autre, du rhum et de l'eau-de-vie. A peine si nous pouvions, en Angleterre, nous rassasier de pain sec, — il nous est facile ici d'avoir à notre disposition ce qu'il y a de meilleur et même de nous enivrer chaque soir avec nos maîtres qui, heureusement, ne sont guère que nos camarades.

— Le vôtre, Bob, non pas le mien. Au reste, je ne voudrais pas changer; il me laisse beaucoup de temps, à condition que je rapporterai ce que je gagne. Je voudrais que vous eussiez vu son chagrin un jour où quelqu'un disait que le peuple anglais devenait moral et qu'il n'y aurait presque plus de condamnés.

— Il en était aussi fâché qu'un honnête homme aurait été content, Jerry. Mais quant à partager vos gains avec votre maître, — j'ai entendu dire qu'il y en avait d'une espèce assez étrange.

— Et très facilement gagnés. Il s'agit seulement de rôder dans la plaine pendant une nuit obscure, de rencontrer une brebis égarée, ou de faire une tentative sur le parc. Puis, quand on s'avance jusqu'aux buissons..... il y a d'autres expédiens que vous ne connaissez pas, Bob.

— Je n'ai jamais pu comprendre comment vous pouviez rapporter des bois, de l'huile de poisson, étant, comme nous le sommes, à trente milles de la mer.

Jerry se mit à rire et offrit de conduire son frère dans

le bois pour lui faire voir une personne qu'il s'attendait peu à rencontrer.

— Est-ce Frank ou Ellen que vous voulez dire? Mais ils n'iraient pas si loin pour vous voir.

— Pensez-vous que je voulusse le leur demander? Il sera assez temps de m'occuper de Frank quand j'aurai une maison pour le recevoir, et j'en aurai une avant que son temps soit fini.

— Il ne faut pas être si fier, Jerry; vous êtes à présent dans un esclavage plus pesant que le sien.

— Maudits soient ceux qui m'y ont placé; ils verront si je le supporterai long-temps. Gardez le silence là-dessus, Bob. — La lune brille à travers ces arbres et nous sommes dans un pays libre. Quel dommage qu'il ne passe personne avec une bourse bien garnie? Le métier devient ennuyeux quand il ne rapporte autre chose que des moutons ou des poules, qui souvent ne valent pas la peine qu'on se donne pour les prendre.

— Je me promène pour le plaisir de me promener, dit Bob. J'ai du mouton en abondance sans avoir besoin d'en voler.

— Je me soucie peu du mouton : je vole pour le plaisir de voler, répliqua son frère; mais il y a quelque chose qui me plaît plus encore. Avançons davantage, et si vous jurez de ne rien dire, je vous montrerai un jeu auquel vous ne pensez guère. — Apprenez à manier un fusil, à traverser la cour d'une ferme sans faire plus de bruit qu'un chat, à gratter à une porte de derrière comme une souris derrière un lambris, et vous pourrez vous moquer du juge, de la loi et de tous les chiens qu'ils ont mis à nos trousses.

— Je vous remercie, répondit Bob : je suis, comme vous savez, en train de rétablir ma réputation; ainsi, je

resterai où je suis. Je vais allumer ma pipe : j'ai assez de rhum jusqu'au matin, pour moi et quelqu'un qui, j'espère, viendra me trouver.

— Prenez garde qu'elle ne soit trop fine pour vous, Bob. Si jamais vous avez besoin d'une femme qui n'ait pas plus de bon sens qu'un singe et qui ne soit pas la moitié si rusée, adressez-vous à moi, je vous la procurerai.

En voilà assez pour faire juger à quel point le but de la réformation du coupable avait été atteint. L'autre motif de sécurité sur lequel le juge s'était étendu, c'était l'exemple du châtiment.

—Un chariot rempli de condamnés arriva aux Dairy-Plains, un jour où l'escouade ordinaire travaillait à la route qui n'était pas encore terminée. Les entrepreneurs présens, tout occupés à regarder les nouveaux venus ne firent nulle attention au maintien de leurs ouvriers. Ils ne virent pas les coups d'œil, les sourires expressifs; ils n'entendirent pas les doigts qu'on faisait claquer derrière eux, et furent fort loin de soupçonner que d'anciennes relations allaient être renouées.

La première fois qu'ils se trouvèrent ensemble, avec un ou deux surveillans, il y eut entre eux un échange de serrement de mains, de félicitations, de questions.

—« Qu'avez-vous fait pour être déporté? — Comment avez-vous obtenu d'être envoyé *ici?* — Êtes-vous content? — Bientôt vous apprécierez votre bonheur. — C'est un beau pays, n'est-ce pas? etc. etc.... »

— J'étais devenu si lourd, si stupide quand vous avez été tous partis, observa un des nouveaux camarades, que je ne pouvais plus y tenir; mais j'ai été sur le point d'être envoyé à Sidney.

— Eh bien! Vous vous seriez enfui pour retourner en

Angleterre ou pour venir ici. Mais comment vous trouvez-vous à présent?

— A merveille! J'ai un lit, une couverture pour moi seul, je fais une chère bien meilleure que lorsque j'étais honnête homme. Ce qui me plaît peu, c'est le travail; mais on dit que nous aurons des spiritueux en abondance.

— Certainement; et quant à la fatigue, — les pauvres malheureux n'ont-ils pas chez nous un travail tout aussi pénible à supporter? et ils gagnent moins que vous ne gagnerez dans vos heures de loisir. Mais où donc est Sam? Pourquoi n'est-il pas venu aussi?

— C'est sa bêtise qui l'en a empêché. N'a-t-il pas envoyé sa sœur aux juges pour savoir au juste combien il fallait voler pour être déporté? Alors on l'a mis dans les mains du ministre, et la justice et lui ont tellement effrayé ce pauvre garçon qu'il n'y a pas lieu d'espérer que sa situation s'améliore jamais.

— Peut-être il a eu peur quand le juge nous a dit que nous servirions d'exemple. Cependant je me souviens que, tandis que le juge parlait et que quelques imbéciles pleuraient dans la galerie, lui me faisait signe de l'œil.

— Il en sait plus que vous ne le pensez. Si vous étiez ici enfermés comme des linotes dans une cage, il n'en saurait rien parce que vous êtes trop loin pour qu'il pût, dans ce cas, savoir ce que vous devenez; mais étant, comme vous l'êtes, une troupe de joyeux compagnons et d'heureux garçons, il ne peut l'ignorer : ces nouvelles-là vont vite.

Un autre ne paraissait pas aussi satisfait de son sort. Il ne disait rien de la honte qu'il éprouvait, mais il se plaignait du travail, de la tyrannie des maîtres, de l'humeur et des querelles de ses compagnons.

— Si vous ne vous plaisez pas dans notre compagnie, il faut en changer, répliqua celui auquel il s'était adressé; des mains telles que les vôtres seraient mieux placées à un autre ouvrage qu'à celui-ci. Je m'étonne que vous ne préfériez pas voler en une nuit de quoi vivre pendant un mois, plutôt que de travailler comme le vulgaire. Vous feriez mieux de vous en retourner; Jerry vous en indiquera les moyens : il n'y a rien de plus facile.

— A merveille; mais j'ai ici ma petite femme qu'ils ont eu la bonté d'y envoyer en même temps que moi; comment pourra-t-elle s'en aller? Elle ne peut se faire matelot pour payer son passage.

— Rapportez-vous-en à elle pour faire ses conditions avec quelque matelot qu'elle attrapera, répliqua l'autre en riant. C'est seulement faire son ancien commerce pour une raison particulière, et vous lui en donnerez la permission jusqu'au débarquement. Prévenez-moi avant de partir; j'ai quelques amis à Londres qui seraient très contens de vous connaître, et vous pourriez vous être réciproquement utiles; quoique vous voliez, vous, plus dans le grand.

— Avez-vous le projet d'envoyer à vos amis l'argent qu'ils ont avancé pour votre défense?

— Je m'en faisais un point d'honneur; mais ils m'ont assuré que cela ne devait pas m'inquiéter, et qu'avec l'argenterie qu'ils ont volée à mon intention ils auraient eu de quoi payer trois avocats. Ce qui fait que je ne suis pas très pressé de payer maintenant.

— Ainsi, tandis que le procureur du roi demandait que vous fussiez condamné, dans l'intérêt de la sécurité publique, un nouveau vol s'exécutait pour payer l'avocat qui devait lui répondre. Admirable! Parbleu! puisque la chose est si aisée, vous devriez retourner à Londres et

voler le procureur du roi lui-même; la plaisanterie serait encore meilleure.

Voilà comme la sécurité de la propriété est assurée par l'exemple que le peuple reçoit de la condamnation et du châtiment des voleurs.

CHAPITRE VII.

LES FÊTES DE NOEL.

Le jour du mariage d'Ellen n'était pas éloigné. Une maison simple, mais commode, avait été bâtie et décorée par Frank et Harry-Moore, dans leurs momens de liberté. On était sûr que le jeune ménage aurait, non-seulement le nécessaire de la vie, mais aussi quelques-unes de ses jouissances. Castle commença à sourire à sa fille, tout en murmurant de tant de changemens continuels, qu'on ne savait quand on serait enfin casé. Sa femme, en laissant toujours entendre qu'Ellen savait bien ce qu'elle faisait quand elle se montrait si empressée de quitter une paroisse pauvre, paraissait cependant fière de sa belle-fille et satisfaite de la tournure que prenaient les choses. Le fermier et sa femme exprimèrent quelques regrets en apprenant qu'elle allait les quitter, et dirent que c'était toujours ainsi chaque fois qu'ils avaient une bonne fille pour leur laiterie. Mais quand elle leur eut promis de continuer à soigner les vaches jusqu'à ce qu'ils pussent faire venir de Hobart-Town une autre femme pour la remplacer, ils devinrent très gracieux. Les seuls nuages qui vinssent troubler son bonheur, étaient les inquiétudes

que causaient à Harry les soins que ses camarades continuaient à lui rendre, quoiqu'ils sussent qu'elle était engagée. Ellen sentait si bien que cette jalousie était sans motifs, qu'elle avait peine à la pardonner. Du reste elle n'avait pas le plus léger reproche à lui faire; cependant elle fut plus d'une fois sur le point de tout rompre, et, sans l'intercession de Frank et ses assurances réitérées que les sentimens d'Harry étaient tout naturels, elle aurait repoussé sa propre félicité, faute d'être suffisamment convaincue des dangers qu'une jeune fille, moins ferme dans ses principes, aurait courus dans une position semblable.

Quelques jours avant son mariage, il arriva un évènement que chacun regarda comme un malheur, et qu'il lui fut impossible de considérer ainsi, puisqu'il établit un accord parfait entre elle et son futur.

Le 21 décembre au matin, — au plus fort de l'été dans la terre de Van-Diémen, — Frank se précipita, hors d'haleine, dans la cour de la ferme où Ellen était occupée à traire ses vaches; en même temps on aperçut Castle qui se hâtait d'accourir de la plaine où il gardait son troupeau : Harry-Moore arriva aussi, s'essuyant le front, et trop agité pour pouvoir parler : le fermier enfonça son chapeau sur ses yeux, comme pour se préparer à la nouvelle qu'il attendait; les femmes saisies de terreur se pressaient les unes contre les autres. — Ellen fut la première à demander ce qui était arrivé.

— Avez-vous des hommes d'enfuis? demanda Frank au fermier.

— Oui! presque tous. Stapleton en a-t-il?

— Deux sur quatre; et tous les fermiers du voisinage en ont plus ou moins ce matin.

— Alors le diable et ses démons vont fondre sur nous, en batteurs de buissons, dit le fermier.

— Non pas sur nous : il est probable qu'ils iront plus loin, dans un canton où leurs figures ne sont pas connues.

— Eh bien! ils en enverront ici d'autres qu'on n'y connaîtra pas, ce qui reviendra au même; car ils sont tout aussi redoutables les uns que les autres. Il faut qu'un de nous aille réclamer une garde, et que nos bergers, et tous tant que nous sommes, soyons armés.

Ellen pâlit à ce mot d'armes. Harry s'approcha d'elle et lui dit, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, que trois de ses adorateurs étaient partis.

— Partis! s'écria Ellen avec joie, partis pour tout-à-fait?

— Partis pour ne plus vous revoir.

— Dieu soit loué! dit-elle. Mieux vaut veiller jour et nuit que de vous voir la tête remplie de chimères, Harry : vous ne croirez plus que je puisse m'occuper de telles gens. Vous m'apprendrez à tirer un fusil pour défendre la maison pendant votre absence; et quand vous serez près de moi, je n'aurai peur de rien.

Depuis cet instant, Harry fut si actif, si heureux, qu'on aurait pu croire qu'il venait de recevoir l'assurance qu'aucun batteur de buissons ne se présenterait, tandis qu'on était menacé de voir revenir, comme ennemis, ceux qui naguère semblaient de paisibles serviteurs.

Toutes les armes qu'on put réunir furent remises aux bergers qui se trouvaient le plus exposés à cause de leurs troupeaux. On leur ordonna de rester en vue les uns des autres, de manière à pouvoir se faire le signal convenu, dans le cas où l'on soupçonnerait l'approche de l'ennemi.

Frank partit sur-le-champ pour Launceston afin d'y acheter de la poudre et des balles, et aussi pour ramener les ouvriers qui devaient remplacer ceux qui s'étaient

échappés. Un autre messager partit pour informer le gouverneur de ce qui venait d'arriver.

Pendant l'absence de son frère, Ellen apprit des excès des condamnés marons, plus qu'il n'était nécessaire pour alarmer un cœur plus courageux que celui d'une jeune fille qui tremblait pour elle-même et pour son amant. Son père, devenu sombre, mécontent, ajoutait encore à l'anxiété qu'elle éprouvait, et la petite Susan n'osait la quitter un seul instant. Harry laissait son ouvrage vingt fois dans la journée, pour lui dire que tout était tranquille et la conjurer de ne pas s'inquiéter. Elle suivait assez bien son conseil durant le jour; mais le soir, tant d'affreuses histoires étaient racontées autour d'elle que sa raison avait beau en révoquer la moitié en doute, sa fermeté était ébranlée, et qu'elle se couchait frissonnant à la pensée de tout ce qui pouvait arriver pendant la nuit.

Les condamnés marons, qu'on appelait batteurs de buissons, semblaient être moins redoutés que les sauvages. Les premiers venaient en troupe dans la plaine, enlevaient ce qui leur était nécessaire, tiraient sur un ou deux hommes, s'il les rencontraient, puis s'éloignaient. Le plan d'attaque des seconds était bien plus effrayant; — leurs mouvemens étaient inaperçus, leur vengeance insatiable, leur cruauté révoltante. Ils errent des jours, des semaines entières autour d'une habitation, cherchant le moyen de faire le plus de mal possible, et prompts à saisir l'instant où leurs victimes sans défense leur offrent une proie facile.

Castle demanda tout haut ce que sa fille se demandait tout bas : pourquoi on leur avait caché de tels dangers. Les richesses mêmes pouvaient-elles compenser les angoisses qu'ils ressentaient? Frank répondit à ces objections, quand il revint le 24 décembre, la veille du mariage d'Ellen. Tout en avouant que les premiers colons

avaient cruellement souffert des meurtres et du pillage commis par les sauvages et les condamnés, il soutint que ce n'était pas un motif suffisant pour empêcher de former d'autres établissemens, puisque les mesures rigoureuses du gouvernement avaient déjà réprimé de telles violences et les rendraient impossibles à l'avenir. Il lui prouva que les horribles histoires qui l'avaient tant épouvantée, remontaient à des époques déjà éloignées, et l'assura, qu'à l'exception de quelques cantons situés vers les parties désertes de l'île, aucune figure de sauvage n'avait été vue depuis plusieurs années. — Ellen lui montra alors du doigt les montagnes incultes qui bornaient leur colonie; et Frank fut forcé de convenir que les Dairy-Plains étaient aussi exposés que les districts plus récemment habités; mais il arrivait de Launceston bien convaincu qu'ils ne devaient pas se terrifier eux-mêmes par de vaines appréhensions, et qu'ils n'avaient rien à craindre tant qu'ils seraient armés et sur leurs gardes; un seul coup de fusil suffisant pour disperser une troupe de sauvages qui n'attaquent jamais que des endroits sans défense. Il avait aussi acquis la certitude qu'il ne s'était jamais trompé en pensant que les marons ne viendraient pas assaillir les fermes où ils étaient connus : qu'ainsi le seul danger naissait de la probabilité que les sauvages, attaqués par eux, descendraient dans la plaine pour se venger sur les cultivateurs paisibles.

— Si c'est là tout, dit Ellen soupirant, il n'y a rien.

— Rien qui vous puisse empêcher de vous marier demain, Ellen. C'est ce que j'ai dit à Harry.

— Je vous remercie, mais c'était inutile. Je n'ai jamais pensé à différer : plus il y a de dangers, plus il y a de motifs d'être ensemble. En outre, j'espère que ce sera une distraction pour mon père. Tout le temps de votre absence, il a regretté à chaque instant le comté de Kent.

— Vraiment! Eh bien, il me semble qu'une frayeur passagère comme celle-ci est peu de chose, comparée à ce que nous souffrions dans la ville d'A.... — Les seuls malheurs réels des colons, le manque de bras et la crainte du pillage, diminueront chaque année. Et, en attendant, nous avons pour compensation le plus beau climat du monde, l'abondance de tout ce qui est nécessaire, et la perspective de voir nos enfans et nos petits-enfans heureux.—Mais vous devez avoir bien des choses à faire d'ici à demain, ma chère; je vous laisse. Soyez calme, contente, et ne pensez plus aux voleurs, noirs ou blancs.

Ellen n'avait cependant pas beaucoup plus d'occupation qu'à l'ordinaire; son mariage n'était pas de ceux qui exigent de nombreux préparatifs. Le chapelain ambulant, qui viendrait célébrer l'office de Noël, devait bénir le jeune couple, et en cela seulement ce jour différerait de la veille. Sans doute les émigrés pensaient alors aux amis qu'ils avaient laissés en Angleterre, aux plaisirs auxquels tous se livrent à cette époque, excepté ceux qu'un total dénuement y rend étrangers; mais les saisons dans la terre de Van-Diémen sont tellement renversées, qu'il est impossible, au milieu d'une brillante verdure, de la chaleur et des longs jours qui embellissent cette saison de l'année, d'adopter ces fêtes de la patrie qui s'écoulent près du foyer et d'un bol de punch. Le jour de Noël se passait donc paisiblement, et la grande solennité était sagement réservée pour l'anniversaire de leur arrivée dans leur nouveau séjour, prélude d'une vie de bonheur.

La plus belle matinée frappa les regards d'Ellen lorsque, après quelques heures d'un paisible sommeil, elle fut réveillée par les premiers rayons du soleil qui pénétraient aisément dans une chambre plus semblable à un grenier, qu'à la chambre à coucher d'une Anglaise. Sentant qu'il lui serait difficile de se rendormir, elle se leva, pour chercher

dans l'air du matin, si frais et si pur, le bien-être qu'elle ne se sentait pas disposée à obtenir d'un plus long repos. Il était de trop bonne heure pour s'occuper de ses vaches; elle prit son tricot, et s'assit sur un banc près de la maison. Un immense paysage se déployait devant elle, et elle était à peu près sûre d'une heure de solitude. Bientôt son imagination se porta dans ce pays qui était le sien et qu'elle avait quitté pour toujours. Il lui sembla voir sa grand'mère, qui se lèverait trois heures plus tard, quand il ferait à peine jour en Angleterre, ranger sa chambre, allumer du feu, y poser la chaudière; puis les deux vieillards, vêtus de leurs habits de fête, s'asseoir près du foyer pour y prendre le déjeûner de Noël. Elle pensa aussi aux jeunes filles et aux jeunes garçons qu'elle avait connus, et les vit aller à l'église, le nez rouge et transis de froid. Elle soupira alors en pensant qu'elle n'entendrait plus le chant des psaumes dans une église : un instant après elle sourit en se représentant le dîner que M. Fellowes donnerait à la moitié de la paroisse, dîner qui se composerait de roast-beef, de plumb-pudding et d'ale. M. Jackson dirait les grâces, son clerc chanterait un noël; chaque vieillard porterait un toast, et l'un d'eux peut-être se souviendrait des absens. Elle rougit, seule qu'elle était, quand elle chercha à deviner ce qu'ils diraient s'ils savaient qu'elle se mariait si promptement, et surtout s'ils voyaient Harry. — Les idées dont son esprit était rempli, cette table placée près d'un feu pétillant, éclairée par des lampes, couverte de bols de punch, ces images d'une soirée d'hiver formaient un bizarre contraste avec la scène réelle qui était sous ses yeux, scène qui n'offrait même aucune similitude avec l'aspect d'un jour d'été dans le comté de Kent. Pas un seul village, pas un champ de houblon; tous les pommiers, à cinq milles à la ronde, eussent à peine formé un verger.

Aucun clocher ne se mêlait au feuillage. Les brouillards du matin n'enveloppaient pas les prairies d'un léger nuage. Tout se détachait net et clair sous un ciel d'un bleu foncé. Nulle vapeur ne s'élevait au-dessus des ruisseaux qui serpentaient autour des vertes collines. Les chênes et les hêtres ne paraient pas les coteaux; les pins ne couronnaient pas le sommet des montagnes; mais des arbres, auxquels ses regards n'étaient pas encore habitués, portaient jusqu'aux nues des tiges qui ne semblaient pas avoir été plantées par la main des hommes; des myrtes et des géraniums égalaient en hauteur les plus beaux rosiers d'Angleterre. Elle aurait en vain cherché sur un gazon émaillé de marguerites les petits papillons blancs, souvenirs de son enfance : ceux qui voltigeaient autour d'elle, nuancés de mille couleurs, rivalisaient de grandeur et de beauté avec la plus belle des fleurs dont ils pompaient le suc. Au lieu de l'alouette s'élevant d'un nid humide de rosée sous un ciel brumeux, des perroquets au plumage riche et cuivré se glissaient de branche en branche. Les essaims de cousins étaient remplacés par des mouches étincelantes au soleil comme l'émeraude. Au lieu du mulot s'aventurant hors de son trou, de la grenouille qui saute à travers les prés, des serpens dorés, qui n'effrayaient plus Ellen, se repliaient au soleil et se hâtaient de regagner leur demeure, voyant que la nature allait sortir de son repos.

— Si quelque chose ici me rappelle l'Angleterre, pensait Ellen, c'est ce coteau d'où la fumée s'élève derrière ce pays couvert. Si la chaumière de ma grand'mère était là, comme je courrais les chercher avant que personne fût levé. Ils seront si fâchés, non pas que je sois mariée, mais de ne pas connaître Harry! — Je ne puis comprendre d'où vient cette fumée; je ne croyais pas qu'il y eût d'habitations de ce côté; puis une seule cheminée n'en

produirait pas une telle masse. Peut-être cet homme qui a trouvé de la terre à briques et qui parlait d'avoir un four, s'est-il établi là : je le demanderai à Harry. — Quelle heure est-il à présent? — Il m'a dit qu'il ferait d'abord son ouvrage du matin, afin de pouvoir rester une fois qu'il sera venu. Il est étrange qu'il y ait ici une telle disette d'ouvriers, qu'un homme puisse à peine se donner un congé le jour de son mariage. — Mais ils sont tous endormis ici; je vais chercher mes seaux, cela les réveillera peut-être, et si les vaches sont traites un peu plus tôt qu'à l'ordinaire, il n'y aura pas grand mal. Depuis que je suis là à remuer les doigts et à rêver à des bagatelles, je n'ai pu m'empêcher de regretter les oiseaux qui chantent si bien en Angleterre dans une matinée comme celle-ci. — Quel cri bizarre je viens d'entendre? C'est peut-être une caille, un perroquet ou quelque oiseau que je ne connais pas : peut-être l'un de ces cygnes noirs que j'aperçois là-bas sur le lac. Je ne resterai pas ici plus long-temps, je finirais par avoir peur; et cependant ce n'est qu'un papillon qui vole ainsi devant moi, et ces mouches n'ont pas d'aiguillon; ainsi je ne devrais pas m'occuper de leur bourdonnement.— A la bonne heure! Voilà un cri que je connais dès l'enfance, et que je préfère à la meilleure musique; je ne veux pas négliger ces pauvres vaches, parce que je suis au moment d'en avoir une à moi.

Ellen fit exprès un peu de bruit en prenant ses seaux, afin d'éveiller quelqu'un, ne voulant pas se trouver seule dehors. Elle ne pouvait comprendre que le soleil fût encore si peu élevé, jusqu'au moment où elle entendit le fermier dire en grondant qu'il n'était pas encore temps et qu'on avait deux heures encore à dormir.

Après s'être arrêtée quelque temps à regarder la fumée, qui devenait de plus en plus épaisse, Ellen se diri-

gea vers l'étable à vaches qui était derrière la maison d'habitation. En y entrant, elle chancela, son pied ayant rencontré quelque chose sur la litière, qu'elle prit d'abord pour un petit cochon noir; mais des cris qu'elle ne put méconnaître lui donnèrent bientôt l'idée de quelque chose de moins agréable. Elle se baissa, et vit que c'était un enfant noir aussi, laid, maigre et sale. Sa présence d'esprit ne l'abandonna pas; elle ne poussa pas un cri, ne toucha même pas l'enfant, pensant que ses parens pouvaient être cachés sous les hangars, tout prêts à fondre sur elle si elle essayait de l'emporter, et qu'ils l'avaient probablement laissé tomber dans leur empressement de se dérober à sa vue. Tremblante et n'osant regarder autour d'elle, elle courut à la ferme et réveilla précipitamment son maître. En peu de minutes tous les habitans de la maison furent réunis près de l'étable : les hommes ne voulant pas se séparer, et les femmes se refusant à quitter leurs protecteurs. L'enfant était encore là : toutes les recherches furent inutiles et ne firent découvrir rien autre chose. — Quand le fermier aperçut la fumée dans le lointain, il jugea qu'une troupe de sauvages avait mis le feu aux fourrages en faisant cuire leur kanguroo. Il conjectura que deux ou trois espions devaient rôder dans les environs pour avertir leurs compagnons au premier moment où la ferme serait laissée sans défense. Il ne voulut pas apporter l'enfant chez lui; mais il lui donna du lait, le posa sur un peu de paille, bien en évidence, et mit près de lui de l'eau-de-vie et quelques alimens pour ceux qui viendraient le chercher.

— Il est possible, dit-il, que ses parens aient actuellement l'œil sur lui, et il faut essayer si de bons procédés ne pourraient pas engager les sauvages à faire la paix. Il imposa sévèrement silence à un de ses gens

qui commençait à raisonner sur l'impossibilité de faire jamais avec les naturels une paix sur laquelle on pût compter.

Harry voulut absolument se tenir, son fusil à la main, près de sa fiancée tout le temps qu'elle fut occupée à traire ses vaches. Pour elle, le moindre frémissement dans les feuilles, le plus léger mouvement de l'animal qui était devant elle, la faisaient tressaillir; mais elle savait comprimer ces frayeurs involontaires. Le chapelain arriva très à propos pour réunir tous les habitans du voisinage; mais, suivant le désir du fermier, on garda le silence le plus absolu sur ce qui s'était passé, jusqu'à ce que la cérémonie fût achevée.

Harry et Ellen furent unis, et s'ils rencontrèrent quelques regards sérieux de la famille dont jusqu'alors ils avaient fait partie, ils en furent dédommagés par les bienveillans sourires du reste des assistans. Les adorateurs d'Ellen eussent pu seuls s'affliger de son bonheur: ils étaient absens, et sa pensée ne se porta pas une seule fois vers eux.

La cérémonie venait à peine de finir, quand les aboiemens répétés des chiens attirèrent toute l'assemblée vers un spectacle d'un genre tout-à-fait neuf pour les nouveaux venus. Un troupeau d'autruches couvrait la plaine, presque à portée de fusil.

—Quels sont ces animaux-là? dit l'un.

—Il y a plusieurs mois que nous n'en avions vu, observa un autre; et je pensais que nous leur avions fait tant de frayeur, qu'elles étaient toutes parties.

—A quoi perdez-vous là votre temps? s'écria un troisième; sortons avec les chiens; en chasse! avant qu'il ne soit trop tard.

— C'est un piége! s'écria le fermier; je suis sûr à présent que ma maison est marquée pour la destruction.

Les sauvages auront fait descendre ces autruches dans la plaine, afin que nous autres hommes, nous soyons tentés d'aller à la chasse; et ils attendent, pour fondre sur la ferme, que nous soyons partis.

Son courage néanmoins égalait sa perspicacité. Il laissa trois ou quatre hommes pour garder la maison ainsi que les femmes, et sortit avec tous les autres pour la chasse, bien décidé à faire un circuit de quelques milles dans lequel serait enfermé le terrain d'où la fumée s'élevait encore, et à ne pas laisser sans examen un seul endroit où un homme pût se dérober aux regards. Frank l'accompagna. Castle s'obstina à reprendre son occupation habituelle, se croyant en sûreté avec des camarades qu'il pouvait appeler au secours, et dans un lieu si découvert que personne ne pouvait arriver sans être aperçu à un demi-mille de distance. Position très rassurante avec un ennemi qui n'avait d'autres armes qu'une hache, et un bâton pointu méritant à peine le nom d'épieu. — Harry resta tout naturellement près de la mariée.

Ce jour s'écoulait avec lenteur; les hommes faisaient de temps en temps le tour de l'enceinte, se mettaient un instant au travail, puis venaient s'asseoir snr un banc, se plaignant de la chaleur. Les femmes se tenaient sur le seuil de la maison, ou bien sortaient pour bavarder et chercher à deviner par la voix des chiens quelle direction la chasse avait prise.

— Ellen, lui dit son mari, comment pouvez-vous être si actionnée à votre travail, un jour de noces?

— Je ne le suis pas; c'est seulement pour ne pas trop me livrer à mes pensées inquiètes quand je ne vous vois pas près de moi.

—He bien! venez avec moi dans notre maison; nous n'avons que la route à traverser; venez voir comme nous aurions été heureux d'y dîner aujourd'hui, si tout cela

n'était pas arrivé. Frank y est venu hier, et vous a ménagé une surprise. — Ne soyez donc pas effrayée, ce n'est pas plus loin que cette fosse à scie; et il n'y a pas un seul trou capable de servir de retraite à un serpent, que je n'aie visité depuis une heure. — Je ne crois pas qu'il y ait un seul sauvage au moins d'ici à vingt milles.

— Et l'enfant ?....

— L'enfant! je pense qu'il nous est tombé du ciel; ou bien peut-être les chiens l'ont-ils ramassé dans quelque buisson. Au reste, que nous importe? Tout ce qui me chagrine, c'est que le jour de notre mariage ait été tellement troublé, que vous n'aimerez jamais à vous le rappeler.

Ellen répondit que, s'ils étaient, pour cette fois, débarrassés de leurs noirs ennemis, elle attacherait fort peu d'importance à la manière dont cette journée s'était passée. Il l'assura que les visites des sauvages étaient si rares qu'on n'était guère exposé à en recevoir deux fois dans sa vie. — En passant dans la cour, elle s'arrêta pour consoler le pauvre enfant dont les accens plaintifs trouvèrent aussi vite le chemin de son cœur, que s'ils eussent été poussés par un enfant blanc.

— Je vais le prendre, dit-elle, et tâcher de le calmer; je le remettrai ici dans dix minutes en revenant.

Ce fut donc avec le petit sauvage entre les bras qu'elle entra dans la maison qu'elle pouvait enfin appeler la sienne, et qui était, ainsi que tous les objets qu'elle renfermait, l'ouvrage des deux êtres qu'elle aimait le plus au monde.

— Quel est donc l'oiseau qui vient de crier? demanda Ellen; est-ce une pie, un perroquet? — Je l'ai entendu ce matin de très bonne heure, pour la première fois. — Un cri, puis une espèce de sifflement, écoutez!

— Ce n'est pas un oiseau, dit Harry d'une voix basse et précipitée; fermez et barrez la porte après moi.

Et il s'élança dehors. Au lieu de songer à la porte, Ellen courut à la fenêtre pour le suivre des yeux. Il était armé de son fusil, il poursuivait quelque chose qui sautait comme un kanguroo au milieu des hautes herbes. Il tira, et elle jugea par son cri de triomphe que le but était atteint. Au même moment, un léger bruit frappa son oreille attentive; elle se retourna, et vit distinctement l'ombre d'une figure humaine qui, à la clarté du soleil, se dessinait accroupie sur le seuil de la porte. Saisie d'une terreur invincible, Ellen tomba sur une chaise au milieu de la chambre, tenant toujours l'enfant, et regardant du côté de la porte avec des yeux qui paraissaient sortir de leurs orbites. La figure noire, qu'elle frémissait d'apercevoir, commença enfin à se montrer. Un sauvage rampant et menaçant, aussi laid, aussi décharné qu'un singe, montrait ses dents au milieu de sa barbe teinte, et fixant sur elle ses yeux de serpent, s'avançait, glissant sur ses genoux et sur une de ses mains; dans l'autre, il tenait une hache. Ellen ne fit pas un mouvement, ne jeta pas un cri. Si elle avait eu à combattre une bête féroce, elle aurait saisi le fusil chargé qui était près d'elle, et aurait essayé de se défendre; mais c'était un homme, malgré sa hideuse enveloppe, et elle restait immobile et glacée sous un sentiment d'horreur qu'elle n'aurait jamais cru pouvoir être inspiré par une créature humaine. Ce fut un bonheur qu'elle n'eût pas pris le fusil; un autre s'en servit mieux qu'elle n'eût pu le faire.

Quand Harry aperçut en revenant le misérable sauvage, son fusil était déchargé, et il sentit un moment l'affreuse impossibilité de défendre sa femme. Puis il se rappela la fenêtre ouverte et l'arme qui était auprès; il l'atteignit facilement; mais Ellen est assise presque en ligne droite, entre lui et le sauvage. N'importe! il faut

tirer, ou elle va expirer sous ses yeux. Dans l'agonie du désespoir, il ajuste le sauvage près de s'élancer sur sa victim; son d oigt presse la détente, le coup part, la balle siffle près de l'oreille d'Ellen et va se loger dans la tête de son ennemi.

Ils étaient sauvés et ne pouvaient le croire; Ellen fut quelque temps à trouver le courage d'aller à la ferme raconter ce qui était arrivé. Comme on ne trouva plus de traces de sauvages dans les environs, on supposa que l'individu qui avait été tué dans le pré était la mère, et celui tué devant la porte de la maison, le père de l'enfant, dont personne ne savait plus que faire. Le garder pouvait offrir des dangers, soit qu'il vécût, soit qu'il vînt à mourir; et l'on ne savait où l'on pourrait le déposer avec l'espoir qu'il fût recueilli par quelqu'un de sa tribu. Lorsque Frank et ses compagnons revinrent de la chasse, ils mirent un terme à cette inquiétude et à quelques autres; les nouvelles qu'ils apportaient furent agréables à tous les habitans de la ferme : les Castle seuls y trouvèrent autant de sujet de chagrin que de joie.

En suivant la chasse, le fermier et sa troupe se trouvèrent dans un terrain couvert qu'on nommait le Buisson; ils y découvrirent des traces récentes du passage de plusieurs personnes. Ils pénétrèrent plus avant, et furent témoins d'un spectacle assez inattendu, fort peu agréable en lui même, mais qui, du moins, donnait l'explication de la visite des sauvages. Jerry, couché au pied d'un mimosa, dont les longues branches, chargées de fleurs jaunes, formaient en se balançant sur le gazon le plus élégant des ombrages, était là en pleine possession de toutes les jouissances qu'ambitionnent les condamnés; fumant, buvant du rhum, et ayant près de lui une femme noire, qui, après avoir dépouillé le kan-

guroo et allumé du feu, se tenait accroupie par terre, attendant ses ordres. Sans l'enfant qu'elle portait sur son dos, dans un sac de peau, on aurait pu la prendre pour une guenon apprivoisée, tant il restait peu de ce qui caractérise l'espèce humaine dans les gestes et la pose générale de son corps; mais la petite figure qui s'élevait par-dessus son épaule, conservait encore quelques marques de son origine, ombres légères d'une raison naissante qui devait bientôt s'éteindre. — Quand il aperçut les chasseurs, Jerry se leva, saisit ses armes, et poussa un sifflement long et aigu; des cris semblables répondirent au sien, et l'on vit apparaître au milieu des branches une si grande quantité de figures vraiment effrayantes, qu'il devint prudent d'expliquer que les chasseurs n'avaient aucun projet hostile. Frank et Jerry furent les deux parlementaires, et le premier résultat de la conférence fut la communication de nouvelles très importantes pour les deux partis. Jerry apprit que les établissemens de la plaine étaient si bien gardés qu'aucune tentative de pillage ne pourrait réussir; et il instruisit Frank qu'il allait se retirer avec sa bande dans une des îles du Bass's Strait, pour y vivre parmi les sauvages et régner sur eux, ce qui était déjà arrivé à plusieurs autres condamnés. Il avoua que sa femme noire était une conquête, que son mari avait été frappé à la tête dans la discussion qui s'était élevée, et qu'alors les sauvages étaient descendus dans la plaine pour se venger sur les premiers blancs qu'ils pourraient rencontrer. Il assura qu'il était très fâché que le jour du mariage de sa sœur eût été ainsi troublé; il prit l'engagement solennel de conduire sa troupe dans des parages éloignés, et de veiller à ce que la tranquillité des Dairy-Plains ne fût plus compromise. Frank savait qu'on pouvait compter sur la promesse du pauvre Jerry, qui, au milieu de toutes ses

erreurs, avait conservé un reste d'honneur, un tendre attachement pour sa famille, et surtout un juste orgueil de sa sœur Ellen. Frank apprit aussi avec grand plaisir que Bob, qui n'était plus dans le voisinage, avait refusé de se joindre aux condamnés marons. Il voulait tâcher de faire fortune dans la colonie, pourvu qu'il pût y parvenir sans trop de fatigues et de gêne. Ses chefs, pour le récompenser d'être resté à son poste, lui en avaient donné un plus lucratif et dans lequel il lui était facile de faire d'assez fortes épargnes.

— A présent, Ellen, dit Frank quand il eut fini le récit de ses aventures du matin, je vais chercher le cadeau de noce que Jerry a laissé pour vous; et il lui expliqua que c'était un cadran solaire, caché dans un endroit sûr; qu'il allait le lui apporter sur-le-champ.

— Pensez-vous que ce soit un objet volé? demanda Ellen avec quelque hésitation; en vérité j'aimerais mieux ne le pas recevoir.

— Il lui appartient bien légitimement, ma chère Ellen; Jerry a fait la traversée avec un horloger assez habile, et il l'a payé pour faire ce cadran, qu'il vous destinait, sachant que vous n'aviez pas de montre. Il m'a dit qu'il pourrait facilement vous envoyer de l'argent, mais qu'il avait pensé que ceci vous serait plus agréable, puisqu'il y a peu de choses dans ce pays que vous ne puissiez vous procurer par échange.

— J'ignore pourquoi, observa Ellen; mais, quoiqu'il soit pénible de penser que Jerry est avec de telles gens, et partage un genre de vie si grossier, je suis cependant moins effrayée depuis que je le sais là. J'avoue que sans cette circonstance, des frayeurs semblables à celle que nous avons éprouvée pourraient balancer tous les biens dont nous jouissons ici.

— Dans tout le cours de l'existence, Ellen, et quel

que soit le coin du monde qu'on occupe, le bien n'est jamais sans mélange; il l'est moins encore pour ceux qui ont quitté leur patrie. L'homme qu'une misère intolérable force d'abandonner l'Angleterre, ne doit pas s'attendre à rencontrer dans un autre pays l'abondance qui lui manque dans le sien, jointe à une vie exempte de contrariétés. S'il va au Canada, il obtiendra le but de l'émigration, sa propre subsistance, et une propriété qu'il pourra laisser à ses enfans; mais, pour mettre sa terre en valeur, il aura à supporter un travail accablant, des fatigues excessives, rendues plus pénibles par les rigueurs d'un long hiver. S'il préfère le Cap, il trouvera un climat plus doux, un sol qui exige moins d'efforts; mais la manière dont les terres y sont affermées, le privera des agrémens et des avantages de la vie commune; il ne pourra pas améliorer le sort de ses enfans, et les laissera dans la même position où il sera lui-même. S'il vient dans ce pays, il vivra sous le plus beau ciel du monde, toutes les routes de la prospérité lui seront ouvertes; mais il aura le tourment d'être sans cesse environné de malfaiteurs, de craindre sans cesse de s'en voir piller; — quelques meurtres même pourront être commis de temps en temps dans les parties les plus désertes de l'île; mais ce dernier danger diminue chaque année, et finira par ne plus exister. Puisqu'on ne peut éviter tous les maux, il s'agit seulement de choisir le moindre. Pour moi, je les crois tous inférieurs au malheur de vivre en Angleterre dans un dénuement total, ou même à celui d'y soutenir péniblement son existence, sans pouvoir se soustraire à la vue de l'affreuse misère qui vous presse de toutes parts; sans pouvoir fermer l'oreille aux gémissemens des pauvres, ni aux bruyans éclats de ces tristes orgies qui retentissent dans les populeuses cités de la Grande-Bretagne. Avec de tels souvenirs, que sont à mes

yeux les peines que nous avons éprouvées, et celles qui peuvent nous atteindre encore, comparées au bonheur que je ressens lorsque, placé sur cette montagne, je puis fixer mes regards sur ce hameau naissant, sur ces plaines, ces vallons qui ne sont plus inhabités, et me dire : dans ce vaste horizon, il n'y a pas un seul indigent.

Peu de jours après, le petit sauvage était rendu aux siens, par l'entremise de Jerry ; le pays tout-à-fait débarrassé de ces hôtes incommodes ; Harry et Ellen bien établis dans leur maison ; et alors le frère et la sœur furent du même avis sur l'échange du paupérisme de Kent contre l'abondance de la terre du Van-Diémen.

CHAPITRE VIII.

ACCROISSEMENT ET PROSPÉRITÉ.

Frank tint la promesse qu'il avait faite à M. Jackson de lui écrire de temps en temps. Quatre ans après son arrivée aux Dairy-Plains, il lui adressa la lettre suivante, qui contenait, sur sa position et celle de sa famille, les détails les plus intéressans qu'il eût encore eu occasion de lui communiquer.

Mon cher et très honoré Monsieur,

« Je me suis souvent accusé de trop de hardiesse en vous écrivant, et votre indulgence a pu seule me rassurer. C'est encore elle qui m'encourage à vous parler de deux projets dont je suis occupé ; mais je dois d'abord vous instruire de notre situation présente.

« Vous serez surpris d'apprendre que je suis au moment de quitter M. Stapleton, quoiqu'il reste encore une année entière pour remplir l'engagement que j'ai contracté avec lui. Nous n'avons eu cependant aucune discussion, il a toujours été pour moi un excellent maître, si ce n'est lorsqu'il aurait voulu obtenir un travail extrà qui excédait les forces d'un homme, et pour lequel du reste il était disposé à me payer généreusement. Le fait est, Monsieur, que c'est un homme actif et entreprenant, tel qu'on en rencontre toujours, à ce qu'on m'assure, dans ces pays où tout est neuf, et qui ont besoin, dès qu'ils voient tout prospérer autour d'eux, de s'enfoncer dans les déserts, et de fonder un nouvel établissement. Je comprends tout le bien que peuvent faire de tels hommes, mais je ne me sens pas disposé à les imiter; aussi quand Stapleton m'a offert les gages que je voudrais, si je consentais à le suivre, je m'y suis refusé en lui faisant observer que je m'étais engagé à le servir aux Dairy-Plains, et non ailleurs. C'est ainsi que je me trouve libre une année plus tôt que je ne pouvais l'espérer. Il m'a offert de me recommander auprès de celui qui le remplace, pour que celui-ci m'employât avantageusement; mais ne le connaissant pas du tout, et trouvant, grace à Dieu, beaucoup plus d'ouvrage que je ne puis en faire, et au prix qu'il me convient d'y mettre, je préfère rester libre. J'ajouterai, pour terminer ce qui me regarde, que je construis maintenant une espèce de maison double dans le milieu d'une très bonne pièce de terre. J'en occuperai une partie, l'autre est destinée à mon père, quand son temps sera fini. Votre excellent cœur se réjouirait, Monsieur, si vous le voyiez ainsi dans une habitation commode, entouré de soins et de bien-être, encore qu'il se plaigne toujours, comme vous le pensez bien, de ne pas être dans son ancienne patrie. Les fruits

de ma belle-mère ont parfaitement réussi cette année, et l'on boit, dans chaque chaumière, du cidre fait par elle, aussi bon que celui du Worcestershire; les fleurs qu'elle cultive font de notre solitude un petit paradis.

« A présent, Monsieur, permettez-moi d'oublier un instant que cette lettre doit traverser de vastes mers avant de vous parvenir, et laissez-moi causer avec vous, comme nous l'avons fait tant de fois à la porte du cimetière ou de votre presbytère. J'ai souvent eu envie de savoir s'il ne vous est jamais arrivé de réfléchir au sort qu'auraient ici des hommes d'éducation comme vous, Monsieur? Je suis persuadé que si de tels hommes pouvaient prendre ce parti il en résulterait de grands avantages pour nous, et peut-être pour eux aussi, dans le cas où ils ne seraient pas très heureux en Angleterre et n'auraient pas beaucoup d'objets d'affection à y laisser derrière eux. Vous ne cherchez pas à cacher combien il vous est difficile de subvenir aux besoins de votre famille avec une cure aussi modique; vous avez même quelquefois formé le projet de faire émigrer vos fils, quand leur âge le permettrait. Si vous vouliez les envoyer ici, ou les y amener, ce qui serait bien mieux, ils seraient accueillis et traités comme ils doivent l'être, Monsieur, par ceux qui ont tant d'obligations à leur père. En vérité, vous seriez en peu d'années, établis ici d'une manière très agréable. Il y a dans l'espace de trois milles, onze fermes, et plusieurs habitations dont le nombre s'accroît tous les ans. Launceston n'est pas éloignée. Nos colons sont pour la plupart très intelligens, et c'est un bon signe que le désir qu'ils expriment fréquemment d'avoir un ministre, une école, et même une bibliothèque publique, s'il était possible! Vous trouveriez une jolie maison, une écurie, un cheval, un jardin, deux ou trois champs; vous auriez une salle d'école avec

vingt-cinq écoliers, et vous seriez bien rétribué pour les leçons et pour l'exercice du culte. Nous vous demanderions de faire, pour notre compte, un choix de livres dont le nombre s'augmenterait chaque année sous votre direction, dans l'intérêt de vos enfans aussi bien que de ceux des colons. Vous trouverez dans la lettre officielle que les colons vous adressent, des détails plus étendus sur les avantages que nous pouvons vous offrir.

« Ma seule crainte est que votre amour pour vos filles ne s'oppose au penchant que vous auriez peut-être à suivre ce plan; et j'avoue que l'Angleterre semble le séjour le plus convenable pour des jeunes personnes qui n'ont plus de mère; mais j'ai lieu d'espérer que nos plaines ressembleront beaucoup à une province anglaise, avant que vos filles soient devenues de grandes demoiselles. Dès que quelques hommes d'éducation, quelques ecclésiastiques surtout, se seront fixés parmi nous, leur exemple sera bientôt suivi. C'est là ce qui manque seulement aux Dairy-Plains pour être l'imitation fidèle des comté de Sussex ou de Dorset. Nous avons des représentans de toutes les autres classes, depuis le riche fermier jusqu'au simple journalier. Nous avons ici un arpenteur-architecte; un chirugien est au moment d'arriver aussi, à ce que l'on assure; c'est la personne qui est ici le moins nécessaire, si ce n'est pour quelques accidens, car il n'y a réellement pas de maladies. Si la colonie pouvait s'enrichir encore d'un ou deux tanneurs, d'un homme qui s'occupât de l'exploitation du charbon de terre, et un autre de celle des vins, et que chacun d'eux amenât les ouvriers qui lui seraient nécessaires, notre établissement serait bientôt un des plus florissans du monde. Nous avons en abondance du charbon de terre, de l'ardoise, du bois de construction et des peaux; mais pour faire valoir toutes ces richesses, il nous faudrait un plus grand

nombre de bras. Quelques vignerons portugais ont tiré un très bon parti d'un vignoble placé au midi de l'île; pourquoi ne planterions-nous pas des vignes ici, au lieu de faire venir cette quantité de liqueurs fortes qui a déjà donné le goût de la boisson à plusieurs de nos ouvriers? Les vins que nous pourrions faire, bons ou mauvais, les auraient promptement remplacées, et ce serait un double avantage. Quant aux étoffes, aux outils, et autres choses que l'Angleterre fabrique dans la perfection et au meilleur marché possible, rien de mieux que de les recevoir d'elle, et je ne doute pas qu'elle ne soit aussi satisfaite de nos denrées, que nous le serons de ses manufactures. Vous apprendrez avec plaisir que l'île a déjà vingt-six vaisseaux qui lui appartiennent; que plus de trente bâtimens de la Grande-Bretagne sont venus dans nos ports l'année dernière, et qu'un million de livres de laine ont été exportés dans l'espace d'un an. J'entre dans tous ces détails pour vous donner une idée des ressources de ce pays, et vous prouver combien il mérite que des hommes d'un rang plus élevé que des laboureurs et des artisans, viennent s'y fixer. Si vous, monsieur, vous déterminiez à prendre une telle résolution, ce serait la plus agréable nouvelle que nous puissions recevoir, et vous seriez accueilli par les plus tendres et les plus vives félicitations de ceux que vous daignez nommer vos vieux amis.

« Peut-être, Monsieur, vous rappelez-vous m'avoir parlé de la difficulté de trouver une femme ici? Je n'y ai pas essayé, parce qu'il en existe une en Angleterre, comme vous savez, qui m'a donné l'espoir qu'elle resterait libre jusqu'au moment où nous penserions qu'elle peut venir me rejoindre. Cette idée ne m'a jamais quitté pendant les quatre longues années qui viennent de s'écouler. A présent j'aurai, à son arrivée, une maison toute prête pour la recevoir; et c'est là, Monsieur, l'objet de

ma seconde prière. Si vous venez, peut-être lui permettriez-vous, connaissant son honnêteté, de faire la traversée avec vous, et de prendre soin de mesdemoiselles vos filles durant le voyage? Il est inutile d'ajouter que les frais du sien me regarderont; mais, soit que vous veniez, ou non, je suis sûr que vous serez assez bon pour la diriger dans ses préparatifs avec le moins de delais possible; et vous pouvez compter que j'irai au devant d'elle avant son débarquement.

« Je ne vous dis rien d'Ellen; vous verrez la lettre qu'elle écrit à notre grand'mère; je lui ai laissé, cette fois, le soin d'envoyer de l'argent, le mien ayant une autre destination.

« C'est un soulagement pour mon cœur, Monsieur, de s'être ainsi épanché avec vous. La réponse va se faire attendre bien long-temps; si elle détruit mes deux espérances, je ne sais trop comment je le supporterai. Mais j'ai peu d'inquiétude, quant à ce qui est le plus important pour moi; et si vous arrivez aussi, il ne me restera plus de vœux à former. Si la jeunesse d'Ellen et la mienne ont été soumises à des épreuves difficiles, Dieu a bien voulu y mettre un terme avant qu'elles eussent brisé nos ames et nos facultés, ce qui est arrivé à tant d'autres, meilleurs que nous peut-être! Si quelques chagrins nous sont encore réservés, nous aurons du moins des motifs pour les supporter avec patience; nous voudrions cependant éviter aux autres ces maux que nous avons soufferts, et c'est pour cela que nous désirons avec ardeur vous voir établi parmi nous.

J'ai l'honneur, etc.,

FRANK CASTLE. »

P. S. Vos jeunes fils auront derrière la maison qui vous est destinée, deux belles plaines pour jouer au

cerf-volant; Ellen veillera à ce que miss Maria trouve un poulailler en bon état, et Susan apprivoise une petite sarigue pour la plus jeune. »

Les mois qu'on passa dans l'attente d'une réponse, parurent presque aussi longs à la famille de Frank qu'à lui-même. Ellen, de son côté, avait adressé à M. Jackson une demande dont le succès était aussi important que celle de son frère, au bonheur de ses parens, si ce n'était au sien propre. Elle avait toujours été convaincue que l'enfant envoyé par le chirurgien de la paroisse de A*** à la Maison-de-Travail, était celui de sa belle-mère; et elle avait toujours nourri l'espoir d'agir comme une sœur envers lui. Harry Moore désirait presque autant qu'elle que l'enfant leur fût envoyé. Comme il n'avait que cinq ans, ils espéraient qu'il ne serait pas encore atteint de la corruption dont ne sont que trop souvent victimes les malheureuses créatures élevées aux frais de la charité publique. Elle avait prié la fiancée de Frank de l'amener avec elle; et si mistriss Castle refusait de le reconnaître, Harry et Ellen devaient l'adopter, et le traiter comme l'aîné de leurs enfans.

Il n'y avait pas dans tout le canton un seul habitant qui ne sentît l'importance d'avoir parmi eux un ministre et sa famille; la réponse de M. Jackson était donc attendue comme l'oracle qui devait décider si la petite colonie s'élèverait sur-le-champ à ce degré de prospérité qu'on n'obtient que par l'union d'une haute civilisation avec une aisance générale, ou si elle végéterait quelque temps encore dans l'état de gêne qui est la conséquence d'une double pénurie de savoir et de loisirs. Les parens commençaient déjà à apprendre à leurs enfans l'alphabet et la table de multiplication, pendant les soirées de la semaine, et le dimanche, les hymnes qu'ils pouvaient

se rappeler. Les enfans même se plaisaient à jouer au maître d'école; et chacun répétait au chapelain voyageur combien il serait heureux de rencontrer, dans ses visites passagères, un confrère plus digne de causer avec lui, qu'aucun des membres de son troupeau. Une partie de la journée du dimanche était employée en promenades dans les champs où devait s'élever l'habitation de leur futur pasteur; et alors Dieu sait combien de plans étaient proposés et discutés pour le jardin, les ruches, l'enclos, etc. Rien ne fut oublié; quelques jeunes garçons dressèrent un petit cheval pour les enfans du ministre; les plantes les plus rares et les plus belles étaient destinées à orner leur parterre.

La lettre tant désirée était attendue pour le mois de mai, et l'on espérait la recevoir avant l'anniversaire de l'arrivée des émigrés dans cette heureuse contrée, anniversaire dont j'ai déjà parlé comme de leur plus grande solennité. Elle arriva ce jour-là même.

CHAPITRE IX.

LE VRAI PATRIOTISME.

Dès le matin du grand jour tout était actif et animé, chaque anniversaire surpassant en éclat celui qui l'avait précédé, à mesure que les colons devenaient plus nombreux et plus riches. Les émigrans, venus en même temps que les Castles, s'étaient mariés dans le pays, ou avaient amené leurs femmes; ils arrivaient en foule avec leurs enfans et d'autres ouvriers qu'ils avaient fait venir, et auxquels, à leur tour, ils donnaient du travail et du pain, en sorte

qu'il fallait, tous les ans, allonger la table placée sous les arbres, et augmenter la provison de gibier.

La fête était encore plus bruyante qu'à l'ordinaire, parce que Stapleton l'avait choisie pour aller s'établir dans le nouveau terrain qu'il voulait défricher. Comme c'était un jour de repos, plusieurs de ses voisins le reconduisirent pendant quelques milles, et, au moment de le quitter, le saluèrent par trois acclamations, suivies de trois autres adressées à celui qui allait lui succéder dans cette habitation devenue florissante sous leurs yeux, et le principal ornement du canton. Frank, qui s'était uni à leurs félicitations, leur promit de les rejoindre dans une heure, et continua d'accompagner M. Stapleton qui avait encore plusieurs recommandations à lui faire. Quand il revint, vers midi, il paraissait si préoccupé et répondait si brièvement aux questions qu'on lui adressait, que tout le monde en fut surpris et que sa sœur s'en alarma. Il se hâta de lui rappeler que c'était le jour de la poste, dit qu'il allait au-devant du facteur, et qu'il serait revenu avant qu'on fût à table. Trois ou quatre personnes de l'assemblée partirent avec lui, et ne s'étonnèrent pas de le voir attristé par cette réponse : « Il n'y a pas de lettres pour les Dairy-Plains. » Avant qu'ils eussent fait la moitié du chemin pour y retourner, on crut distinguer le bruit rare et toujours bien accueilli d'un chariot, et bientôt on l'aperçut s'avançant rapidement sur la route de Launceston ; Frank s'élança à sa rencontre, et jeta un regard inquiet sur les voyageurs. Tous lui étaient inconnus. Ces désappointemens successifs lui ôtèrent le courage de les interroger, mais ses compagnons le firent à sa place, et apprirent que c'étaient des ouvriers anglais dont les uns étaient engagés au successeur de Stapleton, et les autres se rendaient à une ferme plus éloignée.

— « De quels comtés d'Angleterre venaient-ils ? »

— « De Kent et Surrey. »

— « Avaient-ils des lettres pour les Dairy-Plains ? »

— « Beaucoup, et même quelque chose de plus. »

En parlant ainsi, ils montrèrent un petit garçon qui était la vivante image de Jerry quand il n'avait que cinq ans. Frank le prit en silence dans ses bras, et l'emporta sans faire d'autre question. Quand il avait vu l'enfant seul, il avait été frappé de la terrible conviction qu'aucun de ceux qu'il attendait n'étaient venus avec lui.

Peu de paroles furent échangées entre lui et sa sœur qui guétait son retour.

— Voici l'enfant, Ellen. Puisse-t-il être une bénédiction pour vous !

— Est-il seul ? N'y a-t-il pas de lettres ? Aucune nouvelle ? Savez-vous quelque chose de fâcheux ?

— Il y a des lettres, mais je ne les ai pas encore. Elles ne peuvent nous apprendre rien de bon, autrement.....

Il ne put continuer. Ellen courut prier les voyageurs de vouloir bien donner les lettres tout de suite, ce qu'elle obtint facilement de gens dont le bagage n'était pas considérable; et Frank, avant d'être appelé pour servir ses nombreux convives, put se convaincre qu'il avait été peu raisonnable et presque ingrat de se laisser si promptement abattre. Aussi, quoiqu'il conservât un air grave et préoccupé, on s'aperçut aisément qu'il n'avait plus sur la poitrine le poids qui l'oppressait trois heures avant.

Ellen désirait que le petit élève de la Maison-de-Travail ne vît pas pour la première fois ses parens en présence d'étrangers. Sachant que Castle et sa femme étaient à cueillir des fruits dans leur jardin, elle l'y conduisit, après avoir secoué la poussière de ses vêtemens et arrangé à la hâte ses cheveux, et le laissa près de l'entrée, en lui recommandant de ne pas avoir peur si

on lui parlait, et de dire d'où il venait. Le petit garçon ne bougea pas; il resta dans le milieu de l'allée, un doigt de chaque main dans sa bouche, et le menton appuyé sur sa poitrine. Malgré le mauvais exemple, il n'avait pas encore perdu la timidité de l'enfance.

Castle était placé de manière à l'apercevoir le premier; mais il resta si long-temps penché sur ses pêches, qu'Ellen commença à craindre un peu de mauvaise volonté. Tout-à-coup elle l'entendit appeler sa femme et s'écrier : « Le voilà! l'enfant est arrivé! » Ellen s'enfuit après avoir entendu ces mots : « Mon enfant! » s'échapper des lèvres de tous les deux. Elle ne le revit plus qu'au moment de se mettre à table, babillant dans son langage de Kent, priant son père de le prendre sur ses genoux, et sa mère de lui donner des fruits.

— Il faut vous contenter d'être son frère, Harry, dit Ellen à son mari; il a retrouvé son père.

Parmi les toasts qui furent portés à la fin du repas, quelqu'un proposa celui du successeur de M. Stapleton, en observant qu'il était assez étrange que son nom fût resté inconnu jusqu'à ce jour, et non moins remarquable qu'il se trouvât précisément le même que celui de quelques honorables personnes actuellement présentes. Tous les verres se remplirent pour boire à la santé de M. Robert Castle, leur futur voisin.

Aucun des assistans ne parut supçonner quel pouvait être cet étranger, jusqu'au moment où l'on vit les traits de Frank prendre une teinte plus sombre que jamais. Le reste de la famille se regarda alors avec un mélange de surprise et d'effroi; les compagnons de Frank lui demandèrent à quoi il pensait, et ce qui l'empêchait de faire aussi remplir son verre? Il prit aussitôt la parole, et dit qu'il avait été chargé par Stapleton de les informer que le propriétaire qui venait s'établir au milieu d'eux

n'approuvait pas la fête qu'ils célébraient; qu'il avait voulu attendre pour arriver que celle-ci fût passée, et qu'il espérait ne plus entendre parler d'anniversaires. — Cette annonce excita de nombreux murmures, que Frank apaisa en ajoutant, — qu'une prétention si absurde ne méritait qu'un dédaigneux silence, — que peu importait les motifs qui rendaient cette réunion désagréable au nouvel arrivant, puisqu'il n'avait nul droit de s'ingérer dans leur conduite, et de les empêcher de célébrer le souvenir de leur ancienne patrie, et la reconnaissance que leur inspirait le bonheur dont ils jouissaient dans la nouvelle. Qu'ainsi il espérait que tous se joindraient de bon cœur au toast qu'il allait proposer : — « Puisse ce jour heureux et solennel nous réunir tous, pendant un grand nombre d'années. »

Il n'est pas surprenant que Frank parût troublé en quittant M. Stapleton, quand il venait d'apprendre de lui que son successeur était Bob, dont l'ambition avait été si bien satisfaite qu'il pouvait prendre à bail la terre sur laquelle son vertueux frère avait travaillé jusqu'alors pour un faible salaire. Redevable de cet avantage, comme il l'observait lui-même, à la faveur d'un passage gratis, autrement dit, à sa propre faute. Il fallut bien que ses parens se résignassent à le voir dans une position supérieure à la leur; ils se rappelèrent mutuellement qu'ils avaient toujours considéré la présence des condamnés comme le plus grand inconvénient de l'émigration à la terre de Van-Diémen ; et qu'ils ne devaient pas se plaindre, précisément parce qu'un de ces hommes était leur fils et leur frère. Ils laissèrent au temps le soin de décider quels seraient leurs rapports avec lui, et même s'ils en auraient aucuns.

Les nouveaux colons qui venaient d'arriver de Kent

et de Surrey, reçurent une bienveillant accueil, et donnèrent quelques détails sur leur situation. Ils avaient tous souffert du manque de travail; mal qui semblait s'accroître, malgré les promesses qu'on leur avait fait de placer tout ceux qui n'avaient pas d'ouvrage dans des fermes créées exprès. — Un jeune laboureur de la paroisse de A***, raconta que son père, sa mère et leurs sept enfans, avec soixante autres familles, avaient été établis par M. Fellowes sur une ferme de ce genre; qu'il était déjà difficile de pourvoir à la subsistance de leurs enfans à mesure qu'ils grandissaient; que la difficulté s'augmenterait encore, quand ceux-ci seraient eux-mêmes mariés; si bien qu'ils pourraient tout au plus gagner leur nourriture et pas autre chose. M. Fellowes désirait vivement accueillir dans sa ferme un plus grand nombre de pauvres, et toutefois ne voulait pas, pour leur faire place, renvoyer des laboureurs à la charge de la paroisse, qui déjà en était écrasée; en sorte qu'il engageait les fils et les filles de ses cultivateurs à ne pas laisser échapper l'occasion d'être bien placés au Canada ou en Australie. C'est ainsi, dit l'orateur en finissant, que je suis parti pour faire place à deux vieillards; voyant bien, comme M. Feliowes me l'a dit lui-même, que je gagnerai plus ici que je ne le faisais là-bas; que je travaillerai moins, et que je serai bientôt libre. Mais M. Jackson, quand il sera ici, vous mettra au fait de tout cela mieux que moi.

Ce fut alors au tour de Frank d'expliquer que le ministre allait effectivement arriver avec sa famille, et de lire la partie de sa longue lettre qui intéressait l'assemblée. M. Jackson écrivait que l'idée d'émiger lui était souvent venue; qu'il y était presque déterminé avant d'avoir reçu l'invitation de ses anciens paroissiens, et que

les motifs développés par eux, l'avaient tout-à-fait décidé. — Des cris de joie, de bruyantes félicitations interrompirent Frank.

— Pourquoi secouez-vous ainsi la tête, Castle? dit un des convives placé en face de lui. Vous ne pouvez vous empêcher de sourire; pourquoi donc blâmer notre joie? Qu'est-ce qui vous fâche?

— Je ne suis pas fâché. Je suis très content. J'ai peur seulement que M. Jackson n'éprouve bientôt beaucoup de regrets. Après tout, voyez-vous bien, ce n'est pas ici notre vieille patrie.

— Pas plus que l'habit que vous portez n'est un vieil habit; est-ce qu'il en vaut moins pour cela?

— Allons donc! qu'a de commun un habit avec le bonheur? Il n'en est pas de même du pays que l'on habite; l'Angleterre est notre patrie.

— Pas la mienne certainement. J'y étais trop malheureux; rien ne ressemble moins à une patrie. Moi et les miens, nous y étions négligés ou opprimés à chaque occasion; non pas qu'on eût l'intention de nous offenser, mais parce que nous étions de pauvres gens, à charge aux autres, et dont on n'avait nul besoin. J'ai ici tout ce qui m'est nécessaire, sans mendier et sans avoir obligation à personne; c'est ici ma patrie. Elle sera partout où j'aurai un abri et du pain, partout où je trouverai sûreté, protection et quelques amis. Mais si je vis aux frais de la paroisse, je me croirai banni, même dans le village où je suis né. Que m'importe d'être au milieu d'une forêt ou sur une côte déserte, si, entouré de ma famille, j'y trouve l'indépendance? que ce soit au nord ou au midi, à l'est ou à l'ouest, un coin du monde sera ma patrie.

Castle secoua encore la tête en disant que, pour un Anglais, aucun pays n'était préférable à l'Angleterre.

— Oui! j'en conviens, si vous pouviez être aussi

bien en Angleterre que vous êtes ici. Mais dites-moi, je vous prie, si vous et votre famille pouviez être transportés sur-le-champ devant la Maison-de-Travail de A*** pour reprendre la position dans laquelle vous étiez quand vous êtes parti, voudriez-vous y retourner?

Castle regarda ses enfans et hésita à répondre. — Frank dit alors, pour le tirer d'embarras, que M. Jackson s'était beaucoup étendu sur ce sujet, et il continua à lire sa lettre au milieu d'un religieux silence, qui ne fut interrompu que par l'enthousiasme excité par les dernières lignes. Ce qui prouvait assez qu'ils sentaient vivement l'importance de sa décision, et qu'ils étaient tous disposés à partager ses opinions et ses sentimens. Plusieurs d'entre eux, sans compter ceux qui connaissaient personnellement M. Jackson, comprenaient qu'une nouvelle ère de prospérité allait s'ouvrir pour les Dairy-Plains, à dater de ce jour; car leur correspondant pouvait être regardé comme déjà parmi eux.

Après être entré dans quelques détails sur les préparatifs du voyage, il continuait ainsi : —

« La première chose à considérer, comme vous le pensez bien, c'était le véritable intérêt de mes enfans. Je l'ai long-temps interrogé, et ce sera une consolation pour ceux d'entre vous qui ont de la famille. La seule manière d'éclaircir la question, est d'établir d'abord le but principal de la vie humaine; il est facile ensuite de décider où l'on peut le mieux l'atteindre. Mon vœu le plus cher pour mes enfans, est de les voir arriver à cette perfection de bienveillance et d'intégrité, sources assurées d'une piété sincère, dons précieux qui, joints à l'aisance, sont des gages assurés de bonheur. Il me semble que ces sentimens de bienveillance sont plus doux, plus purs, quand ils s'exercent au milieu de gens heureux; et que l'intégrité est plus facile à conserver, quand les

intérêts sont unis, au lieu d'être opposés. Je pense aussi qu'avec la pauvreté qui doit être ici leur partage, destinés à s'avancer dans le monde sans autre appui qu'eux-mêmes, et probablement à descendre un peu du rang que la profession de leur père les a habitués à considérer comme le leur, les avantages de la société et de ce qu'on appelle ordinairement éducation, dont ils jouiraient en Angleterre, ne sont pas une suffisante compensation des dangers auxquels ils seraient exposés, et de ce tableau de la misère humaine étalé à leurs yeux, tableau qui afflige et corrompt tout à la fois. Les livres et même les rapports sociaux ne sont pas les seuls élémens d'une bonne éducation; et je suis bien trompé si, avec une telle carrière, ouverte devant eux, tant de motifs d'encouragement, placés sous l'influence des bénédictions célestes et des beautés de la nature, au milieu d'un peuple heureux et bienveillant, avec leur père pour leur enseigner bien des choses qu'ils ne pourraient apprendre autrement, l'intelligence de mes fils et de mes filles n'acquiert un degré de développement plus élevé que s'ils restaient en Angleterre, ne mangeant leur pain qu'au prix d'une lutte pénible contre la misère. Je ne dis rien de ceux dont la position n'est pas semblable à la mienne; mais j'ai la conviction que tous les chefs de famille qui ne peuvent donner à leurs enfans que ce genre d'instruction, qui n'est d'aucune utilité pour subvenir aux besoins de la vie, doivent émigrer et se fixer dans un pays où, en sacrifiant quelques-uns des priviléges de la haute civilisation, ils sont sûrs d'éviter toutes les inquiétudes, tous les maux que la pauvreté traîne à sa suite.

« Vous aurez appris que M. Fellowes trouve son plan un peu difficile à suivre, depuis que le nombre des solliciteurs s'augmente chaque jour. Je crois qu'il pense

encore que ses Fermes des Pauvres amèneraient un soulagement réel, si elles étaient en quantité suffisante. Il ne peut cependant pas dire ce qu'on ferait de tant de journaliers dans une centaine d'années, ni décider s'il faut que nous soyons tous occupés à remuer la terre et à filer, ou si quelques-uns d'entre nous doivent aller chercher une région plus fertile. Vos grands-parens semblent très satisfaits d'aller s'établir sur sa ferme, pour soigner quelques orphelins, et leur apprendre à travailler. Vos présens et ceux d'Ellen leur font grand plaisir, et leur procurent les petites choses que l'âge leur rend nécessaires. Ils vous regrettent quelquefois, ce qui est bien simple; mais ils se consolent en pensant que votre père finira ses jours entouré d'une nombreuse famille, qui n'aura rien à craindre de l'avenir. Je suis content de voir que M. Fellowes lui-même est satisfait quand quelques-uns de ses laboureurs trouvent l'occasion d'émigrer; cette lettre vous sera remise par l'un d'eux.

« Tant de questions m'ont été adressées depuis que ma résolution est connue, qu'il m'est permis d'espérer que des personnes de rang et de professions diverses seront bientôt en route pour les Dairy-Plains. — Toutes les fois qu'une colonie a prospéré, l'émigration s'est composée d'individus pris dans toutes les classes; car tous ceux qui sont frustrés des bienfaits de la mère-patrie, se réfugient dans le sein d'une société restreinte, il est vrai, mais cependant complète. Si les hommes de fortune et d'éducation vont dans un endroit, et les artisans dans un autre, l'établissement aura le sort de celui de la Rivière des Cygnes, et de beaucoup d'autres du même genre. La seule règle sage et bienfaisante qui puisse favoriser l'émigration, est de former une réunion d'hommes, qui, semblable à un essaim d'abeilles, s'é-

loigne avec des chefs convenables et emporte avec elle ses élémens d'organisation. C'est la doctrine que je professe chaque fois qu'on m'interroge; et j'essaie, dans ce moment, de persuader à de certains capitalistes, qui ont quelque envie d'émigrer, que si une telle méthode était adoptée, leur déplacement ressemblerait beaucoup à celui d'un comté pour un autre; ce serait comme s'ils allaient de Norfolk dans le Cumberland, ou du Lancashire dans le Devonshire. — Espérons qu'ils en feront un jour l'épreuve.

« Ce qui me surprend toujours, c'est d'entendre accuser les émigrés de manquer de patriotisme. Sûrement ce sentiment consiste à contribuer autant qu'on le peut au bien de sa patrie, et il est évident que c'est un bienfait pour elle d'être délivrée de quelques milliers d'hommes qui lui sont à charge, et d'en être délivrée au plus grand avantage de ses colonies. Après tout, un État se compose d'individus; ainsi, tout ce qui est salutaire à ses membres l'est aussi à lui-même. Nos devoirs envers notre patrie et envers nous-mêmes ne sont pas opposés; s'ils l'étaient, nul ne serait patriote, ou nul ne serait heureux. Au contraire, la principale obligation d'un homme envers son pays, est de pourvoir honnêtement et abondamment, s'il le peut, à ses besoins et à ceux de sa famille. S'il lui est impossible de le faire sur le sol natal, il a tort d'y rester et d'y consommer ce qui serait nécessaire à d'autres, tandis qu'il peut se le procurer ailleurs. Mais il est superflu de m'étendre sur ce sujet avec vous, qui avez compris et suivi le véritable patriotisme. Moi et les miens nous suivrons votre exemple; nous chercherons tous ensemble à faire chérir et honorer le nom anglais, dans ces contrées lointaines, comme il l'est au fond de nos cœurs; et quand le moment viendra de rendre

compte de ce que nous aurons fait pour l'État dont nous sommes membres, nous, habitans des Dairy-Plains, il sera évident qu'en quittant ses Maisons-de-Travail pour un des palais que Dieu lui-même a créés, nous lui avons donné une preuve de soumission et d'amour. »

BERKELEY,

LE BANQUIER.

PREMIÈRE PARTIE.

SOMMAIRE

DES PRINCIPES DÉVELOPPÉS DANS CE CONTE.

A mesure que les échanges s'étendent et se compliquent, il devient désirable d'apporter, dans l'usage et la circulation des signes représentatifs de la valeur, toute l'économie possible de temps, de peine et de dépenses.

On obtient cette économie en mettant dans la circulation des reconnaissances de dette, au lieu d'un paiement effectif: c'est-à-dire, en substituant à l'argent monnayé le crédit représenté par les billets de banque.

L'adoption d'un papier-monnaie nous épargne du temps, puisque par ce moyen une somme considérable est aussi vite comptée qu'une petite.

Elle nous épargne de la peine, parce qu'un papier monnaie est plus aisé à transporter qu'une monnaie métallique.

Elle nous épargne de la dépense, puisque la production d'un papier-monnaie coûte moins cher que celle d'une monnaie métallique, et qu'elle laisse libre une quantité d'or et d'argent pour être employée en d'autres articles de production.

Un autre avantage du papier-monnaie, c'est que sa destruction ne cause point de diminution de richesse

réelle, comme la destruction d'une monnaie d'or ou d'argent; le papier-monnaie n'est qu'un signe représentatif de la valeur, — l'argent monnayé est en même temps et intrinsèquement une marchandise.

Les autres qualités nécessaires d'un signe représentatif, intermédiaire d'échange, — savoir que tous les vendeurs l'acceptent volontiers en paiement, et qu'il soit peu sujet à des fluctuations de valeur, — ne sont pas inhérentes à une monnaie de papier comme à une monnaie métallique.

Le papier-monnaie acquerra ces qualités, s'il est convertible en espèces monnayées, à la demande du détenteur; si l'on a limité judicieusement la quantité qui pourra en être émise; enfin si le public est suffisamment garanti contre les faux billets de banque.

Au milieu des grands avantages qu'a produits la mise en circulation du papier-monnaie, elle a aussi causé de grands malheurs, parce qu'on avait négligé de prendre des mesures de sûreté, ou qu'on en avait pris dont le temps a démontré l'insuffisance ou la fausseté. On a mis en circulation une grande quantité de papier-monnaie inconvertible, et l'on n'a pas su lui conserver sa valeur, en fixant les limites de son émission.

Comme c'est une affaire avantageuse que d'émettre du papier-monnaie, son émission devint naturellement excessive, dès qu'on eut annulé la condition de convertibilité qui la tenait en échec; en même temps les banques perdirent leur crédit, dès qu'elles n'offrirent plus une sécurité suffisante.

Les conséquences immédiates d'une surabondance d'argent (*signes représentatifs* en général), sont : la hausse des prix, l'altération des conditions des contrats, et, par suite, un préjudice porté au crédit commercial.

Les conséquences ultérieures sont : un choc plus violent du crédit, la ruine d'une foule d'individus, un resserrement excessif de l'argent en circulation, plus funeste encore que son expansion excessive.

Ces maux viennent de ce que les acheteurs et les vendeurs ne se trouvent plus dans une juste proportion avec la quantité d'argent sur la place.

Si tous achetaient précisément autant qu'ils vendent, ni plus ni moins, et si les prix de toutes les marchandises haussaient et baissaient dans une égale proportion, tous les échangistes seraient également affectés par l'accroissement ou la diminution de la quantité d'argent en circulation. Mais c'est là une hypothèse impossible; en conséquence toute action exercée sur cette quantité d'argent porte nécessairement préjudice aux uns, tandis qu'elle est avantageuse aux autres.

Un resserrement soudain ou excessif de la circulation produit quelques effets diamétralement opposés à ceux de son expansion soudaine ou excessive. Il fait tomber les prix et vicie les contrats, au détriment de l'autre partie contractante.

Mais l'infliction de maux opposés ne compense pas les premiers. Une seconde action sur la circulation, quoiqu'elle suive inévitablement la première, n'en est pas la réparation, mais bien une nouvelle calamité.

Parce que les parties qu'enrichit ce nouveau changement sont rarement les mêmes qu'avait appauvries le premier, *et vice versâ*, tandis que toute la nation souffre du préjudice qu'éprouve le crédit commercial à la suite de tout changement arbitraire dans l'état de la circulation.

Les maux qui sont résultés d'actions arbitraires sur la

circulation, ont montré que ces actions arbitraires ne peuvent réparer les préjudices précédemment éprouvés, mais qu'elles ne sauraient manquer d'en amener de nouveaux.

Cette expérience ne prouve pas que la fluctuation de valeur soit une qualité inhérente au papier-monnaie, et, qu'en conséquence, une monnaie métallique soit le meilleur intermédiaire de la circulation.

Elle prouve que la prospérité commerciale dépend de ce que l'on laisse les lois naturelles de la demande et de la production s'harmoniser librement avec la quantité d'argent mise en circulation.

Quant aux moyens d'assurer le plus grand développement possible de ces deux forces, la demande et la production, il reste à les déterminer et à en faire l'épreuve.

BERKELEY,

LE BANQUIER.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LES HABITANS D'HALEHAM.

— « Ainsi, c'est une affaire décidée, je suppose, » dit mistress Berkeley à son mari, occupé à replier la lettre qu'il venait de lire tout haut. « Il est fort heureux que l'opinion d'Horace soit si nettement exprimée, puisque nous étions convenus de nous en rapporter à lui. »

— Horace connaît mes affaires particulières aussi bien que moi, et il en sait bien plus sur les chances de la banque, répondit M. Berkeley. Nous ne saurions mieux faire que de suivre son avis. Soyez-en sûre, l'affaire, comme il le dit, ne saurait manquer d'être un trésor pour toute la famille. C'est surtout pour vous, mes chères filles.....

— Permettez que je jette encore un coup d'œil sur la lettre d'Horace, dit Fanny pendant que son père cher-

chait les mots qui devaient terminer sa phrase. Permettez, il ne me semble pas qu'Horace ait dit rien autre chose, si ce n'est que l'affaire lui semblait sûre et qu'elle serait probablement avantageuse. Ah! voici le passage : — « Cette idée me sourit, parce que vous trouverez là cette occupation modérée dont vous avez besoin, et qu'elle vous mettra peut-être à même de laisser à mes sœurs plus que votre commerce précédent ne vous l'avait permis. Les circonstances n'ont jamais été plus favorables pour une banque; et puis, il est presque impossible que vous perdiez rien, encore que vous gagniez peu de chose, en prenant une action sociale dans une entreprise aussi sûre et aussi minime que la banque de D***. »

Fanny, quand elle eut fini de lire, leva les yeux sur son père, comme pour lui demander où il voyait là que l'affaire dût devenir un trésor pour la famille.

— Horace est très circonspect, reprit M. Berkeley : il en dit toujours moins qu'il ne pense, — toutes les fois du moins qu'il s'agit de donner son avis à quelqu'un de nous; car il nous considère tous comme si faciles à nous exagérer nos espérances, que souvent il aurait envie de nous féliciter d'avoir un frère ou un fils aussi prudent que lui pour prendre soin de nos intérêts.

— Il y a quelqu'un ici qui pourrait le remplacer dans son rôle de tuteur, c'est Melea, dit mistress Berkeley, regardant sa fille la plus jeune, qui relisait la lettre encore une fois avant que de donner son avis. — Voyons, Melea, votre père se fera-t-il banquier ? ou restera-t-il un oisif *gentleman ?*

— A-t-il jamais été un oisif *gentleman ?* demanda Melea. Peut-il réellement éprouver le besoin d'une occupation, quand nous le voyons avoir à peine le temps de courir d'un comité à l'autre, chaque matin, visiter ici la maison de correction, et à D*** la prison; n'est-il pas

membre du jury? n'a-t-il pas cent autres choses à faire qui l'empêchent de se promener à cheval avec Fanny et moi, plus d'une fois par mois?

— Tout cela est fort bien, ma bonne amie, dit son père; mais cela n'est pas assez pour un homme né dans les affaires, et qui y a été accoutumé toute la vie. Je ne voudrais pas, à l'âge de cinquante-six ans, m'aller engager dans une spéculation qui pourrait me forcer à trop de fatigues ou de risques; mais je serais bien aise de doubler votre petite fortune, puisque l'occasion se présente de le faire si aisément, et qu'il n'en coûte rien pour essayer.

— Que ce ne soit pas là une raison, dit Fanny. Melea et moi, nous en aurons toujours assez; et quand même nous n'en aurions pas assez, nous serions fâchées de vous voir, pour augmenter notre dot, rentrer dans les affaires, quand vous-même avez déclaré que le moment était venu d'en sortir.

— Mais,... mais,... mes chères enfans, cette affaire-là ne sera pas comme mon ancien commerce, tantôt des hauts, tantôt des bas; en sorte qu'une année je me croyais au moment de partager, entre vous, mes 100,000 livres sterling [1], et l'autre au moment d'être jeté dans la prison pour dettes. Il n'y aura point de ces fluctuations dans ma nouvelle entreprise.

— Dieu le veuille! dit Fanny d'un air inquiet.

— Fanny se rappelle, dit sa mère, souriant, ces jours où vous veniez au dîner trop triste pour parler tant que les domestiques étaient là, et que vous n'aviez qu'une idée fixe à exprimer quand ils étaient partis, — savoir: qu'il fallait que vos filles se contentassent de la moitié

1. 2,400,000 fr.

de leur pension jusqu'à ce qu'elles trouvassent à se placer comme gouvernantes.

— Je ne sais si cela était encore aussi triste que de nous entendre dire que nous allions voyager sur le continent l'année prochaine; que nous aurions une maison de ville, une maison de campagne, et cent autres belles choses, dont nous nous soucions moins que de la paix et du bonheur dont nous avions joui jusque-là. Oh! mon père, pourquoi ne resterions-nous pas comme nous sommes?

— Nous ne jouirions plus d'aucune paix, d'aucun bonheur, ma chère, si je laissais échapper une pareille occasion d'améliorer l'avenir de mes enfans. Une autre chose encore, dit-il, s'adressant à sa femme, qui m'avait déjà presque décidé avant que la lettre d'Horace ne vînt, c'est que la propriété de Dixon est louée à la fin; il y aura là un bel établissement, fondé par un homme qui apporte d'énormes capitaux, et qui fera sans doute des affaires avec notre banque à D***. — Je serais fier pour ma part de procurer un semblable client; ce serait d'un heureux présage.

— Ainsi ces vilains greniers vont se rouvrir, dit Melea; il va y avoir du mouvement dans les chantiers. Comme tout cela avait l'air triste cette année!

— Nous irons sur le quai voir décharger la première allége, dit Fanny, riant. Quand je suis passée par là dernièrement, il n'y avait pas un moineau dans les cours. Le dernier pigeon y a becqueté le dernier grain de blé, il y a bien des semaines.

— Nous allons bientôt avoir, comme autrefois, des pâtés de pigeons autant que nous en voudrons, reprit M. Berkeley. Il y a des chargemens de grains en route; et tous les petits garçons d'Halcham vont se mettre à

réparer leur pigeonnier dès qu'ils verront venir la première allége. Les petits Cavendish auront aussi leurs pigeons, je le parierais bien.

— C'est un joli nom, remarqua mistress Berkeley, qui était Française, et très disposée à critiquer les noms anglais.

— Montague Cavendish, esquire. J'espère, ma chère, qu'un nom comme celui-là vous disposera favorablement pour notre voisin, sa femme et toute sa famille.

— Oh oui! pourvu qu'elle ne soit pas trop nombreuse. Dieu veuille que ce ne soit pas une de vos nichées anglaises d'enfans qui enlèvent tout le plaisir d'un dîner.

M. Berkeley secoua la tête; si on lui avait dit vrai, il n'y avait pas moins d'une demi-douzaine de miss Cavendish, et autant de petits garçons; d'autant plus qu'il s'était élevé des doutes sérieux sur la possibilité de disposer la maison d'habitation de Dixon pour recevoir une si nombreuse famille. Le directeur de l'*Académie*[1] *Commerciale, Française et de Perfectionnement d'Aleham*, ouvrait son cœur à l'espérance de recevoir quatre ou cinq jeunes Cavendish, comme pensionnaires dans son établissement *salubre, paternel et infiniment agréable.*

Le maître d'école eut à en rabattre au moins de moitié. Des six jeunes Cavendish mâles, aucun n'était assez grand pour être éloigné de dessous l'aile de sa tendre mère, plus long-temps que quelques heures dans la journée. En conséquence, les quatre plus âgés, c'est-à-dire ceux qui avaient de quatre à neuf ans, lui furent envoyés comme externes seulement; avec cette promesse,

1. Dédaignant le titre vulgaire et suranné de *school* (école), la plupart des chefs de pension ou même d'externat, décorent leur établissement de celui d'*Academy*, nom sous lequel on désignait autrefois un collége particulier où les enfans recevaient une éducation complète dans toutes les parties de l'enseignement. (*Traducteur.*)

toutefois, que s'ils faisaient bien des progrès, leurs plus jeunes frères les suivraient aussitôt qu'ils ne pourraient plus être gouvernés par la perle des gouvernantes, miss Egg [1], la tendre amie de mistress Cavendish, qui, par faveur spéciale, avait si généreusement abandonné une position inappréciable pour faire autant de petits prodiges de toute la tribu des petits Cavendish.

Comment on logerait tous ces enfans, c'est ce que personne ne pouvait s'imaginer jusqu'à ce qu'enfin les ouvriers employés à faire un splendide salon de trois chambres, se figurèrent qu'ils avaient deviné, et qu'on les coucherait en rang sur le tapis entre les deux cheminées; les garçons à un bout, et les filles à l'autre. Toutefois cette conjecture fut renversée par les charpentiers, qui reçurent l'ordre de diviser trois petites chambres en six cellules, avec une si admirable économie de lumière, que chaque cloison coupait exactement en deux la fenêtre de chaque chambre. Les ouvriers dirent en riant que c'était une bonne école de politesse fraternelle, ouverte aux jeunes *gentlemen*, qui pourraient ainsi ouvrir et fermer la fenêtre de leur sœur, en même temps que la leur; en sorte qu'une jeune miss, bercée à demi par un songe inachevé, pourrait le matin voir sa fenêtre se lever, et jouir de la fraîcheur de l'air du matin sans avoir pris la moindre peine pour lui donner accès. Enfin on calcula que miss Egg prenant trois des plus jeunes enfans à coucher dans sa chambre, en mettant un lit de fer pour le petit domestique dans la dépense, on pourrait loger toute la famille. Toutefois, le maître d'école soutenait toujours que le plus simple eût été de mettre les aînés des garçons en pension, jours de fête compris; l'architecte conseillait d'ajouter trois ou quatre chambres de

1. OEuf.

plus au derrière de la maison, et tous les autres admiraient la disproportion du salon au reste de la maison.

Quand la famille fit son entrée générale à l'église d'Haleham, le dimanche qui suivit son arrivée, le sujet d'étonnement changea. Chacun se demanda alors, non plus où l'on pouvait loger tous ces gens-là, mais où l'on pourrait loger leur garde-robe. Où trouver des commodes assez grandes pour serrer les costumes bougranés des garçons, les robes si amples, les pantalons froncés, les grands chapeaux, et les rosettes boursouflées des jeunes filles, qui traversaient la nef deux par deux, bras dessus bras dessous. L'habillement de leur père avait quelque chose d'un costume de carnaval, quoiqu'il occupât moins d'espace. C'était un petit homme, à la chaussure et au pantalon étriqués, avec un habit si ample de collet et d'entournures qu'il y avait l'air d'une carotte bossue. Un petit chapeau blanc perché sur le sommet d'une tête brune, nuisait beaucoup à l'harmonie de l'ensemble; mais ce défaut disparut dès l'entrée de l'église, et son chapeau alla se placer sous un bras pour faire pendant à sa femme qu'il tenait sous l'autre.

M. Berkeley, disposé à voir sous un jour favorable quiconque paraissait devoir ajouter à la prospérité d'Haleham, se refusa à écouter aucunes remarques défavorables à ses nouveaux voisins. Il attendait avec une certaine impatience l'occasion d'apprendre avec quelle banque ce grand négociant entrerait en rapports d'affaires; et ne pouvait s'empêcher d'espérer que dans l'une de ses promenades à cheval à D***, il aurait l'honneur de présenter ce nouveau client à ses associés. Cet espoir ne dura pas long-temps.

M. Cavendish allait ouvrir à Haleham une banque qu'il devait administrer principalement lui-même, mais qui devait être soutenue par des gens riches étrangers

au pays, charmés de prendre une action commanditaire dans une entreprise aussi belle que celle-là le devait être, dans un pays où une banque était si désirée, et dans un temps où la banque était la meilleure de toutes les industries. Tel fut le bruit qui se répandit dans Haleham, à la surprise de la famille Berkeley, et à la grande joie de beaucoup d'habitans de cette petite ville. Ce bruit se confirma lorsqu'on vit changer une maison, naguère vide, mais bien située, en une série de bureaux, placer sur la porte les mots BANQUE D'HALEHAM, que l'on vit arriver un ou deux commis, avec des coffres-forts et tout un matériel inconnu jusque-là. M. Cavendish était toujours courant du quai à sa banque, sentant bien qu'il était devenu l'homme le plus important de la ville. Cependant il trouvait toujours quelques instans pour causer avec M. Berkeley, chaque fois qu'il le rencontrait se rendant à D***. Ces conversations n'étaient rien moins qu'agréables à M. Berkeley; mais comme il les avait recherchées dans les commencemens de leur liaison, il ne pouvait maintenant s'en débarrasser décemment.

— Il paraît, mon cher, dit un jour M. Cavendish, traversant la rue pour suivre à pied son voisin qui était à cheval, qu'il y a peu de temps que vous avez pris des actions dans la banque de D***. Quel malheur que vous l'ayez fait avant que j'arrivasse ici! j'aurais été si heureux de vous avoir pour associé! Aimant les affaires comme nous les aimons tous les deux, nous nous serions admirablement entendus, je n'en saurais douter.

M. Berkeley porta la main à son chapeau. Son compagnon continua : — Il ne se serait agi, comme vous le voyez, que d'un quart de mille, quand le temps aurait été beau, et que vous vous seriez senti en train de travailler, au lieu d'avoir la peine d'aller si souvent à D***, et d'en revenir.

M. Berkeley sourit, et dit que ce n'était pas une peine pour lui; qu'il y allait quand cela lui plaisait, et restait à la maison quand cela lui convenait mieux.

— Oui! oui! c'est fort bien dans cette saison-ci, mais nous ne pouvons pas juger là-dessus de ce que ce sera en hiver. Quand les jours deviennent courts, le temps pluvieux, et les routes mauvaises, on est bien aise d'avoir son bureau près de soi.

— On est plus aise encore de rester au coin de son feu, et c'est ce que je ferai dans les mauvais temps, répondit froidement M. Berkeley.

— Vous avez de telles consolations domestiques dans vos jeunes filles! s'écria M. Cavendish, sans parler de votre femme dont les grâces étrangères, réunies à un amour maternel tout-à-fait anglais, en feraient, comme le disait dernièrement miss Egg, et l'on peut s'en rapporter à elle, l'ornement d'une société plus choisie que celle que nous pouvons trouver ici.

M. Berkeley porta de nouveau la main à son chapeau, et son compagnon continua ainsi:

— En parlant de société, — j'espère que vous trouvez que nous avons fait une bonne acquisition dans la personne de notre nouveau recteur. Peut-être ne savez-vous pas que Longe est parent de ma femme, cousin germain, et plus lié avec nous d'amitié que par le sang. C'est un excellent garçon que Longe; vous devez l'aimer aussi, car c'est un grand admirateur de votre fille. — Je parle de l'aînée, quoique votre petite syrène nous ait tous charmés le jour où Longe vous fut présenté. Il apprécie les talens de miss Melea pour la musique; mais miss Berkeley a été, je m'en suis aperçu de suite, l'objet particulier de toutes ses attentions.

— Ainsi vous avez pris Chapman pour garde-de-nuit, dit M. Berkeley. J'espère qu'il ne dormira plus, une fois

qu'il sera payé pour ne pas dormir; mais il est si ravi de sa bonne fortune, qu'il n'en a pas fermé les yeux depuis que vous l'avez arrêté.

— Pauvre diable! pauvre diable! Je suis charmé de lui avoir pu donner de l'emploi. Oui! dès qu'il m'a dit qu'il m'était recommandé par vous, j'ai couché son nom sur ma liste, sans lui en demander davantage.

— Je ne l'ai pas autorisé à se servir de mon nom. Il est venu me consulter pour savoir s'il vous ferait une demande, et je lui ai simplement conseillé d'essayer. Les pauvres de notre bureau de charité lui ont enlevé son ouvrage, voilà un an qu'il était forcé de vivre de ses petites économies, et j'ai tout lieu de croire qu'il eût préféré en faire de nouvelles. Vous l'avez rendu bien heureux; mais je suis obligé de me reconnaître absolument étranger à cette bonne œuvre.

— Bien! bien! Je ne le blâme pas de s'être recommandé de vous, je vous assure. Loin de là; la seule mention de votre nom, m'est et me sera toujours une garantie suffisante. Quant à ce que vous disiez de s'endormir à son poste, — j'espère que vous aurez la bonté de lui faire quelques recommandations. Une affaire si sérieuse, — une caisse si importante.

M. Berkeley protesta qu'il n'avait dit cela qu'en riant; Chapman n'était pas plus homme à dormir pendant sa garde qu'à mettre volontairement le feu au dépôt qui lui était confié.

— C'est un malheur pour Longe, pensa-t-il, chemin faisant, quand il eut quitté le grand négociant, d'être lié avec ces gens-là. Il leur est tellement supérieur! C'est, à mon avis, un homme fort intelligent et fort aimable; mais jamais il ne conquerra les bonnes grâces de Fanny, s'il se présente sous les auspices des Cavendish, quel que puisse être du reste son mérite personnel. Ce doit être un

homme de goût, puisqu'il a remarqué sitôt tout ce que vaut ma fille; et si c'est un homme de goût, il est impossible qu'il soit lié avec ces gens-là aussi étroitement qu'ils le prétendent. C'est une observation que je veux présenter à ma fille.

Et cet excellent père continua pendant une demi-heure à bâtir des châteaux en Espagne, faisant jouer un grand rôle dans ses projets d'avenir au nouveau recteur, et ne songeant pas un instant à son curé [1], qui était une plus ancienne connaissance et bien autrement lié avec la famille.

Ce curé était en ce moment occupé à parcourir quelques livres nouveaux sur le comptoir d'Enoch Pye, le libraire d'Haleham. M. Craig était un visiteur privilégié dans cette boutique, non-seulement parce que Enoch ne pouvait vivre sans écouter ou sans faire quelques discours religieux, mais parce que c'était un éditeur considérable dans son genre, et qu'il n'était pas fâché de pouvoir corroborer son propre jugement de l'opinion d'un ecclésiastique, quand il se rencontrait dans les livres dont il était chargé quelques passages obscurs et difficiles. Il avait la plus grande confiance dans le petit cercle d'humbles auteurs avec lesquels il était en relation d'affaires; mais il arrivait quelquefois que la morale d'une fable ne lui semblait pas assez explicitement déduite; que les bons ne lui semblaient pas assez récompensés, les méchans assez punis; et puis il n'était pas toujours capable de vérifier l'exactitude d'une citation. A peine, ce jour-là, voulut-il donner le temps à M. Craig de par-

1. On appelle *curé*, dans l'église anglicane, un ecclésiastique qui, n'ayant pu obtenir de bénéfice, traite au rabais des fonctions de son ministère avec un confrère plus heureux, et exerce pour 600 ou 800 fr. dans une paroisse, d'où le titulaire, qui n'y réside pas, retire quelquefois 8 ou 10,000 fr. C'est ainsi que Sterne, avec tous ses beaux semblans de sensiblerie alambiquée, faisait déservir, pour 600 fr., à un malheureux père de famille, une paroisse qui lui en rapportait à lui 10,000, tandis qu'il se promenait en France et en Italie.

courir les titres des livres nouveaux placés sur le comptoir, tant il lui tardait d'avoir l'opinion du curé sur l'effet que devait produire sur le moral et la condition des habitans d'Halcham l'établissement de la nouvelle banque.

— Cet effet peut être fort bon s'ils le veulent, dit M. Craig. Tous les moyens honnêtes d'améliorer la condition matérielle du peuple sont, ou doivent être de moyens d'améliorer en même temps sa moralité; et rien ne donne une si vive impulsion à la prospérité d'une petite ville comme celle-ci, que l'arrivée d'un nouveau capitaliste se livrant au commerce.

— Oui, Monsieur! nous étions d'accord là-dessus quand la brasserie a été fondée, et quand Bligh a ouvert sa boutique de poterie; mais une banque, mon cher Monsieur, me paraît une autre affaire. Un banquier ne trafique pas de viandes et de boissons nécessaires à la vie, ou des vases qui les contiennent; c'est de lucre qu'il trafique, uniquement de lucre.

— Mais tout en faisant ce lucre il aide les manufacturiers et les marchands à faire leurs affaires plus en grand et plus promptement. Un banquier c'est un négociant en capitaux. Il s'interpose entre l'emprunteur et le prêteur. Il emprunte à celui-ci pour prêter à celui-là.

— Mais il retient sa commission, dit Enoch avec une grimace significative. Il ne donne pas la totalité de ce qu'il a reçu, il en garde une portion pour son profit.

— Naturellement il lui faut un profit, autrement ce ne serait pas la peine d'être dans les affaires. Mais ses cliens y trouvent le leur aussi, puisqu'ils ont recours à lui. Ils lui paient chacun une bagatelle pour s'épargner une grande perte de temps et beaucoup d'inquiétudes et de désagrémens.

— C'est vrai! c'est vrai! on ne peut pas avoir fait aussi

long-temps un commerce comme le mien, sans savoir que les banques sont d'un grand secours dans les circonstances difficiles. Je suis prêt à reconnaître que cette nouvelle banque pourra m'être à moi-même d'une grande utilité, quand j'aurai des paiemens à faire à une certaine distance, outre que cet établissement pourra soulager mon esprit d'un grand poids.

— Pour vos auteurs qui ne sont pas du pays, vous les paiez, je suppose, en leur envoyant des billets de banque par la poste.

— Oui! et quelquefois en un billet à ordre; surtout quand ce n'est pas une somme ronde. Tout cela cause beaucoup d'embarras et ne laisse pas que d'être sujet à quelques risques, et certaines de mes correspondantes ne savent que faire de mes billets à ordre quand elles les ont reçus. Voyez, en voici une qui, les quatre-vingt-dix jours expirés, me renvoie mon billet, et me prie de lui en faire tenir la valeur, attendu qu'elle ne connaît personne à Londres qu'elle puisse charger de l'aller toucher pour elle [1].

— Dorénavant elle touchera par l'intermédiaire de notre banque et celle de sa ville, sans vous exposer à la tentation de jeter votre billet au feu, et d'esquiver ainsi le paiement.

Enoch répliqua que, grâces à Dieu, il n'avait jamais éprouvé semblable tentation; et M. Craig s'aperçut qu'il lui tardait qu'il le questionnât sur cet autre poids dont l'établissement de la banque pourrait soulager son esprit.

— A Dieu ne plaise, reprit le libraire, que je me plaigne des embarras que peut me susciter la réputation d'intégrité qu'il a plu à la Providence que j'aie acquise;

1. Tous les effets de commerce anglais sont payables à Londres, à moins de conditions contraires spécifiées, ce qui arrive rarement.

mais je vous assure, Monsieur, que les sommes que déposent entre mes mains des voyageurs de commerce et d'autres personnes, qui ne se soucient pas de les porter avec elles, me causent beaucoup d'anxiété. On dit que le sommeil des riches est troublé par l'inquiétude que leur donnent leurs richesses. Je ne suis pas riche, Monsieur, mais je vous assure que mon repos est souvent interrompu par des soucis de cette espèce; — et d'autant plus que cet argent n'est pas à moi.

— Ce sont des inquiétudes qui vous font honneur, M. Pye; et vous en serez honorablement délivré par l'établissement de la banque, où naturellement vous allez adresser les personnes avec lesquelles vous êtes lié d'affaires, pour y déposer dorénavant leur argent. Une autre circonstance avantageuse, c'est qu'elles pourront y prendre des renseignemens sur la réputation et la solvabilité de vos voisins, quand elles voudront entrer en relations avec eux. Vous m'avez souvent dit que vous trouviez ces renseignemens à donner une chose fort délicate. La banque se chargera désormais de ce soin.

Enoch répliqua brièvement, que le nouveau banquier et ses commis ne pouvaient pas connaître la réputation et la solvabilité des marchands de la ville aussi bien que lui qui vivait au milieu d'eux depuis plus d'un demi-siècle; et M. Craig s'aperçut qu'il ne lui plairait nullement d'abandonner à d'autres le soin de donner des renseignemens sur ses voisins, quoiqu'il se fût plaint souvent de ce que sa position à cet égard avait de délicat et de difficile.

— Ne trouvez-vous pas bien gênant de manquer ainsi de monnaie? demanda le curé. Il me semble que les marchands et les domestiques perdent un temps considérable à en demander de porte en porte.

— Oui certes! Monsieur. Quelquefois j'aurais besoin

de petites *bank-notes*[1], je ne m'en trouve que de grosses; et quand je voudrais une *bank-note* de vingt livres sterling[2] pour envoyer par la poste, je suis des trois et quatre jours avant de pouvoir me la procurer. Maintenant, en envoyant à la banque, j'aurai ce qu'il me faudra en deux minutes. Après les foires, ou les jours de marché, je ne serai plus écrasé de monnaie d'argent ou de billon; la banque me changera tout cela contre de l'or ou des *bank-notes*, pour quelque somme que j'en aie.

— S'il n'y avait point de banque, quel temps prodigieux on perdrait à compter de grandes sommes d'argent! Un mandat s'écrit dans la dixième partie du temps qu'il faut pour payer cent livres sterling en guinées, en shillings et en pence, ou avec une masse de *bank-notes* aussi flottante que celle qui se trouve dans une petite ville comme la nôtre. Et puis la fausse monnaie et les mauvaises pièces.

— Vous avez bien raison. Je calcule qu'en recevant le paiement de mes marchandises en mandats sur un banquier, je sauverai bon nombre de livres sterling que je perdrais chaque année en faux billets de banque et en mauvaises pièces.

— Et sûrement tous les habitans de la ville y trouveront leur avantage aussi bien que vous-même. Mais un autre, plus considérable, sera de pouvoir déposer leur argent à la banque et d'en retirer l'intérêt, que la somme soit grande ou petite. La banque de Cavendish paie l'intérêt des plus petits dépôts, n'est-ce pas?

—Des plus petits, répondit M. Pye. On ne parle que de sa condescendance à cet égard. Il pousse la complaisance jusqu'à demander à ses ouvriers, — à ses domestiques,

1. Pendant la guerre il avait été créé en Angleterre des *bank-notes* de une livre sterling (25 fr.); aujourd'hui les plus faibles sont de cinq livres (125 f.)

2. 500 fr.

s'ils n'ont pas quelques petites économies qu'ils seraient bien aises de placer à un taux avantageux.

— En vérité! dit M. Craig un peu surpris. Est-ce qu'ils y ont confiance, — est-ce qu'ils acceptent ses offres ?

— S'ils les acceptent! oui, avec beaucoup de reconnaissance. Qui les refuserait? Voici Chapman qu'on a nommé veilleur de l'établissement; il lui restait quelques livres sterling d'économies; il les a placées à la banque pour y produire intérêt jusqu'à ce que les gages de Rhoda Martin se soient montés à pareille somme et que, mettant le tout ensemble, ils aient de quoi entrer en ménage.

— Et où placera-t-elle ses gages?

— A la banque, naturellement. Vous savez qu'elle est bonne d'enfans chez les Cavendish; et elle n'est pas assez mal-apprise, à ce qu'elle dit, pour placer son argent dans d'autres mains que dans celles dont elle l'a reçu. De manière qu'elle a commencé par y déposer dix livres sterling que lui avait léguées son ancienne maîtresse. C'est presque une fureur maintenant chez nos ouvriers et nos domestiques, que de porter à la banque leurs économies, quelque petites qu'elles soient; et M. Cavendish les accueille toujours avec la plus grande politesse.

— Bien! voilà encore un autre grand avantage de l'établissement d'une banque, pourvu qu'elle soit solide. Dans mon pays, en Ecosse, les banques le sont extraordinairement, en sorte qu'on ne risque rien à y déposer ses petites économies, et la société a l'avantage d'une quantité d'argent, mis ainsi en circulation, qui sans cela serait demeurée inutile, qui aurait été ce qu'on appelle de l'argent qui dort. Bien des millions déposés dans des banques d'Écosse, sont formés des petites économies des ouvriers et des laboureurs; et ce serait une grande perte pour le public en général, et pour eux en particulier, si

tout cet argent fût demeuré oisif, comme un tas de cailloux. Toutefois je voudrais qu'il y eût des établissemens pour recevoir des dépôts encore plus petits que ceux qu'acceptent les banquiers écossais [1]. Ils ne reçoivent aucune somme au-dessous de dix livres sterling [2].

— Puisqu'il s'est trouvé un homme assez philanthrope pour recevoir ces petits dépôts, il me semble que d'autres pourraient en faire autant. J'avais tort de dire tout-à-l'heure que M. Cavendish ne trafique que de lucre, quand il est clair qu'il ne songe qu'à faire du bien. J'ai honte de moi-même, monsieur Craig.

— Toutefois, M. Pye, il ne faudrait pas trop presser les gens de confier ainsi tout leur avoir à une seule personne. En Écosse, les banques ont un grand nombre de sociétaires responsables, et c'est ce qui fait qu'elles sont si solides.

La figure d'Enoch se rembrunit. Pendant qu'il pesait en lui-même le sens que M. Craig avait pu vouloir donner à sa dernière phrase, il fut dérangé par une jeune femme qui entra dans la boutique, et parut avoir à lui montrer quelque chose qui semblait devoir être examiné au grand jour. M. Craig entendit les premiers mots adressés à voix basse à la jeune femme à travers le comptoir. — « Comment se porte ta mère aujourd'hui, ma chère? » Cela lui suffit pour comprendre que la jeune femme ne pouvait être autre qu'Hester Parndon, et il se remit à feuilleter les livres nouveaux, attendant qu'Hester eût fini son affaire.

On ne tarda pas à l'appeler en consultation, comme cela était déjà arrivé une fois ou deux quand M. Pye ne s'était pas trouvé d'accord sur quelque matière de

1. Les caisses d'épargnes n'étaient point instituées à l'époque où miss Martineau place sa narration, c'est-à-dire en 1814.

2. 250 fr.

goût, avec la jeune artiste qu'il employait à lui dessiner des vignettes.

— Je voudrais que vous consultassiez M. Craig, dit Hester.

— Je ne demanderais pas mieux, ma chère; mais il ne connaît pas l'histoire.

— Mais il me semble que la vignette l'indique suffisamment, répliqua Hester.

— Voyons un peu, dit le curé. Oh oui! voilà le cheval qui a pris le mors aux dents, et la dame qui le montait est à terre. Les enfans qui ont effrayé le cheval en agitant de grandes branches d'arbre, escaladent maintenant la haie pour se cacher au plus vite. Le père de la jeune dame accourt au grand galop, et son amant....

— Non! non! s'écria Enoch d'un air de satisfaction, pas d'amant.

— M. Pye ne voudrait point imprimer rien où il y eût des amans, observa Hester tristement.

— Ce serait contre mes principes, monsieur; je suis en quelque sorte le protecteur de l'innocence de mes jeunes lecteurs. Le cavalier, monsieur, c'est le frère de l'héroïne, et je n'y trouve rien à redire. Mais la jeune dame,—vous savez qu'elle est bien blessée. Il me semble, moi, qu'elle a trop l'air de s'occuper de ces enfans, au lieu de paraître résignée. Supposons qu'elle serait étendue tout de son long, au lieu d'être ainsi sur son séant; supposons qu'elle aurait les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel.

— Mais ce serait précisément comme les trois dernières vignettes que vous m'avez fait faire. La mère sur son lit de mort, la sœur quand elle apprend que le petit garçon du matelot s'est noyé, et la femme du mendiant aveugle, — vous voulez toujours que je vous fasse des femmes couchées tout de leur long, les mains jointes,

les yeux tournés vers le ciel, et toutes habillées en noir, excepté pourtant celle qui est dans son lit. Il me semble que toutes les vignettes ne devraient pas être pareilles.

M. Craig fut aussi de cet avis. De plus, si dans l'histoire on donnait de la bonté à la jeune dame, il lui paraissait tout naturel qu'elle suivît des yeux les enfans effrayés, et que sa physionomie exprimât quelque inquiétude à leur égard. Enoch se vexa de se voir ainsi contrarié dans son opinion. Il s'opiniâtra à vouloir que l'on changeât l'amazone de la jeune dame pour une grande robe noire flottante, et que l'on ramenât toute son attitude et l'expression de sa physionomie au modèle unique qu'il avait, lui, dans la tête.

— Que dit votre mère de ce dessin, Hester? demanda M. Craig, quand il vit la question presque décidée.

— Elle trouve que c'est ce que j'ai fait de mieux; elle me recommande de m'étudier surtout à varier mes personnages; et c'est précisement parce que cette figure s'éloigne davantage des autres, qu'elle en est plus satisfaite.

A ces mots Enoch lui prit le dessin des mains, pour l'examiner de nouveau.

— Tâchez donc de le persuader, dit tout bas Hester au curé. Vous ne savez pas comme les gens commencent à se moquer de ses vignettes qui se ressemblent toujours; toutes les femmes avec des tailles ridiculement minces, tous les hommes la tête à moitié tournée de côté.—N'ayez pas peur. Il est si sourd, qu'il ne saura pas ce que nous disons.

— En vérité! je ne m'en étais pas aperçu.

— Non, parce qu'il est accoutumé à votre voix à l'église. Il commence à dire, — car il ne veut pas convenir qu'il soit sourd, — que vous êtes la seule personne

dans Haleham qui sachiez parler distinctement, excepté la marchande de marée, le crieur public, et ma mère, qui adapte parfaitement sa voix à son dégré d'audition. Mais les gens de Londres se sont bien moqués de la vignette de son dernier livre.

— Quelles gens de Londres?

— Oh! des gens, — beaucoup de gens, — j'ai beaucoup entendu parler des artistes de Londres, et ils s'entendent beaucoup mieux que nous aux vignettes.

— Alors il serait à désirer qu'au lieu de se moquer de vous pour avoir exécuté des dessins comme on vous les commande, ils voulussent vous occuper à en exécuter comme vous les concevez vous-même.

Hester rougit, sa figure s'anima, elle sembla prête à faire quelque confidence; mais elle se retint, et détourna la tête.

— Ce dessin me plaît davantage, plus je le regarde, ma chère, dit Enoch ôtant ses lunettes et renfermant avec soin la vignette dans son bureau; attendez un peu; ne vous en allez pas sans votre argent. Votre mère a raison, c'est bien décidément ce que vous avez fait de mieux; aussi je vous veux donner quelque chose au-delà du prix dont nous sommes convenus. Je ne prétends pas m'ingérer dans l'emploi que vous allez faire de votre argent. Les jeunes filles ne manquent pas d'emploi pour celui qu'elles peuvent avoir aujourd'hui. Mais si vous aviez l'intention de le donner à garder à votre mère, je pourrais vous donner une guinée, au lieu de cette *bank note* et de ce shilling. Les guinées sont rares en ce moment; j'en ai une cependant, et je sais que votre mère aime à les amasser. Voulez-vous la prendre pour elle?

Hester n'avait pas l'intention de déposer son argent dans les mains de sa mère. Dans la nouvelle banque peut-être?

Non, elle n'avait pas du tout dessein de l'économiser. Elle rougit plus que jamais et sortit de la boutique.

Enoch soupira profondément, et sourit d'un sourire douteux, quand il demanda d'un air étonné ce que deviendrait mistress Parndon quand sa fille la quitterait pour aller se marier à Londres, comme elle allait le faire. C'avait été un rude coup pour elle quand son fils Philip s'était fixé à Londres, quoiqu'il y eût un bon fonds d'orfèvre; mais Hester avait bien plus de talens; elle ressemblait bien plus à sa mère, en sorte que cette seconde séparation lui serait bien autrement sensible.

— Et pourquoi n'irait-elle pas à Londres aussi, elle?

Enoch répondit qu'il croyait, qu'il se flattait,... que, d'après ce qu'il avait entendu dire, — il n'en était pas question. Il ajouta confidentiellement que ce serait une bonne chose pour la nouvelle banque si elle y voulait déposer son argent, parce qu'elle avait économisé bon nombre de guinées.

— Cela dépend, reprit M. Craig. Les évalue-t-elle comme de l'or, — je veux dire comme des espèces préférables à des *bank-notes*, — ou comme des richesses? Dans le premier cas, elle préfèrera ne s'en point dessaisir; dans l'autre, elle sera bien aise d'en retirer un honnête intérêt.

— Elle a commencé par craindre que la guerre n'enlevât tout l'argent du pays; et maintenant que l'or est devenu de plus en plus rare, elle tient plus que jamais à ses guinées et ne s'en déferait, je crois, à aucun prix. Chaque fois que nous nous prenons à parler de notre ancien temps, elle se plaint des mauvais chiffons de papier qu'il plaît à des hommes comme Cavendish d'appeler de l'argent. Mettez une guinée dans l'un des bassins de la balance, dit-elle, et voyez ce que pèsera dans l'autre une *bank-note*. Et si une étincelle de feu tombe dessus, que

devient-elle? — Nous avons souvent disputé là-dessus. Je lui dis moi qu'il n'y a point perte réelle de richesse quand une *bank-note* est brûlée, tandis qu'il il y en a quand un matelot ivre s'amuse à jeter une guinée dans la mer.

— Si une pie s'avisait de vous voler une *bank-note* de cinq livres sterling, ou si votre portefeuille tombait dans le feu, mistress Parndon viendrait, pour vous consoler, vous dire qu'il n'y aurait pas là de perte réelle.

— Il y aurait perte réelle pour moi, Monsieur, je ne le nie pas. Je veux dire qu'il n'y aurait pas destruction réelle de ce qui est réellement une richesse, parce que ma *bank-note* n'était qu'une simple promesse de payer telle somme d'argent, somme qui reste toujours en sûreté dans les mains de quelqu'un, que le feu prenne ou non. Quand de l'or est fondu dans un incendie, il peut, à supposer qu'on le retrouve, valoir plus ou moins qu'il ne faisait sous forme d'espèces monnayées, suivant le cours de l'or en ce moment. Si les ennemis en capture sur nous à la mer, c'est une perte claire pour nous, et un bénéfice aussi clair pour eux. Si un chargement de métaux précieux s'abîme au fond des eaux, par un naufrage, c'est une perte claire pour tout le monde. Voilà ce que je dis à mistress Parndon.

— Et comme il n'y a pas de probabilités qu'elle doive traverser les mers, elle a résolu, je suppose, de garder ses guinées et de prendre ses précautions contre le feu.

Enoch dit, à demi-voix, qu'à en croire certaines gens, ses guinées augmenteraient beaucoup de valeur si elles les jetaient dans le creuset. Les guinées se vendaient secrètement 25 shillings la pièce [1]; et sans doute Philip, l'orfèvre, ne demanderait pas mieux que d'acheter celles de sa mère à ce taux; mais elle espérait qu'elles

1. 28 fr. 60 au lieu de 25 fr. la pièce, leur valeur légale.

monteraient encore, et ne voulait pas s'en dessaisir à cette prime.

Le curé se divertit beaucoup de la tolérance avec laquelle Enoch parlait de l'amour de mistress Parndon pour le lucre, tandis qu'il montrait tant de scrupules sur la moralité des occupations de M. Cavendish. Toutefois le vieillard se laissa amener par degrés à convenir que ce serait une chose avantageuse pour les habitans d'Haleham, d'éviter une grande perte de temps, d'avoir des mandats précisément de la somme qu'ils désireraient, de perdre moins par les fausses *bank-notes* et les mauvaises pièces, d'assurer facilement leur solvabilité, de voir leurs habitudes d'économie encouragées, et enfin de retirer un intérêt de capitaux qui, sans cela, fussent demeurés oisifs. Une banque pouvait procurer tous ces avantages, pourvu qu'elle fût honorablement gérée. M. Pye fut même obligé de reconnaître que des banquiers honnêtes et prudens sont des bienfaiteurs pour la société, et ne doivent pas y être moins respectés que ceux qui y font honnêtement un commerce direct dans les marchandises qui se mangent, se boivent ou servent au vêtement. La conversation se termina donc par des félicitations mutuelles sur l'établissement de la nouvelle banque, toujours en supposant qu'elle fût bien administrée, et que M. Cavendish dût être un banquier honorable et prudent.

CHAPITRE II.

L'ORGUEIL D'HALEHAM.

Avant la fin de l'été un nouveau sujet vint occuper l'attention des habitans d'Haleham et la détourner un peu du grand M. Cavendish, de la belle mistress Cavendish, et de toute la tribu des jeunes Cavendish, mâles et femelles. Pendant trois semaines on ne s'occupa, dans la petite ville, que d'une personne qui en était depuis plus long-temps l'idole. Il était évident qu'Hester allait se marier; outre qu'un mariage n'était pas chose commune à Haleham, surtout un mariage au-dessus de la classe indigente, — les Parndon étaient une famille ancienne, respectable, et Hester, en particulier, était regardée comme l'ornement de la ville. Son père avait été attaché à quelque administration publique, et les talens qu'il y avait déployés, comme dessinateur, assuraient à sa veuve une petite pension. Ne trouvant pas dans son fils des dispositions naturelles suffisantes pour espérer qu'il pût un jour lui succéder dans son emploi, il reporta tous ses soins sur sa fille, qui montrait de bonheur un goût extraordinaire pour le dessin. Toutefois il mourut avant d'avoir tiré tout le parti possible des dispositions qui faisaient son orgueil, et il la laissa dans l'humble occupation de dessinatrice des vignettes de M. Pye. Cet arrangement convenait à sa mère, d'abord parce qu'il lui permettait de garder sa fille près d'elle,

sans empêcher celle-ci de gagner de l'argent, et puis parce qu'il lui occasionait des rapports fréquens avec M. Pye, qu'elle eût désiré voir tous les jours. Les compatriotes d'Hester étaient fiers de ses talens, non moins que de sa gaieté et de sa gentillesse.

Aussi chacun crut-il entendre parler d'une affaire de famille, quand il apprit que le jeune homme qui était venu de Londres l'été précédent avec Philip, et que l'on avait supposé son cousin, allait venir épouser sa sœur. Tous regardèrent la chose comme fort avantageuse pour Hester; — c'était un si beau jeune homme que Morison, il se mettait si bien, — il avait une si bonne place à la Monnaie, — et puis il y avait si long-temps qu'il était l'ami intime de son frère. Hester s'entendait dire vingt fois le jour la même chose, savoir que ses amis étaient affligés de la perdre, mais qu'ils n'étaient pas assez égoïstes pour ne se point réjouir de ce qui lui arrivait. Jamais affaire n'avait marché plus facilement: chacun approuvait; Edgar adorait; Hester aimait avec confiance et abandon. Il n'y eut point de ces retards contrarians. Précisément le jour qui avait été fixé long-temps à l'avance, Edgar arriva à Haleham, et les gens se disaient l'un l'autre, en sortant de l'église, que, comme il n'était pas à supposer qu'on lui eût permis de s'absenter long-temps de la Monnaie, il était très probable que le mariage aurait lieu dans le cours de la semaine. Le mardi, le bruit se répandit que Philip était arrivé, et comme, à cause de sa profession, il avait sans doute apporté la bague, ce n'était pas un signe que le jeudi ne dût pas être le fameux jour, de ce que John Rich n'avait pas vendu d'alliance depuis plus d'un mois. Le jeudi était effectivement le jour désigné, et comme on s'aperçut, le mercredi matin, que tout le monde savait la chose, d'une manière ou d'une autre, on renonça à en faire un

secret. Orgueilleuse du bonheur de sa fille, la mère permit à ses amies de venir prendre congé d'elle. Le mercredi était le jour de marché à Haleham, et celui-ci fut plus particulièrement un grand marché; c'est-à-dire que, des douze individus qui venaient, tantôt l'un, tantôt l'autre, vendre des deux côtés de la grande rue, il ne manqua qu'un jardinier, dont le cheval était boiteux, et un potier d'étain-brossier, dont la femme était morte. Cette affluence extraordinaire de marchands provenait de l'avertissement répandu que les billets de la nouvelle banque de Cavendish seraient mis en circulation ce jour-là! Quelques-uns étaient venus pour voir cette mise en circulation, de ce même air étonné dont ils étaient venus entendre les rugissemens du lion à la dernière foire. D'autres espéraient trouver un avantage dans cette monnaie d'un nouveau genre; presque tous avaient l'ambition de rapporter avec eux l'un de ces chiffons de papier si polis, si doux, si bien gravés, que chacun regardait, épelait, et sur lequel chacun faisait ses réflexions. On causait alternativement d'Edgar et de M. Cavendish, de la Monnaie et de la banque, des habits de noces d'Hester, et de la nouvelle forme que l'argent avait pris. Une grosse marchande de beurre et de volaille referma ses paniers plus tôt qu'elle ne l'avait jamais fait, afin d'avoir le temps d'entrer chez mistress Parndon, et d'offrir à Hester une belle branche de roses moussenses, en la priant de se rappeler que c'était dans la cour de sa ferme qu'elle avait été, pour la première fois, effrayée par un coq-d'Inde. Un marchand de drèche, chez lequel Hester avait joué à cache-cache avec son fils unique, mort depuis aux armées, s'empressa de quitter le marché, et de courir chez John Rich, pour acheter un petit médaillon et l'offrir à la fiancée avec ses vœux pour son bonheur. D'autres, qui n'avaient pas des droits

égaux à solliciter une entrevue dans ce dernier jour, firent au moins tout ce qu'ils purent pour lui adresser en passant quelques mots d'adieu, et furent charmés de voir que cette marque de souvenir était bien accueillie.

Mistress Parndon, habillée de sa belle robe de soie et de son chapeau des dimanches, était là devant sa table d'acajou cirée, pour offrir à tous les visiteurs le vin de groseilles et le pain d'épice. Philip s'était mis à la fenêtre, sentinelle avancée, pour prévenir à chaque nouvelle visite. Edgar ne faisait que bondir du parloir à l'escalier, car il était censé que sa fiancée était en haut occupée à faire ses paquets, et son futur avait à l'appeler, à la faire descendre, et à la présenter, la tenant par la main, à chaque nouveau visiteur. Il eût été impossible de rester assise dans le parloir en bas; c'eût été dire qu'elle attendait là que chacun vînt lui rendre hommage, et puis Edgar avait l'air si gracieux quand il lui prenait le bras, et l'encourageait à écouter patiemment tout ce qu'on pourrait lui dire.

— Voici encore une femme qui vous demande, dit Edgar montant les escaliers, avec moins de vivacité qu'il ne le faisait d'ordinaire. Elle désire vous voir, mais dit qu'elle serait désespérée de vous déranger. Elle n'a pas voulu entrer, elle est là dans la cour.

Hester regarda à travers le petit rideau de la croisée, et reconnut immédiatement la femme du fermier qui lui avait permis d'essayer de traire une vache, quand à peine elle-même savait marcher. Edgar fut un peu désappointé de voir sa fiancée courir plus vite que lui dans les escaliers, et paraître aussi empressée de faire entrer son amie dans le parloir que si c'eût été mademoiselle Berkeley elle-même.

— Il faut absolument que vous entriez, mistress Smith;

il n'y a là personne qui vous puisse faire peur, et vous avez besoin de vous reposer.

— Oh non! miss Hester, c'est seulement la chose de vous voir. Non je ne peux pas entrer; je ne voulais que vous offrir ces roses, et vous voir encore une fois, miss Hester.

— Pourquoi m'appelez-vous donc miss pour la première fois? Je n'ai jamais été pour vous qu'Hester tout court.

— Il n'y a pas de doute, dit mistress Smith, souriant d'un air significatif, qu'il est assez étrange de commencer à vous appeler *miss* le dernier jour où personne aura le droit de vous donner ce nom.

— Je n'ai pas fait cette observation la veille de vos noces, dit Hester en rougissant. Mais entrez donc; votre panier sera en sûreté suffisamment derrière la porte.

Pendant que mistress Smith prenait son verre de vin, et qu'Hester mettait les roses mousseuses dans de l'eau, arrive le marchand de drèche, son petit paquet à la main.

— Ah! monsieur Williams! vous voilà en ville! c'est bien bon à vous d'être venu nous voir; je crois bien qu'Hester n'aurait pas pensé à aller vous dire adieu, et cependant, elle me parlait de vous, pas plus tard que l'autre jour.

— Il n'y a ici que des amis, dit le laconique M. Williams; ainsi pas de cérémonie.

Et il jeta au cou d'Hester le joli petit ruban blanc auquel le médaillon était attaché, et lui dit tout bas qu'il lui enverrait des cheveux pour mettre dedans; — elle savait bien de qui. Il pouvait lui jurer qu'il n'en n'avait jamais donné un seul à qui que ce fût. Hester, sans parler, leva vers lui des yeux baignés de larmes.

— Maintenant il faut que vous me donniez quelque chose en retour, dit-il. Si vous avez le plus petit morceau de dessin auquel vous ne teniez pas, — vous savez que j'ai le second que vous ayez jamais fait, votre mère ayant eu le premier, comme cela était juste. J'ai l'écureuil qui tient une noisette dans ses pattes, vous vous rappelez. Il est bien vrai que sa queue a plutôt l'air d'une plume que d'une queue; mais c'est égal. C'était un dessin étonnant pour un enfant.

— Vous ferai-je un dessin quand je serai une fois casée? ou préferez-vous prendre une des pauvres esquisses qui restent dans mon portefeuille? Je crains bien que tout ce qu'il y avait de meilleur ne soit parti.

— Ma chère! quand vous serez à Londres, vous aurez autre chose à penser qu'à me faire des dessins. Non, la moindre chose dont vous vouliez vous défaire, — seulement que ce soit quelque chose que vous ayez fait depuis peu.

Tandis qu'Hester était allé chercher son portefeuille, Philip prit le papier de soie qui avait enveloppé le médaillon, et se mit à le comparer avec le papier des nouvelles *bank-notes*, les présentant tous deux à la lumière.

— On dirait, observa Edgar, que vous regardez s'il serait difficile de forger des *bank-notes*, comme celle-là.

— On dirait une sottise, repliqua Philip. Si je risquais mon cou, ce serait pour faire de la fausse monnaie, et non de faux billets de banque. Nous aurons bientôt autant de *notes* que de feuilles d'arbre, si de nouvelles banques continuent à s'établir tous les jours. Les guinées d'or, voilà ce qui est rare aujourd'hui; et le plus adroit frippon est celui qui met au creuset toutes les bonnes qui lui passent par les mains et les remplace par autant de mauvaises.

— Mais il est bien plus aisé de faire de faux billets de

banque que de la fausse monnaie; il est vrai cependant que les gens semblent avoir leurs yeux dans leurs poches dès qu'il s'agit d'espèces monnayées. Vous n'avez jamais vu de guinées aussi ridicules que celles que nos ouvriers nous apportent souvent à la Monnaie pour nous montrer combien il est aisé de tromper le public.

— Tout le monde ne s'y connaît pas comme vous et moi nous y connaissons par état, remarqua Philip. Mais celui qui veut faire de la fausse monnaie peut choisir, à ce que l'on m'a dit, entre les faux billets et les fausses espèces; ces deux choses-là ce font en bandes, et jamais, ou presque jamais, on n'entreprend cela seul. L'aspirant peut faire un apprentissage régulier, ou gagner dès le commencement en se chargeant de ce qui me paraît la plus sale besogne, en se chargeant de passer la fausse monnaie.

— Assez, Philip, dit sa mère, tout cela est de sale besogne, et une besogne infame, dont nous autres gens de province n'aimons pas à entendre parler. Tout est plus cher aujourd'hui que jamais, à ce que l'on m'a dit, mistress Smith?

— Si tout est plus cher, Madame, répondit mistress Smith, il y a aussi plus d'argent que jamais pour acheter. Je n'en ai jamais vu autant circuler de mains en mains, grâce aux nouvelles *bank-notes*.

— C'est bien heureux, reprit la veuve soupirant. Il y a de quoi donner bien de l'inquiétude aux mères de marier leurs filles dans des temps comme ceux-ci où tous les prix sont si élevés. Edgar peut vous dire combien de fois je me suis opposée à ce qu'ils se mariassent, et combien de fois je leur ai dit qu'il serait plus prudent d'attendre que la guerre fût finie et qu'il fît moins cher vivre.

— Il faudrait d'abord être certain, Madame, que la

hausse des prix soit réellement causée par la guerre, dit Edgar. Les gens les plus éclairés l'attribuent surtout au grand nombre de nouvelles banques et à la masse de papier-monnaie mis en circulation.

— Comment cela se pourrait-il ? Plus les choses sont chères, plus on a besoin d'argent. Donc, à mon avis, c'est un bien que les banquiers émettent le plus qu'ils pourront de *notes*.

— Mais, Madame, plus on met de *notes* en circulation, plus rapidement les guinées disparaissent. Je vous assure que nous continuons à frapper sans relâche à la Monnaie; nous émettons autant de pièces que nous en pouvons fabriquer, et personne ne paraît s'en trouver mieux, personne ne peut dire où elles passent et ce qu'elles deviennent.

— Peut-être, observa M. Williams, notre ami Philip nous en pourrait dire quelque chose, lui qui trafique sur l'or. Et peut-être vous autres employés à la Monnaie, si vous pouviez suivre les actions de certains particuliers, vous apercevriez-vous que vous frappez le même or plusieurs fois.

— L'un de nos chefs le disait l'autre jour. Il pense que nos belles espèces toutes neuves vont directement au creuset, qu'on les reporte en barres ou en lingots à la Banque d'Angleterre, qu'elles repassent sous notre balancier, et ainsi de suite. Mais sans doute une grande partie de nos espèces sort du royaume.

— Et sans doute il s'en thésaurise beaucoup aussi, comme c'est le cas généralement en temps de guerre, reprit M. Williams; sur quoi la veuve tourna vivement la tête pour voir ce qui se passait dans la rue. Quelle perte n'est-ce pas pour la nation, si nous refondons chaque semaine les espèces que nous avons frappées la semaine précédente!

—C'est de l'argent bien mal employé en effet! répondit la veuve; mais si ce manége est l'une des causes de la hausse des prix, vous ne devez pas le voir avec peine, M. Williams, non plus que mistress Smith; car la hausse des prix vous procure de gros bénéfices.

— N'oubliez pas, mistress Parndon, que si nous vendons, il nous faut acheter aussi; en sorte que nous nous ressentons comme les autres de la hausse des prix. Mistress Smith reçoit plus qu'auparavant pour son beurre et ses volailles; il n'y a pas jusqu'à ses roses qui se vendent un sou de plus la botte; mais il faut qu'elle achète du charbon, des chemises, etc., et elle paie pour tout cela un prix plus élevé qu'autrefois.

—Ceux qui souffrent le plus, reprit mistress Parndon, sont ceux qui ont tout à acheter et rien à vendre. Je vous assure, qu'avec ma pension, j'ai peine à faire les trois quarts de ce que je faisais quand on me l'a accordée. Voilà précisément ce qui me tourmente pour ces jeunes gens. Edgar a des appointemens fixes, ce qui revient au même qu'une pension ou une rente, quand le prix de tout augmente.

— C'est vrai. Ceux-là sont les plus heureux qui vendent leur travail à un prix non fixé, parce que ce prix s'élève avec celui de tout le reste. Mais, consolez-vous, Madame, il est impossible que les prix ne retombent pas; alors vous serez bien aise d'avoir une pension et que votre fille ait épousé un employé à appointemens fixes.

— Alors, dit Edgar, vous et mistress Smith, vous réduirez les gages de vos domestiques et de vos ouvriers; vous achèterez vos vêtemens et vos combustibles meilleur marché, et cependant vous vous trouverez plus pauvres, parce que vos profits seront diminués. Alors, continua-t-il voyant Hester entrer dans la chambre, vous

renoncerez à donner de petits médaillons à vos jeunes amies la veille de leur mariage.

— Je n'aurai jamais une jeune amie comme celle-là à qui en offrir un, — jamais une autre qui m'intéresse au même point, répliqua M. Williams qui se trouva obligé d'essuyer fréquemment ses lunettes avant que de choisir entre les trois ou quatre dessins qu'Hester avait étalés devant lui.

Quand cette scène fut devenue trop pathétique, que M. Williams ne put plus faire semblant de choisir son dessin ; qu'Hester ne fit plus aucun effort pour essayer de cacher ses larmes ; que son amant fit tous ses efforts pour la calmer et la consoler, et que mistress Smith tourna les yeux de tout côté, cherchant à s'échapper sans avoir à endurer l'agonie d'un dernier adieu, Philip, qui semblait n'avoir ni yeux, ni oreilles, ni intelligence pour tout ce qui tenait au sentiment, se tourna brusquement vers la bonne femme de marché attendrie :

— Auriez-vous par hasard sur vous, mistress Smith, une de ces nouvelles *notes?* Je voudrais savoir si cette marque, — là dans ce coin, — vous voyez, — est un accident, ou si c'est une marque particulière faite à dessein.

Bon Dieu ! monsieur Philip. — Je vous demande pardon, monsieur, vous m'avez surprise. Oui, j'en ai une quelque part. Et d'une main tremblante elle chercha son portefeuille. Sortons sans rien dire, M. Philip. Elle ne nous verra pas, et je ne voudrais pas lui faire encore de la peine, pour le plaisir d'avoir d'elle encore un regard, ou un mot. Je trouverai la *note* tout-à-l'heure, quand nous serons dans la cour.

Philip regarda d'un air stupide quand il vit sa sœur pleurer, et d'un air indécis, quand il vit mistress Smith

se glisser tout doucement hors de la chambre. A la fin la parole lui revint;

—Dites-donc, Hester, voulez-vous dire adieu à mistress Smith, ou non? Il ne faut pas vous déranger; elle dit que ce sera comme vous voudrez.

Hester quitta un vieil ami pour courir à l'autre, et le positif Philip, charmé d'abréger cette scène, laissa partir mistress Smith, sans lui reparler de la *note*. Comme il était désireux de voir le plus de *bank-notes*, et le moins de scènes pathétiques que faire se pourrait, il sortit de la maison, et courut sur la place du marché où il trouva quelques marchands qui n'étaient point encore partis, et ne demandèrent pas mieux que de bavarder avec lui tout en rechargeant leurs denrées non vendues.

Le principal sujet qui occupa les pensées que mistress Parndon ne donna pas à sa fille ce jour-là, fut M. Pye. Elle se demanda d'abord s'il viendrait, et puis elle s'étonna de ce qu'il n'était pas encore venu. A la fin elle conclut qu'il userait du privilége d'un ancien ami de la maison, et qu'il viendrait le soir très tard sans cérémonie offrir à Hester ses vœux pour son bonheur. Elle avait été plusieurs fois au moment de proposer qu'on l'invitât à assister au mariage; mais des scrupules, dont elle ne se rendait pas compte à elle-même, l'avaient empêchée de parler. Elle aimait assez l'idée d'intimité que comporterait cette circonstance de le voir seul étranger invité à cette cérémonie; mais une idée contrebalançait celle-là, elle craignait qu'en voyant sa fille à l'autel, Enoch ne pensât qu'elle était, elle, trop vieille pour y paraître convenablement: et comme elle était loin de le penser elle-même, elle désirait singulièrement qu'Enoch ne le pensât pas. Toutefois, comme il était à peu près certain que M. Pye assisterait, elle arrêta qu'il serait

mieux qu'elle se tînt à côté de lui pour modifier autant que possible les impressions qu'il y recevrait. Lors donc que le soir fut arrivé, elle se hasarda à suggérer que ce pauvre M. Pye, encore qu'il n'en voulût pas convenir, devenait réellement sourd, qu'à quelque distance il n'entendrait qu'à moitié le service, et que, puisqu'il portait réellement à Hester l'attachement d'un père, il était convenable de l'inviter à déjeuner avec la famille, et à les accompagner à l'église. Personne ne s'y opposant, l'invitation fut portée par Philip, et gracieusement acceptée.

Le lendemain à midi, quand la chaise de poste eut emporté le nouveau couple, M. Pye devint le personnage le plus important d'Haleham. Ce n'était que de lui seul que la mère éplorée consentait à recevoir quelque consolation; et quand il fut obligé de l'abandonner aux soins de son fils, pour aller chez lui s'occuper des affaires de son commerce, il se vit accosté par tous ceux qu'il rencontra sur la route. Il était évident, pour peu qu'on le regardât, avec son habit brun, ses plus beaux bas blancs, et sa perruque des dimanches, relevée du côté de sa meilleure oreille, comme pour appeler les questions, qu'il avait assisté à la cérémonie; et bien des fois en peu d'heures il raconta comment c'était un amant passionné qu'Edgar; comment un avenir prospère s'ouvrait pour Hester, sous le rapport du sentiment aussi bien que sous celui des intérêts pécuniaires; comment elle avait manqué se trouver mal à l'autel; et comment il n'avait pu la secourir, parce que sa mère aussi avait eu besoin de l'appui de son bras; et quelle belle corbeille de fleurs, avec des présens cachés dessous, avaient envoyée les demoiselles Berkeley, précisément au moment où la famille s'attendrissait davantage, à mesure que l'heure de l'église approchait; et comment.....Mais Enoch manquait

toujours de voix quand il en arrivait à décrire le départ de la chaise de poste, et les soins que Philip avait donnés au chargement des bagages. Il ne pouvait aller plus loin, et chacun de ses auditeurs le quittait en poussant un soupir de sympathie. Quand une noce s'est-elle jamais passée sans soupirs ?

CHAPITRE III.

DÉSORDRES A HALEHAM.

Jamais Haleham n'avait été dans une situation si prospère, malgré la guerre, à laquelle s'en prenaient tous ceux qui se plaignaient, et ils étaient peu nombreux. Les prix étaient certainement très élevés, bien plus élevés depuis que M. Berkeley avait pris une action sociale dans la banque de D***, et que M. Cavendish en avait fondé une à Haleham même; mais l'argent était abondant, on sentait moins le poids des impôts que quand les bourses étaient vides; l'espoir d'obtenir un prix élevé stimulait l'industrie, et faisait qu'on mettait les capitaux dehors avec grand avantage. D'abord la même quantité d'espèces monnayées qu'on avait auparavant circulèrent concurremment avec les *notes* de Cavendish; et comme il y avait presque deux fois autant d'argent, dans les mains d'un nombre limité de personnes pour acheter la même quantité de marchandises, l'argent devint très bon marché, c'est-à-dire que les marchandises devinrent très chères. Comme la loi empêchait que les espèces d'or ne devinssent bon marché comme le papier-monnaie,

les gens commencèrent tout naturellement à les mettre de côté, ou à les échanger dans des pays étrangers où les marchandises n'étaient pas aussi chères qu'en Angleterre. Toute petite qu'était la ville d'Haleham, on découvrit bientôt qu'on pouvait s'y procurer des marchandises étrangères plus variées et plus abondantes qu'auparavant; Haleham aussi ayant sa part des marchandises étrangères que la contrebande introduisait en Angleterre en échange des guinées qu'elle en faisait sortir en toute occasion, sous leur forme naturelle, ou sous celle de lingots. Si l'on eût laissé le signe représentatif à lui-même, les prix seraient naturellement redescendus au taux où ils étaient d'abord, à mesure que la source additionnelle d'argent se serait ainsi épuisée; mais à mesure que les espèces métalliques disparaissaient, les banquiers mettaient en circulation un plus grand nombre de *notes*, en sorte que l'ensemble des signes représentatifs augmentait, quoique les signes métalliques diminuassent tous les jours. La plus grande banque de toutes, la Banque d'Angleterre, avait obtenu quelques années auparavant la permission d'émettre des billets, sans pouvoir être obligée de les échanger contre de l'or, à la demande du détenteur. La Banque faisait maintenant usage de cette permission sur une grande échelle, en sorte que les gens commencèrent à soupçonner qu'elle ne serait plus en état de tenir le *promet de payer* en or, quand le parlement rappellerait sa permission momentanée, ce qu'on annonçait devoir avoir lieu peu de temps après la fin de la guerre. Aucune autre banque ne jouissait du même privilége. Il ne leur avait pas été permis de faire leurs acquisitions avec des *promet de payer*, et puis de refuser de payer, jusqu'à ce que le parlement les forçât de le faire, à la fin de la guerre. Mais plus la Banque d'Angleterre émettait de billets,

plus les propriétaires des autres banques se trouvaient tentés d'en émettre, pour étendre leurs affaires le plus possible; et beaucoup d'entre eux ne s'inquiétaient guère de savoir s'ils pourraient, ou non, tenir leurs *promet de payer*. Beaucoup d'intrigans et d'escrocs ouvraient des banques, sachant qu'ils ne seraient jamais en état de payer, et qu'ils ne tarderaient pas à être mis en faillite; mais espérant que d'ici là ils auraient le temps d'arrondir leurs affaires, et de lever le pied avec les dépôts que les gens crédules auraient eu la faiblesse de leur confier. Tant de banquiers de toute sorte s'empressant d'émettre leurs *notes* à la fois, l'argent devint de plus en plus abondant; et comme les marchandises n'abondaient pas dans la même proportion, elles devinrent de plus en plus chères.

C'eût été un léger inconvénient si tous les acheteurs eussent ressenti la hausse également. Mais comme il n'en était pas ainsi, il y eut des mécontentemens, — et beaucoup de mécontentemens fort raisonnables, tandis qu'en même temps, un petit nombre de personnes s'enrichirent tout-à-coup, et sans travail, aux dépens de ceux qui se plaignaient. Si c'avait été une chose universellement convenue dans le royaume que chacun recevrait une somme d'argent double de celle qu'il recevait auparavant, et, qu'en même temps, ce qui avait coûté jusqu'alors une guinée coûterait dorénavant deux *notes* d'une livre sterling chaque et deux shillings, que tout ce qui avait coûté six pence coûterait un shilling, et ainsi de suite, personne n'aurait eu à se plaindre de rien autre chose que de l'ennui de voir ainsi changer le prix nominal de toute chose. Mais une telle convention n'avait pas été, ne pouvait pas être faite; que la quantité de l'argent fût ainsi doublée et inégalement partagée, tandis que les prix étaient doublés pour tout le monde, c'était ce qu'on ne

pouvait s'empêcher de trouver très injuste et très déplorable. Le gouvernement se plaignit qu'on ne lui payât pour les impôts que la même quantité de livres sterling, de shillings et de pence, tandis que lui avait à payer le double tout ce qu'il achetait. Il y avait donc de fait une réduction des taxes; mais avant que les contribuables n'eussent la satisfaction de s'en apercevoir et de le reconnaître, le gouvernement fut obligé de lever de nouvelles taxes pour combler le déficit des anciennes, et lui permettre de continuer la guerre. Ceci fournit un nouveau sujet de plaintes au peuple; en sorte que le gouvernement et la nation se plaignaient en même temps, l'un d'une réduction, l'autre d'une augmentation des taxes, et que tous deux avaient raison de se plaindre.

Personne n'avait autant sujet d'être mécontent que ceux qui recevaient un revenu fixe; ceux-là se trouvaient doublement atteints. Il leur fallait payer les marchandises un prix double avec un même revenu, et payer en même temps des taxes plus lourdes; c'était réellement une position déplorable. Les ecclésiastiques d'un rang inférieur, les porteurs de rentes sur l'État, les commis, les pensionnaires du gouvernement et autres, étaient aussi tristes, que les fermiers étaient joyeux en calculant leurs recettes. Les domestiques et les ouvriers parvinrent à faire augmenter par degré leurs salaires, les avocats et les medécins leurs honoraires; mais les temps étaient bien durs pour ceux dont le revenu n'était pas le prix d'un travail immédiat, et ne pouvait, par conséquent, s'élever et s'abaisser à mesure que le prix des choses nécessaires à la vie montait ou descendait. A mesure que ces classes souffraient, les classes productrices s'amélioraient; les fermiers qui avaient de longs baux gagnaient plus que leur dû, les propriétaires, les employés et les créanciers recevaient moins.

Cette inégalité donna lieu à quelques transactions curieuses, à l'aide desquelles les uns s'efforcèrent de recouvrer leurs droits, et les autres de tirer tout le parti possible des circonstances actuelles. Dans Haleham, comme dans des villes plus importantes, où la masse de signes représentatifs mise en circulation avait été influencée par l'établissement d'une nouvelle banque, ou par quelque débordement d'un torrent de papier-monnaie, on vit plusieurs exemples de la lutte entre ceux qui gagnaient et ceux qui perdaient au nouvel état de la circulation.

— Vous vous plaignez toujours, Melea, que je n'ai jamais le temps de faire un tour à cheval avec vous, dit M. Berkeley à sa plus jeune fille par une belle matinée d'octobre. Je ne vais point à D*** aujourd'hui, et nous irons à cheval jusqu'à Merton-Downs, si vous pouvez vous décider à laisser là votre dictionnaire allemand trois heures.

Melea ferma joyeusement son livre.

— Non, je vous donne une heure pour vous préparer. Il faut que j'aille jusqu'au *Workhouse*, et que j'assiste au paiement des indigens; mais cela ne sera pas long.

— Eh bien, si nous vous donnions rendez-vous à la ferme de Martin, dit Fanny. C'est sur votre route, et cela vous éviterait la peine de revenir jusqu'ici. Melea et moi ne sommes pas allées chez Martin depuis long-temps, et nous ne serions pas fâchées de savoir comment elle trouve sa nouvelle condition.

— Depuis long-temps effectivement, répéta leur mère, tandis que les jeunes filles allaient s'habiller pour la promenade. C'est un malheur pour les Martin que M. Craig loge ici; nous ne pouvons plus aller les voir aussi souvent que nous le voudrions. Ce n'est que quand il est absent pour plusieurs jours, comme il l'est en ce moment,

que nos enfans peuvent aller visiter la ferme, ainsi qu'elles en avaient l'habitude.

— Les Martin, ma chère, n'ont pas besoin de nous. Ils sont dans une position très belle, et seront bientôt trop fières pour laisser leur fille en service. Ne m'a-t-on pas dit que Rhoda était déjà mécontente?

— Oui; mais elle peut avoir raison de l'être.

— Pur orgueil, ma chère, soyez-en sûre. Son père a un long bail, et peut sur ses profits mettre de côté une jolie dote pour sa fille, avant que les prix ne tombent. Je voudrais que Craig s'emmourachât de la dotte et de la fille, si cela pouvait l'empêcher de courir après les miennes, comme il le fait. Je finirai par lui interdire bientôt la maison, s'il continue à leur mettre mille idées folles dans la tête, comme je le crains, à en juger par cette prodigieuse passion pour l'allemand.

— M. Craig et Rhoda Martin, s'écria mistress Berkeley en riant. Voilà une idée toute nouvelle pour moi. Ah cela! vous oubliez donc qu'elle est engagée à Chapman?

— C'est vrai, je n'y songeais plus. Eh bien il faudra trouver ailleurs l'affaire de Craig; car il serait intolérable qu'il s'avisât de songer à l'une de mes filles. Miss Egg pourrait convenir. Mistress Cavendish en parle avec le plus grand éloge. Ne pourriez-vous le lui mettre dans la tête? Vous vous rappelez tout le bien qu'en disent les Cavendish.

— N'ayez peur que je l'oublie, — ni que M. Craig l'oublie non plus. Je voudrais que vous le vissiez mimer ces deux dames dans l'un de leurs paroxismes de grande amitié. Ne prenez donc pas votre air sérieux: s'il y a quelqu'un au monde dont on est droit de se moquer, ce sont bien ces deux précieuses-là.

— A la bonne heure; tout ce que je lui demande, c'est de ne point faire la cour à Fanny, voilà tout.

— Fanny! s'écria mistress Berkeley. Je ne crois pas qu'Henry ait jamais songé à elle.

— Henry! répéta M. Berkeley avec mauvaise humeur. Ce jeune homme devient bien famillier. Vous croyez donc que c'est Melea. Ce n'est pas tout-à-fait si mal, nous avons du temps devant nous alors, — plus de chances d'avancement pour lui. Je voudrais qu'il en obtînt demain, pour qu'après demain nous fussions débarrassés de ses visites.

— Je suis bien fâchée....

Mistress Berkeley, voyant entrer ses filles, crut à propos de changer de conversation. Après avoir donné ordre qu'on conduisît leurs chevaux à la ferme de Martin dans une heure, les jeunes demoiselles accompagnèrent leur père jusqu'à Sloe-Lane, qu'elles tournèrent pour se rendre à la ferme, tandis qu'il suivit la grande route pour aller au *workhouse.*

Le second coup qu'elles frappèrent à la porte fit taire une voix criarde. Le premier n'avait pas été entendu. Après avoir poussé une reconnaissance à la croisée, Rhoda parut sur le seuil de la porte et invita les demoiselles à entrer. Son teint et ses yeux étaient rouges, ce qui fit de la peine à Fanny, car il n'y avait dans la chambre que M. et mistress Martin qui tenait dans ses bras le petit Cavendish, et Rhoda n'avait pas la réputation d'une fille à se quereller avec ses parens. Mistress Martin sembla deviner ce qui se passait dans l'esprit de miss Fanny, car elle rendit l'enfant à sa bonne, lui dit d'aller appeler ses frères et sœurs qui étaient au jardin, parce qu'il était temps de rentrer, puis elle montra aux jeunes demoiselles quelque chose de curieux sur la table.

C'étaient des fragmens d'un pain excessivement noir, mais verdi profondément par la moisissure. Melea tourna la tête avec dégoût, dès qu'elle y eut jeté un coup d'œil.

— Miss Melea, ce pain ne paraît pas vous faire envie, dit mistress Martin. Mesdemoiselles, voilà la nourriture que mistress Cavendish achète pour ses domestiques, — oui, et pour ses enfans aussi, tant qu'ils en veulent manger. La grande mistress Cavendish, mesdemoiselles, la femme du fameux banquier.

— Il faut qu'il y ait quelque erreur, observa tranquillement Fanny. Il se peut que.....

— Voilà le pain, miss Berkeley, mon mari et moi nous avons vu Rhoda le tirer de sa poche. Pourriez-vous me dire où elle se fût procuré ailleurs un pareil pain?

— Je ne veux pas accuser Rhoda de mensonge. Je veux dire qu'il peut arriver, que par erreur un pain ou deux aient été gardés trop long-temps.

— Mais regardez seulement la qualité première de ce pain, mademoiselle. — Et le fermier et sa femme se mirent à parler alternativement.

— Je voudrais que vous vissiez les harengs-saurs dont ils dînent cinq fois par semaine.

— Et les pâtés d'os dont ils dînent les deux autres jours.

— On achète des sacs de pommes de terre germées pour les domestiques.

— La bonne d'enfans et les pauvres petits sont logés dans des chambres au-dessous du sol, et dont le plancher est en briques.

— Une fois le dîner cuit, on n'accorde pas de feu aux servantes en hiver.

— Le malheureux petit groom qu'on avait trouvé vomissant dans les rues, et qui a reçu le fouet, comme

s'étant enivré, n'avait pris qu'une demi-pinte de bière chaude, que sa mère lui avait donnée pour le ranimer; mais son estomac était affaibli. Pauvre diable, il n'avait eu tout le jour qu'un morceau de pudding desséché, aussi la bierre lui a porté à la tête. Rhoda est témoin de tout ce que nous vous disons là.

Plusieurs fois Fanny fut au moment d'interrompre les deux époux pour dire qu'il était fort ordinaire d'entendre de pareils récits et de trouver ensuite qu'ils étaient exagérés; que Rhoda, accoutumée à l'abondance dans la ferme, et fille unique, était peut-être aussi trop difficile; mais les faits et les preuves se succédèrent avec une telle rapidité, qu'elle jugea plus à propos d'essayer à changer le sujet de la conversation.

— Si c'était tout bonnement une mauvaise place, comme l'on en voit tous les jours, pour mon compte j'en parlerais beaucoup moins, reprit mistress Martin. Mais voici un homme qui vient, qui tire à lui l'argent de tous les autres, qui met en place ses propres *notes* en circulation, et cela en si grand nombre qu'il fait hausser le prix de toutes choses, et puis il argue de cette même hausse pour faire mourir de faim ses employés, les enfans de ceux qui lui ont confié leur argent.

— Mais cet argent, il ne le peut garder un jour de plus, s'il leur plaît de le redemander.

— Certainement, Madame. Mais une banque offre des avantages auxquels on n'est pas bien aise de renoncer. Suivez un peu les opérations de Cavendish. Il achète du blé, — de moi par exemple, — il me paie en ses propres *notes*. Après qu'il l'a gardé un certain temps dans ses greniers, jusqu'à ce qu'un plus grand nombre de ses *notes* soient en circulation, et que les prix soient encore plus élevés, alors il le change contre un domaine, dont il passe la propriété à la femme. Cependant il dit à Rhoda,

qui a là le plus beau froment devant les yeux : Le pain devient si cher que nous ne pouvons pas vous en donner de plus beau que nous ne faisons. Nous n'achetons pas de pain blanc pour les domestiques. Et Rhoda est obligée de retirer de chez lui une partie de ses économies qu'elle y a placées, et d'en acheter du pain blanc, si elle tient absolument à en avoir.

Fanny avait bien quelques petites observations à présenter, par exemple qu'il ne dépendait pas tout-à-fait de Cavendish d'émettre son papier-monnaie au hasard et sans limites; et qu'il fallait que ses créanciers eussent quelque autre garantie, avant qu'il n'achetât un domaine pour en placer la propriété sur la tête de sa femme; mais les Martin étaient trop pleins de leurs propres idées pour lui laisser le temps d'exprimer les siennes.

Ils sont tous de la même fournée, — pas meilleurs les uns que les autres, s'écria mistress Martin; l'ecclésiastique ne vaut pas mieux que le banquier. M. Longe est bien leur digne cousin, tout notre recteur qu'il soit.

Fanny ne pouvait se dissimuler qu'elle n'était point fâchée d'entendre mal parler de M. Longe; son seul regret était que son père ne se trouvât pas présent en semblable occasion.

— C'a toujours été la coutume, reprit Martin, aussi loin que ma mémoire peut se reporter, ainsi que celle de mon père avant moi, que le recteur prenait ses dîmes en argent. C'est un arrangement qui s'est renouvelé d'année en année avec le ministre, aussi régulièrement que le paiement du fermage au propriétaire. Maintenant voici M. Longe qui insiste pour qu'on lui paie ses dîmes en nature.

— En nature! et qu'est-ce qu'il en veut faire?

— Il lui faudra la moitié de l'année pour disposer de ses fruits, observa Melea en riant. Le voyez-vous au

printemps, avec un demi-veau, trois douzaines de choux, quatre oisons, et un petit cochon à la mamelle. Puis viendront une meule de foin, de l'orge, du froment, de l'avoine, un sac de pommes, une soixantaine de navets et du porc, deux fois au moins autant qu'il s'en peut manger dans sa maison. J'espère qu'il va augmenter les gages de sa femme de charge, d'après ces beaux profits-là; car c'est sur elle que toute cette besogne va retomber. Oui, oui; la femme de charge et le petit bonhomme qui fait les commissions devraient partager avec lui ces nouveaux profits.

— Ce n'est pas dans cette intention-là, miss Melea, qu'il s'est avisé de cette belle idée. Il ne pense, je vous jure, à laisser personne autre que lui profiter du changement survenu dans le prix des denrées. Quant à la besogne dont vous parlez, ce sera pour lui un passe-temps agréable que d'aller de porte en porte vendre les siennes. Sa cousine, mistress Cavendish, lui achètera ses cochons, une partie de son veau, ses choux et ses pommes; il nourrira ses domestiques de pommes de terre et de gruau, s'il lui reste plus de pommes de terre et d'avoine qu'il n'en pourra vendre.

— Qu'il en ait tant qu'il voudra, reprit mistress Martin, il n'enverra jamais une pomme à notre locataire. Il ne s'occupe guère des intérêts de M. Craig. Si vous alliez lui proposer d'élever ses appointemens, ou, ce qui reviendrait au même, de le payer en quelque autre chose qu'en argent, il vous défierait de lui prouver qu'il soit obligé de le payer autrement qu'il ne l'a fait depuis quatre ans.

— On ne pourrait pas le lui prouver, répondit Melea, non plus que vous ne pourriez lui prouver qu'il n'ait pas le droit de prendre ses dîmes en nature.

— Plût à Dieu que nous le pussions, et je lui don-

nerais du fil à retordre, je vous en réponds. Il n'aura rien de moi que ce que la lettre de la loi m'oblige strictement à lui donner. Mais que les choses sont injustement réglées, mesdames; voilà votre recteur qui recevra légalement des dîmes d'une valeur double de celle qu'il recevait l'année passée, et qui paiera légalement encore son curé, en ne lui donnant, en fait, qu'une valeur moitié moindre que celle dont ils étaient convenus!

Melea avait l'air plus indignée encore que Martin lui-même. Sa sœur remarqua que ce n'était pas au fermier à se plaindre de la plus-value des dîmes, puisqu'il profitait exactement dans la même proportion de celle des produits. La position du curé lui semblait tout-à-fait fâcheuse; et l'équité demandait que son salaire nominal s'accrût à proportion que sa valeur réelle diminuait. Toutefois elle désira savoir s'il était jamais entré dans la tête du fermier d'offrir à son propriétaire un fermage plus fort par suite de la hausse des prix. S'il était déloyal que le curé souffrît de la dépréciation de l'argent, il ne l'était pas moins que le propriétaire le fît.

Martin avait l'air assez embarrassé de trouver une réponse; sa femme lui en suggéra une. D'abord, dit-elle, il sera toujours temps de payer un fermage plus élevé, quand on nous le demandera, c'est-à-dire, à l'expiration du bail; puis, l'argent porte plus de profit dans nos mains, nous qui l'employons à améliorer le fonds et à lui faire produire davantage, que dans celles du propriétaire qui le dépenserait en superfluités. Martin saisit avec empressement cette donnée et la développa, montrant quel grand avantage c'était pour la société qu'il y eût plus d'abeilles élevées, plus de blés récoltés par le fermier, et moins de valets en livrées entretenus, moins de promenades aux lacs entreprises par le propriétaire.

Fanny secoua la tête et dit que tout cela n'avait rien

à voir avec le contrat originairement passé entre le propriétaire et le fermier. En rédigeant les baux on ne s'était point enquis de quelle manière les deux partis entendaient disposer de leur argent. La question actuelle se réduisait à savoir si l'on continuerait de tenir à la lettre un arrangement dont les circonstances avaient changé l'esprit; ou si celle des deux parties qui profitait par ces nouvelles circonstances, ne devait pas équitablement renoncer à une portion des avantages que la loi lui permettait de conserver. Le fermier ne fut pas du tout charmé de se trouver sur la même ligne que M. Longe, et de voir son propriétaire absolument dans la même position que son favori, M. Craig, dont il avait si chaudement embrassé les intérêts.

Le résultat de la conversation fut que tout changement, comme celui qui s'était opéré dans les prix depuis deux ans, — que toute action violente sur la circulation — était quelque chose de très funeste; — non seulement parce que quelques-uns s'enrichissent, tandis que d'autres s'appauvrissent, mais encore parce que de tels changemens ébranlent la sécurité de la propriété, — le premier lien de la société,

Dans ce moment même, Rhoda et les enfans accoururent du jardin, disant qu'il fallait qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire dans la ville, parce qu'ils avaient entendu deux ou trois *houra;* et qu'en regardant pardessus la haie, ils avaient vu plusieurs hommes courant de toutes leurs forces, qui avaient évidemment quitté leurs occupations dans les champs, à la suite de quelque alarme. Martin saisit son chapeau et sortit précipitamment, laissant les jeunes demoiselles dans une grande inquiétude. Comme il n'avait point dit quand il reviendrait, et que sa femme assurait qu'il ne le ferait pas tant qu'il y aurait quoi que ce fût à voir, elles prirent le parti

de descendre un peu à pied sur la grande route, et de recueillir, chemin faisant, toutes les informations qu'il se pourrait. Elles avaient à peine fait quelques pas hors de la ferme qu'elles rencontrèrent le groom de leur père qui leur amenait les chevaux, et qui était chargé d'un message pour elles. M. Berkeley priait ses filles de faire leur promenade sans lui, parce qu'il était retenu par une révolte au *workhouse*. Il leur faisait dire encore de ne se point inquiéter, que la révolte était déjà apaisée, mais que, comme magistrat, sa présence était encore nécessaire. Tout ce que le groom put ajouter, c'est que la révolte avait commencé par les pauvres externes, et qu'elle s'était bientôt étendue dans tout l'intérieur. Quelques fenêtres avaient été brisées, à ce qu'il croyait, mais il n'avait pas entendu dire que personne eût été blessé.

— Vous n'avez pas particulièrement envie de vous promener à cheval, Melea, n'est-ce pas?

— Pas le moins du monde. J'aimerais mieux reconduire ces enfans jusque chez eux. Ils ont l'air si effrayé, je ne sais comment Rhoda fera pour prendre soin d'eux tous.

— Nous pourrions laisser les chevaux à la ferme une demi-heure, et Georges viendrait avec nous jusque chez M. Cavendish.

Cet arrangement fut accepté. La petite troupe ayant pris un chemin de traverse pour éviter le tumulte de la ville, les jeunes demoiselles eurent occasion de faire plus ample connaissance avec les petites Cavendish, au nombre de cinq, en y comprenant celle que Rhoda portait dans ses bras. D'abord les petites filles s'entêtaient à marcher deux à deux, bras dessus, bras dessous, la tête droite et raide, ne répondant que par « oui, madame, » « non, madame, » à tout ce qu'on pouvait leur dire. Toutefois, à force de persé-

vérance, Melea parvint à les séparer quand elles furent arrivées dans les champs, à les faire sauter par dessus les barrières et venir à elle, pour qu'elle leur attachât des fleurs à leurs chapeaux. Cette dernière invention fut ce qui leur délia enfin la langue.

— Maman dit que cela tache nos chapeaux d'y mettre des fleurs, observa Marianna, après quelque hésitation. Elle dit que nous aurons des fleurs artificielles, quand nous serons plus grandes.

Melea se mettait en devoir d'enlever les guirlandes, quand Emma déclara bien positivement que ce n'était pas de ces chapeaux-là, mais de leurs chapeaux neufs, que leur maman avait voulu parler.

— Oh miss Berkeley! s'écrièrent-elles toutes les quatre à la fois, avez-vous vu nos chapeaux neufs?

— Doublés de lilas, ajouta l'une.

— Avec des rosettes de mousseline, ajouta l'autre.

— Et celui d'Emma, observa la petite Julia d'un air chagrin, est ruché tout autour parce qu'elle est l'aînée.

— Et maman ne veut plus donner de brides en soie à Julia, dit Marianna jusqu'à ce qu'elle ait cessé de les tenir toujours dans sa bouche à l'église.

— Cela n'est pas plus mal, répondit aussitôt Julia, que de ramasser la poussière par terre, pour en poudrer la perruque des vieux hommes qui se trouvent dans la nef, et Marianna a été punie pour cela dimanche dernier.

— Nous n'avons pas besoin de savoir tout cela, dit Fanny. Voyez comme nous avons effrayé ce faisan de l'autre côté de la haie, rien qu'en tirant un peu cette branche de noisetier.

Dès que le faisan fut hors de vue, Emma s'accrocha au bras de Melea pour lui dire à demi-voix.

— N'est-ce pas bien avare de la part de Rhoda? J'ai vu sa mère lui donner une grande et belle galette de

moisson, et elle ne veut pas nous en donner seulement un petit peu.

— Est-ce que vous avez faim?

— Mais, — oui; il me semble que je commence à avoir bien faim.

— Vous ne pouvez pas avoir faim, dit Emma. Vous veniez d'avoir une belle tartine de pain et de miel, quand miss Berkeley est entrée. Cela n'empêche pas que Rhoda pourrait bien nous donner un peu de sa galette; mais elle la mangera toute seule, j'en suis bien sûre.

— Je ne le pense pas; mais, si j'étais que de vous, je ne lui en demanderais pas, et je la laisserais en donner à qui bon lui semblerait; surtout, puisque sa mère a eu la bonté de vous donner du pain et du miel.

— Tiens, mais nous en avions besoin. Maman avait défendu qu'on nous donnât notre second déjeuner, avant que de sortir, parce qu'elle dit que mistress Martin nous donne toujours quelque chose à manger. Oh! que j'avais faim!

— Si vous aviez faim, et Marianna, qu'est-ce qu'elle dira donc? Vous ne savez pas, miss Berkeley, Marianna n'a pas voulu déjeuner ce matin; hier elle a fait un mensonge, et maman a dit qu'elle serait trois mois sans avoir du sucre dans son thé; alors elle n'a pas voulu manger. Miss Egg dit qu'elle sera bientôt lasse de se punir elle-même; et qu'il est grand temps de plier son caractère.

Marianna entendit cette dernière phrase, et ajouta d'un air triomphant:

— Tom aussi, miss Berkeley, n'aura pas non plus de sucre dans son thé; et de plus il a été en prison la moitié de la journée hier. Il a rapporté hier de l'étang son cerf-volant tout mouillé et tout sale; et qu'est-ce qu'il a fait, il l'a apporté dans le salon pour le sécher devant le

feu, avant que la compagnie n'arrivât. L'eau a découlé sur notre beau garde-cendres, et il est tout rouillé partout où la queue l'a touché.

— Le meilleur de l'affaire, interrompit Emma, c'est qu'à la fin le cerf-volant a pris feu, et que Tom l'a laissé tomber parce qu'il lui brûlait la main, et la fumée a sali notre belle cheminée neuve, que vous n'en avez pas d'idée, car c'était un grand cerf-volant.

— Ainsi le pauvre Tom a perdu son cerf-volant par son imprudence? — Sa main a-t-elle été beaucoup brûlée?

— Oui, pas mal; mais Rhoda a gratté de la pomme de terre pour mettre dessus.

— Vous l'aiderez à refaire un autre cerf-volant, je suppose?

— Je ne sais pas, répondit l'une d'un air indifférent.

— Ah! je ne l'aiderai pas, reprit un autre, il a jeté ma vieille poupée dans la mare.

— Miss Egg a dit qu'il avait bien fait, observa Emma; mais elle l'a dit parce que ce jour là Tom était son favori. Et la petite fille se mit à raconter tout bas pourquoi Tom était le favori. Il avait promis de venir dans la classe, et d'avertir miss Egg toutes les fois que M. Longe serait dans le parloir, quoique maman le lui eût expressément défendu; mais c'était un grand secret.

— Comment ferons-nous, demanda Melea, pour arrêter la langue de ces pauvres petites créatures? Il n'y a pas moyen de les intéresser à rien autre chose qu'à ce qui se passe dans leur intérieur.

— Je suis bien fâchée, répondit Fanny, que nous en ayons déjà entendu si long. Je ne vois pas trop ce que nous pourrions faire pour les amuser, si ce n'est de courir avec elles, et, avec nos amazones, cela ne serait pas commode.

Le peu de personnes pauvres qu'elles rencontrèrent dans les faubourgs de la ville, donnèrent aux petites Cavendish l'occasion de montrer autant d'insolence qu'elles avaient montré tout à l'heure peu d'affection les unes pour les autres. Les demoiselles Berkeley n'avaient point l'intention de faire visite à mistress Cavendish ; mais celle-ci les aperçut d'une fenêtre, tandis qu'elles prenaient congé de ses filles, et recevaient les remerciemens de Rhoda en dehors de la grille. Une fois mistress Cavendish descendue, il n'y eut plus moyen de faire une honnête retraite. — Il fallait entrer et se reposer ; M. Cavendish était sorti pour s'informer de ce qui se passait, et il fallait absolument qu'elles l'attendissent. Elle ne pouvait pas les laisser repartir, à moins qu'un de ces messieurs ne les accompagnât. D'horribles désordres, à ce qu'elle avait appris ; les magistrats menacés, — et M. Berkeley qui était un magistrat ! Avaient-elles entendu dire que les magistrats avaient été menacés ?

Melea répondit qu'elle croyait qu'ils l'étaient au moins une fois par semaine. Mais qu'était-il arrivé de plus ?

Oh ! il fallait qu'elles entrassent pour l'apprendre. Et mistress Cavendish se mit à monter devant elles jusqu'au salon, où elles trouvèrent miss Egg et M. Longe.

Celle-ci avait l'air mortifiée, et l'autre enchantée. Comme le grand chagrin de M. Longe était de ne pouvoir parvenir à se rendre important aux yeux de Fanny, c'était une belle ocasion que d'a voir ce jour-là tout le sujet de la conversation à lui seul. Fanny ne pouvait s'empêcher d'éprouver de l'inquiétude pour son père, et ce n'était que de M. Longe qu'elle pouvait apprendre ce qu'elle avait intérêt de savoir ; aussi s'empressa-t-il de profiter de cette circonstance qui s'offrait de fixer son attention. Il se fût mis mieux dans ses bonnes grâces en allant droit au point, disant exactement ce qu'elle avait

besoin de savoir; mais il amplifia, il fit des descriptions, des commentaires, et même de la morale, avant que d'arriver à ce qui prouvait que M. Berkeley n'était pas, et même n'avait jamais été dans aucune espèce de danger. — Une fois que M. Longe en fut arrivé là, il perdit le privilège dont il venait de jouir, et il fut évident que ce n'était pas pour son propre compte qu'on l'avait écouté. Alors miss Egg quitta la tâche qu'elle s'était imposée d'amuser Melea, et se mit à prêter à M. Longe une oreille complaisante.

— Je suis si charmée de vous voir toutes les deux si bien ensemble, dit mistress Cavendish à Melea, faisant un signe de tête pour indiquer que miss Egg était l'autre personne dont elle voulait parler; je sens si bien mon bonheur d'avoir trouvé une amie comme celle-ci, à qui confier mes enfans, une gouvernante que je puis admettre dans mon salon sur le pied d'une amie!

— On dit que miss Egg est entièrement dévouée à ses occupations, répondit Melea.

— Oh! entièrement. J'ai la plus grande peine du monde à lui persuader de prendre quelque repos. Et remarquez bien que sa position ne la forçait pas le moins du monde à entrer dans une maison étrangère, — rien que son attachement désintéressé pour moi. Je voudrais que vous vissiez comme elle élève mes enfans, — comme elle s'en fait aimer. Elle a tant de sensibilité!

— Qu'est ce que sa méthode a de particulier? demanda Melea. Il me semble qu'elle m'a donné à entendre qu'elle avait une méthode particulière.

— Oh! oui. C'est une méthode particulière qui a prodigieusement réussi dans les pays étrangers; et, en effet, j'en vois les résultats par mes propres enfans, quoique j'entre rarement dans l'école. C'est une grande privation, n'est-ce pas? Mais je ne voudrais pas pour tout l'or du

monde avoir l'air d'y exercer une inspection, une autorité. — Oh! — voyant que Melea attendait toujours une exposition de la nouvelle méthode, — elle se sert d'un tableau noir et de craie blanche. Nous fîmes faire le tableau dès que nous arrivâmes, nous le fîmes fixer dans la classe, et nous achetâmes de la craie. — Mais je ne voudrais pas pour tout au monde avoir l'air d'inspecter, de diriger; je craindrais trop de la blesser. Elle a tant de sensibilité!

— Fort bien, — mais qu'est-ce que sa méthode a de particulier? Et Melea expliqua qu'elle était très-désireuse d'apprendre tout ce qu'elle pourrait de relatif à l'éducation de la jeunesse, parce que son père attendait incessamment des Indes un petit garçon âgé de dix ans, lequel resterait plusieurs années dans leur maison, et qui serait en grande partie confié à ses soins.

— Vraiment! Eh bien, miss Egg questionne beaucoup les enfans, si bien que M. Cavendish et moi-même nous avons grand soin de ne les questionner jamais, d'abord parce que miss Egg leur fait assez de questions, et parce que nous craindrions d'avoir l'air de nous en mêler, et peut-être de déranger les méthodes de la gouvernante. Quant à ce qui n'est pas enseigné par les questions, il y a le tableau noir et la craie blanche. — Mais le grand point, c'est qu'une gouvernante ait de la sensibilité, sans laquelle elle ne saurait gagner le cœur des enfans, ni comprendre leurs petites affections.

Tout était satisfaisant maintenant; Melea venait de recevoir une recette complète d'éducation. — Des questions, de la sensibilité et de la craie.

Cependant M. Longe attendait toujours que les demoiselles Berkeley parlassent de s'en retourner, espérant qu'il pourrait les escorter jusque chez elles avant qu'aucun

autre ne vînt lui enlever cet office agréable. Tout mortifiant que cet aveu était, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître en lui-même qu'il en était ainsi toutes les fois que M. Craig était présent, et que par conséquent il était d'une bonne politesse d'avancer ses affaires autant qu'il le pourrait en son absence. La non résidence de M. Longe était pour lui un grand désavantage. Habitant à quinze milles de distance, exerçant ses fonctions dans une autre paroisse, il perdait une infinité de petites occasions de se mettre bien dans les bonnes grâces de Fanny, et ne pouvait lui inspirer cet intérêt et cet attachement que les femmes ressentent toujours pour leur ministre et leur guide religieux. La seule chose à faire était donc de visiter Halcham et les Berkeley aussi souvent qu'il serait possible en l'absence de Henry Craig, de gagner le père de Fanny, et de montrer à cette jeune personne elle-même qu'un ecclésiastique accompli, qui citait les paroles de plusieurs amis appartenant à la meilleure société, qui connaissait le monde mille fois mieux que son compétiteur, et pouvait l'apprécier aussi bien que sa petite fortune, n'était pas à dédaigner. Il était au moment de lui parler des encouragemens qu'il avait reçus de son père, le matin même, quand, à son grand désappointement, M. Berkeley et M. Cavendish entrèrent ensemble, — juste à temps pour délivrer Fanny de la crainte que sa visite ne parût excessivement longue.

— Sains et saufs? Tout est fini? Combien nous sommes soulagés de vous revoir! s'écria le ministre.

— Sains et saufs, mon cher, Monsieur? Oui, dit M. Berkeley, et de quoi donc vouliez-vous que nous eussions peur? Cependant sa physionomie et ses manières conservaient les traces d'une récente agitation.

— Mon père, dit Melea, vous ne prétendez pas nous

persuader que rien ne vous soit arrivé de plus aujourd'hui que ce que les indigens vous font éprouver chaque semaine.

— Excepté seulement que j'ai manqué être berné dans une couverture, voilà tout; et qu'il s'en est fallu de peu qu'ils ne fissent descendre à ce pauvre Pye les escaliers quatre à quatre. Mais maintenant nous les tenons tous sous la clef,— les jeunes dames et les autres.—Ah, Melea, vous ne savez guère tout ce dont votre sexe est capable. Les femmes ont battu les hommes ce matin.

M. Cavendish remarqua que les vitriers allaient avoir de l'occupation pour plusieurs jours, les femmes renfermées dans le *workhouse*, ayant brisé tous les carreaux qu'elles avaient pu atteindre, tandis que les indigens externes occupaient l'attention des magistrats, des constables et du gouverneur.

— Mais pourquoi tout ce tumulte? demanda Fanny.

— Les indigens se plaignaient depuis quelques semaines de deux ou trois choses, et ils voulaient qu'aujourd'hui nous y portassions remède à toutes à la fois; comme si, pour leur plaire, nous pouvions, nous autres magistrats, changer en un jour tous les réglemens. D'abord tous et chacun d'eux voulaient qu'on augmentât leur paie, parce qu'avec le même secours en argent, ils ne peuvent plus se procurer que les deux tiers des denrées qu'ils en achetaient quand le tarif a été fixé. C'est vous et moi qu'ils en accusaient, Cavendish. Il est fort heureux que vous ne vous soyez pas trouvé là; il est douteux que vous fussiez sorti de leurs mains.

— Qu'est-ce qu'ils auraient pu me faire? demanda Cavendish avec un sourire forcé, et cherchant par un mouvement de tête en arrière à se donner une attitude héroïque.

— Outre qu'ils voulaient vous berner, comme ils vou-

laient me berner moi-même, il est possible qu'ils vous eussent administré un petit bain d'eau froide. D'abord ils haïssent tous les banquiers en général, et vous plus que tout autre, comme banquier d'Halcham. Vrai, j'en ai entendu quelques-uns regretter qu'ils ne pussent vous tenir un quart-d'heure sous la pompe du *workhouse*.

— Ah! ah! très-bon, très-drôle, et très rafraîchissant dans un jour chaud comme celui-ci, dit Cavendish, s'essuyant le front, tandis que personne autre ne semblait remarquer qu'il fît particulièrement chaud ce jour-là. Eh bien! monsieur, comment avez-vous fait pour apaiser cette insolente canaille?

— Pour les apaiser! oh! j'en suis bien promptement venu à bout; un homme de sang-froid a bientôt l'avantage sur une douzaine d'hommes irrités.

Les jeunes filles se regardèrent l'une l'autre étonnées, car elles savaient que le sang-froid dans les circonstances difficiles, n'était pas une des qualités dont leur père pût se vanter. Fanny fut vexée de voir que M. Longe avait remarqué et interprétait leurs regards. Elle devina par son demi-sourire qu'il ne pensait pas que son père eût montré beaucoup de sang-froid.

— Je les ai priés d'aller chacun à leurs affaires, continua M. Berkeley, et voyant que cela ne suffisait pas, j'ai appelé les constables.

— Appelé en effet, dit à voix basse M. Longe à sa cousine. Il eût été étonnant qu'ils ne l'eussent pas entendu.

— Mais quels étaient leurs autres sujets de plaintes? demanda Fanny, qui eût désiré que son père gardât le reste de ses aventures personnelles pour les raconter à la maison.

— Ils refusaient tous de recevoir des dollars. Ils disaient que, même au prix où sont les choses aujourd'hui,

ils ne pouvaient se procurer plus de cinq shillings[1] de marchandises pour un dollar, malgré l'ordre du gouvernement de les recevoir pour cinq shillings et six pence[2]; à moins donc que nous ne comptassions le dollar à cinq shillings, ils ne voulaient pas en prendre.

— Les imbécilles! s'écria Cavendish. Qu'ils aillent donc à Londres, et ils y verront affiché aux carreaux de toutes les boutiques qu'on y prend les dollars à cinq shillings et neuf pence, et même à six shillings.

— Il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous, répliqua M. Berkeley; car nous savons, vous et moi, que les dollars ne valent réellement pas aujourd'hui plus de quatre shillings et six pence. Il faut que ces marchands de Londres aient envie d'envoyer ces dollars au creuset, ou bien ils ont deux prix.

— Alors il n'est pas étonnant que les indigens ne soient pas flattés d'être payés en dollars, dit Melea.

— Que pouvons-nous y faire? répondit Cavendish. On ne peut se procurer de la monnaie. Vous ne sauriez vous figurer la peine que l'on a dans le commerce aujourd'hui, à cause de l'insuffisance de la monnaie.

— Les dollars ont commencé à disparaître, ainsi que les autres espèces, depuis que l'ordre du gouvernement a été publié; toutefois c'était presque la seule monnaie d'argent que nous eussions; et quand les indigens se furent décidés à les refuser, quelque chose que nous pussions dire, nous avons été obligés de les payer presque entièrement en monnaie de cuivre. Pendant que nous avions envoyé à droite et à gauche, chez l'épicier, chez le drapier —

— Et à la banque, ajouta Cavendish, d'un air important.

1. 6 fr.
2. 6 fr. 60.

— Sans doute, sans doute; mais nous avons d'abord envoyé aux endroits les plus près, car il n'y avait pas de temps à perdre. Pendant que nous avions envoyé, comme je le disais, chercher de la monnaie, les indigens s'attroupèrent autour du pauvre Pye, se prirent à l'injurier de la bonne manière. Je me disposais à proposer que nous ajournassions la séance, car réellement je m'attendais à chaque instant à les voir le jeter dans la rue.

— Pauvre brave homme! et qu'avaient-ils donc à lui reprocher?

— Rien, si ce n'est de n'avoir plus son tiroir plein d'espèces monnayées, comme il l'était autrefois. Comme si ce n'était pas pour lui aussi bien que pour ses voisins un grand désagrément de manquer de monnaie. Il en est arrivé à ce point, à ce qu'il me disait lui-même, d'être obligé de réunir les salaires de tous ses employés, pour faire une somme ronde en livres sterling; il les paie alors en masse, leur laissant le soin de se diviser entre eux la somme, de manière que chacun ait ce qu'il lui revient de shillings et de pence.

— Avec une banque dans la même rue? s'écria Fanny.

Cavendish s'empressa de déclarer que sa banque mettait la monnaie en circulation, aussi vite qu'elle pouvait s'en procurer; mais que cette monnaie disparaissait immédiatement, à l'exception des demi-penny, et que dans leurs paiemens ils donnaient autant de ces demi-penny que leurs cliens en voulaient recevoir. Les gens commençaient à porter des sacs de toile pour y mettre leur monnaie; et cela n'était pas étonnant, peu de poches pouvant porter pour quinze shillings de demi-penny. La banque payait tous les jours en cette monnaie jusqu'à quinze shillings à la même personne.

M. Berkeley convint que les banquiers de D*** ne pou-

vaient non plus comprendre ce que devenait toute la monnaie qu'ils mettaient en circulation.

Mistress Cavendish se plaignit de la difficulté qu'on éprouvait à faire ses acquisitions dans les boutiques, ou au marché. Miss Egg dit que M. Longe devait avoir beaucoup de peine à recueillir l'argent de ses dîmes; et le recteur, profitant de cette donnée, essaya de faire croire que s'il les demandait en nature, c'était seulement pour en faciliter le paiement aux fermiers.

Tous convinrent que la situation du système monétaire était trop étrange et trop gênante pour durer longtemps. Encore que quelques gens parussent s'enrichir d'une façon bien extraordinaire, et criassent par conséquent que tout était pour le mieux, les plaintes des propriétaires, des employés et des pauvres, devaient finir par se faire écouter; il était impossible que le gouvernement tardât à prendre en sérieuse considération les inconvéniens qu'une telle situation avait pour tous les échangistes, s'il avait à cœur d'éviter les plus désagréables conséquences.

C'est ainsi qu'en jugea par anticipation la petite société réunie dans le salon de M. Cavendish. Ce sujet mûrement discuté, les Berkeley se retirèrent, et M. Longe les reconduisit.

CHAPITRE IV.

LE VIN ET LA SAGESSE.

Un changement était en effet inévitable, M. Cavendish le sentait, et s'y préparer avait été depuis quelque

temps, l'objet de tous ses efforts. Dans ses conversations avec sa femme, il lui représentait, comme son devoir de père de famille, de tirer tout le parti possible de son crédit de banquier, tandis que les banquiers en conservaient encore. Elle en tombait parfaitement d'accord avec lui, et bien le pouvait-elle faire, puisqu'elle lui avait apporté une petite fortune, laquelle avait été entièrement absorbée, soit dans des spéculations hasardeuses, soit dans les dépenses extravagantes qui avaient égayé les premières années de leur mariage. Mistress Cavendish n'eût pas demandé mieux que de voir, s'il était possible, cet argent revenir par le crédit de son mari; et aussi ne s'épargnait-elle aucune peine pour diminuer les dépenses de la famille, et accroître par son influence les capitaux disponibles de la banque, sachant que, dès que les profits seraient assez considérables, on les emploierait à l'acquisition d'une propriété foncière, laquelle serait mise sous son nom. Ainsi elle espérait non-seulement recouvrer sa dot, mais se ménager encore quelques ressources additionnelles, dans le cas, très probable, où une catastrophe surviendrait avant que M. Cavendish n'eût réalisé tous ses projets. Aussi le mari et la femme pratiquèrent-ils secrètement à l'envi dans leur département respectif l'économie la plus sévère, tout en conservant des apparences d'opulence et de luxe. M. Cavendish déploya une activité extraordinaire dans les différentes branches de commerce qu'il avait embrassées. Quelque opinion que l'on eût de ses autres talens, il en est un que l'on ne pouvait lui refuser, c'était celui de faire des affaires avec l'argent d'autrui.

Quand il avait ouvert sa banque, il s'en fallait de quelque chose qu'il n'eût devant lui la masse de capitaux avec laquelle les banquiers commencent ordinairement les affaires. Toutefois il eut, comme les autres, les dépôts

qui bientôt s'élevèrent à une somme considérable, parce qu'il ne dédaignait pas de recevoir les plus petits, et ne se faisait nullement scrupule de les demander aux gens simples qu'il trouvait sur son chemin, leur en offrant un intérêt plus élevé que celui qu'ils eussent obtenu partout ailleurs. Il eut de plus l'avantage de recevoir des sommes d'argent pour transmettre dans quelques villes éloignées, ou pour payer dans un certain temps; et quelquefois il parvint à effectuer ces paiemens avec ses propres *notes*. Il en mit une masse considérable en circulation, sans trop s'embarrasser de savoir s'il serait en état de les rembourser tous à la première demande. Toutefois il y eut une classe de capitaux sans lesquels il vint à bout de commencer la banque, — et ce fut sans des capitaux qui lui appartinssent en propre. Le peu qu'il possédait et tout ce qu'il réussit à emprunter, il l'employa à acheter du blé, du charbon, et du bois de construction; et c'est des résultats de ce commerce que dépendait le sort de la banque. Il revendit à perte à tous les marchands de blé, de charbon et de bois du pays, ce qui était moins immédiatement ruineux dans ce moment où les prix étaient plus élevés qu'on ne les eût jamais vus; et, au moyen de ce commerce, il réalisa de l'argent pour payer ses billets à leur première échéance. Ces commencemens difficiles une fois passés, les affaires devinrent florissantes, il lança ses *notes* dans toutes les directions, étendant ses autres opérations en proportion, perdant toujours plus ou moins chaque fois qu'il revendait, jusque-là qu'il devint si entreprenant, que sa femme crut devoir se charger de vérifier s'il conservait toujours dans la caisse de la banque de quoi faire face à toute demande imprévue de remboursement. L'argent qu'ils conservent ainsi oisif entre leurs mains ne rapportant pas d'intérêt, tandis que tous les autres em-

plois de leur capital, l'escompte des effets, le change de place, les fonds publics leur en rapportent, les banquiers sont naturellement portés à ne laisser dormir ainsi que la moindre partie possible de leur avoir; mais jamais banquier ne s'avisa de réduire sa réserve dans des limites si étroites que le fit Cavendish. Sa femme lui demandait perpétuellement s'il était en mesure dans le cas d'une panique, dans le cas où, pendant une heure durant seulement, les gens se présenteraient pour obtenir le remboursement des *notes* dont ils se trouveraient porteurs. Souvent, il lui répondait, en lui demandant à son tour quand il avait jamais prétendu être en mesure dans le cas d'une semblable panique; quel motif il y avait d'ailleurs de s'y mettre, quand personne ne pensait à demander le remboursement, et quand elle-même savait qu'à la moindre apparence d'une panique, ce qu'il aurait de mieux à faire serait de suspendre ses paiemens, ayant mis d'avance tout ce qu'il pouvait posséder hors de la puissance de ses créanciers.

Tels étaient les moyens, et tels étaient les principes de ses bénéfices, — moyens qui ne pouvaient être employés avec succès, principes d'après lesquels on ne pouvait agir plausiblement, que dans ces temps où la banque n'était plus une folie, mais une rage; où les lois naturelles de la circulation étant violées par le gouvernement lui-même, la porte se trouvait ouverte à toute sorte d'abus; où l'imprudence de quelques-uns avait encouragé la friponnerie des autres, au préjudice permanent de toutes les classes de la société.

Quant aux dépenses de la banque de Haleham, il n'était pas difficile d'y faire face. Le propriétaire de la maison se payait en charbon de son loyer et de ses réparations; c'était aussi du charbon que recevait Enoch Pye, pour les fournitures nécessaires de papeterie, de reliure

et d'impressions; en sorte qu'il ne restait que les taxes et les appointemens des employés, — encore une partie de ces appointemens demeurait-elle à la banque sous forme de dépôt. C'est ainsi que M. Cavendish atteignait le but qu'il s'était proposé, de recevoir le plus possible, et de donner le moins possible, excepté de ses propres *notes*. Il est à supposer que Cavendish n'était pas sans craindre de voir son crédit ébranlé, non par quelque circonstance qui suggérât à ses faciles cliens l'idée de se vouloir faire tous rembourser à la fois, mais par la surveillance que les autres banques devaient exercer sur la sienne.

Comme il était de l'intérêt de toutes les banques que le public continuât d'avoir confiance en elles, elles exerçaient naturellement les unes sur les autres une surveillance qui ne laissait pas que de devoir être gênante pour ceux qui ne se sentaient ni les reins solides, ni la conscience pure. Le voisinage des Berkeley était très désagréable aux Cavendish, quoiqu'il n'y eût pas de gens moins soupçonneux, moins portés à s'occuper de ce qui se passait chez les autres; telle était du moins la réputation de ces dames. M. Berkeley, quoique habile dans les affaires, et possédant une grande connaissance du monde, était si ouvert dans ses manières, si simple dans ses façons de parler et d'agir, que M. Cavendish n'aurait eu aucune peur de lui, n'eût été ce fait qu'il lui savait un fils qui jouissait de la plus haute réputation dans l'une des premières banques de Londres. Cavendish ne pouvait sans effroi entendre parler d'Horace, et redoutait plus que toute chose au monde les visites que ce jeune homme faisait de temps à autre à sa famille. Jamais, depuis qu'il s'était fixé à Haleham, il n'avait éprouvé terreur pareille à celle dont il fut frappé un beau jour de printemps, quand il apprit qu'on avait vu Horace des-

cendre de la diligence de Londres devant la porte de son père.

Les sœurs d'Horace ne s'attendaient guère plus à son arrivée que Cavendish. Il y avait quelque mystère dans cette visite dont il ne les avait pas prévenues, et dans une saison de l'année où il n'avait pas coutume de prendre de vacances, à en juger aussi par l'altération qu'elles lurent sur la physionomie de leur père. Cependant on eût dit que la présence d'Horace n'eût jamais été plus désirée. Fanny surtout avait besoin de son appui pour l'aider à refuser la main de M. Longe que son père non-seulement favorisait, mais qu'il semblait vouloir lui imposer. Quand il était de mauvaise humeur, il lui disait qu'elle ne savait guère ce qu'elle faisait de s'entêter à refuser un pareil établissement, et revenait à son ancien thème que ses filles feraient bien de se préparer à un revers de fortune. Quand, au contraire, il était dans ses jours de gaîté, il fatiguait Fanny de ses plaisanteries sur l'amour que M. Longe avait pour elle, et de l'énumération de toutes ses excellentes qualités. Il lui laissait voir, au milieu de ses protestations de ne jamais gêner ses enfans dans leur choix, qu'il ne lui pardonnerait point de rejeter définitivement la recherche de M. Longe. Melea et mistress Berkeley elle-même ne pouvaient rien que s'attendrir et espérer ensemble : Horace seul eût pu intervenir d'une manière utile. Etait-il venu dans ce dessein? c'est ce que ses sœurs se demandaient l'une à l'autre; ou bien était-il venu pour combattre les prétentions d'un autre adorateur d'autant moins favorisé de M. Berkeley qu'il l'était plus du reste de la famille? Melea se demandait avec étonnement s'il était possible qu'Horace fût venu pour demander compte à Henry Craig de ses visites trop fréquentes.

Ce fut un grand soulagement pour elle de voir Horace

la tête aussi pleine d'affaires qu'il paraissait l'avoir. S'il en avait été ainsi lors de sa dernière visite, elle s'en serait plainte; mais maintenant elle n'était pas fâchée de le voir quitter ses plates-bandes de jonquilles et d'hépatiques, pour répondre avec empressement à quelques questions de son père sur le prix actuel de l'or. Lorsque, pour la première fois de sa vie, elle avait redouté de se promener à cheval avec lui entre les haies d'aube-épine, et sur les dunes où ils avaient coutume de jouer étant enfans, elle se sentit tout-à-coup remise à l'aise, quand au point le plus intéressant de leur promenade, il sortit de sa rêverie pour lui demander dans quelle proportion relativement aux autres valeurs monétaires elle supposait que les *notes* de Cavendish se trouvassent dans les mains de la classe inférieure des habitans de Haleham.

Le fait est que quand Horace arriva, rien n'était plus loin de sa pensée que d'intervenir pour ou contre l'un ou l'autre des deux ecclésiastiques, quelque intérêt qu'il prît ensuite à la position de sa sœur quand il sut ce qui se passait. Le motif de son voyage avait été de communiquer à son père certaines circonstances qui semblaient indiquer que tout n'allait pas fort bien dans la banque de Cavendish; et aussi de donner son avis aux associés de la banque de D*** relativement à quelques fausses *notes* dont on leur avait récemment demandé le remboursement. Quand le père et le fils eurent fait diverses excursions à D***, et quand, pendant trois jours de suite, ils furent restés quatre heures dans la salle à manger, après qu'on les eut avertis que le thé était servi, les demoiselles commencèrent à concevoir de sérieuses inquiétudes de l'air préoccupé de leur père et de l'air rêveur d'Horace. Celui-ci s'en aperçut, et pressa son père de mettre toute sa petite famille dans sa confidence, lui représentant quel soulagement ce serait pour lui de pouvoir

ouvrir son ame à ses filles, quand son fils serait parti; et combien il était pénible pour sa mère de ne pouvoir parler de ce qui était à chaque instant sur le bord de ses lèvres à ses filles, avec qui elle passait ses journées entières. Il était difficile d'imaginer ce qui pouvait répugner dans cette confidence à M. Berkeley, lui qui avait coutume de parler ouvertement de ses affaires en présence de tous ses enfans indistinctement. Il fit quelques objections déraisonnables, — et demanda ce que de jeunes filles connaissaient aux affaires de banque, et quel intérêt elles pouvaient y prendre; — tellement que son fils demeura convaincu qu'il y avait quelque autre motif de cette réserve inaccoutumée. Ce motif, quel qu'il fût, céda à la fin, et Horace reçut la permission de leur dire tout ce qu'il jugerait à propos de la position des choses.

— Ne vous en allez pas, ma mère, je vous prie, dit-il à mistress Berkeley au moment où celle-ci se levait pour quitter la table après le dîner. Nous avons besoin de vous pour nous aider à expliquer à mes sœurs le sujet des longues conversations que nous avons eues depuis mon retour.

Ces dames reprirent immédiatement leurs places.

— Comme voilà Fanny effrayée! remarqua son père souriant; et Melea qui soutient son corset de ses deux mains, comme si elle s'attendait à voir un fantôme. De quoi avez-vous donc peur? mes chères enfans.

— De rien, papa; mais vous nous avez tenues si longtemps en suspens.... voilà tout. Nous pensions bien que vous ne voudriez pas nous cacher quelques mauvaises nouvelles; mais voici plusieurs jours qu'en vérité nous ne savions plus que craindre.

— Ne craignez rien, mes chères amies; car rien n'est arrivé de bien important, que je sache; et il pourrait me faire grand tort qu'on pût croire, à vous voir, qu'il

soit rien arrivé d'important. La banque ne va pas faire faillite, et je ne vais pas enfermer Fanny sous clef, parce qu'elle ne veut pas épouser M. Longe. Fanny fera à cet égard ce qu'elle jugera à propos, je ne lui parlerai plus de ce gredin-là.

Fanny fondit en larmes; et son père, au lieu de se mettre en colère, comme il avait coutume de le faire quand il était question de M. Longe, l'embrassa et lui dit qu'il était désespéré de l'avoir si long-temps rendue malheureuse, au sujet d'un misérable et orgueilleux intrigant, qui mériterait d'être mis au poteau comme un escroc qu'il était.

— Mon père! s'écria Melea, qui trouvait ce nouveau jugement sur M. Longe aussi extravagant, dans un sens, que le premier l'était dans un sens contraire.

— C'est peut-être beaucoup dire, reprit Horace. Ce qui ne fait pas question, c'est que cet homme ne soit indigne de Fanny; et je ferais tout au monde pour l'empêcher de l'épouser, si elle l'aimait; mais puisqu'elle ne l'aime pas, bien au contraire, ce n'est pas la peine de perdre nos paroles à nous occuper plus long-temps de lui.

Comme Horace avait appuyé sur ce dernier mot, Melea sentit le cœur près de lui manquer. Elle craignit que le tour d'Henry Craig ne fût venu. Son nom ne fut pas même prononcé. Son père la fit asseoir près de lui, lui passa le bras autour du cou et lui dit :

— Quant à vous, ma petite Melea, nous ne vous parlerons pas d'ici à quelques années de ces choses-là. Quand vous aurez vingt-cinq ans, comme Fanny, nous pourrons vous en tourmenter, comme nous venons de le faire pour elle; mais qu'est-ce qu'une jeune fille de votre âge a besoin de songer à une chose aussi grave que le mariage? Vous êtes trop jeune pour les soucis, ma

chère. Soyez gaie et heureuse quelques années encore, pendant que vous le pouvez; et rappelez-vous que ce n'est plus guère aujourd'hui que dans les romans que les jeunes filles se marient avant d'avoir vingt ans. Fiez-vous-en à la tendresse de vos parens, qui n'ont rien tant à cœur que votre bonheur; ils ne demanderont pas mieux que de vous marier quand le temps convenable sera venu et qu'il se présentera un parti convenable aussi.

Melea sourit tout en pleurant. Elle ne pouvait disconvenir que ce petit discours ne fût plein d'affection; mais il ne lui en paraissait pas moins tout-à-fait hors de place dans le cas où elle se trouvait; et elle ne pouvait s'en remettre à un autre du soin de juger quand le temps et la personne convenables seraient arrivés.

— Fanny est impatiente de savoir ce qui a si soudainement changé l'opinion que vous aviez de son amoureux, dit mistress Berkeley pour donner à Melea le temps de se remettre. A moins que vous ne vous expliquiez plus explicitement, elle va croire qu'on l'a positivement surpris la main dans la poche d'autrui.

M. Berkeley pensait que ce que venait de faire M. Longe ne valait guère mieux. Horace, qui avait des raisons particulières de prendre des informations sur la réputation des Cavendish et de toute leur coterie, avait appris que Longe avait contracté des dettes à l'université, et qu'il venait récemment d'en payer quelques-unes d'une manière curieuse. Non-seulement il avait insisté pour recevoir ses dîmes en nature, et ce qui pouvait lui être dû du reste en monnaie légale et métallique, — ce que, sans doute, il avait le droit de faire; mais il avait vendu ses guinées à 27 shillings (1) et ses dollars mêmes à six shillings, tandis que lui-même payait ses dettes en billets

1. 32 fr. 40 c. au lieu de 25 fr., leur valeur réelle.

de banque ; — en billets de la banque de son cousin, toutes les fois qu'il avait pu en passer.

— Misérable, très misérable conduite ! s'écria Horace, et conduite très illégale quant à ce qui regarde la vente des espèces monnayées ; toutefois c'est ce que font des gens qui se piquent de plus d'honnêteté, tentés qu'ils sont par l'état extraordinaire de la circulation. Ceux-là sont surtout à blâmer pour ces fraudes avilissantes, qui se sont fait un jeu des signes représentatifs de la valeur, et qui ont amené le système entier des échanges dans la situation fausse où il se trouve.

— Comment ce système en est-il venu là ? demanda Melea. Qui est-ce qui l'a faussé d'abord ? Nous n'y comprendrons jamais rien, si vous ne reprenez les choses dès le commencement.

— Dès le commencement, Melea ! dès le temps où les hommes échangeaient du blé contre des bouvillons, et des vêtemens de peaux d'animaux contre des cabanes d'osier ?

— Non, non ; nous pouvons très bien nous imaginer un état d'échanges, et nous avons entendu parler des différens essais de monnaie grossière en usage quand les peuples commencèrent à voir les avantages d'un signe représentatif servant de médium dans les échanges ; — des peaux d'animaux dans un pays, des coquilles dans un autre, et des blocs de sel dans un troisième. Nous savons que les peuples civilisés se sont accordés à employer les métaux, comme les meilleures matières monétaires, et que, pour s'éviter la peine d'examiner et de peser perpétuellement les espèces, on leur a donné un volume convenu, et une estampille particulière, pour en faire des signes représentatifs d'une valeur fixe.

— Et croyez-vous que les espèces métalliques conservent toujours réellement la même valeur, à supposer

qu'elles aient toujours le même poids et le même titre?

— Non certainement. Elles deviennent d'une valeur réelle plus ou moins grande, suivant la quantité dans laquelle elles se trouvent sur la place. Il en est des espèces métalliques comme de toute autre marchandise, leur prix dépend de la facilité ou de la difficulté qu'on a à s'en procurer. Et la raison, je suppose, pour laquelle l'argent est si bon marché maintenant, — c'est que nous avons sur la place une quantité de papier-monnaie en addition aux espèces métalliques que nous possédions avant; mais alors, je ne puis comprendre ce que sont devenues les espèces monnayées, s'il est vrai que nous ayons trop d'argent par suite de ce qu'elles se trouvent en circulation avec le papier.

— Les espèces monnayées sont allées à l'étranger, et au lieu d'elles, on a mis sur la place une plus grande quantité de papier-monnaie. C'est ce que prouvent deux circonstances: d'abord, que toutes les marchandises, l'argent excepté, ont haussé de valeur; secondement, que, malgré la guerre, nous avons plus de marchandises étrangères sur la place.

— Certainement, quand on donne moins de quoi que ce soit en échange pour une seule chose, cela prouve que cette chose est devenue plus abondante. Et ces marchandises étrangères dont vous parlez, je suppose qu'elles inondent le pays en échange de l'or que nous avons envoyé à l'étranger.

— Oui; avec une guinée on achète à l'étranger presque autant que l'on achetait il y a trois ans, tandis qu'en Angleterre on n'achète que la moitié moins, — à moins qu'on ne s'en défasse illégalement. On envoie nos guinées à l'étranger, et nous recevons des marchandises en retour.

Fanny dit qu'il lui semblait qu'il devrait être aussi

défendu par la loi d'exporter des guinées. Son père lui répondit que la loi le défendait en effet; mais qu'il y avait tant de chances de ne pas être pris, que l'espoir du bénéfice faisait braver à beaucoup la crainte de la pénalité, et que la plus grande partie des espèces frappées à la Monnaie était ainsi exportée. Il prit le journal du jour, il lui lut un article relatif à la saisie faite à bord d'un navire de Douvres, *the New-Union*, de Londres, à bord duquel on avait trouvé à la première inspection quatre mille cinq cents guinées [1]. Il y avait toute raison de croire que des sommes bien plus considérables y étaient renfermées dans quelques cachettes creusées exprès pour transporter de l'or. Horace parla aussi d'un vaisseau récemment arrêté, au moment où il quittait le port, à bord duquel on avait trouvé dix mille guinées [2].

— Quelle énorme dépense ce doit être, s'écria Fanny, que de frapper inutilement tant d'espèces métalliques. On dirait que les banquiers et le gouvernement travaillent sans cesse en sens contraire; les premiers émettant toujours plus de papier, pour faire sortir l'or du pays; et l'autre émettant toujours de nouvelles espèces pour déprécier la valeur du papier des banquiers.

— En émettant du papier-monnaie, observa Melea, il semble que nous ayons voulu jeter de côté le seul régulateur de la proportion qui doit exister entre l'argent et la marchandise. Quand nous n'avions que des espèces métalliques, nous étions à peu près sûrs que, dès que nous en aurions trop, l'excédant sortirait du pays pour aller acheter des marchandises étrangères; qu'au contraie dès que nous en aurions trop peu, il affluerait chez nous de l'étranger, pour acheter nos marchandises; mais

1. Un peu plus de 100,000 fr.
2. Environ 2,500,000 fr.

les *notes* de nos banquiers n'ayant point cours hors de l'Angleterre, nous pouvons en être inondés, et ne leur point trouver d'issues.

— Alors, reprit mistress Berkeley, soupirant comme par l'effet de quelque souvenir fâcheux, arrive une baisse de la valeur de l'argent, puis des lois pour empêcher que cette valeur ne baisse, et puis naturellement la violation de la loi.

— La loi! s'écria Melea, est-ce qu'il y a une loi possible pour empêcher que ce qui est très abondant ne devienne bon marché? Il me semble que le plus sûr et le plus court pour nos fabricans de lois eût été de détruire la surabondance, et de mettre ainsi le bon marché hors de question.

Horace se prit à rire, et lui demanda ce qu'elle pensait d'un gouvernement qui avait d'abord encouragé une émission illimitée de papier-monnaie en supprimant les limites antérieurement existantes, et puis avait solennellement déclaré que les *bank-notes* ainsi émises devaient continuer d'avoir, en dépit de leur quantité, la même valeur que le petit nombre d'espèces métalliques qu'elles étaient censées représenter. Melea répondit que cela lui semblait une impossibilité, une caricature du point extrême où la sottise humaine puisse arriver.

— Prétendez-vous, dit-elle, que, s'il y avait dans le pays cent livres sterling en or à échanger contre des marchandises, quatre-vingts de celles-ci disparaissant, et étant remplacées par cent quatre-vingts en papier-monnaie, ces deux cents livres sterling devront acheter chacune la même quantité de marchandises qu'elle achetait quand il n'y en avait que cent dans le pays?

— La déclaration du gouvernement se fonde précisément sur ce principe.

— Quelle prodigieuse absurdité! Mais c'est condamner

la moitié de l'argent à rester inoccupée, de superflu, tandis que toutes les marchandises seront échangées.

— Autant valait, ajouta Fanny, jeter cette moitié de la somme totale de l'argent dans le feu, avant que de commencer les échanges.

— Oui, si cet argent avait existé sous forme d'un amas commun; mais tant qu'il demeure propriété particulière, comment déciderez-vous de qui l'argent sera détruit?

— Ou qui sera condamné à ne point faire usage du sien?

— N'est-il pas à supposer, demanda Horace, que les acheteurs et les vendeurs feront toute espèce de compromis, prendront toute espèce de biais qui leur permettra de satisfaire leurs besoins réciproques; ou que les acheteurs éviteront d'acheter, s'il est possible, plutôt que de voir la moitié de leur argent demeurer inutile, par suite de l'intervention d'une loi qui ne profite à personne.

— Les acheteurs et les vendeurs feront un compromis amiable; le vendeur dira : vous aurez pour vos deux *notes*, d'une guinée chaque, trente shillings de marchandises, ce qui vous vaudra mieux que de ne recevoir rien en échange de votre seconde *note*, et ce qui vaudra mieux pour moi que de manquer l'occasion de vous vendre, puisque pour vos deux *notes* je ne me puis remplacer que de trente shillings de marchandises; et l'acheteur acquiesçant à ce marché, les *notes* continueront de circuler au taux de quinze shillings.

— Et cela au mépris des pénalités portées par la loi, dit mistress Berkeley, soupirant de nouveau.

— Il semble, répondit son mari, que la loi ait assez de crimes et de délits à punir, sans traiter comme tels des contrats qui, au bout du compte, sont régis par les lois naturelles de la distribution, et par la volonté des con-

tractans. Autant vaudrait attacher au pilori, à côté d'un voleur de moutons, un homme qui vend cher ses pommes de terre après une mauvaise récolte, que de mettre un homme à l'amende pour avoir reçu peu de marchandise en échange de son argent, au lieu de n'en avoir rien obtenu du tout. Votre mère pourrait vous parler de punitions autrement sévères qu'une amende, infligées pour ce crime imaginaire.

— Melea y renonce, à ce que je vois, mon père, dit Horace. Elle nous méprise comme de petits esprits. Tandis que nous nous donnons tant de peines pour maintenir et diriger la circulation de notre papier-monnaie, elle ferait, elle, un feu de joie de tous les billets de banque à mesure qu'ils y reviendraient. N'est-ce pas, Melea?

— Je ne vois pas pourquoi je prendrais ce parti extrême. S'il n'y avait pas de moyens de limiter la quantité du papier-monnaie, peut-être allumerais-je avec plaisir un pareil feu de joie; mais puisque un nombre limité de billets de banque nous épargne la dépense nécessaire pour manufacturer une plus grande quantité d'espèces d'or et d'argent, je ne vois pas pourquoi on ne ferait pas cette économie.

— Si la faïence et le verre pouvaient remplacer à tous égards la vaisselle plate, reprit Fanny, il serait plus sage de réserver notre or et notre argent pour en faire des montres et d'autres objets qui se confectionnent mieux avec les métaux précieux qu'avec toute autre matière. — A combien croyez-vous que se montent les frais des monnaies métalliques en Angleterre?

Horace répondit qu'il pensait que ces frais étaient d'environ un million pour chaque dix millions mis en circulation; c'est-à-dire que les dix pour cent que le métal eût rapportés, s'il eût été employé d'une manière productive, se perdaient quand on l'employait comme signe

représentatif, intermédiaire d'échanges. Toutefois ce n'était pas là la seule perte pour le pays; les espèces s'usent, elles se détruisent par accident; en outre la monétisation de l'or et de l'argent occupe bien moins de bras que leur emploi dans l'art du joaillier, de l'orfèvre, du doreur, etc. A supposer donc que la totalité des espèces métalliques s'élève en Angleterre à trente millions (sterling), on ne peut pas évaluer à moins de quatre les frais qu'elles coûtent au pays; or c'est une somme qu'il serait désirable d'épargner si on le pouvait faire honnêtement et sans danger.

— Puisque nous nous procurons les métaux au prix de nos produits naturels ou manufacturés, c'est une perte toute claire de les employer improductivement. La seule question me paraît donc être de savoir si les *bank-notes* peuvent nous offrir de bons substituts pour les espèces métalliques. Il me semble qu'une bonne administration pourrait leur conserver une valeur assez fixe. On pourrait par une convention générale leur faire représenter toutes les sommes, rondes ou complexes. Elles seraient bien plus aisées à transporter que les espèces métalliques; car une *bank-note* pour la somme la plus considérable ne pèse pas plus qu'une *bank-note* pour la somme la plus minime. Deux *notes* n'ont pas entre elles le même degré de ressemblance que deux pièces métalliques de la même valeur; mais la promesse de remboursement qui y est gravée, leur donnerait une sûreté équivalente. Quant à leur beauté et à leur durée, il n'y a pas beaucoup de bien à en dire.

— Quant à leur beauté, vous avez raison, car si un billet de banque tout neuf est une jolie chose en soi, il y a peu de choses plus laides qu'un billet de banque vieux, déchiré, couvert de sueur et de crasse. Mais, quant à leur durée, n'oubliez pas que ce n'est rien en comparaison de

celle d'une monnaie qui est en même temps une marchandise. Si un billet de banque se trouve brûlé, le pays ne perd rien. C'est un malheur pour celui qui en était actuellement détenteur, et un profit pour le sactionnaires de la banque qui l'avait émis.

— Comme une guinée qu'un homme laisse tomber dans la rue, et qu'un autre ramasse aussitôt; cette guinée n'est pas perdue, elle ne fait que changer de mains par accident. Cependant il me semble qu'il doit y avoir perte quand une *note* de cent livres sterling s'élève dans la cheminée sous forme de fumée.

— Pas du tout, répondit Horace; rappelez-vous ce que c'est qu'une *bank-note*. Qui est-ce qui constitue une *bank-note*, Melea?

— Il serait assez étrange que je ne susse pas ce que c'est qu'une *bank-note*, n'est-il pas vrai, mon père, depuis un an que vous nous en étalez tous les jours devant les yeux? D'abord il y a : « *Je promets de payer.* »

— Ne vous occupez pas des mots. Peu importent les mots dans lesquels la promesse est conçue.

— Une *bank-note* est une promesse de payer une somme définie; et elle doit être timbrée.

— Et payable à présentation. N'oubliez pas cette circonstance. C'est en cela que la *bank-note* diffère de tous les autres billets, de toutes les autres reconnaissances de dette. — Eh bien, maintenant, quelle est la valeur intrinsèque d'une *bank-note*? Sa production coûte si peu de chose, qu'elle est à peine calculable.

— Ce n'est au fait que la mise en circulation du crédit; or le crédit n'est pas au nombre des choses que le feu puisse détruire.

— Ce n'est que le signe représentatif de la valeur qui s'en va en fumée. La valeur reste.

— Où? Sous quelle forme?

— Cela dépend de la nature du papier mis en circulation. Avant que les *bank-notes* n'eussent pris le caractère qu'elles ont à présent; — quand elles n'étaient que de simples promesses de paiement, que les banquiers escomptaient à l'occasion, comme toute autre espèce de billets, les propriétés de ceux qui les avaient émises en répondaient, comme les marchandises de tout négociant qui paie en billets, et l'étendue de leur émission était déterminée par le crédit du banquier. Puis vint l'époque où toutes les *bank-notes* furent convertibles en espèces métalliques, à la volonté du détenteur; alors la valeur, dont les *notes* étaient les signes représentatifs, se trouvait dans les coffres du banquier, sous forme d'espèces d'or et d'argent. Quant à la valeur actuelle des notes de la banque d'Angleterre, émises depuis le *Restriction Act*, demandez à quelque autre où elle est déposée, et sous quelle forme; pour moi je n'ai pas la prétention de vous le dire. Tout ce que je sais, c'est que la seule sécurité que le public ait de recouvrer jamais cette valeur, est dans l'honneur des directeurs de la banque d'Angleterre.

— Qu'est-ce que c'est que ce *Restriction Act*? demanda Melea. J'en ai tant entendu parler, que son nom même me fatigue; et je n'ai aucune notion bien claire à ce sujet, si ce n'est qu'il a été passé en 1797.

— Au jour d'aujourd'hui, répliqua son frère, le 9 mai 1814, toute fille de banquier en Angleterre, devrait savoir par cœur la fameuse histoire du *Restriction Act* de 1797.

— Afin d'être prête à la catastrophe, murmura entre ses dents M. Berkeley, pour lequel ce sujet de conversation n'était pas le plus agréable du monde.

D'abord, qu'est-ce que c'est que la banque d'Angleterre? demanda Fanny. Je sais que c'est la banque du monde qui

reçoit le plus de dépôts, et qui émet le plus de billets; mais à qui appartient-elle? et comment s'est-elle formée?

— Elle est venue au monde un peu plus de cent ans avant la grande ère de son existence, l'époque du *Restriction Act*. Le gouvernement avait un grand besoin d'argent en 1694, il ouvrit un emprunt; ceux qui le souscrivirent reçurent huit pour cent d'intérêt, et 4,000 livres sterling[1] par an pour diriger l'affaire; de plus il leur fut octroyé une charte qui les érigeait en compagnie de banque, avec des priviléges particuliers.

— Il n'est permis à aucune autre banque d'être composée de plus de dix associés; n'est-ce pas là un des priviléges de celle d'Angleterre?

— Oui, ce privilége fut ajouté en 1708; il a déjà fait beaucoup de mal, et je crains bien qu'il n'en fasse encore beaucoup, d'ici qu'il soit aboli[2]. — La circonstance même qui avait donnée naissance à la banque d'Angleterre, la plaça, comme vous voyez, en rapports immédiats avec le gouvernement, sous la protection duquel elle a depuis continué d'exister. Sa charte a été renouvelée, chaque fois qu'elle a expiré; et elle a encore à courir jusqu'à un an d'avertissement après le 1er août 1833[3]. Le gouvernement et la banque se sont prêté secours l'un l'autre dans les momens difficiles; la banque prêtant de l'argent au gouvernement, et le gouvernement

1. 96,000 fr.

2. Quelques années après la date de cette conversation, c'est-à-dire en 1826, il fut permis à toute banque d'être composée d'autant d'associés qu'elle le jugeait à propos, pourvu que cette banque eût son siège à plus de soixante-cinq milles de Londres.

3. Cette charte a été renouvelée depuis 1833, avec des conditions moins onéreuses pour le trésor, et pour les particuliers.

imposant à la nation le *Restriction Act*, précisément au moment où la banque allait être forcée de suspendre ses paiemens. Le gouvernement lui accorda de plus la protection de ses forces militaires, lors des terribles émeutes de 1780.

— C'est fort bien : maintenant arrivons au *Restriction Act*.

— A l'époque mémorable de 1794 à 1797, la banque fut obligée de tirer de ses coffres bien plus d'argent qu'il n'était sûr et convenable de le faire. Nous étions en guerre ; il y avait des emprunts étrangers à souscrire ; on tirait du continent sur le trésor pour des sommes énormes, et le gouvernement demandait sans cesse des avances de plus en plus considérables, en sorte que la banque avait fait une émission prodigieuse de *notes*, et était presque à sec d'espèces monnayées, avec lesquelles elle avait promis de rembourser à présentation. C'était justement le moment où l'on s'attendait à l'invasion des Français ; chacun fut saisi d'une terreur panique ; on se précipita dans les bureaux des banques de province ; plusieurs ne furent pas en état de satisfaire à cette demande soudaine et générale de remboursement en espèces, elles faillirent. La panique s'étendit jusque dans Londres, et la banque d'Angleterre fut assaillie de tous côtés. Le samedi 25 février 1797, il n'y avait presque plus d'espèces dans les coffres de la banque ; et il y avait tout lieu de croire qu'il y aurait le lundi matin une bien plus effroyable demande de remboursemens. C'est en ce moment que le gouvernement intervint ; il publia une ordonnance le dimanche, qui défendait à la banque de rien payer en espèces métalliques jusqu'à ce que le parlement eût été consulté ; et ce fut la réponse que reçut le lundi matin la foule des créanciers désappointés.

— Je m'étonne, dit Fanny, que cette nouvelle n'ait

pas suscité une émeute aussi terrible que celle de 1780; c'est une si intolérable injustice, d'induire les gens à accepter de simples promesses de paiement à condition de recevoir des espèces monnayées à leur première demande, et puis de faire intervenir le gouvernement pour empêcher que cet engagement sacré ne soit rempli.

— Une émeute n'aurait pas servi à grand'chose, répondit Horace. Les choses en étaient arrivées à ce point, qu'il fallait que la banque faillît ce jour-là, ou qu'elle différât l'accomplissement de ses engagemens. Et dans ces circonstances, le *Restriction Act* était peut-être le meilleur expédient que l'on pût adopter. Toutefois personne ne soupçonnait que cette suspension dût se continuer jusqu'à ce jour. Nous voici en 1814, et la banque n'a pas encore recommencé à rembourser ses billets en espèces à présentation.

— Mais alors quelle garantie a-t-on que la banque n'inondera pas le pays de billets portant promesse de paiement, billets qu'elle ne pourra jamais payer?

— Aucune garantie quelconque, si ce n'est l'honneur de ses directeurs. Il y a tout lieu de croire que cette garantie est bonne; cependant dans une affaire de cette importance, il y a long-temps qu'on aurait dû en donner au public une meilleure encore.—Mais nous n'avons pas encore parlé du *Restriction Act*, nous n'avons encore parlé que de l'ordre du roi au conseil. — Aussitôt que le parlement fut assemblé, on nomma une commission pour examiner les affaires de la banque, et on les trouva en très bon état; en conséquence, le parlement décida qu'elle ne reprendrait ses paiemens en argent que six mois après la conclusion de la paix.

— Mais nous avons eu la paix depuis ce temps-là.

— Oui, et il est probable que nous l'aurons encore avant que la banque ne reprenne ses paiemens. Il est

bien plus aisé de cesser de payer en espèces que d'y revenir; et puis la responsabilité une fois détruite, la tentation est grande de se laisser aller à une émission surabondante, surtout quand on a gagné la confiance du public par la modération qu'on y a mise d'abord.

— Ainsi on y mit d'abord de la modération.

— Pendant trois ans, après le *Restriction Act*, les émissions furent si modérées, que les billets de la banque d'Angleterre étaient regardés comme valant un peu plus que l'or, et qu'ils jouirent même d'une petite prime. Après cela il y eut une émission plus abondante; ils perdirent de leur valeur, puis ils se relevèrent, et depuis ce moment leur valeur a toujours été flottante, mais au bout du compte toujours déclinant.

— Et quelle est à présent la valeur des *notes* de la banque d'Angleterre?

— Moindre qu'elle n'a jamais été. Déjà en 1810, le parlement avait déclaré qu'il en avait été fait une émission excessive, et recommandait de retourner aux paiemens en argent dans deux ans; quatre se sont écoulés, on n'a pas repris les paiemens en espèces, et la dépréciation des *bank-notes* va toujours croissant.

— Cela tient en partie, je suppose, à l'accroissement du nombre des banques de provinces?

— A l'époque du *Restriction Act*, il y en avait moins de trois cents; il y en a aujourd'hui plus de sept cents.

— Est-ce qu'il y en a effectivement besoin d'un si grand nombre?

— C'est ce que nous verrons bientôt, murmura M. Berkeley. Je doute fort que d'ici à un an il en reste les deux tiers. — Oh oui, vous avez raison, mes filles, de paraître effrayées. La confiance est déjà ébranlée, je puis vous le dire; et vous pouvez prévoir vous-mêmes ce qu'il arrive quand une banque commence à perdre son crédit.

— Si l'évènement réalise ces terribles appréhensions, mon père, ne l'attribuerez-vous pas à ce que la banque d'Angleterre a été autorisée à suspendre ses paiemens en espèces?

— Cette autorisation a été la première chose qui ait détruit la balance de l'argent, balance que nous aurons bien de la peine à rétablir. Avant cette époque, la banque et ses cliens se faisaient réciproquement contre-poids, comme l'or et le papier quand ils sont réciproquement convertibles. Comme le chiffre des bénéfices de la banque dépend de celui de ses émissions, le public est toujours sûr d'avoir assez de signes représentatifs, tant que les affaires suivent leur cours naturel. — D'un autre côté, le public était toujours sûr qu'une émission trop abondante de billets amènerait des pertes pour la banque; une émission trop abondante de papier fait hausser le prix de l'or, et fait que les détenteurs de billets s'empressent de se les faire rembouser, ce qui, par contre-coup, force la banque à acheter de l'or à perte et à faire frapper assez d'espèces pour retirer de la circulation la surabondance de billets qu'elle y avait jetés. Maintenant, la loi qui lui a permis de ne plus payer en espèces métalliques a détruit le frein salutaire qui faisait la sécurité du public. Il est plus sûr que jamais d'avoir assez de signes représentatifs de la valeur; mais il n'existe plus rien qui le garantisse du danger d'en avoir trop. Témoin l'état présent de notre système monétaire.

— Si seulement, reprit Melea, nous pouvions inventer une garantie quelconque contre une émission excessive de *notes*, nous pourrions nous passer d'une monnaie métallique, ou, au moins, d'une monnaie d'or; mais puisqu'il n'est pas probable qu'on trouve une semblable garantie, il faut bien que nous continuions à avoir un système mixte de monnaie métallique et de papier-mon-

naie. Quel malheur qu'on ne puisse épargner une telle dépense!

— Cela paraît d'autant plus désagréable, quand on songe à la perte occasionée par la manie de thésauriser. Qui songerait à thésauriser du papier-monnaie?

— Certainement on thésauriserait le papier, si l'on n'avait pas d'autre monnaie.

— Fort bien; beaucoup de gens enterrent leur or, — sans compter mistress Parndon. Combien d'années ses guinées seront-elles demeurées inutilement enfouies quand elle mourra! car je ne pense pas qu'elle veuille s'en séparer avant sa mort. Elles auraient pu se doubler peut-être d'ici là, si elles avaient été employées d'une manière productive au lieu d'être enterrées dans son jardin, sous son plancher, dans sa paillasse, ou dans toute autre cachette.

— J'allais vous demander, dit Horace, comment il se fait qu'elle ait laissé savoir qu'elle thésaurisait : mais il paraît que vous ne connaissez pas sa cachette.

— Bon Dieu! s'écria Fanny, tout ce qu'Hester elle-même en sait, c'est que sa mère amasse des guinées quelque part; et elle n'en a parlé qu'à quelques amis particuliers comme ma sœur et moi.

— Alors les Cavendish ne sont pas sur la liste de ses amis particuliers, dit Horace, autrement ils auraient mis bon ordre à cette manie de thésauriser. M. Cavendish trouve fort mauvais qu'on garde en terre des guinées à vingt milles autour de sa banque.

Melea fut frappée de l'accent et du geste de son frère en prononçant le nom de Cavendish. Il y avait mis quelque chose de plus que la gaieté méprisante avec laquelle toute la famille avait coutume de parler de cet homme.

— Horace, dit-elle, je ne vous ai jamais soupçonné

jusqu'ici de haïr personne ; mais maintenant je suis persuadée que vous haïssez M. Cavendish. Je voudrais que vous disiez pourquoi ; car j'aime mieux penser mal de lui que de vous.

— Oui, ma chère, je vous dirai pourquoi ; et c'est ce dont nous voulions vous parler cet après-dîner.

M. Berkeley paraissait mal assis dans son fauteuil, et sa femme le regardait d'un air inquiet, tandis qu'Horace racontait que les propriétaires de la banque de D***, s'étant aperçus depuis quelque temps que de fausses *notes*, imitées des leurs, circulaient, avaient fait prendre secrètement des informations qu'Horace s'était chargé de diriger, afin de mettre un terme à cette fraude coupable; que ces recherches avaient si bien réussi, qu'ils avaient découvert les auteurs du crime.

— Oh! mon dieu! s'écria Fanny en gémissant, encore un jugement et une exécution.

Son frère l'assura qu'il n'y aurait rien de semblable. Dans un moment où le crédit des banques avait déjà assez de peine à se soutenir, il eût été imprudent de l'ébranler encore, en publiant qu'il n'y avait pas une entière confiance à avoir dans les billets qui circulaient sous leur nom. Les associés de la banque de D*** avaient donc tenu profondément secret que leurs *notes* eussent été contrefaites.

— Quelle est la conséquence de ces *notes* pour ceux qui s'en trouvent détenteurs?

— Rien. Nous les payons à présentation, sans faire aucune observation.

— Mais quelle perte pour la banque, s'il en a été beaucoup fabriqué!

— J'ai moi-même remboursé ce matin en espèces deux fausses *notes* de cinq livres sterling, et une de dix, dit M. Berkeley, soupirant. Cependant mieux vaut supporter

cette perte, surtout quand on peut y mettre un terme, que de compromettre le crédit de la banque.

— Vous êtes donc sûrs d'avoir découvert les faussaires.

— J'ai vu embarquer le principal auteur pour l'Amérique avant mon départ de Londres; et ses complices savent que nous avons l'œil sur eux. La seule chose douteuse, c'est de savoir si nous pouvons nous en rapporter à leur dire quant au nombre de fausses *notes* émises. Dans un mois nous saurons à quoi nous en tenir.

—Est-ce que toutes vos *notes* vous reviennent en quelques semaines, mon père? demanda Melea. Je croyais qu'elles restaient dehors des années entières. Pour mon compte, j'ai plusieurs *notes* de la banque de D*** qui ont plus d'une année de date.

— Oui; il y en a quelques-unes maintenant en circulation qui appartiennent à la première émission qui a eu lieu depuis que je me suis rendu associé; mais celles-là nous sont rentrées et ont été émises de nouveau. Nous comptons que la plupart des *notes* nous reviennent toutes les six semaines.

— Vous ne vous figurez pas, je suppose, dit Horace, que l'on émette chaque fois des *notes* toutes neuves? Pourquoi la banque ne se servirait-elle pas de celles qui lui rentrent, aussi long-temps qu'elles peuvent durer?

— Je ne croyais pas que le timbre pût servir plus d'une fois.

— Le fisc concède cette permission aux banquiers moyennant une licence, qui se paie trente livres sterling[1], et doit se renouveler tous les ans. La banque d'Angleterre fait seule exception à cette règle; elle a fait un compromis avec l'administration, et, au lieu des droits de timbre, elle lui verse tant par million de livres sterling

1. 720 fr.

pour lesquelles elle émet ses *notes*. C'est précisément sur ce point que nous espérons avoir prise sur Cavendish; il n'a pas renouvelé sa licence dans le délai prescrit.

— Comment! vous espérez avoir prise sur lui? s'écria Fanny avec une certaine indignation. En quoi cela vous regarde-t-il? C'est l'affaire de l'administration du timbre, non la vôtre. Occupons-nous de ce qui se passe chez nous, sans nous mêler de ce qui se passe chez nos voisins.

— Et de plus, ajouta Melea, qu'est-ce que devient le crédit général des banques, dont vous disiez tout à l'heure qu'il fallait prendre un soin extraordinaire de ne le pas ébranler? Compromettez le crédit de la banque de Cavendish, et, suivant vos propres doctrines, vous compromettez jusqu'à un certain point celui des autres.

Fanny et Melea se regardèrent d'un air chagrin; leur frère le remarqua et dit sans s'émouvoir:

— Ce n'est point dans un esprit de vengeance que nous allons agir contre Cavendish. Il importe à l'intérêt public que cette banque soit fermée, tandis qu'il reste encore quelques chances qu'elle puisse remplir ses obligations. Si elle dure encore un an, — je vous le dis en confidence et dans notre petit intérieur, — il est impossible qu'elle ne saute pas, et n'entraîne pas la ruine de la moitié des habitans d'Haleham. Si l'on peut susciter à temps à Cavendish des embarras, — que du reste il s'est attirés lui-même, — de manière à le forcer à quitter la banque, pour ne s'occuper que de ses autres branches de commerce, il est possible que ceux qui ont eu confiance en lui recouvrent leur argent, et que le crédit général des banques n'éprouve pas le choc qui serait la suite inévitable de sa faillite.

— Quelle est la pénalité?

— Une amende de cent livres sterling pour chaque

émission de *notes*, postérieure à l'expiration de la licence. Je m'occupe à découvrir maintenant quelles sont les émissions que Cavendish a faites depuis l'expiration de la sienne. Je crois que nous le trouverons passible d'une somme assez forte pour le décider à fermer sa banque par compromis, sans toutefois le ruiner, encore que je n'imagine pas qu'il fallût une grosse amende pour cela.

— Quelle vilaine besogne vous avez entreprise là! s'écria Melea.

— Très désagréable, il n'y a pas de doute; mais la conduite de Cavendish envers la banque de D*** mérite la punition la plus sévère que nous puissions lui infliger. Il a eu bien avant nous connaissance de nos fausses *notes;* non-seulement il ne nous en a pas avertis, mais il a été répéter cette nouvelle à l'oreille partout où il a cru qu'elle serait de nature à nuire à notre crédit, suffisamment pour que les gens répugnassent à prendre nos *notes*, mais sans amener un choc violent dont il aurait pu ressentir lui-même le contre-coup. Il s'est bien gardé d'insinuer aucun doute sur la solvabilité de notre maison; mais il a dit à qui a voulu l'entendre que nos *notes* avaient été contrefaites avec tant d'habileté qu'il était presque impossible de distinguer les bonnes d'avec les fausses.

— Comment donc a-t-il pu savoir avant les associés eux-mêmes que les *notes* de la banque de D*** avaient été contrefaites? demanda Melea. Ni son père, ni son frère ne purent le lui expliquer.

— Et les faussaires, reprit Fanny, peut-on vous demander qui ils sont et comment vous les avez traités?

— Non! répondit son frère, vous ne saurez rien à cet égard. Nous nous sommes engagés à n'en rien dire, même dans nos familles. Mieux vous vaut ne connaître aucun détail; c'est une bien triste histoire, et elle ne pourrait vous faire que de la peine.

Toute la compagnie demeura un moment en silence. Les deux demoiselles regardèrent les pâles rayons de la lune se refléter sur la pelouse ; toutes deux réfléchissaient sur les rapports que Cavendish pouvait avoir avec les faussaires. L'absence de toute réponse à la question de Melea semblait indiquer qu'il était pour quelque chose dans cette sale affaire ; cependant, il était indubitablement de l'intérêt de tous les banquiers, de ceux surtout qui ne se sentaient pas trop solides, de faire une guerre à mort à tous les faussaires.

Fanny crut qu'il valait mieux dire ce qu'elle avait dans l'esprit, déclarant toutefois qu'elle ne le faisait pas pour satisfaire une vaine curiosité, et qu'elle ne demandait pas de réponse, à moins que son frère ne pensât pouvoir lui en faire une sans inconvéniens.

Horace fut charmé qu'elle eût parlé, puisqu'il pouvait lui assurer qu'il faudrait qu'un banquier fût au moins aussi stupide que fripon pour entretenir des rapports avec des faussaires, et que, s'il eût été prouvé que Cavendish en avait eu, il eût été bien autrement traité qu'on ne s'apprêtait à le faire. Les charges contre Cavendish semblaient donc se réduire à beaucoup de légèreté dans la conduite de sa banque, et une misérable jalousie contre celle de D***.

— Maintenant promettez-moi, dit Horace à ses sœurs, que vous ne vous figurerez pas être menacées des désastres les plus horribles, s'il arrive que mon père et moi nous ayons quelque conférence ensemble, sans vous admettre immédiatement dans notre conseil. Promettez-moi.....

Il s'arrêta quand il vit les yeux de Melea baignés de larmes.

— Ma chère enfant, continua-t-il, je n'ai pas eu l'intention de vous blesser. Il ne m'est pas venu dans l'idée

que ni vous ni Fanny puissiez être jalouses, ou que vous eussiez assez de vanité pour vous offenser. Tout ce que je voulais dire, c'est que vous avez été toutes deux beaucoup trop alarmées cette fois-ci, et que je serais désespéré que vous le fussiez autant une autre fois. Savez-vous bien que vous ne m'avez pas regardé en face depuis mon arrivée, et je ne sais trop si vous seriez même dans le cas de le faire en ce moment.

Melea répondit en levant sur son frère des yeux pleins d'affection et de confiance. Elle avait aussi ses plaintes à faire, ou plutôt ses explications à donner. Comment Fanny et elle pouvaien-t-elles éviter de se livrer à des conjectures et à des appréhensions, quand Horace avait à peine répondu à la moitié de leurs questions, ou s'était à peine informé de la moitié de ses anciennes connaissances, quand il ne paraissait plus prendre aucun intérêt aux lieux, aux animaux, aux plantes qu'il aimait autrefois, et, qu'en son absence, elles avaient aimés à cause de lui? Et puis, ajouta Fanny, l'air inquiet et le silence extraordinaire de maman pendant des matinées entières.

— A mon tour, dit M. Berkeley, qu'est-ce que vous avez à me reprocher? Avez-vous compté combien de signes de mauvaise humeur j'ai donnés cette semaine.

— Il eût été plus aisé de compter le nombre de fois que vous avez souri, répondit Melea; mais si vous vouliez seulement.....

— Je finirai votre phrase, ma chère, reprit Horace, qui la voyait hésiter. Si vous vouliez seulement ouvrir votre ame à vos filles, autant que la prudence le permet, elles trouveraient moins pénible d'apprendre directement un malheur de votre bouche, que d'avoir à le conjecturer par l'état de tristesse où elles vous verraient. En effet, mon père, je crois qu'une telle confidence vous donnerait de la force et du soulagement.

— Autrefois elles se plaignaient quand je leur disais quelquefois qu'il fallait qu'elles se préparassent à vivre de leur travail.

— Non pas de ce que vous nous le disiez : il n'y aurait que de l'affection à nous le faire savoir le plus tôt possible; mais....

— Mais vous ne saviez jamais ce que vous deviez en croire; — est-ce cela? Dites-le donc.

—Nous aimerions à connaître l'étendue des changemens survenus dans votre fortune, quand il en surviendra. Nous en serions plus prêtes à les supporter.

— Vous vous êtes terriblement préparées ces jours derniers. L'une faisant de l'allemand et de l'italien toute la journée, l'autre de la musique, et toutes deux étudiant l'éducation à qui mieux mieux.

C'était un sujet de conversation qu'Horace ne pouvait souffrir. Il frémit de le voir introduire, encore qu'il vît bien cette fois que son père plaisantait, et qu'il sût que ses sœurs, comme toutes les jeunes personnes, s'abandonnaient plus entièrement à une idée nouvelle que la raison ne l'aurait voulu. Ce fut en vain que Melea observa que le travail auquel elles se livraient maintenant ne pourrait jamais leur nuire, quelque situation que le sort leur réservât dans la suite; il ne fut à l'aise que lorsqu'il lui eut entendu mentionner le nom de Lewis, cet enfant qu'elles attendaient des Indes Orientales, et qu'elle expliqua comment Fanny et elle-même désiraient contribuer à son éducation. Toute la famille souhaitait garder Lewis à Haleham, et si les leçons qu'il recevrait de ses cousines à la maison, jointes à celles qu'il recevrait dans un externat, pouvaient suffire, cela vaudrait beaucoup mieux pour tout le monde que de l'envoyer dans une pension à cent milles de distance. Ce plan de répétitions générales expliquait très-bien l'empressement de

Fanny à cultiver l'allemand; mais quel avantage Lewis devait retirer de la musique que faisait Melea, c'est ce qu'on avait oublié d'expliquer.

Cette soirée fut la plus belle du printemps, aux yeux de Fanny et de Melea. La banque n'avait essuyé qu'une perte au lieu d'être au moment de sauter. Elles n'entendraient plus parler de M. Longe, et, d'un autre côté, Horace n'avait témoigné aucune intention de chercher querelle à Henry Craig. Le soleil couchant était certainement un des plus beaux de l'année; jamais les violettes n'avaient exhalé un aussi doux parfum, et même M. Berkeley, donnant le bras à ses deux filles, reconnaissait que le bosquet de roses qu'il avait imaginé et qu'elles avaient soigné, lui semblait l'endroit le plus délicieux où il se fût assis depuis le temps où il jouait dans le jardin de sa mère, dont il parlait toujours avec émotion quand il était question de son enfance. La nature ne parut pas si extraordinairement belle à mistress Berkeley et à son fils. Ils n'avaient été soudainement débarrassés du fardeau d'aucune appréhension : ce qu'ils avaient craint, ils le craignaient encore; mais, après tout, c'était une belle soirée de mai, et ils se promenèrent dans le verger jusqu'à ce que la lumière qui s'échappait à travers les rideaux du salon les avertît qu'on les y attendait.

CHAPITRE V.

MARIS ET FEMMES.

M. et mistress Cavendish furent, à cette époque,

tourmentés d'une crainte, qui n'était pas sans fondement, celle de perdre leur popularité, — et avec elle tout ce qu'ils possédaient. Ils savaient que dans une petite ville on est prompt à remarquer quand les amitiés se refroidissent, quand la confiance mutuelle s'altère; ils craignaient donc que, dès qu'on aurait observé que le recteur ne montait plus deux ou trois fois à cheval par semaine, pour faire visite à M. Berkeley, et qu'on ne voyait plus les deux banquiers s'arrêter pour causer ensemble dans les rues, on ne se mît à chercher quelles pouvaient être les causes de ces changemens. Ils avaient peu d'espoir que leur réputation pût tenir long-temps une fois mise en opposition avec celle de la famille Berkeley, qui habitait depuis si long-temps le pays, et qui, depuis si long-temps, y était respectée. Mistress Cavendish tirait tout le parti possible du petit nombre de rapports qui existaient entre elle et les dames Berkeley. Quelque part qu'elle se trouvât, elle était toujours horriblement pressée, parce qu'elle allait montrer ceci à mistress Berkeley, dire cela à miss Berkeley, ou consulter sa chère Melea sur telle ou telle chose. De quelque lieu que ce fût, elle était invariablement sûre de voir les Berkeley qui se rendaient chez elle, et elle n'en sortait jamais sans trembler qu'ils ne vinssent en son absence. On encouragea les enfans à épier l'ombre d'une invitation, et on ne les gronda plus quand ils manifestaient l'envie d'aller jouer dans les berceaux, cueillir les fraises ou manger quoi que ce fût qui se trouvait dans le jardin des Berkeley. Ils y étaient souvent invités, parce que Fanny et Melea prenaient du plaisir à en faire aux enfans, même les plus désagréables, encore qu'elles n'aimassent ni leur mère ni leur gouvernante. Toutefois, si elles laissaient passer huit jours sans les inviter, elles étaient sûres, le huitième jour, de voir une procession

se diriger vers leur maison, savoir : miss Egg, portant un petit panier sous le bras, ou un petit sac, sous prétexte de quelque petit présent, — un fromage à la crème, une douzaine d'éperlans sortant de l'eau, un nouveau patron de broderie, ou peut-être une nouvelle walse allemande. Des deux côtés de miss Egg, plusieurs files de chapeaux et de casquettes de différentes tailles annonçaient l'approche d'une armée entière de mangeurs de fraises. A l'arrière-garde, la pauvre Rhoda, accablée déjà de chaleur, portait un enfant lourd et criard, à moitié couché sur son épaule, avec cette agréable perspective devant elle que, quand elle aurait appris à cet intéressant jeune homme à se servir un peu plus de ses jambes et un peu moins de ses poumons, on lui en confierait un autre qui deviendrait tout aussi lourd et aussi turbulent. Le reste de la troupe était scandalisé de voir que chaque fois Rhoda était la première dont on s'occupât; qu'à peine entrée sous le vestibule, on l'y faisait asseoir, que Melea la débarrassait de son enfant, tandis que Fanny lui apportait une assiette de fruits, qu'on laissait les autres visiteurs aller offrir leurs complimens à mistress Berkeley dans la salle à manger, et lui parler de la chaleur et du beau temps jusqu'à ce que les jeunes demoiselles fussent prêtes à les conduire dans les bosquets et dans le verger. Ces visites devenaient d'autant plus désagréables aux Berkeley qu'ils étaient sûrs que ce que chacun d'eux pourrait dire serait cité avec son nom en toutes lettres vingt fois le lendemain, et que tout Haleham en serait régalé avant la visite suivante. Cependant ils étaient patiens, trop patiens et trop bons comme l'évènement le prouva; car cette bonté envers leurs enfans fit espérer aux Cavendish qu'elles consentiraient à se rendre par invitation chez les parens, ce qui leur donnerait un air d'intimité.

M. et mistress Cavendish tombèrent d'accord que le moment était favorable pour une tentative qui devait leur rapporter beaucoup de popularité, tandis que M. Berkeley était absent pour quelques jours, qu'il n'était pas probable qu'on entendît parler d'Horace, et avant que l'affaire de la licence n'éclatât. M. Cavendish avait acheté un assez joli domaine au nom de sa femme : l'anniversaire du jour de leur mariage approchait, et il serait charmant de donner une fête champêtre, au milieu de laquelle le tendre époux présenterait les titres de propriété à son épouse doucement surprise, entourée de leurs nombreux enfans, témoins enchantés du spectacle moral de cette affection conjugale. L'idée était charmante en effet de tous points, car comme la fête se donnait en l'honneur de mistress Cavendish, il n'était pas à supposer que mistress Berkeley et ses filles pussent se dispenser d'y assister, surtout quand on leur dirait que M. Longe était actuellement à Brighton.

Cependant les Berkeley, et bien d'autres, trouvèrent moyen de décliner l'invitation sous divers prétextes. Ce fut une fête manquée; et jusqu'au moment où la partie la plus pauvre de la compagnie arriva, il n'était pas bien décidé si la fête après tout ne changerait pas de caractère, et si au lieu d'y jouer un drame de tendresse conjugale, on ne ferait pas mieux d'en jouer un de bienfaisance champêtre.

Le dîner des pauvres gens était déjà dans la marmite, et les tables dressées sous les arbres; la grange était disposée pour servir de salle de bal aux fils et aux filles des boutiquiers. Ces deux parties du programme devaient nécessairement s'exécuter; mais, quant à la salle préparée pour les hôtes du premier rang, il était bien à craindre qu'elle ne restât vide; et il y avait peu de plaisir pour un mari à faire cadeau d'un domaine à sa femme au jour

anniversaire de leur mariage, s'ils ne devaient avoir pour spectateurs que des gens de la classe pauvre, ou tout au plus de la classe moyenne. Toutefois il était sûr que M. Craig viendrait; il était sûr aussi qu'il raconterait aux Berkeley ce qui se serait passé, et la chose ne pouvait manquer de produire un bon effet. Cette considération trancha la difficulté. Le présent fut offert avec tendresse, et reçu avec ravissement. L'époux embrassa, l'épouse pleura, les enfans s'étonnèrent, la plupart des spectateurs admirèrent, et ceux qui n'admirèrent pas applaudirent, — le tout conformément au programme. Suivant la prière qui lui en avait été faite, M. Craig présenta aux dames Berkeley les complimens affectueux de mistress Cavendish, et les regrets que leurs tendres cœurs eussent perdu le plaisir de sympathiser avec elle dans cet heureux jour; M. Craig ajouta, de son propre fonds, qu'elles étaient encore à même de sympathiser avec elle, si elles le désiraient, la chose n'étant pas encore terminée. Il avait quitté la fête de bonne heure, sous prétexte de faire le tour par chez les Berkeley pour s'acquitter de son message.

— Jusqu'à quelle heure devons-nous sympathiser? demanda Fanny. Est-ce qu'elle a l'intention de faire durer son bonheur jusqu'à minuit?

— Les danseurs ont certainement le projet de faire durer le leur jusque-là. La grange est pleine, et toute la maison supérieurement illuminée. Si vous voulez venir, Melea, seulement jusqu'à la grille, avec moi, vous verrez à travers les arbres, les verres de couleur, bleus, verts, rouges, etc. Ce n'est pas souvent que l'on voit à Haleham des illuminations en verres de couleur.

— Merci; mais quelque jolis que soient les verres de couleur en d'autres circonstances, ils sont trop artificiels

dans un paysage comme celui que l'on voit de la grille blanche.

— Alors venez admirer des lumières qui ne sont pas peintes. Le ciel est plein d'étoiles, et je n'ai jamais vu les vers luisans briller d'un aussi vif éclat.

— Des vers luisans! Y a-t-il des vers luisans? s'écria Melea. Mais mistress Berkeley voulait encore quelques détails sur la fête, et demanda si tout le monde n'y était pas.

— Tout le monde, Madame! il n'y a personne.

— C'est la première fois, dit Fanny, que je vous ai vu ne regarder comme quelqu'un que les *gentlemen* et leurs femmes. Qui est-ce donc qui danse dans la grange, s'il n'y a personne?

— La grange même est pour ainsi dire déserte pour moi. Ceux auxquels je m'intéresse le plus n'y étaient pas ou y étaient mal à l'aise.

— Qui? les Martin?

— Je savais d'avance qu'ils y étaient venus à contre-cœur, en sorte que je n'ai trouvé aucun plaisir à les y voir.

— Fort bien! et le vieil Enoch Pye —

— S'en est allé aussitôt que le dîner a été desservi, quoiqu'on l'eût choisi pour présider une table.

— Il s'en est allé! et qu'est devenue alors la pauvre mistress Parndon? L'a-t-elle suivi à temps pour prendre son bras?

— Elle n'y était pas; et j'imagine que c'est là la raison du brusque départ du vieil Enoch. Je crois qu'un voisin lui a dit qu'il lui était arrivé quelque malheur.

— Qu'est-ce donc? Que lui est-il arrivé? s'écrièrent à la fois toutes ces dames, qui éprouvaient infiniment plus de sympathie pour mistress Parndon et sa fille Hester, que pour mistress Cavendish.

Tout ce que savait Henry, c'est que mistress Parndon avait reçu quelque mauvaise nouvelle de Londres, par le courrier de ce jour. Son intention était d'aller le lendemain matin savoir ce que c'était, et voir s'il pouvait rendre quelque service, à moins que Melea, qui était plus avant dans la confiance de la veuve, ne voulût entreprendre cette tâche. Henry était persuadé que Melea la consolerait mieux, et il viendrait le lendemain matin savoir si l'on avait besoin de ses avis ou de ses services. Ce plan fut facilement adopté, car c'était une chose généralement reconnue, qu'après sa fille, il n'était personne à qui mistress Parndon s'ouvrît plus volontiers qu'à sa chère miss Melea, — toujours excepté son vieil ami M. Pye.

Mistress Parndon était seule, et travaillait à son ordinaire, quand Melea entra dans son petit parloir, qui n'était plus décoré de fleurs naturelles, comme il l'était quand Hester habitait la maison; toutefois cette pièce n'était pas sans ornemens, puisqu'elle était tapissée des dessins de feu M. Parndon et de ceux de sa fille; mais, à cette exception près, tout y respirait la parcimonie au moins autant que la propreté. Le morceau de drap qui recouvrait le plancher ne remplaçait que misérablement un tapis, même au milieu de l'été; c'était un composé de lisières et de rognures achetées chez trois tailleurs différens, et réunies de la manière la plus bizarre en un tout par l'aiguille industrieuse de la vieille. Les fenêtres étaient sans rideaux, ceux d'hiver ayant été brossés et serrés; et la maîtresse du logis ne voyant aucune utilité à des rideaux de mousseline, qui n'avaient été, disait-elle, qu'un pur caprice d'Hester; en sorte que la mousseline avait été employée à recouvrir les tableaux, le miroir, et le petit cabaret de porcelaine, afin de les préserver des mouches dans l'été, et de la poussière du foyer

dans l'hiver. Même le tabouret de la veuve, que jamais ne touchaient que des pantoufles exemptes de toute souillure, n'en n'était pas moins recouvert d'une toile. Tout était recouvert chez elle, à l'exception de son panier à ouvrage, sur lequel étaient entassés des chemises et des bas de fil, dont l'amas lui venait jusqu'à l'épaule.

Elle leva les yeux avec empressement quand la porte s'ouvrit; mais un nuage passa sur sa figure quand elle vit que ce n'était que Melea; toutefois elle l'invita d'un air affectueux à s'asseoir auprès d'elle.

— Il faut que vous continuiez votre ouvrage, exactement comme si je n'y étais pas, dit Melea.

La veuve se remit immédiatement à coudre, et lui fit observer qu'elle avait effectivement beaucoup d'ouvrage devant elle.

— Autant que quand votre fils et votre fille étaient enfans, et qu'ils usaient leurs vêtemens à se rouler par terre, ou à grimper aux arbres. Est-ce qu'Hester vous envoie les chemises de son mari à faire et à racommoder?

— Elle le pourrait bien, répliqua la veuve, car elle est forcée de dessiner beaucoup actuellement; mais tout ce que j'ai pu en obtenir, c'est de me laisser travailler pour Philip; encore n'a-t-elle consenti à m'envoyer que le linge neuf, et non pas les raccommodages. Ce que vous voyez n'est pas à lui.

L'œil curieux de Melea semblait demander à qui c'était; la veuve le comprit et répliqua d'un air honteux que M. Pye n'avait au monde que sa blanchisseuse pour prendre soin de son linge, et il était si propre, si minutieux, qu'enfin il avait permis que sa vieille amie vînt une fois par semaine en passer l'inspection, et voir ce qui avait besoin d'être raccommodé. Elle était sûre, ajouta-t-elle, que Melea n'y voyait aucun mal.

Celle-ci répondit qu'elle n'y voyait pas le plus petit

mal du monde. C'était une chose agréable que de voir de vieux amis se rendre service l'un à l'autre, — surtout deux vieux amis que la Providence semblait avoir abandonnés à leurs soins réciproques. Elle ne savait ce que serait devenu M. Pye sans mistress Parndon, et ne doutait pas que celui-ci ne lui rendît d'utiles services à son tour. La veuve sourit, secoua la tête, et observa qu'en effet Enoch avait besoin de quelqu'un qui prît soin de lui. Il devenait tout-à-fait sourd, le pauvre homme, quoiqu'il ne voulût pas en convenir; et il était désirable qu'il eût à côté de lui quelqu'un pour redresser ses petites erreurs, et indiquer aux chalands la nécessité de parler plus haut, s'ils voulaient être convenablement servis.

— C'est grand'pitié que vous ne puissiez porter votre panier à ouvrage sur son comptoir, dans de belles matinées comme celle-ci, reprit Melea, au lieu de rester seule des heures entières. Je ne doute pas que M. Pye ne vous fût fort reconnaissant de lui tenir compagnie.

— Je n'en doute pas non plus, répondit mistress Parndon; mais c'est une chose impossible, ce serait tout-à-fait inconvenant. Qu'est-ce que dirait toute la ville, si je me permettais une pareille chose?

Melea s'excusa et détourna la conversation sur Hester. Elle n'avait pas appris qu'elle se fût ainsi remise à dessiner depuis son mariage.

La veuve soupira, et dit que les temps étaient bien plus durs pour les personnes dans la position d'Edgar, qu'on ne l'aurait supposé à voir combien celle des fermiers était florissante. Quand quelques-uns s'élevaient, d'autres s'abaissaient nécessairement, et la veuve en concluait qu'il y avait réellement bien peu de prospérité dans le pays, encore que quelques-uns s'enflassent prodigieusement. Par exemple, les Martin s'enrichissaient rapidement, et pourraient mettre de côté une petite

fortune, avant la fin de leur bail, tandis qu'elle, une veuve économe, avec une pension que chacun naguère regardait comme bien suffisante, la voyait chaque année diminuer de valeur réelle, précisément au moment où, dans l'intérêt de ses enfans, elle eût voulu la voir plus considérable; précisément au moment où le ciel lui était témoin qu'elle eût bien su comment l'employer.

Melea ne se hasarda pas à demander le sens de tout ce discours, ni des soupirs profonds qui le terminèrent. Elle se permit seulement de demander si Edgar avait encore sa place à la Monnaie. Oh oui! lui répondit la veuve, mais les appointemens ne sont plus rien, en comparaison de ce qu'ils étaient autrefois; et il fait cher vivre à Londres, encore que le jeune ménage habite un appartement par haut dans la maison de Philip, pour leur convenance réciproque. Il en résulte que Philip a une boutique très vaste et d'un bel étalage, et qu'Edgar et sa femme paient un peu moins pour l'appartement qu'ils occupent qu'il ne leur en eût coûté chez un étranger. Melea exprima le regret qu'elle éprouvait de voir les nouveaux mariés forcés de songer ainsi à l'économie; elle n'avait pas cru qu'ils dussent jamais en venir là.

— Que voulez-vous, miss Melea? les jeunes hommes font de la dépense; ils ne songent pas comme leurs femmes à la limiter quand les temps sont durs; en sorte que leurs femmes, — celles du moins qui ressemblent à mon Hester, — sentent qu'elles doivent contribuer de tous leurs moyens à remplir la bourse commune; en sorte qu'elle dit qu'elle ne fut pas du tout affligée, quand son mari lui déclara, il y a quelques mois, qu'il serait bien aise de la voir chercher à s'occuper comme elle le faisait avant son mariage. La seule chose qui lui fit de la peine, c'est qu'elle fût si long-temps avant de trouver

quelque ouvrage qui en valût la peine; car les éditeurs ont des artistes, à ce qu'ils disent, plus qu'ils n'en peuvent occuper. Elle n'eût pas demandé mieux que de travailler pour M. Pye, comme auparavant; mais il ne voulut pas en entendre parler, ni Philip non plus; car l'on est persuadé ici qu'elle a fait un bon mariage (et certainement c'en est un à ne considérer que les qualités d'Edgar), et cela aurait mauvaise mine de la voir aux gages de M. Pye, comme lorsqu'elle n'était que miss Parndon.

— Pauvre Hester! pensa Melea, qui pouvait à peine dissimuler la douleur que lui causaient ces révélations: avec un mari dépensier, un frère orgueilleux, une mère égoïste, vous voilà réduite à chercher les moyens de gagner de l'argent, et encore on vous gêne dans cette recherche! Pauvre Hester!

Elle essaya d'exposer dans les bazars, continua mistress Parndon; mais plusieurs de ses beaux dessins y furent déchirés ou tachés, si bien qu'elle fut obligée de les retirer; et le peu qui furent vendus, le furent bien au-dessous de ce qu'ils lui avaient coûté de travail. Mais maintenant elle n'a plus besoin de M. Pye, ni de qui que ce soit. Elle est en grande faveur auprès d'un éditeur qui publie pour les enfans de petits livres pleins de gravures. Tenez! voici le premier volume auquel elle a travaillé pour lui; seulement, vous comprenez, je ne dis pas que ce soit elle qui ait dessiné cela. Vous voyez qu'il y avait là pas mal d'ouvrage, et pas mauvais sous le rapport pécuniaire à ce qu'elle dit; elle en a encore autant à faire avant les fêtes de Noël, en sorte qu'elle est bien sûre d'avoir de quoi occuper ses loisirs. Pour lui épargner du temps, je voulais qu'elle m'envoyât le linge de son mari à faire et à raccommoder; mais elle m'a répondu qu'elle avait bien des heures de veillée quand elle attendait Edgar, heures pendant lesquelles elle ne pou-

vait dessiner; qu'elle aime à avoir beaucoup d'ouvrage d'aiguille pour ces heures-là, et qu'elle ne voudrait pas que personne autre qu'elle travaillât pour son mari.

— Bien des heures de veillée au mois de juin! pensa Melea. Combien d'heures aura-t-elle donc à passer seule en hiver? Pauvre Hester! — Peut-être son frère passe-t-il ses soirées avec elle? se hasarda-t-elle à demander.

— Mais, répondit mistress Parndon, Philip n'a guère de soirées. Vous savez qu'il a toujours été très rangé, et préférant son travail à tout le reste. Il ne le quitte pas aujourd'hui, qu'il ne soit bien fatigué; alors il se couche, à neuf heures en hiver, et guère plus tard en été. Et puis, quoiqu'ils habitent la même maison, ils ne font pas profession de demeurer ensemble. Edgar est fier; il ne voudrait pas pour tout au monde qu'on pût supposer que sa femme et lui ne sont pas chez eux. — Mais n'est-ce pas une chose étrange, miss Melea, que, rangé comme l'est Philip, il se trouve aujourd'hui dans l'embarras? N'est-il pas extraordinaire qu'un garçon comme celui-là se trouve inquiété par la police?

Melea ne trouvait pas en elle-même que cela fût si extraordinaire; il lui semblait que sa stupidité pouvait aussi bien le mettre dans l'embarras que son application au travail l'en préserver. Toutefois, elle prit un air singulièrement peiné et attendit que la veuve voulût bien lui faire part de l'aventure.

— Vous êtes la seule personne, miss Melea, à qui j'en aie parlé, depuis que je l'ai appris hier matin, excepté M. Pye, qui, remarquant mon absence à la fête d'hier, est venu obligeamment s'informer de ce que j'avais, et passer toute la soirée avec moi, jusqu'à ce que, pour le renvoyer, j'ai été obligé de lui dire que je me sentais tout-à-fait remise. Je suis bien sûre qu'on en jase, car tout le monde sait que j'avais intention de me rendre à cette

fête, et qu'il a fallu quelque chose de bien imprévu pour m'en empêcher; car mistress Crane, qui était ici hier matin, a vu ma robe de soie toute prête, avant l'heure de la distribution des lettres; et il n'y a guère eu moyen qu'ils m'aient crue malade, puisque l'apothicaire était au dîner et savait bien qu'on ne l'avait pas envoyé chercher. Mais j'ai pensé qu'il valait mieux tenir la chose secrète, jusqu'au prochain courrier, au moins; car après tout peut-être que tout cela ne sera rien.

Melea regarda à sa montre, et dit qu'elle comprenait maintenant pourquoi mistress Parndon avait eu l'air désappointé en la voyant entrer. Probablement en l'entendant frapper, elle avait cru que c'était le facteur.

— O mon dieu! non! répondit la veuve. C'est tout au plus s'il est l'heure de la poste. Mais quoique M. Pye n'ait pas dit positivement qu'il viendrait ce matin, j'ai supposé que ce pouvait être lui quand j'ai entendu frapper (je n'ai jamais pu lui persuader d'entrer sans frapper); je me préparais déjà à élever la voix en parlant; et j'ai été surprise de voir que ce n'était pas lui; — voilà tout.

— Mais enfin! qu'est-il donc arrivé? reprit Melea, s'il n'y a pas d'indiscrétion à vous le demander.

— Mais, miss Melea, — Philip n'a rien fait de plus que ce que bien des gens font tous les jours; le malheur veut que le châtiment tombe sur lui plutôt que sur les autres. Il y a quelque temps, Edgar introduisit un jeune homme dans la boutique de Philip (que ce soit, ou non, un ami d'Edgar, c'est ce qu'Hester ne dit pas); — il l'introduisit en disant à Philip qu'il trouverait son compte à se montrer accommodant avec lui, et qu'ils pourraient faire ensemble des affaires avantageuses pour tous les deux. Il n'y avait personne dans la boutique, et sur un

signe d'assentiment de Philip, l'étranger produisit un sac de guinées qu'il désirait lui vendre.

— Vendre des guinées, cela est défendu par la loi, n'est-ce pas?

— C'est précisément d'où vient tout cet embarras; mais on dit qu'il n'y a pas un orfèvre à Londres qui ne le fasse; ainsi il est bien malheureux qu'un seul soit pris et puni pour tous les autres. Fort bien; ils tombèrent d'accord, Edgar restant là pour les voir peser et être témoin du marché. Au moment où tout allait être fini, quelqu'un entra dans la boutique, l'étranger fit signe à Philip de cacher les guinées, et lui dit tout bas qu'il reviendrait chercher son argent. Si bien que quand il revint, et qu'il mettait les *bank-notes* dans son portefeuille, le même importun parut de nouveau qui les avait interrompus la première fois. Il prétendait vouloir acheter un cachet; mais il n'y a pas de doute que ce ne fût un homme de la police, car c'est lui qui a dénoncé Philip, et qui a prêté serment contre lui.

— Philip a donc été mené devant la justice?

— Oh! ma chère miss Melea! quelle expression pour l'oreille d'une mère! Oui; il a été conduit devant le lord-maire, mais il a été mis en liberté sous caution. Edgar va remuer ciel et terre pour le tirer de ce mauvais pas; et bien fera-t-il, puisque c'est lui qui l'y a entraîné. J'espère recevoir par la poste de ce jour nouvelle que la chose aura pris une bonne tournure.

— Dans le cas contraire, il faudrait encore vous réjouir qu'elle ne soit pas pire. Encore que Philip se soit attiré ce désagrément en transgressant une loi qui est à la connaissance de tout le monde, c'est une tout autre chose pour les personnes qui s'intéressent à lui que s'il s'était fait punir pour une conduite moralement mauvaise. Le

délit d'acheter et de vendre des guinées, est un délit créé par la situation tout anormale de notre système monétaire. Il ne ressemble en rien aux autres, aux délits de fraude, de violence, etc., qui existeront long-temps après qu'on aura cessé de vendre et d'acheter des guinées, et qui existaient avant qu'on ne frappât des guinées à la Monnaie.

— Voilà à peu près le raisonnement de M. Pye. Il me dit que je ne dois pas prendre cette affaire à cœur comme je ferais d'une accusation de fausse monnaie, ou de faux billets de banque. Cependant ce sont également des crimes relatifs à la circulation des signes représentatifs!

— Ce sont des fraudes directes, des vols que ceux qui les commettent savent être plus odieux que des vols ordinaires, parce que non-seulement ils privent certaines personnes d'une partie de leur propriété, mais qu'ils ébranlent le crédit public, qui est la sauve-garde nécessaire de toute propriété. Acheter des guinées pour en faire des chaînes de montres, c'est imposer au gouvernement la dépense d'en fabriquer d'autres, et c'est un grand malheur; mais la faute en est surtout à ceux qui ont tellement fait hausser la valeur de l'or, qu'ils ont créé la tentation de ce commerce des espèces, et qui maintenant punissent ceux qui y ont succombé. Ce genre de délit et sa pénalité ne sauraient durer long-temps.

— Alors on ne rappellera pas à mon pauvre fils sa faute avec trop d'amertume. Dans combien de temps croyez-vous que ce changement doive avoir lieu?

— On dit que nous aurons bientôt la paix; aussitôt après, la banque d'Angleterre reprendra ses paiemens en espèces métalliques; et alors les guinées ne vaudront pas plus que leur valeur nominale.

— Si tôt que cela! s'écria mistress Parndon, laissant tomber son ouvrage.

— Oui ! je ne m'étonnerais pas si, avant un an, toute envie de trafiquer des guinées était devenue impossible.

La veuve ne parut pas du tout satisfaite de cette supposition, encore qu'elle eût paru impatiente de voir arriver le temps où l'on ne reprocherait plus à son fils le délit dont il s'était rendu coupable. Tandis qu'elle était absorbée dans ses réflexions, on entendit frapper à la porte.

— Le facteur ! le facteur ! s'écria Melea ; et elle courut ouvrir.

Quoique ce ne fût pas le facteur, mistress Parndon ne parut pas contrariée, — c'était M. Pye.

— Eh bien ! M. Pye, dit-elle, si vous aviez voulu faire ce dont je vous ai prié, entrer sans frapper, vous ne nous auriez pas mises dans des transes, pensant que c'était le facteur.

M. Pye eut l'air bien fâché, bien honteux, mais ne se hasarda pas à promettre qu'une autre fois il ouvrirait la porte lui-même. Il parla de la chaleur, tira sa perruque en arrière, puis la ramena en avant, ayant soin de laisser à découvert son oreille la meilleure. Il s'assit enfin, et promena des yeux irrésolus de l'une de ces deux dames à l'autre, tandis que la veuve, qui s'attendait à le voir lui parler avec intérêt de son malheur, se vit obligée d'entamer la conversation.

— Vous pouvez parler devant miss Melea, M. Pye. Elle sait tout ; ainsi ne craignez pas de vous laisser aller à votre sympathie pour moi.

Cet avertissement ne parut pas mettre M. Pye plus à son aise ; et Melea grillait d'impatience de voir ce qui s'ensuivrait de cette permission de se livrer à toute sa sensibilité.

— Avez-vous vu M. Craig ? demanda Enoch. Je sais qu'il désire vous porter des paroles de paix, qui pourront

vous faire du bien, en attendant les consolations que vous recevrez d'ailleurs, je n'en doute pas. Vous ne savez pas comme M. Craig s'entend bien à consoler!

Melea était sûre que M. Craig viendrait dès qu'il saurait que mistress Parndon souhaitait le voir. La veuve fit entendre qu'elle avait été si pieusement consolée la veille au soir, qu'elle préferait l'être encore par la même personne que de déranger le ministre, quoique, si les choses empiraient au lieu de s'améliorer, elle aurait besoin à la fois de tous les secours de l'amitié et de la religion. Et les larmes de la pauvre mistress Parndon commencèrent à couler. C'était un spectacle qu'Enoch ne pouvait supporter; il se promena dans la chambre, retourna prendre la main de sa vieille amie, et vit que la voix lui manquait. Melea commençait à croire qu'elle ferait mieux de se retirer, quand arriva la lettre si vivement attendue.

Au lieu de l'ouvrir, la veuve la présenta à M. Pye, lui faisant signe qu'elle le priait de la lire le premier.

Une telle confiance embarrassa plus qu'elle ne flatta le pauvre Enoch, dont les scrupules n'avaient jamais été mis à une pareille épreuve. Il offrit d'un air suppliant la lettre à Melea qui, naturellement, ne la voulut pas prendre; enfin, voyant que les larmes de la veuve coulaient de plus en plus abondamment, il s'arma de courage, essuya ses lunettes, brisa le cachet, et lut. Une exclamation de joie, qui lui échappa, apprit bientôt aux deux amies que les nouvelles étaient bonnes. Melea sauta de plaisir; la veuve ôta son mouchoir de ses yeux; Enoch lui jeta un regard significatif par dessus ses lunettes, comme pour lui demander si elle se sentait assez forte pour écouter ce qu'il avait à lui apprendre. Un sourire doux et encourageant, qu'il reçut en réponse, le fit rougir

jusque dans le blanc des yeux, et il se hâta de leur dire que Philip était sauvé, que l'affaire était complètement terminée, et qu'Edgar était la cause de cette heureuse issue.

— Mais comment? Est-ce qu'il n'avait pas acheté les guinées, après tout? N'était-ce pas défendu par la loi? Ou bien! se pourrait-il? les guinées n'auraient-elles plus une valeur supérieure au papier?

Ce fut avec un frémissement bien marqué que la veuve fit cette dernière question, à laquelle Melea répondit en lisant à haute voix la lettre suivante :

— Ma chère mère, — je suis presque fâchée de vous avoir écrit hier, parce que ma lettre aura dû vous causer plus d'inquiétude que la chose n'en valait réellement la peine. Une idée frappa mon mari, aussitôt qu'il eut le temps d'y réfléchir un peu, c'est que, parmi les guinées que Philip avait achetées, la plus grande partie n'avaient pas le poids légal. Il établit ce fait si clairement, les ayant fait apporter du tiroir même où l'espion les avait vu renfermer, que Philip fut acquitté, et que l'espion n'a nullement à se louer de la tournure qu'a prise l'affaire. Vous pouvez supposer que Philip se tiendra dorénavant sur ses gardes, sachant qu'il a cet espion pour ennemi; je crains bien que ce n'en soit un aussi pour Edgar. En attendant, vous vous réjouirez sans doute avec nous, qu'il soit ainsi parvenu à tirer Philip d'affaire. J'espère qu'à l'avenir tous deux éviteront de se mettre en pareil danger. Il est presque l'heure de la poste; je n'ai plus qu'à ajouter un mot; je crois qu'il n'est pas nécessaire que personne à Halcham sache rien de tout ceci, à moins qu'il ne vienne à en être question dans les journaux; dans ce cas, si l'on vous en parlait, n'ayez pas l'air d'y attacher d'importance.

— Bien des complimens de la part de Philip, qui est à travailler dans sa boutique, comme si rien n'était arrivé.

Votre fille affectionnée,
HESTER MORRISON.

Melea ne comprenait rien à cet acquittement, toute joyeuse qu'elle en était. Comment pouvait-ce être un crime plus grand de vendre des guinées ayant le poids, que d'en vendre de légères?

Enoch lui apprit qu'une guinée qui pèse moins que le poids légal, n'est point une guinée légale. Elle peut passer pour vingt et un shillings; mais la loi ne lui reconnaît pas cette valeur.

— Je voudrais bien savoir, interrompit la veuve, combien Edgar a obtenu d'une guinée légère, et combien d'une guinée ayant le poids?

— Les guinées qui ont le poids, se vendent, à ce que je crois, sous le manteau, pour une *note* d'une livre sterling, quatre shillings et six pence, tandis qu'en les échangeant pour plus d'une *note* d'une livre sterling et un shilling, on s'expose à l'amende et à la prison; mais un homme peut vendre une guinée légère vingt-quatre shillings et trois pence, sans que personne ait rien à lui dire; un seul demi-grain manquant au poids d'une monnaie n'en faisant plus aux yeux de la loi qu'un morceau de métal, une marchandise ordinaire.

— Ainsi une guinée légère, qui ne passe que par tolérance, reçoit de la bizarrerie de la loi plus de valeur qu'une guinée qui a le poids. Que cela est étrange! que cela paraît absurde!

— Bien plus, si vous mettez au creuset une guinée légère, vous pouvez en retirer cinq d^{nts} sept et demi g^{rs}; mais il ne vous est pas permis de mettre au creuset des

guinées qui ont le poids, et chacune de celles-ci ne peut légalement s'échanger que pour quatre d^wts quatorze g^rs. De sorte que, pour qui veut observer la loi, une guinée légère vaut dix-sept grains et demi d'or de plus qu'une guinée qui a le poids.

— Et comment pouvaient-ils s'attendre que mon fils respecterait une pareille loi? dit la veuve soupirant, — non plus pour son fils, mais pour l'erreur où elle avait été si long-temps, de se féliciter du poids élevé des guinées qu'elle amassait depuis bien des années. C'était un coup violent pour elle d'apprendre que mieux lui aurait valu que ses guinées fussent légères. Toutefois, ayant encore l'esprit plein des dangers auxquels Philip venait de s'exposer, elle résolut de les garder, et d'attendre qu'un temps vînt où, sans violer la loi, elle pût retirer de chacune d'elles non-seulement plus d'une *note* et un shilling, mais encore plus que d'une guinée légère, dont la loi avait dédaigné de s'occuper.

On frappa encore une fois à la porte, c'était Henry Craig; — venu en partie pour voir s'il pouvait être de quelque utilité à mistress Parndon, mais plus encore pour dire à Melea que Lewis était arrivé, et pour la reconduire chez elle. Il saisit de suite le signe que lui fit Melea de ne point paraître croire qu'il fût rien arrivé à la veuve. Au bout de quelques minutes, Melea accepta son bras et partit, voyant que mistress Parndon se mangeait les sens dans la crainte que M. Pye ne finît par partir avant eux.

— Adieu, mistress Parndon. Je suis bien aise d'être venue précisément dans ce moment-ci; je n'oublierai pas notre conversation.

— Vous vous en allez déjà? Je n'essaierai pas de vous retenir; il doit vous tarder d'être à la maison, pour voir le jeune Lewis. Vous êtes bien bonne d'être restée si

long-temps. M. Pye, voulez-vous avoir la complaisance d'ouvrir la porte à miss Melea? Mes complimens chez vous comme à l'ordinaire, miss Melea; bien obligée, M. Craig, de votre bonne visite. M. Pye, voulez-vous avoir la bonté d'ouvrir la porte?

M. Pye n'entendant pas, continua de se tenir debout et de saluer; et Henry Craig ouvrit la porte lui-même. Avant qu'elle ne fût refermée, Melea crut apercevoir la veuve tirant un fauteuil tout près du sien, et invitant de la main M. Pye de s'y venir asseoir. Comme les jeunes gens arrivèrent jusqu'au bout de la rue sans l'apercevoir, ils ne doutèrent pas qu'il ne se fût rendu prisonnier pour une heure au moins.

CHAPITRE VI.

APPRÉHENSION.

Lewis devint bientôt dans la famille Berkeley un personnage bien plus important qu'aucun de ses membres ne l'avait prévu, qu'il n'eût été bon qu'il le sût lui-même. Les anxiétés se multipliaient; les affaires des banques se compliquèrent de plus en plus; et les hommes les plus habiles du métier n'avaient point la présomption de prévoir quelles pourraient être les conséquences de la transition d'une guerre longue et dispendieuse à un état de paix. Il y avait déjà quelque temps que les fermiers commençaient à se plaindre. Après plusieurs mauvaises années, pendant lesquels ils s'étaient enrichis, leurs champs produisirent autant qu'ils l'avaient jamais fait; et vers ce même temps, la paix diminua les difficultés de l'importation des blés, en sorte que les prix baissèrent rapi-

dement au détriment des agriculteurs; quelques-uns furent ruinés, d'autres éprouvèrent des pertes considérables.

Les banques en souffrirent naturellement; et l'on n'eut que trop de raison de craindre que le dernier jour de plusieurs ne fût proche. Les *bank-notes* étaient à leur dernier degré de dépréciation; la différence entre le prix auquel l'or se vendait et le cours légal des guinées étant de trente pour cent. On ne prévoyait pas que le papier-monnaie pût recouvrer le pair de l'or, ce qui n'eût été possible que si la banque d'Angleterre eût diminué graduellement le total de ses émissions. Si la loi n'était point intervenue et n'avait empêché ses *notes* de passer sur la place pour leur valeur réelle, la banque eût été avertie par leur cours quotidien de régler ses émissions d'après les besoins. Quand ses *notes* auraient perdu, elle aurait pu diminuer ses émissions; ou les étendre avec précaution, lorsqu'au contraire elles auraient gagné une prime. Mais une loi rendue quelque temps auparavant avait détruit ce régulateur, en ordonnant que les *notes* conserveraient fixément leur valeur nominale; cette loi avait été le résultat du refus d'un riche propriétaire foncier de recevoir ses fermages en une monnaie dépréciée. Si tous les autres en eussent fait autant, les *notes* inconvertibles de la banque eussent été partout refusées; une loi fut donc rendue portant que les *notes* de la banque d'Angleterre ne pourraient être ni refusées, ni reçues au-dessous de leur valeur nominale. Cette loi encouragea la banque à mettre en circulation plus de *notes* qu'elle n'en pouvait supporter sans danger; ainsi le mal sortit du mal. — Tout cela avait sa source dans le *Restriction Act*; on le voyait clairement, mais il n'était pas aussi aisé d'en prévoir les conséquences.

La banque et le gouvernement n'ignoraient pas la

dépréciation de leur papier; la preuve, c'est qu'ils l'envoyaient au dehors, chaque fois que l'occasion se présentait d'en faire passer de grandes quantités dans des pays éloignés, où l'on supposait qu'on ne serait pas trop curieux de s'informer de sa valeur réelle. Les Irlandais ne s'y laissèrent pas prendre. Ils étaient trop voisins de la capitale, et savaient trop bien que penser des *notes* de la banque d'Angleterre, comparées aux guinées, qui se vendaient et s'achetaient publiquement chez eux, jusqu'à ce qu'on eût étendu à l'Irlande la loi dont nous venons de parler. On essaya ensuite les Canadiens, des rames de billets de banque furent expédiées pour la solde des troupes et les appointemens de tous les employés civils. Mais au lieu de les recevoir tranquillement, comme les Anglais y étaient obligés, ils se consultèrent à ce sujet, les évaluèrent et ne les admirent dans le commerce qu'à un rabais de trente pour cent. Qu'il en fût ainsi dans une partie quelconque du monde, c'était assez pour que dans toutes les autres on prît les *bank-notes* en défaveur, et pour qu'en Angleterre on commençât à regarder autour de soi combien il existait de banques et sur quoi s'appuyait leur crédit. On fut peu rassuré d'apprendre qu'en même temps que l'or devenait de plus en plus rare, le nombre des banques s'était accru de deux cent quatre-vingts à plus de sept cents, depuis que les billets de celle d'Angleterre étaient devenus inconvertibles; et que la plupart d'entre elles voyaeint les désastres des fermiers avec une angoisse qui ne donnait pas grande idée de leur propre sécurité.

M. Berkeley ne manquait plus d'aller à D*** les jours de marché; et ses filles prirent plus d'intérêt qu'elles ne l'eussent jamais soupçonné possible aux détails que leur faisait Henry de ce que l'on disait des signes du temps dans les fermes qu'il visitait, et dans la conversation de

Martin, quand il revenait de vendre dans la campagne. Il était évident que l'on s'occupait au moins autant dans le public de la stabilité des banques, que de la quotité de la récolte; naturellement la banque de D*** et celle de Cavendish étaient souvent sur le tapis.

A la grande surprise d'Horace, celui-ci s'était tiré de toutes les difficultés dans l'affaire de la licence. Il avait payé, sans mot dire, toutes les amendes, et continuait ses différens commerces; toutefois, on remarqua qu'il vendait à perte de plus en plus, qu'il faisait des affaires avec plus d'activité et de rapidité que jamais; en sorte que quelques observateurs prudens en conclurent qu'il ne tarderait pas à être au bout de ses ressources. Il était impossible qu'il ne travaillât pas avec une perte énorme, et que, par conséquent, il ne courût à une banqueroute. — A mesure que les temps devinrent plus difficiles, le dégoût de M. Berkeley pour cet homme et pour sa manière de travailler se changea en un sentiment bien voisin de la haine. Il savait que la banqueroute de Cavendish amènerait à la banque de D*** une effroyable demande de remboursemens en argent; et par le temps qui courait, l'idée d'une semblable panique n'avait rien qui sourît à des banquiers. Toutes les fois qu'en passant devant la maison de Cavendish, il voyait entrer ou sortir des camions, décharger des piles de bois, charger des tombereaux de charbon, il rentrait chez lui chagrin et grondeur; et cependant, comme Melea se hasardait quelquefois à le lui faire observer, c'eût été encore bien plus mauvais signe s'il était passé devant la maison de Cavendish sans y voir aucune apparence de commerce. Si Cavendish travaillait, il s'enfonçait de plus en plus; s'il ne travaillait pas, c'est qu'il était au bout de ses ressources; les deux aspects que pouvaient prendre ses af-

faires étaient donc désespérans, et le mieux était de n'y songer que le moins possible.

Dans de pareilles circonstances, la présence du jeune Lewis était une grande et agréable distraction. Son oncle en était fier; sa tante le chérissait; c'était une tâche amusante et profitable à la fois pour ses cousines que de s'occuper de son éducation. A chaque instant la différence entre les usages et les idées auxquels il avait été accoutumé dans son pays, et ce qu'elles lui enseignaient, fournissait de nouveaux alimens à la conversation. Personne ne se doutait dans la famille que cet enfant dût devenir sitôt un objet de consolation bien autrement important.

Vers la fin de l'automne, Fanny quitta la maison paternelle, pour aller passer huit jours chez une de ses amies, qui habitait à dix milles de Haleham. Elle le lui promettait depuis long-temps, et à son retour elle devait commencer avec Melea et Lewis un cours d'études régulières, et s'efforcer de rendre leur intérieur aussi gai que possible, pour ranimer, s'il se pouvait, les esprits abattus de leurs parens. Si l'on pouvait seulement passer cet hiver, tout irait bien; car M. Berkeley avait dressé son plan pour se retirer de la banque à la Saint-Jean, préférant le faire avec une perte considérable, que de supporter plus long-temps l'anxiété fébrile qui l'accablait. Son amour-propre souffrait de voir tous ses beaux rêves de banque aboutir là; mais sa famille entière, et chacun de ses membres en particulier, s'efforçait d'adoucir son chagrin en lui représentant que ce qu'il croyait devoir lui rester était encore bien suffisant, et que sa tranquillité d'esprit était la seule chose importante dans tout cela. Chez lui, il adoptait toutes les idées des siens; mais les impressions actuelles le dominaient quand il était dans son bureau; et dans quelques

dispositions qu'il eût quitté ses filles le matin, on s'apercevait invariablement, quand il revenait dîner, qu'il avait perdu en route son fonds de philosophie, et qu'il avait besoin d'être remonté de nouveau. Mistress Berkeley commença à calculer les mois qui devaient s'écouler jusqu'à la Saint-Jean; et les yeux de Melea se remplirent de larmes, quand Fanny monta à cheval pour son petit voyage. Elle n'aurait jamais cru qu'une absence d'une semaine dût lui être si difficile.

Le premier jour se passa assez bien : on ne reçut nouvelle de la faillite d'aucune banque de province, et l'on n'entendit parler des affaires de M. Cavendish, ni en bien, ni en mal. Le lendemain, Lewis, qui s'était amusé à balayer les feuilles mortes, et à nettoyer le chemin pour le retour de son oncle, accourut, le balai à la main, annoncer que son oncle arrivait au grand galop de D*** par la traverse. Avant que mistress Berkeley pût savoir que penser de cette nouvelle, son mari se précipita dans la chambre, tout son corps tremblant sous le poids d'une agitation profonde.

— Qu'est-ce qu'il y a? s'écrièrent à la fois les trois dames.

— Lewis, allez finir de balayer votre allée, dit son oncle; et là-dessus le pauvre enfant se retirait. — Lewis, revenez, reprit son oncle, demeurez auprès de votre tante toute la journée. Ne causez de quoi que ce soit avec les domestiques.

— La banque est-elle en faillite? demanda Melea.

— Non, ma chère; mais il y a une panique, et c'est demain jour de marché. Il faut que je retourne en ville à l'instant même; mais il ne faut pas que l'on remarque la moindre alarme. — Mettez votre amazone, Melea, votre cheval sera à la porte dans une minute.

— Le mien, papa!

— Oui. Nous allons faire une promenade; au pas, vous savez, jusqu'à ce que nous ayons passé la maison des Cavendish, et que nous soyons hors de vue de la ville; et puis au galop sur la malle. Je crois que je suis encore à temps pour la rattraper.

Lorsque Melea revint, en moins de temps que femme n'en prit jamais pour s'habiller, mistress Berkeley avait fourré une chemise et un bonnet de nuit dans la poche de son mari, elle avait regarni sa bourse, et lui avait promis de le rejoindre le lendemain à D***; elle avait fait plus, elle avait trouvé quelques paroles d'espérance et de consolation pour prendre congé de lui

Le groom reçut l'ordre de marcher à quelques pas en arrière; et pendant le demi-mille qu'ils durent faire au pas, ou à peu près, Melea recueillit quelques particularités. Elle demanda de quelle nature était cette nouvelle alarme, et si le fait déjà connu des fausses *notes* y était pour quelque chose?

— Pour rien du tout. C'est un pur accident; la chose la plus démontante du monde; l'accident le plus simple.

— Les esprits, dit Melea, sont aujourd'hui disposés à se laisser influencer par des bagatelles. J'espère que cette alarme se dissipera bientôt, si elle n'est pas fondée.

— Non, non; un tintamare comme celui que j'ai laissé derrière moi, est assez aisé à commencer, mais le diable sait quand cela finit. C'est cette infernale folle, mistress Millar, qui a été la cause de tout ceci.

— Quoi! mistress Millar, la femme du confiseur?

— Elle même, — la scélérate, l'infernale vieille.....

Le substantif se perdit entre ses dents. Melea n'avait jamais connu mistress Millar pour une folle ou une scélérate, elle savait qu'elle n'était pas vieille; et quant au substantif présumé, elle n'avait non plus aucune raison

de croire qu'il lui fût plus applicable que le reste. Toutefois, remarquant qu'ils approchaient de la maison de M. Cavendish, elle supposa que celui-ci pouvait bien être la cause de cette fureur de son père, dont le contre-coup retombait sur l'innocente mistress Millar. — Mais il continua.

— On envoya un petit domestique chez mistress Millar demander la monnaie d'une *note* de cinq livres de notre banque; et le diable l'y amena précisément au moment où la boutique était pleine de gens, qui faisaient leur second déjeuner d'une tartelette ou d'une talmouse. La vieille folle derrière le comptoir.

— Quelle vieille folle?

— Eh! parbleu! qui donc? mistress Millar. Elle ne regarda pas suffisamment la *note* qui lui était offerte, et présenta au petit domestique la monnaie en argent d'une livre sterling. Quand il lui eut fait observer que c'était une *note* de cinq livres, elle la prit entre ses mains, et avec cet air infernalement grave que vous lui connaissez, elle dit: Oh! je ne puis pas vous changer cette *note*. Le petit domestique rendit cette réponse chez lui; les gens qui étaient dans la boutique se regardèrent les uns les autres; et la stupide femme continua de servir ses talmouses et ses tartelettes, elle seule n'ayant réellement pas conscience de la commotion qu'elle avait commencée. Les mangeurs de talmouses firent tous, en s'en retournant à leurs affaires, un détour pour passer devant notre banque, et l'un d'eux monta pour nous donner avis; mais il était trop tard. En une demi-heure, notre bureau fut assiégé, et, pour éviter d'être remarqué, je fus obligé de sortir par derrière, par le jardin de Taylor.

— Pauvre mistress Millar! dit Melea, je la plains dans tout ceci autant que qui que ce soit.

— Oh! jamais vous n'avez vu chose pareille, — mais elle l'a bien mérité. Elle est venue, sans chapeau, au milieu de la foule, expliquant, protestant, etc., etc.; — on n'a seulement pas fait attention à ce qu'elle disait, quoique une heure auparavant on eût attaché tant d'importance à ses paroles. Elle m'aperçut quand elle fut arrivée jusqu'au haut de l'escalier, et se jeta littéralement à genoux pour me demander pardon; mais je jurai bien de ne lui pardonner jamais.

— O mon père! s'écria Melea plus troublée qu'elle ne l'avait encore été. En ce moment son père lui fit signe de reprendre son air ordinaire, tandis que la voiture des Broadhursts allait passer, mais de ne se point arrêter pour leur parler.

Melea doutait que son père pût avoir l'air comme à l'ordinaire, avec sa figure renversée. Comme il en doutait apparemment lui-même, il flanqua les éperons dans les flans de son cheval, et passa la voiture d'un côté, tandis que sa fille saluait de l'autre.

— Bien joué, mon enfant! s'écria-t-il.

— Prenez garde, mon père, ils se retournent.

— Oui, et ils me trouvent, j'en suis sûr, un prodigieux écuyer pour mon âge; mais c'est une chose qu'il faut que je prouve un peu mieux, avant que je ne sois tranquillement assis dans la malle-poste.—Allons, je puis galoper maintenant, je crois; adieu. Dieu vous bénisse, mon enfant. Grâce à Dieu! nous n'avons rencontré ni Cavendish, ni personne de sa clique. J'aurais passé sur le corps de ses enfans, soyez-en sûre. Adieu, mon enfant!

— Pas encore, dit Melea, s'affermissant en selle. Je galope aussi bien que vous, et il faut que je vous voie dans la malle, — ne fût-ce qu'à cause de ma mère.

— Vous en aurez bientôt assez; et alors, retournez

en arrière sans me parler. Georges, suivez votre maîtresse, et ne vous occupez pas de moi, ni de la route qu'il me plaira de prendre. Allons, maintenant en avant.

Le temps de galop fut si long que Georges se demandait si son maître et sa maîtresse étaient bien dans leur bon sens. A la fin ils aperçurent la malle qui franchissait une longue suite de collines devant eux. M. Berkeley cria à Georges de courir devant, et de la rattraper; ordre que celui-ci ne comprenait pas trop comment il pourrait exécuter, ayant eu déjà bien de la peine à les suivre pendant les derniers quatre milles. La malle disparut avant que les chevaux haletans eussent franchi la moitié de la colline; toutefois ils la virent de nouveau quand ils furent au sommet; et à la fin la rattrapèrent; il s'y trouva précisément une place vacante dans l'intérieur. M. Berkeley eut encore le temps de dire un mot à sa fille.

— Je vous recommande, Melea, de ne pas faire savoir un mot de tout cela à Fanny; pas une syllabe, vous m'entendez, par message ou par lettre, avant qu'elle ne soit de retour à la maison. Vous aurez tout le temps alors.

Il était impossible de faire d'observation; mais Melea en fut fort affligée. Cette défense la tourmenta pendant tout le temps qu'elle mit à retourner chez elle. Toutefois elle se réjouissait que le nom de Henry n'eût pas été mentionné. Elle ne doutait pas que sa mère ne fût charmée de le voir venir les visiter, partager leurs incertitudes, et les consoler dans la catastrophe qui les pouvait terminer. Quand Melea rentra à la maison, elle trouva sa mère qui faisait ses paquets pour se rendre à D***, car la panique pouvait durer plusieurs jours encore, et exiger la présence de tous les actionnaires. Elle avait donc l'intention de prendre un logement garni en

ville, afin que les quelques heures que son mari pourrait dérober aux affaires, il les passât plus commodément qu'il ne l'eût fait dans la maison d'un ami. Melea demanda avec instance, qu'en signe d'estime et de pardon, elle s'adressât d'abord à mistress Millar. Comme son logement était dans le voisinage de la banque, et que sa maison avait la réputation d'être bien tenue, mistress Berkeley ne vit aucun inconvénient à promettre qu'elle s'adresserait d'abord à cette femme, la cause première et repentante de tout ce malheur.

Melea et Lewis devaient rester à la maison. Quelque pénible qu'il fût d'être séparés dans de pareilles circonstances, c'était un effort nécessaire; car, outre qu'il valait mieux pour M. Berkeley n'avoir auprès de lui que sa femme, il fallait qu'à Haleham on ne remarquât rien d'extraordinaire dans la manière d'être de la famille. Il fallait que la maison fût ouverte, habitée, et que tout y marchât, autant que possible, comme à l'ordinaire. — La mère et la fille n'essayèrent point de se flatter l'une l'autre de l'espérance que tout dût finir bien. Elles étaient toutes deux trop ignorantes de l'étendue du danger, aussi bien que des ressources de la banque, pour prétendre former un jugement. Elles déployèrent toutes deux de la fermeté; car encore qu'elles fussent profondément tourmentées, elles sentaient que la chose la plus désirable était qu'elles demeurassent maîtresses d'elles-mêmes. Quand le baiser d'adieu eut été donné en silence, et que le bruit des roues se fut perdu dans l'obscurité, Melea se laissa tomber sans mouvement sur le canapé, pendant un temps qui parut un siècle au pauvre Lewis. Il se tint à la fenêtre long-temps après qu'il ne lui fut plus possible de distinguer les objets; il lui tardait que Melea lui dît de sonner pour demander de la lumière; il craignait de voir le feu s'éteindre, mais il n'osait aller l'attiser,

parce que Melea avait les yeux fixés sur la cheminée; il n'osait non plus sortir de la chambre, parce que son oncle lui avait ordonné de n'en bouger de la journée. Quand il fut trop fatigué, trop ennuyé pour se tenir plus long-temps devant la fenêtre, il se traîna à quatre pattes le long du garde-feu, et s'étendit de son long sur le tapis.

Melea sembla se réveiller tout-à-coup; elle ranima le feu, s'assit près de Lewis, lui passa la main dans les cheveux, et lui demanda s'il croyait pouvoir être heureux quelques jours, n'ayant qu'elle pour camarade après les heures de classe; s'il pourrait garder le secret de l'absence de sa tante, et ne dire à personne que son oncle ne venait pas dîner à la maison comme à l'ordinaire. Tandis que Lewis, avant de répondre, examinait consciencieusement sa propre discrétion, sa patience et son courage, on annonça M. Craig.

Henry ne venait point par suite de quelque alarme, comme Melea le vit bien, à la légèreté de son pas, et à la gaîté de ses manières en entrant dans la chambre. Toutefois il s'arrêta tout court, quand il ne vit que deux membres de la famille, assis à la seule lumière du feu, à une heure où la musique et les voix joyeuses avaient coutume de faire retentir le petit salon. Y a-t-il quelqu'un de malade? — Qu'est-ce qu'il y a donc? mon Dieu! — Ces questions amenèrent une explication complète. Henry regretta qu'on ne pût envoyer chercher Fanny. Il pensa que cette défense était peu judicieuse, mais puisqu'elle existait, il n'y avait rien autre chose à faire qu'à s'y soumettre. Il promit de faire tout ce qu'il pourrait pour remplacer Fanny auprès de sa sœur. Après une longue consultation, une longue revue du passé, et de nombreuses conjectures pour l'avenir, les deux amis se séparèrent, — Henry incertain si son cœur était plus joyeux

que chagrin, et Melea comptant sur l'appui que ses visites lui devaient procurer. Il lui avait promis qu'elle le verrait deux ou trois fois par jour, tant que la crise durerait, et qu'il ne mettrait point le pied hors de Haleham, tant qu'il resterait la plus petite chance qu'elle pût lui demander le plus léger service.

CHAPITRE VII.

CERTITUDE.

Mistress Millar se trouva trop heureuse qu'on lui permît d'expier par les attentions les plus empressées une parole qu'elle avait laissé échapper à la légère, et qui avait été si mal interprétée. Les chambres qu'elle louait en garni se trouvaient vacantes; mais, si elles ne l'eussent pas été, elle eût plutôt donné son propre parloir et tout ce qui se trouvait dans sa maison que de ne point assurer à M. Berkeley le repos dont il aurait si grand besoin après les fatigues qu'il allait essuyer. Elle confia le soin de sa boutique à sa servante, tandis qu'elle s'empressa à aider elle-même mistress Berkeley dans ses petits arrangemens pour prévenir le retour de son mari.

Dès le matin, une heure avant l'ouverture de la banque, les rues de D*** étaient pleines de monde. Des pratiques annoncèrent dans la boutique de mistress Millar que l'on avait vu des exprès aller et venir, expédiés probablement par les banques des villes voisines, qui naturellement devaient s'attendre aussi à une panique. Chacun avait quelque chose à dire; — quelle quantité prodigieuse d'or et d'argent dans des sebiles sur le comptoir

de la banque; — comment tels et tels charretiers avaient quitté le marché de bonne heure pour aller à la banque demander des espèces, n'osant rapporter des *notes* à leurs maîtres; — comment il était inutile de se présenter au marché sans espèces sonnantes, puisqu'on pouvait se promener une *note* à la main devant tous les étaux des bouchers sans en trouver un qui la voulût prendre; — comment quelques-uns des marchands recevaient les *notes* de la banque d'Angleterre, et d'autres ne recevaient absolument que l'or et l'argent. On rit beaucoup de l'ignorance de certains paysans quant aux causes et à la nature de la panique; d'une jeune femme qui avait apporté des *notes* de la banque d'Angleterre, et les avait échangées contre des *notes* de celle de D***; d'une vieille femme qui s'était empressée de changer ses guinées contre des *notes*, parce qu'on lui avait dit que la banque des guinées était en grand danger; et d'un jardinier qui avait présenté de l'air le plus assuré du monde une *note* d'une banque en faillite depuis un an, et qui en demandait la monnaie. Vers le milieu de la journée, on commença à parler de la politesse et de la gaîté d'un jeune homme, fils de l'un des associés, que l'on disait récemment arrivé de Londres, qui semblait entendre parfaitement ces sortes d'affaires, et ne pas douter un instant que chacun ne pût avoir son dû. A ces éloges du fils, on ajoutait quelques remarques critiques sur la conduite du père, qui allait et venait toujours s'agitant çà et là, se battant les flancs pour adresser quelque grosse plaisanterie aux gens de la campagne; mais de temps à autre donnant carrière à sa mauvaise humeur. Là-dessus un voisin observa qu'il n'était pas étonnant qu'il en eût, quand un vieil ami, avec lequel il était lié d'affaires depuis long-temps, et dont il avait droit d'attendre quelque considération, quelques égards, avait envoyé son homme

de peine changer deux *notes* de dix livres, et une de cinq. M. Berkeley avait eu bien raison de dire, comme il l'avait fait tout haut que la conduite de M. Briggs était tout-à-fait honteuse. — Une autre pratique expliqua que M. Briggs n'était pour rien dans cette affaire, et qu'aussitôt qu'il eut appris que son homme de peine s'était permis de se servir ainsi de son nom, il avait écrit un petit billet à M. Berkeley, lui expliquant qu'il avait donné l'ordre le plus positif à tous ses employés, dès le grand matin, de ne point approcher de la banque de toute la journée, qu'il avait mis son homme de peine à la porte, pour aller, si bon lui semblait, demander de l'occupation aux personnes qui l'avaient chargé de changer leurs *notes*, ne se souciant pas probablement de le faire elles-mêmes.

Dès que mistress Berkeley apprit que son mari et son fils étaient arrivés, elle essaya de se persuader que tout pourrait encore bien aller, et que le plus grand danger était passé, puisque la banque avait pu continuer, à payer, avant d'avoir reçu les secours qu'elle attendait de Londres. Elle s'assit devant la fenêtre, et compta toutes les heures jusqu'à six, heure à laquelle la banque fermait ordinairement. Six heures et demie arrivèrent, et la rue était tout aussi pleine de monde que le matin, circonstance qu'elle ne pouvait s'expliquer, jusqu'à ce que mistress Millar vint lui dire que la banque restait ouverte une heure de plus. Ceci était d'un bon augure, et rassura mistress Berkeley, beaucoup mieux que tous les petits chiffons de papier que son mari lui avait envoyés pendant toute l'après-midi, pour lui dire qu'il n'y avait rien à craindre. Son cœur s'était donc un peu rouvert à l'espérance, et ce fut pour elle un désappointement bien pénible, quand elle vit revenir son mari avec un visage

abattu, et Horace plus sérieux qu'elle ne l'avait jamais vu.

— Allons, Horace, plus de comédie, dit M. Berkeley, se laissant tomber sur un sofa, nous avons été assez hypocrites toute la journée; maintenant ayons l'air aussi malheureux que nous le sommes.

— Du thé, ma mère, dit Horace. La pénible journée de mon père est finie; mais moi il faut que je retourne à la banque, et peut-être même à Londres. Ils nous tiennent terriblement à court d'or; il faut que nous leur en tirions d'autre d'ici à demain midi, ou je ne sais pas ce que nous deviendrons avant le soir.

Mistress Berkeley commença à blâmer la conduite de leurs associés de Londres, de ne les pas secourir plus énergiquement dans ce moment difficile.

— Ils ne peuvent faire autrement, ma mère; à chaque instant ils s'attendent eux-mêmes à une panique.

— Une panique, sur les banques de Londres! où cela s'arrêtera-t-il?

Horace secoua la tête, puis il dit que si l'on pouvait seulement payer encore toute la journée du lendemain, rien n'était désespéré; et qu'il n'était pas probable que l'injuste méfiance du public ne se calmât pas, quand on les aurait vus soutenir sans broncher une panique de deux jours et demi. Encore si l'on n'avait que de petits créanciers à satisfaire, il y aurait peu à craindre; — si l'on était certain que de riches clients ne viendraient plus avec leur voiture enlever leurs sept milles livres sterling d'un coup [1].

— Qu'est-ce qui a pu faire cela? demanda mistress Berkeley.

(1) 168,000 fr.

— Qui ? répondit son mari, qui peut-ce être que la sœur de ce misérable Longe? Il était là avec elle dans la voiture, grimaçant et baisant sa main chaque fois qu'il m'apercevait dans l'appartement. C'est lui qui le lui a conseillé, j'en jurerais. Il eût été bien fâché de manquer cette occasion de nous faire de la peine.

— Sa sœur est évidemment une sotte, reprit Horace, qui n'a pas compris le mal qu'elle faisait. Je ne serais pas étonné qu'elle s'en aperçût demain, et qu'elle nous rapportât ses sept gros sacs.

— Elle pourra bien les remporter, dans ce cas, dit M. Berkeley. Il me tarde que tout ceci soit fini, pour lui dire qu'il ne lui sera plus ouvert de comptes chez nous.

— Plaise à Dieu que demain nous puissions sans folie nous permettre de refuser son or, s'il nous était offert ! Personne ne le ferait avec plus de satisfaction que moi, si nous le pouvions faire sans imprudence ; mais sept milles livres sterling en or nous seraient d'un bon secours pour satisfaire bien des petites demandes.

— Votre banque est solvable? demanda timidement mistress Berkeley. Vous n'avez pas, j'espère, d'inquiétude à cet égard.

Avant qu'on eût le temps de répondre à cette question, la porte s'ouvrit tout-à-coup, et M. Cavendish parut, caressant d'une main son chapeau blanc, et s'excusant en même temps, d'être ainsi monté contre le gré de mistress Millar, qui ne savait pas combien il était l'intime de la famille, et combien il lui était impossible de vivre loin des Berkeley dans un pareil moment. Horace fit un signe rapide à son père d'être maître de lui, et prenant froidement une tasse de thé des mains de sa mère, il se mit à la sucrer le plus méthodiquement du monde, laissant à M. Cavendish le soin de commencer la conversation.

M. Berkeley vit la nécessité de se contenir, et garda aussi le silence.

— J'espère, Monsieur, que votre sofa est bon, il doit du moins vous paraître tel, après avoir été toute la journée sur vos jambes.

Dans toute autre circonstance, M. Berkeley eût peut-être critiqué la construction de cette phrase; dans celle-ci, il se contenta d'épancher sa bile sur le peu de commodités qu'on trouvait à la banque.

— A propos, Horace, dit-il, il y a un épouvantable vent qui vient par dessous la porte. Généralement on n'y prend pas garde, et moi-même je l'avais oublié depuis l'hiver dernier. Mais ces sorties et ces entrées perpétuelles faisaient aujourd'hui un flux et un reflux d'air fort désagréable, et c'est pour cela, je crois, que j'ai si mal aux chevilles.

— La fatigue y est sans doute aussi pour quelque chose, ajouta Cavendish. Vous avez eu là une journée bien occupée, — bien harassante, Monsieur.

— Ma foi! oui, — et comme probablement nous en aurons une autre toute pareille demain, je vais me coucher tout de suite. C'est un grand agrément, dont je suis redevable à ma femme, de n'avoir point à aller à cheval, ce soir, aussi loin que vous, et de ne point être obligé de me lever demain de trop bonne heure. Nous ouvrons demain une heure plus tôt que de coutume, mais d'ici là, il y a encore assez de temps pour un dormeur comme moi.

— Une heure plus tôt! En vérité! fort bien; j'espère que vous passerez une bonne nuit.

— Ma foi! oui, à moins que le diable ne s'en mêle, dit M. Berkeley affectant de bâiller.

— Je vois avec plaisir que vous prenez facilement le

dessus ; il y a quelque chose de si harassant dans des circonstances semblables, de si irritant, — je pourrais dire de si exaspérant! J'espère que cela n'a aucun effet sur vous ; — vous demeurez calme, — vous. —

— Moi? le bon Dieu vous bénisse! je suis calme comme un concombre.

Voyant un échange de coup-d'œil entre Horace et mistress Berkeley, il continua :

— J'étais là derrière le comptoir ; à ma place, vous savez.

— Ah ! oui, derrière le comptoir ; on me l'a dit.

— Derrière le comptoir, d'où je pouvais causer avec les paysans, à mesure qu'ils entraient ; et, sur mon ame, je n'ai jamais rien vu de si amusant. D'entendre ce qu'ils s'attendaient à trouver, et comme on les avait trompés ! De voir avec quel empressement ils se battaient pour arriver les premiers au comptoir, et après y avoir causé une minute ou deux, et soupesé leur or dans leurs mains, comme ils convenaient qu'au bout du compte les *notes* étaient bien plus commodes à porter, ils auraient bien voulu les reprendre, et nous faisaient bien des excuses du dérangement qu'ils nous avaient causé.

— Ah ! ah ! c'est très-bien, des excuses ; en vérité, ils vous en devaient. Est-ce que vous leur rouvrirez un compte, à ces gens-là?

— A ceux qui ne savaient pas ce qu'ils faisaient, et qui le sauront mieux une autre fois. Mais, à coup sûr, nous n'en rouvrirons pas à ceux qui auraient dû se tenir à dix milles de distance dans un pareil jour, et qui sont venus, avec un bruit d'enfer, réclamer leurs cinq ou sept mille livres sterling.

— Est-il possible? Mais vous ne parlez pas sérieusement!

— Très-sérieusement, je vous jure. Ils pourront aller

chercher quelque petit misérable banquier qui fera plus de cas de leur dépôt que nous. Nous ne salirons plus nos doigts à toucher leur infernal or; nous leur apprendrons. —

— Non, ma mère, je vous remercie, c'est assez de thé, dit Horace, se levant et boutonnant sa redingote. M. Cavendish, aurai-je l'honneur de m'en aller avec vous? J'ai affaire au bout de la rue, et il est temps que nous laissions mon père se reposer, vous voyez qu'il en a besoin.

— Avec plaisir, monsieur Horace; mais avant cela, j'ai un petit sujet à traiter, — une petite suggestion que je voudrais faire; — et je suis charmé, je vous jure, que vous soyez ici pour en donner votre opinion. Il me semble que les amis doivent s'aider dans les momens difficiles. On ne sait pas, vous le voyez bien, dans des temps comme ceux-ci, ce qu'il peut arriver à chacun de nous, — de nous autres banquiers surtout. Moi, moi-même, je puis me trouver en position d'avoir besoin du crédit de mes amis.

— C'est très probable, dit M. Berkeley.

— Eh bien! donc, mon cher Monsieur, permettez-moi d'employer le mien en votre faveur. Ce me sera le plus grand plaisir de vous aider à vous tirer de là.

Bien que M. Berkeley eût l'air d'un homme qui allait le dévorer sur la place, Cavendish n'en continua pas moins ses offres de services, de protection, de secours, et termina par insinuer assez clairement qu'il se chargerait du domaine de M. Berkeley comme d'un nantissement, et lui fournirait les fonds dont il avait actuellement besoin.

Dans un premier moment de rage, M. Berkeley fut au moment de le prendre au mot, pour le plaisir de voir comment Cavendish se tirerait d'un marché dont

tous deux savaient bien qu'il ne pourrait pas remplir les conditions; mais comme il lui restait assez de sang-froid pour apprécier tout le mal que pourrait entraîner une pareille plaisanterie, il prit un air tout différent, salua profondément M. Cavendish, lui dit qu'il appréciait toute la délicatesse de sa démarche, qu'il solliciterait le patronage de sa banque, dès qu'il en aurait besoin, et qu'en attendant il avait l'honneur d'être son très-humble serviteur.

Quand Horace et le bourreau furent partis, et que M. Berkeley eut suffisamment épanché sa bille contre l'intrigant, le fat, l'escroc, et autres jolies épithètes qu'il pût appliquer à Cavendish, mistress Berkeley obtint de lui quelques détails sur les évènemens de la journée, et apprit avec plaiser qu'il y avait eu quelques traits de délicatesse et de générosité à opposer à la conduite de miss Longe et de Cavendish. Un négociant s'était présenté à la banque, et y avait payé une somme considérable en espèces; une domestique, qui avait été la bonne de Melea, y était venue chercher son mari, et l'avait emmené sans permettre qu'il changeât ses *notes* contre de l'argent. Ces deux individus et quelques autres s'étaient placés bien haut dans l'estime de M. Berkeley, en sorte qu'en se couchant il n'était plus en guerre qu'avec environ la moitié du genre humain.

Les messages les plus pressans et les courses réitérées des divers actionnaires de la banque de D*** ne leur procurèrent pas, de la maison avec laquelle ils étaient en correspondance à Londres, une quantité d'or suffisante pour faire face à la panique, si elle venait à continuer quelques jours encore. Elle continua, mollissant un peu le troisième jour, devenant effrayante le quatrième, au point d'obliger les associés à tenir conseil au milieu de la nuit, pour savoir s'ils se hasarderaient à ouvrir leur

porte le cinquième. Ce jour-là la banque ne fut pas ouverte une heure de plus qu'à l'ordinaire; on ferma au moment même où six heures sonnaient. Quoique dans la foule de ceux qui attendaient leur remboursement, il y en eût d'assez raisonnables pour sentir que les associés et les commis devaient avoir besoin de repos, après cinq jours d'un travail extraordinaire, et que ce motif expliquait suffisamment la fermeture des portes à l'heure précise, il y en eut d'autres qui secouèrent la tête, et craignirent que les coffres ne fussent enfin à sec d'espèces monnayées.

Pendant les deux premières heures du sixième jour, les associés se félicitèrent de s'être encore hasardés à tenir bon un jour de plus. Les choses changeaient de face; les cliens commençaient à avoir honte de leurs craintes, et l'or revenait à flots à la banque. M. Berkeley envoya un billet à sa femme, pour lui en donner avis, et celle-ci se prépara à retourner chez elle avant la nuit.

Le messager de D*** à Haleham fut chargé de l'annoncer à Melea, et tous les cœurs se rouvraient à l'espérance, quand tout-à-coup arriva l'effroyable nouvelle que la banque correspondante de Londres se trouvait exposée elle-même à une terrible panique, et qu'elle avait besoin du secours de celle de D***, loin de pouvoir continuer à lui envoyer des espèces.

Ce fut en vain qu'on essaya de tenir la chose secrète. En moins d'une heure, toute la ville en fut instruite, et il fut impossible d'obvier aux effets de la panique recrudescente. Les associés ne jugèrent pas devoir attendre que leurs coffres fussent complètement épuisés; aussitôt qu'ils s'aperçurent que le nombre de ceux qui demandaient le remboursement de leurs *notes* augmentait de nouveau, ils fermèrent et posèrent une affiche sur la porte, annonçant qu'ils suspendaient leurs paiemens.

Horace soutint seul le courage de sa famille dans cette crise. Après avoir appris à sa mère la triste vérité, avoir imposé silence aux lamentations de mistress Millar, et ramené son père au logis, quand la nuit fut venue, il courut à Haleham pour donner à ses sœurs la seule consolation qui fût en son pouvoir, celle de savoir au juste et complètement les choses.

Fanny n'était pas encore de retour; et comme elle n'était pas là, avec son esprit plus mûr, plus calme, et son expérience plus grande, pour aider sa sœur à supporter ce coup, Horace hésitait à communiquer à sa chère petite Melea des nouvelles si complètement inverses de celles qu'elle attendait évidemment. Quoique de plusieurs années plus jeune que sa sœur, Melea cependant ne lui cédait en rien pour la force d'esprit; et puis elle comprenait la nature de l'affaire mieux que son frère ne l'aurait supposé; en sorte qu'elle fut capable de trouver quelque consolation à connaître exactement l'état des choses, la position des banquiers associés, et l'influence que la faillite aurait sur leurs fortunes et celles de leurs cliens.

Melea se fût informée de tous ces détails, quand ce n'eût été que pour le soulagement qu'Horace semblait éprouver à s'en occuper; mais elle était bien aise aussi de se mettre à même de répondre aux questions de Fanny, quand elle reviendrait le lendemain; car Horace était chargé par mistress Berkeley de prier Melea de ne pas songer à venir rejoindre ses parens à D***, mais de rester pour attendre Fanny, et tout préparer pour leur retour, dès que M. Berkeley jugerait qu'il pouvait décemment se retirer.

— Y a-t-il encore quelque chose que je puisse faire? demanda Melea; quelques lettres à écrire; — quelques inventaires à faire? continua-t-elle, jetant un coup d'œil autour d'elle sur les livres, le piano, et le Titien qui avait

fait long-temps l'orgueil de son père. Y a-t-il quelque chose qu'il vaille mieux faire avant que ma mère soit de retour?

— Si vous croyez, ma chère, qu'il ne vous en doive pas coûter trop d'effort pour écrire quelques lettres, il serait fort bien d'en expédier trois ou quatre auparavant. Il n'y a rien autre chose à faire à présent. Surtout ayez soin de ne vous pas trop fatiguer, Melea, c'est ce que je crains surtout pour vous. Rappelez-vous qu'il faut garder vos forces pour soutenir celles de notre pauvre père. Il aura besoin de tous les soins que nous pourrons lui prodiguer; et nous devons nous attendre que notre mère aussi perdra beaucoup de son énergie, dès qu'elle verra autour de lui d'autres personnes pour le consoler et l'encourager. N'épuisez donc pas vos forces tout d'un coup.

Melea ne comprenait pas trop comment elle aurait pu se trouver épuisée; encore qu'elle ne fît aucune observation à ce sujet, elle supposa que peut-être il y avait dans un tel évènement quelque chose de pire que ce qu'elle y voyait actuellement. Elle ne se hasarda donc pas à faire parade de son courage, ni à s'en glorifier en elle-même. Quant à présent, il lui sembla que son malheur personnel était peu de chose, comparé à celui de son père, de sa mère et d'Horace. Elle était pleine d'appréhensions pour son père, d'un chagrin respectueux pour sa mère, et d'une douleur mêlée d'admiration pour son généreux frère, qui estimait la réputation plus que tout le reste, et qui commençait à entrer dans les affaires avec l'espoir d'y obtenir tous les succès dus au travail, à l'intelligence et à la probité. C'était pour Horace qu'elle souffrait le plus; pour Fanny et pour elle qu'elle souffrait le moins; car Fanny lui paraissait une autre elle-même, pourvue des mêmes moyens de faire face à

un revers de fortune, dont elles avaient été de temps à autre menacées depuis leur enfance.

— Est-ce qu'il n'y a rien, Horace, que je puisse faire pour vous? C'est de vous que nous nous occupons tous; c'est vous que nous voudrions soutenir et consoler. Est-ce qu'il n'y a rien que je puisse faire?

— Non rien; merci. Je ne saurais partager avec personne la part de responsabilité qui pèse encore sur moi. Seulement donnez-moi à porter à notre mère quelque message, quelque petite chose que ce soit, que vous pensiez propre à lui montrer que vous êtes calme et tranquille. Une telle preuve, de votre main, vaudra mieux que tout ce que je pourrais lui dire.

— Eh bien je vais écrire, tandis que vous mangerez ces raisins, dit Melea, qui avait remarqué que son frère paraissait souffrir de la soif.

Tandis qu'Horace mangeait et prenait des *notes* sur son agenda, Melea écrivit la lettre suivante :

« — Ma chère mère,—les nouvelles qu'Horace m'a apportées m'ont fait beaucoup de peine. Je crains que Fanny et moi, nous ne comprenions pas toute l'étendue de ce malheur pour nous en affliger avec mon père et vous, comme nous le devrions. Nous savons cependant que ce malheur est très grand, et que l'impression en durera toujours avec mon père, qui avait travaillé toute sa vie, pour s'assurer un sort précisément opposé à celui qui le frappe maintenant. Toutefois il n'y a point là de déshonneur, et c'est, je crois, la seule chose qu'il nous eût été par trop difficile de supporter.

« Vos enfans ne regarderont point comme un malheur d'être appelés à un genre de vie plus actif, en vue duquel leur éducation a été dirigée, et auquel leur père leur a souvent dit de se préparer. Fanny et moi nous sommes trop convaincues que le bonheur peut se trouver dans le

travail pour murmurer contre les circonstances qui pourraient nous en faire une nécessité. Je parle au nom de Fanny en son absence, aussi bien que pour moi-même, parce que c'est à elle que je suis redevable des sentimens que j'exprime, et que je puis, j'en suis sûre, répondre pour elle aussi bien que pour moi. Si je vous parle si longuement de nous deux, c'est que je suis convaincue de la sincérité de mon père, quand il dit que c'est surtout à cause de ses filles qu'il prend à cœur ses affaires pécuniaires. Je vous assure que nous ne sommes inquiètes, nous, que pour lui, pour vous et pour Horace. Il est impossible qu'Horace se laisse abattre long-temps par les circonstances, ni aucun de nous, à ce que je crois. Mon intention est d'exprimer ici une confiance religieuse dans la Providence, et non une confiance présomptueuse dans mes propres forces. Si c'est de la présomption, elle sera nécessairement humiliée : si c'est de la foi religieuse, j'espère que l'évènement la justifiera. Dans tous les cas, j'en attends l'épreuve sans la redouter.

« J'attends Fanny demain vers midi, et j'espère vous voir demain soir, ou après-demain matin au plus tard. Mon père peut être certain que son repos ne sera point troublé ici. Je prendrai mes mesures pour que personne ne puisse franchir le seuil de la porte, sans sa permission expresse. Je vous envoie des raisins et les chaussons de lisières de mon père, il doit en avoir besoin, s'il se trouve obligé de rester long-temps à son bureau. Demain je vous enverrai d'autres fruits; le messager a ordre d'attendre tous les ordres qu'il vous plaira de me donner; et les quelques lignes que vous m'écrirez, j'en suis sûre, si vous ne devez pas revenir demain soir.

« Lewis, qui m'a tenu bonne et agréable compagnie, vous prétente ses respects et l'expression de sa sympathie pour tout ce qui peut avoir altéré votre bonheur.

« Adieu, mon cher papa et ma chère maman ; que Dieu vous soutienne, et qu'il fasse sortir pour vous ses bénédictions du malheur même dont il a jugé à propos de vous affliger ! S'il lui plaît de le permettre, vos enfans ne vous en rendront pas pour cela moins heureux.

« Votre fille soumise et affectionnée,

« MELEA BERKELEY.

« — *P.-S.* — Personne n'a pris plus de part à ce qui vous arrive que Henri Craig. S'il croyait que sa présence pût vous être de la moindre utilité, il partirait immédiatement pour D***. Il le disait déjà quand nous n'en n'étions encore qu'aux craintes. Je suis sûre qu'aujourd'hui, le malheur arrivé, ce lui serait un plaisir que de vous voir mettre à l'essai sa bonne volonté. Dès qu'Horace sera parti, j'écrirai, comme il me l'a dit, à Reading, Manchester et Richemond. S'il y a d'autres lettres nécessaires, faites-le-moi savoir demain. J'espère que vous ne vous fatiguerez à écrire à personne, dans ce moment, si ce n'est à Fanny et à moi. »

Lorsque le lendemain matin Fanny reprit le chemin de la maison paternelle, ignorant, comme sa sœur était affligée de le penser, tout ce qui s'était passé depuis une semaine, elle était chargée par les amis qu'elle quittait de deux ou trois commissions, qu'elle devait faire en traversant Haleham, afin que le domestique qui la reconduisait apportât en s'en retournant les objets qu'elle aurait achetés. Elle descendit donc de cheval à l'entrée de la ville, afin d'entrer dans plusieurs boutiques. La première personne qu'elle rencontra fut M. Longe, bras dessus bras dessous avec un jeune homme qu'elle ne connaissait pas. Elle vit bien qu'ils échangeaient entre eux quelques coups d'œil significatifs et quelques pa-

roles à voix basse, comme elle l'avait vu faire au recteur plusieurs fois depuis qu'elle l'avait refusé; elle n'en fut pas moins surprise des grossièretés qui suivirent. De ces deux messieurs, l'un, l'étranger, prit son lorgnon pour la regarder en face, et l'autre ne parut la reconnaître qu'en lui riant au visage. Tous deux marchèrent de telle façon, qu'ils la coudoyèrent, la forcèrent à quitter l'étroit trottoir, et se retournèrent, comme pour voir ce qu'elle pensait de cette manœuvre. Tout ce qu'elle en pensait, c'était que cette conduite était bien misérable, quand elle aperçut Henry Craig, accourant vers elle en toute hâte, et lui faisant signe de ne point entrer dans les boutiques.

— Permettez-moi, miss Berkeley, dit-il, de vous aider à remonter à cheval.

— Merci; il faut d'abord que j'entre dans cette boutique. Etes-vous allé chez nous ce matin? Comment s'y porte-t-on?

Henry répondit que tout le monde se portait bien, qu'il allait la reconduire chez elle; qu'il la priait de renvoyer le groom avec les chevaux, et de venir avec lui par le sentier. Fanny allait faire quelques objections, quand elle remarqua qu'Henry parlait d'un air grave et solennel, qu'il ne prenait jamais sans quelque cause importante; en sorte qu'elle lui laissa donner au domestique les ordres qu'il lui plut, qu'elle passa son bras dans le sien, et le laissa la diriger vers le sentier. Quand elle le regarda en face, comme pour l'engager à parler, elle vit qu'il était pâle et agité. Elle s'arrêta, et lui demanda si fermement ce qu'il y avait, qu'il renonça à toute idée de ne lui apprendre les choses que graduellement.

— On dit, répliqua-t-il, — mais je ne sais si cela est

vrai, — on dit qu'il y a quelque dérangement dans les affaires de votre père, — que la banque de D*** a suspendu ses paiemens.

— Mais vous ne savez pas que cela soit vrai?

—Pas positivement. Je sais qu'il y a eu quelques doutes, — qu'il y a eu quelques difficultés la semaine dernière; mais quant à l'évènement, je ne le sais pas d'une manière positive.

—Oh! je ne doute point que cela ne soit vrai. Un tel évènement n'est pas une idée nouvelle pour moi; je ne doute point que cela ne soit vrai. — Et ils marchèrent en silence.

— Un mot, avant que je n'en sache davantage. Qu'il soit arrivé ce qu'il voudra, Henry, je suis sûr que l'honneur de mon père et de mon frère en sortira intact. Si je n'avais cette confiance.....

— Et moi aussi, je suis certain qu'il n'y aura qu'une opinion parmi tous ceux qui vous connaissent; — que jamais famille n'a moins mérité un pareil sort, ou n'a jamais été en meilleure position pour le supporter. Jamais famille.....

Il ne put achever. Quand il reprit la parole, ce fut pour lui dire que son père et sa mère étaient absens, et lui faire un récit abrégé des évènemens de la semaine dernière, jusqu'où il les connaissait, c'est-à-dire jusqu'à la soirée de la veille.

— Vous n'avez donc pas vu Melea et Lewis aujourd'hui, ni depuis qu'ils ont reçu la nouvelle?

— Non; hier au soir j'ai quitté Melea joyeuse, débarrassée de toutes ses inquiétudes, et ce n'est que ce matin que j'ai entendu parler d'une catastrophe. Je n'ai pas cru devoir me permettre de lui faire visite, présumant qu'elle doit être suffisamment affairée, et sachant que vous arriveriez ce matin de bonne heure. J'étais allé

jusqu'à la porte de votre maison; mais j'ai pensé que je ferais mieux de venir au-devant de vous, pour empêcher que vous n'entrassiez dans quelque boutique, et que la nouvelle ne vous fût encore plus pénible par la manière dont vous l'apprendriez. J'ai écrit un mot à Melea pour l'informer de ce que j'allais faire.

— Entrez avec moi, dit Fanny, quand ils furent arrivés à la porte, vous serez mal à l'aise tant que vous ne saurez pas au juste à quoi vous en tenir. Vous pourrez vous en aller aussitôt après.

Melea vint au-devant d'eux, et, après les premiers embrassemens, parut hésiter et craindre de commencer un pénible entretien.

— Allons, ma chère, dit Fanny, dites-nous jusqu'à quel point tout cela est vrai. Nous savons qu'il y a quelque chose; dites-nous ce que c'est au juste.

— Rien qui vous doive prendre à l'improviste; rien qui vous puisse rendre aussi malheureuse que nous nous le figurions. Nous ne pouvions prévoir que de consolations, que d'espérances il nous resterait encore au jour de la catastrophe. J'ai reçu ce matin de ma mère une si bonne lettre! Bien peu de gens en souffriront, à ce qu'elle croit, ceux-là seulement qui sont à même de perdre; encore ne sera-ce que pour bien peu de temps; — et puis on les a traités avec tant de générosité et de considération. Il paraît que chacun s'empresse de témoigner à Horace combien on apprécie son honneur et sa probité.

— Qu'allons-nous devenir maintenant? demanda Fanny.

— Je vous dirai tout ce que je sais de l'état de nos affaires, et vous serez mieux à même d'en juger. — Non, Henry, ne vous en allez pas; si tout ceci avait été un secret, je ne l'aurais pas su. Vous ne partirez

pas d'ici que vous n'ayez appris de nous, ce qu'avant la nuit vous pourriez apprendre du premier venu à Haleham.

Elle répéta tous les détails qu'Horace lui avait donnés de l'aspect général des affaires. C'était certainement une consolation d'espèrer qu'en définitive aucun des créanciers ne perdrait rien.

— Que Dieu soit loué! dit Fanny, si seulement cela est vrai; c'est tout ce que je lui demande. Voici maintenant le temps venu de nous efforcer de conquérir une indépendance plus vraie que celle que nous avons perdue. J'ai la ferme confiance qu'avec de l'énergie, et les talens que nos parens nous ont donnés, nous ne nous trouverons pas au-dessous de ce que les circonstances vont exiger.

Henry Craig se leva, sentant qu'il avait plus besoin de consolation lui-même qu'il n'était en état d'en donner. Il appela sur les deux sœurs les bénédictions du ciel, et sortit précipitamment.

Elles avaient peu de chose à faire avant le retour de leurs parens. Melea avait déjà pris ses mesures pour s'assurer une place d'institutrice particulière, dans une maison qui offrait de grands avantages, et où elle avait lieu de croire qu'elle serait bien traitée; toutefois, en formant sa demande, elle ne s'était point nommée, ne jugeant pas à propos de le faire, avant que d'avoir consulté ses parens. Elle était fort embarrassée de ce qu'elle devait dire aux domestiques; il y en avait un dont les longs services semblaient lui donner des droits à cette triste confidence, tandis qu'elle n'était pas sûre que les autres se conduisissent bien après l'avoir reçue. Fanny ne doutait pas qu'ils ne sussent tout, non-seulement parce que cette affaire était le sujet de toutes les conversations de la ville, mais parce qu'ils avaient dû l'apprendre directe-

ment de la bouche du messager qui avait apporté la lettre de M. Berkeley. Elle se trompait; le messager n'avait point eu le cœur de divulguer les nouvelles qu'il apportait; et l'étonnement des domestiques fut aussi grand que leur chagrin quand à la fin on leur apprit l'évènement. Melea se reprocha son injustice envers quelques-uns d'entre eux, quand elle n'entendit ni menaces ni murmures, et qu'ils ne lui demandèrent même pas ce qu'ils allaient devenir.

Le lendemain était un dimanche; ce ne fut pourtant pas un jour de repos pour ceux de la famille Berkeley qui étaient restés à D***. A Haleham, quelques-uns furent touchés, et d'autres, parmi lesquels on distingua les Cavendish, scandalisés de voir Fanny et Melea à leur place habituelle à l'église et dans l'école du dimanche. Tandis que quelques-uns trouvaient que cela marquait peu de sentimens, peu de convenances, que cela avait l'air d'une bavade, les jeunes demoiselles ne voyaient pas pourquoi le malheur particulier qui les frappait leur ferait négliger un acte de philanthropie, ou les priverait des consolations qu'elles avaient coutume de trouver à l'église et dont elles avaient aujourd'hui plus que jamais besoin.

CHAPITRE VIII.

LE JOUR DE MARCHÉ.

Les Cavendish n'eurent pas long-temps le loisir de se récrier sur la déconfiture des Berkeley. Il eût été plus sage de se préparer à les imiter. M. Cavendish, qui ne

pouvait espérer de continuer les affaires après leur catastrophe, résolut de ne point tomber tranquillement et simplement comme ils l'avaient fait; il voulut que sa chute fît au moins de la sensation, il voulut finir avec éclat.

Il y avait déjà quelque temps que, depuis la conclusion de la paix, le commerce d'importation des grains étrangers accélérait sa ruine; il voyait bien que le contre-coup de la faillite de D*** allait l'achever; il résolut donc de prendre les devans, et d'essayer de conserver quelque ombre de réputation, en attribuant sa catastrophe à quelque accident.

Le mercredi suivant était le jour du marché, il n'y avait donc pas de temps à perdre. En conséquence, le mardi, on fit disparaître fort à propos un commis, et tout Haleham fut jeté dans la consternation par le bruit qui se répandit que ce commis s'était enfui emportant des valeurs immenses. En un moment des affiches promettant récompense à quiconque ramènerait le voleur parurent à tous les coins de rue, aux carreaux de toutes les boutiques. Mistress Cavendish avait une attaque de nerfs; M. Longe était parti à la poursuite du commis infidèle; les enfans couraient çà et là comme des fous, tandis que leur gouvernante racontait à tout le monde la terrrible histoire. M. Cavendish parlait de dénoncer le coquin à la justice, et de le faire pendre: il oubliait seulement la chose importante, de donner sur la quotité et la qualité des valeurs soustraites les renseignemens qui eussent pu aider les magistrats à les recouvrer.

Lorsqu'à leur retour à Haleham, le mardi soir, M. Berkeley et Horace apprirent la grande nouvelle, ils s'écrièrent que c'était un mensonge trop grossier pour que personne s'y pût laisser prendre, et prophétisèrent que, non-seulement la banque serait fermée le lendemain,

jour de marché, mais qu'il ne se trouverait rien dans la caisse pour satisfaire les créanciers.

On dirait qu'une fois en sa vie Enoch Pye ait été plus clairvoyant qu'à l'ordinaire, à moins qu'on n'attribue à ses fréquens rapports avec mistress Parndon l'activité extraordinaire qu'il déploya le matin de ce fameux mercredi. Avant que la banque ne fût ouverte, il faisait sentinelle, se promenant de long en large dans la rue; à l'heure sonnant, il entra le premier et présenta un mandat de treize livres sterling, inventant une histoire, pour se justifier d'en demander le remboursement en or. A peine le commis lui avait-il compté sa somme sur le comptoir, qu'une voix, qu'Enoch ne jugea pas convenable d'entendre, cria de la pièce voisine : « Arrêtez, arrêtez! ne payez rien. La banque a suspendu ses paiemens. Ne payez rien, vous dis-je! »

Le commis voulut remettre la main sur son or, mais Enoch fut plus vif que lui. A la première alarme, il avait croisé les deux bras sur ses espèces, il les balaya dans son chapeau qu'il tenait entre ses genoux, regardant le commis en face et lui disant tranquillement :

— Quoi? Plaît-il? Qu'est-ce qu'il dit? Bon jour, Monsieur. Je ne veux pas vous retenir plus long-temps.

— Je vous retiendrai bien moi, s'écria le commis, s'élançant par-dessus le comptoir pour lui barrer la porte.

Enoch la franchit cependant, sa perruque à moitié retournée chemin faisant. Cavendish, survenant, se jeta au collet de son habit, mais Enoch avait maintenant une main libre, et il s'en servit vigoureusement pour se dégager. Il continua de courir, suivi d'une troupe d'enfans qui le croyaient devenu fou, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât haletant devant mistress Parndon. La seule pensée à laquelle il eut le temps de se livrer fut que, pour un tour comme

celui-là, la veuve serait dans le cas de l'épouser avant une heure, s'il avait une licence[1], et qu'il eut le courage de lui demander sa main. Enoch était beaucoup trop modeste pour apercevoir ce que tout le monde voyait, que la veuve était on ne peut plus résignée à le suivre à l'autel, à quelque moment que ce fût. Il se montra très sensible aux soins qu'elle lui prodigua à son arrivée. Elle replaça sa perruque d'aplomb, examina la partie de son habit qui avait été en danger, pour voir s'il y avait un bouton à recoudre, une boutonnière à refaire, secoua et retourna la coiffe de son chapeau, pour voir si quelque pièce de monnaie ne s'y était point cachée, et plaçant devant lui une tasse de thé et une rôtie toute chaude, essaya de lui persuader d'accepter un second déjeuner. Il était impossible qu'il demeurât ainsi claquemuré dans une chambre, quand il y avait dehors de si importantes nouvelles. Il était venu, moitié par instinct, moitié par l'envie de se voir féliciter du bon tour qu'il venait de jouer; maintenant, il lui tardait de se retrouver dans la rue pour prendre part aux évènemens de la journée. La veuve obtint qu'il attendrait cinq minutes, qu'elle eût mis son shall et avalé deux tasses de thé. Puis, après avoir donné ordre à sa petite servante de lui conserver pour le soir la rôtie qui n'avait point servi, elle passa son bras dans celui de M. Pye, et courut avec lui dans la rue aussi vite que pouvait le lui permettre sa respiration qu'il n'avait pas entièrement reconquise.

1. En Angleterre il est d'usage d'acheter les trois bans, ce qui permet de se marier en prévenant le prêtre cinq minutes à l'avance; cela ne coûte qu'une guinée, et pourvu que les deux époux aient l'âge de majorité religieuse, on ne leur demande point le consentement des parens. Il est vrai que, pour contrepoids, la loi anglaise permet à ceux-ci de déshériter leurs enfans. Il n'y a que les individus de la classe tout-à-fait infime et quelques philosophes qui laissent annoncer publiquement leurs bans, plutôt que de donner une guinée à l'église.

La commotion populaire était effrayante en effet. Si un tremblement de terre eût ouvert un abîme au milieu de la ville, la consternation des habitans n'eût pas été plus grande. C'eût été folie que de parler de tenir le marché; sur vingt chalands, dix-neuf n'avaient d'autre argent que les *notes* de Cavendish; et à moins que le vingtième n'eût des espèces sonnantes, il lui était impossible de faire aucune acquisition. Les marchands indignés repoussaient toute espèce de papier-monnaie, même le papier de la banque d'Angleterre; ils jetaient le papier-monnaie sous leurs pieds, ils crachaient dessus; quelques-uns même eurent la sottise de le mettre en pièces, anéantissant ainsi la seule chance qu'il eussent de recouvrer une partie quelconque de leur propriété. M. Pye et quelques autres marchands jouissant d'une considération méritée, se rendirent sur la place du marché, expliquant à ces gens qu'au moins il serait sage de conserver ces *promesses de payer*, ajoutant, qu'à coup sûr, la banque d'Angleterre et quelques autres tiendraient cette promesse, avec quelque honte que la banque d'Halcham eût manqué aux siennes.

Pour bien comprendre tout ce que cette banqueroute avait d'odieux, il aurait fallu assister au marché de ce jour; il aurait fallu voir les larmes des femmes de la campagne, qui se préparaient à s'en aller sans un sou annoncer à leurs maris que leurs épargnes de plusieurs années leur étaient enlevées; il aurait fallu voir la figure consternée des boutiquiers, les bras croisés sur le seuil de leur porte, trop sûrs de ne point être dérangés de long-temps par la pratique. Il aurait fallu voir la fureur du fermier Martin, se frayant un chemin à travers la foule, pour arracher sa fille de la maison de l'escroc, qui lui enlevait le legs qu'elle avait reçu de ses premiers maîtres, ses épargnes et ses gages

courans, pour prix de ses loyaux services. Il aurait fallu voir le désespoir muet de l'amant de Rhoda, dont les brillantes espérances s'évanouissaient en un instant; — sa place perdue, ses économies enlevées, lui-même et sa future appauvris, à la veille de leur mariage. Il aurait fallu voir le désespoir des honnêtes laboureurs du voisinage, voyant que ce qu'ils avaient mis de côté pour le prix de leur fermage, pour leurs vêtemens, et leur nourriture, leur était enlevé comme par un coup de tonnerre. Il aurait fallu voir l'insolente gaieté des indigens à la charge de la paroisse, ravis d'un malheur qui ne pouvait les atteindre, et de se trouver pour le moment mieux à l'aise que des gens plus riches qu'eux; — tout cela était affreux à voir et à entendre. La curiosité de mistress Parndon elle-même ne put lui faire supporter plus long-temps la vue de tant de misère. Elle s'en retourna chez elle le cœur ulcéré, et versa des larmes abondantes en racontant la chose à sa fille dans une lettre deux fois plus longue que celles ordinaires. Enoch Pye se retira de son comptoir, et oublia littéralement de faire le compte des billets de banque qu'il possédait, pour s'attendrir sur le sort de ceux qui étaient moins que lui en état de supporter de pareilles pertes. Henry Craig se multiplia pour se trouver partout où sa présence était nécessaire. Il n'avait guère à donner que des conseils et des preuves de sympathie, toutefois il ne laissa pas que de faire quelque bien; il calma les esprits de la multitude et leur montra comment ils pouvaient le mieux s'aider et se soutenir les uns les autres. D'après ses avis, il se fit un peu de commerce sous forme d'échanges, ce qui soulagea les plus pressans besoins de ceux qui étaient venus au marché dans l'intention d'y faire quelques emplètes. Le boucher et le jardinier se défirent ainsi d'une partie de leurs marchandises péris-

sables, par des échanges qui permirent à ceux qui avaient de nombreuses familles de rapporter de la viande et des pommes de terre pour le dîner de leurs enfans. Jamais affaires si peu importantes ne furent si longues à se traiter et ne se conclurent avec tant de larmes.

Cavendish trouva la circonstance plus difficile qu'il ne l'avait prévu. La confusion qu'il retrouva dans sa maison, quand il y rentra pour y chercher un refuge contre les clameurs du dehors, le terrifia véritablement. Les attaques de nerfs de sa femme étaient aussi violentes que jamais, Miss Egg avait fait ses paquets, et était partie par la voiture du matin, excessivement irritée contre ses chers amis, qui lui devaient une année d'appointemens, qui, depuis peu, l'avaient bercée de l'espérance d'épouser M. Longe, afin de ne la point payer, et de donner à leurs enfans une éducation qui ne leur coûtât pas grand'chose. Le fermier Martin entraîna Rhoda, sans la consulter autrement que pour lui dire qu'elle pouvait, si elle voulait, prendre avec elle le petit enfant dont personne autre ne s'occupait. Tous les autres domestiques étaient partis immédiatement, faisant, sans se gêner, main basse sur tout ce qui se trouvait à leur convenance, se disant l'un l'autre, et se disant à eux-mêmes que c'était là probablement tout ce qu'ils verraient jamais de leurs gages. Voyant la maison abandonnée, sans autre garnison qu'une femme éplorée et des enfans épouvantés, tandis qu'à chaque instant il s'attendait à la voir assaillie par une populace furieuse, le héros de cette scène de désolation résolut de la quitter quand il le pouvait encore sans obstacles. Il chercha un vieux chapeau noir, qu'il échangea contre son chapeau blanc, trop connu de la multitude; mit dans sa poche quelque argent qu'il trouva dans le secrétaire de sa femme, boutonna jusqu'en haut une vieille redingote qui lui

tombait jusque sur les talons, se glissa à bord d'une de ses propres barques, payant le seul homme qui restât encore dans ses magasins, pour le conduire à quelques milles en aval, et ne dire à personne dans quelle direction il était parti.

Parmi les milliers d'individus qu'il laissa derrière lui pour maudire son nom et ses opérations, il s'en trouva qui maudirent aussi le système qui lui avait permis de les étendre d'une manière si funeste. Quelques-uns condamnaient l'invention de toute espèce de papiers-monnaie, ce que ne firent pas et ne feront jamais ceux qui réfléchissent à l'économie, l'aisance et la rapidité qu'un pareil intermédiaire d'échange apporte dans la transaction des affaires. D'autres attribuaient tout le mal à l'usage des petites *notes*, répétant qu'avant 1797, quand il n'y avait point en circulation de notes au-dessous de 5 livres sterling, une panique était chose presque inconnue. D'autres, regardant un papier-monnaie comme un avantage dont on pouvait difficilement se passer, se plaignaient du mauvais exemple qu'avait donné la Banque d'Angleterre en faisant déclarer ses *notes* inconvertibles, et assuraient que les moyens qui garantiraient leur convertibilité suffiraient pour garantir aussi la sécurité de la propriété. D'autres faisaient encore une objection; ils disaient que ce n'était point assez d'assurer la convertibilité des *notes*, qu'il fallait encore limiter leur émission; parce que, encore que la convertibilité assure en définitive la balance des signes représentatifs, elle n'empêche pas les fluctuations intermédiaires qui proviennent de ce que le public ne connaît pas toujours immédiatement l'abondance ou la disette d'argent qui se font sentir occasionellement sur une place. En général, les *notes* circulent long-temps avant

que les détenteurs aient besoin de l'or qu'elles représentent; en sorte qu'une société imprudente ou de mauvaise foi peut émettre beaucoup plus de *notes* que la prudence ne le permettrait, avant que le public, averti du danger, ne songe à demander le paiement en or. Ainsi donc, la convertibilité des *notes* n'est qu'une garantie illusoire de leur remboursement, si l'on n'y joint celle d'une limite du chiffre de leur émission. Quelques-uns professaient une théorie particulière; ils ne regardaient pas la panique comme l'indice dénonciateur du mal, mais comme le mal lui-même; ils pensaient que tout irait pour le mieux si l'on pouvait prévenir la panique, et ils ajoutaient que l'on y parviendrait dans les provinces, si toutes les *notes* des Banques particulières n'étaient payables qu'à Londres seulement. Ces raisonneurs ne voyaient pas combien la valeur des *notes*, considérées comme monnaie, serait déprécié si on les rendait payables à des distances variées et incommodes; en sorte qu'il y aurait bientôt une différence de valeur entre des *notes* de même dénomination, suivant la distance différente des villes principales à Londres. Tous ne tombaient d'accord que sur un seul point, qu'il y avait quelque chose de fautif dans le système actuel, sous lequel un grand nombre de villes et de villages, se trouvaient dans une position aussi déplorable qu'Hatcham.

Les nouvelles des faillites que chaque jour amenait avaient quelque chose d'effrayant. Le nombre en allait toujours croissant, en proportion inverse du nombre de banques qui résistaient encore, en sorte que chacun se demanda où le mal s'arrêterait, et s'il finirait par rester une monnaie quelconque dans le pays. Avant que cette épouvantable crise commerciale fût passée, quatre-vingt-douze banques

de province firent banqueroute, et un nombre plus considérable encore suspendirent leurs payemens pour un temps plus ou moins considérable.

A proportion de l'avantage pour la condition morale et matérielle des classes ouvrières d'avoir un endroit sûr où déposer leurs économies pour les multiplier par l'addition des intérêts composés, fut le tort qu'éprouva cette même condition par le désappointement d'une confiance mal placée. Aujourd'hui des caisses d'épargnes existent partout, qui ôtent à l'imprévoyance l'excuse de dire qu'il est difficile de trouver des dépôts sûrs et des emplois avantageux de ses économies. Mais à l'époque dont nous parlons, les caisses d'épargnes n'existaient pas encore; aussi il faisait beau voir les paresseux et les imprévoyans se moquer des gens rangés et économes qui avaient perdu le fruit de leurs travaux et de leurs privations; aussi il était triste de voir ceux-ci abandonner toute idée d'améliorer leur condition, puisque leur confiance avait été si bassement trahie, et leurs justes espérances anéanties. Il n'y eut pas tant d'individus de la classe ouvrière qui furent ruinés par la perte de leurs dépôts, que de ceux qui perdirent pour avoir eu entre les mains les *notes* des banques en faillite, parce que peu de banques recevaient de petits dépôts; mais ceux qui perdirent ainsi le fruit de leurs économies étaient précisément les plus méritans. Dans cette catégorie se trouvaient les victimes du banquier d'Haleham, les Chapman, les Rhoda, les gens laborieux et rangés, ceux qu'on eût dû traiter avec une probité plus scrupuleuse que les autres, et ce fut précisément l'exignité de leur petit avoir qui les jeta en proie aux escrocs, à de prétendus banquiers dont le crédit valait moins encore que le capital.

Un jour que M. Craig venait d'annoncer aux Berkeley quelque nouvelle faillite, Melea demanda si jamais d'au-

tres États avaient souffert ainsi du vice de leur système monétaire, ou si les gouvernemens étrangers avaient depuis long-temps appris par nos désastreuses erreurs à en éviter les causes.

— Avant la moitié du dernier siècle, répondit son père, la banque de Copenhague reçut le privilége d'émettre un papier-monnaie inconvertible; et il y a quelques années que le roi, jaloux de posséder le monopole de l'avantage de battre monnaie si aisément, a pris seul l'affaire en son nom; aujourd'hui ses sujets l'en félicitent de tout leur cœur, un dollar en argent valant précisément seize dollars en papier.

— Il est étrange, reprit Melea qu'aucun de ces gouvernemens ne veuille voir que la valeur d'une monnaie quelconque dépend du rapport dans lequel elle se trouve avec les marchandises; et que la valeur relative des monnaies métalliques et de papier dépend de la proportion dans laquelle elles se trouvent les unes par rapport aux autres.

— Catherine de Russie paraît en avoir quelque idée, car elle fut très-modérée d'abord dans l'émission de son papier, après qu'elle eut doté ses sujets de cette nouvelle monnaie; mais aujourd'hui le rouble papier vaut le quart du rouble argent. Marie-Thérèse passa le but dès le commencement. A peine avait-elle introduit le papier-monnaie en Autriche, qu'un florin d'argent valait treize florins de papier. Tous les efforts subséquens du gouvernement pour rétablir la proportion ont échoué. Il a rappelé l'ancien papier, et en a émis un nouveau; tout ce qu'il a obtenu c'est que le papier est aujourd'hui à l'argent comme un est à huit. Mais la chose la plus incroyable est qu'un gouvernement ait jamais institué un signe représentatif qui, dans le fait, ne représente rien du tout.

— Qui ne représente rien du tout! Comment cela se peut-il?

— Demandez à votre mère de vous raconter l'histoire des assignats. Je sais qu'il lui est pénible de se reporter par la pensée vers cette époque désastreuse; mais sans doute elle sentira comme moi qu'il vous peut être avantageux de savoir quelles ont été les conséquences du système monétaire le plus extraordinaire que le monde ait jamais vu.

M. Craig se rendit compte alors de l'air sérieux que prenait tout à coup mistress Berkeley, toutes les fois que, de près ou de loin, on faisait allusion à un système monétaire vicieux. Il supposa qu'elle avait été ruinée ainsi que sa famille, à l'époque où toute la France fut réduite à la misère par l'explosion du système des assignats.

— Comment pouvait-il se faire, demanda de nouveau Melea, qu'un signe représentatif ne représentât rien du tout?

— Les assignats furent déclarés monnaie légale, répondit mistress Berkeley, mais il n'y eut rien de spécifié qu'il dussent représenter. Quant à leur forme, c'étaient des billets sur lesquels était écrit : « Propriétés Nationales, Assignat de cent francs, etc. » La première question était de savoir ce que c'étaient que les propriétés nationales; et la seconde, de déterminer la valeur de cent francs.

— Et qu'est-ce que c'étaient que les propriétés nationales?

— Dans ce cas, cela voulait dire les propriétés confisquées par l'État sur les émigrés, propriétés qu'il mettait en vente publique. Cette nouvelle espèce de monnaie était donc mise en circulation sous prétexte que l'État, quelque riche qu'il fût d'ailleurs en propriétés confisquées, avait grand besoin d'argent, et pensait que

c'était un bon moyen de convertir ses immeubles en espèces. Vous voyez déjà que, encore qu'on eût écrit cent francs sur ces chiffons de papier, la valeur réelle des assignats dépendait de la proportion de leur émission avec les propriétés à vendre, et de la proportion de ces propriétés et des assignats avec la monnaie métallique et la quantité des autres marchandises.

— Probablement le gouvernement français altéra continuellement cette proportion par de nouvelles émissions de papier-monnaie, tandis qu'il n'existait pas un accroissement analogue des propriétés qu'il représentait.

— Vous avez deviné juste. Il y eut de nouvelles propriétés confisquées, mais les assignats se multiplièrent dans une proportion décuple, chassant de dessus la place la monnaie métallique, et toujours trop abondans. Les prix haussèrent énormément; et à mesure qu'ils haussèrent, les gens devinrent plus extravagans.

— Il paraît que c'est toujours la conséquence d'une excessive élevation des prix.

— Si les prix avaient haussé par suite de la rareté des marchandises, les gens en seraient devenus plus économes; mais, dans ce cas, l'élévation des prix n'indiquait qu'une chose, la dépréciation de l'argent. Je me rappellerai toujours mon père venant nous dire qu'il avait acheté un château en province avec tous ses meubles meublans. Vous avez acheté un château! s'écria ma mère. Quand vous n'avez pas de fortune à laisser à vos enfans, quelle folie d'acheter un domaine en province! Ce serait une folie bien plus grande, répondit mon père, de garder mon argent jusqu'à ce que ce dont j'achète aujourd'hui un château ne puisse pas me donner une livre de viande. Si je pouvais mettre mon argent de côté, je le ferais volontiers; comme je ne le puis pas, je profite du premier placement qui se présente. L'évènement

prouva qu'il avait raison, car la pauvreté déplorable à laquelle nous nous trouvâmes bientôt réduits, était cependant un malheur moins grand que les peines que mon père aurait pu encourir et qu'il aurait difficilement évitées s'il avait gardé ses assignats.

— Voulez-vous parler de peines légales?

— Oui. Le gouvernement prit des arrêtés pour que le plan qu'il avait si habilement combiné ne vînt pas à échouer. Il décida qu'il ne serait permis de faire entre les assignats et la monnaie métallique aucune différence, sous peine de six années de fers, par chaque marché dans lequel les uns auraient été pris pour une valeur moindre que celle de l'autre.

— Que cela était stupide! que cela était barbare! La presque totalité de la population aurait dû être envoyée aux galères en exécution de cette loi, car ils n'avaient guère d'autre monnaie que les assignats; et il n'y a pas de puissance au monde qui pût donner une valeur réelle au papier, seulement en lui en attribuant une nominale.

— Eh bien! quand on vit que la loi était inefficace, on augmenta la pénalité. Au lieu de six ans de fers, les accusés convaincus devaient être condamnés à vingt. Comme ce nouvel épouvantail ne fut pas moins impuissant, on eut recours à des moyens de plus en plus violens, jusqu'à ce que ce fût une oppression intolérable. Tous ceux qui cachaient leurs denrées ou marchandises, tous ceux qui ne voulaient pas les porter au marché pour les y vendre au prix fixé par le gouvernement, tous ceux qui refusaient l'occasion de vendre ainsi, même à perte, tous ceux-là durent actuellement être punis de mort.

— Alors pourquoi tous les citoyens ne se sont-ils pas individuellement refusés à acheter quoi que ce fût, plutôt que d'exposer les vendeurs à de tels dangers?

— Il n'y eut bientôt plus occasion de le faire. Les boutiques furent pour la plupart fermées; celles qui restèrent ouvertes, n'offrirent plus que quelques marchandises tout-à-fait inférieures, tandis que les bonnes continuèrent à passer de main en main, vendues sous le manteau.

— Et que fit-on par rapport à la vente du pain de la viande, et des autres choses nécessaires à la vie?

— Vis-à-vis nos fenêtres était la boutique d'un boulanger; de sa porte partait une corde attachée à un poteau à l'autre bout de la rue; dans l'intérieur de cette corde les pratiques faisaient la queue, suivant l'ordre de leur arrivée. Chaque pratique présentait un certificat de civisme, délivré par les commissaires nommés pour surveiller toutes les ventes et tous les achats; ce certificat attestait les principes politiques du porteur.

— Quoi! est-ce qu'on ne pouvait acheter un pain sans déclarer ses principes politiques?

— Non; ni sans que le certificat spécifiât et autorisât la quantité de pain qu'on désirait avoir.

— Quel temps il devait falloir à chaque boulanger pour satisfaire ses pratiques avec de telles formalités!

— J'ai souvent vu des malheureux faire queue dès la tombée du jour, et je les y ai retrouvés le lendemain matin. Souvent notre sommeil était interrompu par des querelles dans lesquelles les plus exténués des disputans étaient jetés à terre et foulés aux pieds. Les boulangers eussent volontiers fermé leurs boutiques, mais tous ceux qui se hasardèrent à le faire après avoir été établis un an, furent déclarés suspects, et à cette époque les suspects n'avaient devant eux que la guillotine en perspective.

— Un pareil système ne pouvait naturellement durer long-temps. Comment a-t-il fini?

— Le gouvernement démonétisa les assignats quand ls furent tombés trois cents fois au-dessous de leur va-eur nominale ; mais ce ne fut pas avant que les assignats i'eussent tué plus de gens que la guillotine.

— Vous voulez dire par la misère, — par la faim.

— Et aussi par les suicides qu'entraînent la misère et a faim. On retrouva un matin mon pauvre père dans a Seine, après deux jours de vaines tentatives pour se procurer les provisions nécessaires à sa famille.

M. Berkeley ajouta que la foule se pressait tous les natins au bord de la rivière pour y voir repêcher les adavres des suicidés, et chercher parmi eux les traits le quelque ami ou de quelque parent.

Ainsi que Melea l'avait dit, cela ne pouvait pas durer ong-temps; mais on en ressent encore aujourd'hui les con-équences, et probablement on les ressentira long-temps. Tout choc donné au crédit commercial est un malheur ational qu'il faut de longues années de tranquillité pour éparer.

C'était là le sujet auquel M. Berkeley ramenait inva-iablement la conversation; et personne dans la famille i'avait le talent de l'en détourner long-temps. Dès que e mot de crédit commercial avait été prononcé, il était oujours suivi d'un moment de silence. C'était en effet n sujet bien pénible pour tous les habitans d'Haleham.

CHAPITRE IX.

L'AVENIR.

Tout cela est-il décidé? — complètement décidé?

demanda Henry Craig à Horace, au moment où celui-ci montait dans la diligence de Londres, quelques semaines après la fermeture de la banque de D***. Et vos deux sœurs nous quittent immédiatement ?

— Décidément, et immédiatement; mais demandez-leur des détails; elles supportent ce sujet de conversation mieux que je ne le saurais faire.

— Je savais dès le principe que c'était leur intention; mais si vite, — si vite. Je me refusais à le croire jusqu'à ce que je l'eusse entendu de la bouche de l'un d'entre vous. J'en suis fâché, Horace, pour vous autant que pour M. et mistress Berkeley.

— Et pour vous-même aussi, pensa Horace, qui alors savait parfaitement l'affection particulière que portait M. Craig à l'un des membres de la famille. Ne vous figurez pas, Henry, que je blame mes sœurs pour ce qu'elles ont fait. Elles ont pris ce parti comme une chose toute simple, comme une conséquence nécessaire de la déconfiture de mon père, et, bien que je ne le leur eusse peut-être pas conseillé, je ne saurais dire qu'elles aient eu tort. Toutefois, si j'avais su.....

— Je pensais que vous aviez toujours su.... Quant à moi, je savais positivement ce qu'elles feraient.

— Je le savais bien aussi; mais si j'avais su qu'elles parlaient sérieusement.

Un fait bien certain, c'est que les sœurs d'Horace supportaient mieux que lui leur changement de fortune. Si elles lui avaient su moins de gré de son affection et de son orgueil pour elles, elles lui eussent reproché la faiblesse de regretter qu'elles désirassent, comme lui, devoir au travail une position indépendante.

Le lendemain au soir, Craig consolait Lewis du départ prochain des deux demoiselles.

— Nous laissons Lewis à la maison, dit Melea à

I. Craig; il s'est déjà fait aimer de son oncle et de sa nte; ils le chériront davantage encore, maintenant qu'il ı leur tenir lieu du fils et des filles qu'ils perdent mo- ıentanément. Je vous assure que ce qui nous console ırtout c'est de laisser Lewis avec nos parens.

Melea continua, expliquant qu'elles auraient eu tort e demeurer à la charge de leur vieux père, dans la iste position à laquelle il se trouvait réduit. Lewis ortit doucement de la chambre pour cacher ses larmes.

— Ah cela! Melea, dit Henry Craig, Lewis n'est lus là pour profiter de toute cette morale; vous savez ombien je suis d'accord avec vous depuis long-temps ır le parti que vous prenez aujourd'hui. Ne me traitez onc pas comme si je n'avais pas été votre ami et votre onseiller dans toute cette affaire. Pourquoi toute cette xplication, à moi?

— Je ne sais, en vérité. — Ne vous figurez pas toute- ois que je murmure contre le lot que le destin m'as- igne. J'aime les enfans, j'aime à les instruire; et si je ouvais seulement me faire une idée de mon nouveau enre de vie sous d'autres rapports....

— Vous savez, Melea, continua Henry après une ourte pause, vous savez combien j'aurais désiré vous auver le désagrément d'essayer ce nouveau genre de vie. Vous avez compris, je suis sûr.

— Oui, je vous ai compris. Je sais tout. N'en parlons lus quant à présent.

— Il faut que nous en parlions, Melea, si nous sommes réellement destinés à porter ensemble le fardeau de la vie, à nous aimer de telle sorte que nous ne formions lus qu'un seul et même être pendant toute la vie; le our est venu de nous porter mutuellement secours, de onfesser mutuellement notre amour.

— Nous ne saurions être plus sûrs l'un de l'autre que

nous le sommes déjà. Nous n'avons guère rien de nouveau à nous apprendre sur nos sentimens réciproques.

— Alors vous êtes à moi, Melea; vous savez depuis long-temps que je suis complètement à vous. Vous devez depuis long-temps....

— Sans doute, il y a long-temps que je sais tout cela. Vous ne vous figurez pas quelle consolation ce m'a été au milieu de notre affliction.

— Ainsi ce n'est donc qu'un délai. Nous nous réunirons pour ne plus nous séparer en ce monde. Vous êtes à moi. Dites seulement que dès aujourd'hui vous êtes à moi.

— Oui, je suis à vous, et j'espère que Dieu nous accordera la grace de faire notre devoir chacun de notre côté, jusqu'au moment où — Mais ce moment est nécessairement encore bien éloigné; la tâche que j'entreprends vous prouve que je parle sérieusement. Je n'aurais pas fait ce que j'ai fait, je n'aurais pas eu avec vous cet entretien, si je n'avais pensé que nous puiserions dans nos mutuelles confidences de nouveaux motifs de patience; car nous en aurons besoin de beaucoup.

— Nous n'en manquerons pas, je l'espère. Il me semble que maintenant je pourrai tout supporter; — l'absence, le retard, — tout ce qu'il plaira à Dieu. Mais il me semble aussi qu'il n'y a rien que je ne puisse faire; et qui sait si bientôt — Melea, n'est-il pas d'autres difficultés que celle que nos efforts peuvent vaincre? Votre père? Mistress Berkeley?

— Demandez leur, dit Melea, souriant. Je ne le leur ai pas demandé, mais je ne crains pas beaucoup.

Quoique Henry et Melea se comprissent depuis bien long-temps, ils trouvèrent encore une infinité de choses à se dire. Ils furent très-contens que Fanny fut occupée dehors, et que Lewis n'eût pas le courage de rentrer au

alon avec ses yeux rouges. Comme le lendemain était imanche, on ne pouvait trouver mauvais que le jeune inistre se retirât sans attendre le reste de la famille; et omme Melea devait partir le lundi, cette raison expli- uait d'une manière plausible son air doucement préoc- upé. Son intention était d'ouvrir son ame entière à sa ère avant que de partir, mais il lui fallait garder une uit encore son secret.

Chacun fut frappé de la ferveur avec laquelle le curé fficia le lendemain. Melea, qui seule connaissait son œur, comprit parfaitement cette effusion de zèle re- gieux.

Ce ne fut qu'après le départ des deux demoiselles, uand la tristesse remplit la petite maison où ses parens 'étaient retirés, quand il devint difficile de distraire I. Berkeley, quand les enfans de l'école du dimanche ui demandèrent si leurs jeunes institutrices reviendraient ientôt, qu'Henry put réellement s'exercer à la patience. 'outefois il était trop heureux quand il se nourrissait e ses espérances, trop content de voir mistress Berkeley ui parler d'avance avec l'abandon d'une mère, pour ne as supporter avec résignation une épreuve qui, suivant oute apparence, devait durer long-temps.

BERKELEY,

LE BANQUIER.

SECONDE PARTIE.

BERKELEY,

LE BANQUIER.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

UN PETIT VOYAGE.

Il y avait quatre ans qu'Hester était mariée, et pendant tout ce temps elle avait à peine vu la figure d'un ancien ami. M. Pye avait été une fois appelé à Londres par ses affaires, et mistress Parndon avait profité de son escorte pour faire une visite à sa fille, ce à quoi jusque-là elle avait paru fort peu disposée. Toutefois sa visite fut très courte, parce que, comme elle le déclarait, elle regrettait toujours ses foyers, — que le tumulte des rues de Londres l'assourdissait, — qu'elle ne dormait jamais bien dans aucune autre maison que la sienne propre; et qu'après tout Haleham était pour elle le pays où elle se trouvait le mieux. Hester se tourmenta pour voir s'il n'y avait pas quelque chose dans son intérieur qui eût déplu à sa mère. Edgar se trouvait absent, —

il était allé passer quelques jours de fête à Brighton, — circonstance fort heureuse, car elle ne pouvait se dissimuler qu'il y avait dans ses habitudes bien des choses qui eussent étonné et terrifié sa respectable belle-mère.

Sa femme crut voir que si mistress Parndon terminait ainsi sa visite sans attendre son retour, c'était signe qu'elle savait que sa conduite en ménage était d'une nature telle qu'elle eût été fâchée d'en être le témoin. Car, se disait Hester à elle-même, il n'est pas probable que personne que moi veuille comprendre les raisons qu'a Edgar pour en agir ainsi, ni avoir de l'indulgence pour les habitudes auxquelles se laissent entraîner des jeunes gens par des fréquentations de bureaux. Depuis que l'irrégularité des heures n'avait plus été, tant s'en faut, la circonstance la plus reprochable dans la manière de vivre d'Edgar, sa femme avait soigneusement caché à sa mère même celle-là. Mistress Parndon n'y fit pas la plus petite allusion pendant son séjour, mais son empressement à partir semblait indiquer qu'elle la connaissait, et bien d'autres avec. Et ce fut ce soupçon qui empêcha Hester de témoigner par un seul mot le désir de voir cette visite se renouveler. Sa voix se perdit au milieu d'un torrent de larmes quand elle vit sa mère évidemment heureuse de faire ses paquets, et qu'elle vint à penser combien de temps se passerait peut-être avant que la vue d'une figure d'Haleham ne vînt la réjouir, ni qu'elle n'entendît parler de ses anciens amis, choses dont le souvenir lui devenait chaque jour plus précieux à mesure que l'avenir s'assombrissait pour elle.

De temps à autre, Hester fut invitée à venir passer quelque temps avec ses anciens amis; elle eût volontiers accepté, mais Edgar faisait invariablement la même réponse, qu'il ne pouvait se passer d'elle. Elle se consolait en pensant que cette réponse lui conserverait auprès

des habitans d'Haleham la réputation d'un époux attaché. Pour elle-même, elle ne pouvait s'empêcher de trouver étrange que son mari ne pût se passer d'elle, tandis que dans leur ménage il n'était que le moins possible avec elle, et saisissait la moindre occasion d'aller à la campagne, ou de faire une partie au bord de la mer. Elle ne pouvait s'empêcher de penser, voyant les derniers rayons d'un soleil d'août éclairer son petit parloir, qu'il n'en eût pas tant coûté pour lui permettre d'aller passer huit jours à Haleham; — pas tant qu'il en coûtait pour chacune des parties d'Edgar, parties dont elle avait toute raison de supposer que son crayon faisait tous les frais. Elle n'aurait pas voulu lui demander l'argent nécessaire; non, elle se fût efforcée de travailler plus péniblement, si seulement il eût voulu lui donner sa permission. L'idée de revoir une fois les moissons, les prairies, l'église et la rue du marché si propre et si tranquille, lui aurait donné la force de travailler plus encore qu'à l'ordinaire. Tandis qu'il était en vérité bien difficile de dessiner chaque jour et tout le jour sans autre chose à regarder qu'une vilaine rue, et personne avec qui parler que Philippe qui bâillait du matin au soir.

Telles étaient les pensées qui l'accablaient un jour qu'Edgar était à la Monnaie. Elle avait dessiné toute la matinée; — elle avait dessiné déjà deux heures depuis le dîner; et en ce moment elle avait les deux mains appuyées sur ses yeux fatigués. Elle fut prodigieusement surprise de sentir deux mains se joindre sur les siennes, et de recevoir plusieurs baisers sur les joues et le front avant que de pouvoir se dégager. Ce n'était qu'Edgar; mais quelle satisfaction de le voir plaisanter d'une manière si aimable après des années entières d'un froid de glace.

— Votre pauvre tête vous fait mal, dit-il. Et cette

petite main-là est plus blanche qu'elle ne le devrait être. Vous ne vous portez pas bien, Hester?

— Ah! c'est sot à moi de m'être mise à travailler immédiatement après dîner, dans des chaleurs comme celles-ci, répondit Hester, s'efforçant de retenir ses larmes, qui coulaient sans qu'elle eût pu dire précisément pourquoi.

— Ma chère petite femme, vous voilà toute malade, pour avoir trop travaillé. Il faut faire une visite à votre mère, et voir si ses soins et le plaisir d'être à Halcham ne pourront pas vous remettre.

Hester regarda son mari; — elle n'était plus pâle. Il continua: —

— Il n'y a rien de tel que le présent. Je m'en vais envoyer retenir une place pour vous par la voiture de demain matin.

— Que vous êtes bon! Vous ne savez pas — je suis sûre que cela me fera beaucoup de bien. — Oh! vous ne savez pas comme cet été j'ai désiré revoir nos plaines!

— Eh bien! vous les reverrez avant qu'il soit demain soir.

— Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux attendre un jour de plus? demanda timidement Hester, sachant que son mari n'aimait à rencontrer d'opposition dans rien de ce qu'il avait résolu. Peut-être cela gênera-t-il ma mère de me voir arriver sans avoir été prévenue; je ne puis préparer toutes mes affaires cette nuit; et il suffirait d'une journée pour finir ces dessins.

— Si vous voulez partir, il faut que ce soit demain matin, ou pas du tout.

— C'est que si je rapportais moi-même ces dessins, je serais payée, insista Hester, indiquant en même temps qu'elle n'était pas en fonds.

— Laissez-moi tout cela, répliqua Edgar gaiement. J'aurai soin de faire payer le marchand.

Hester n'en doutait pas. Son mari aborda plus directement la difficulté.

— Vous avez besoin d'argent, je le soupçonne, et en voilà pour vous. Ah! ah! vous semblez étonnée de voir un si gros paquet de *notes*, mais elles sont toutes d'une livre sterling. Je les ai choisies ainsi, parce que la monnaie est fort rare en ce moment à Haleham, et que vous eussiez eu de la peine à y changer des *notes* de 5 ou de 10 livres.

— Que c'est obligeant à vous, d'avoir songé à tous ces petits détails! Mais il y a là bien plus d'argent que je n'en puis dépenser en huit jours.

— Et pourquoi ne resteriez-vous que huit jours? Vous allez si rarement à la campagne, je serais désolé de vous faire revenir sitôt. Mes excursions à moi sont courtes, il est vrai; mais vous n'avez pas, vous, d'emploi à la Monnaie pour vous rappeler au moment où vous commencez à vous amuser; ainsi ne veux-je pas vous presser.

— Mais quand j'y resterais un mois, je ne saurais dépenser tout cet argent.

— Non pas pour vous toute seule, ma chère, je le parierais bien; car vous n'êtes pas une de ces femmes qui aiment à voir leurs maris travailler péniblement, pour avoir le plaisir de dépenser follement leur argent. Vous travaillez aussi péniblement que moi; et si vous ne rapportez pas à la maison un paquet de *bank-notes* aussi volumineux que celui-ci, on ne peut non plus vous reprocher d'en dépenser beaucoup pour votre toilette, comme le font presque toutes les femmes de notre voisinage. Mais, Hester, nous avons poussé notre économie un peu trop loin.

— Que je suis charmée de vous entendre parler ainsi!

Je ne savais pas au juste ce que nous avions à dépenser; et mieux vaut toujours dépenser moins que trop.

— C'est vrai; mais le moment est venu de nous procurer quelques petites choses qui nous manquent. Achetez-vous une robe ou deux, ma chère, un chapeau, et tout ce dont vous croyez avoir réellement besoin.

— Je vais y aller, il ne fait pas encore nuit, dit Hester, se hâtant de mettre de côté tout ce qui lui servait à dessiner; je retiendrai ma place moi-même. Mais son mari appuya une main pesante sur son épaule.

— Pas du tout. Vous avez assez de faire vos paquets et de tout préparer pour le temps de votre absence. Je suis sûr que, comme moi, vous penserez qu'il vaut mieux dépenser le peu d'argent que vous avez à Haleham. Philip ne demandera pas mieux que de permettre que son apprenti aille retenir votre place.

L'apprenti vint prendre leurs ordres; Hester allait lui donner une *note* d'une livre sterling, quand Edgar l'arrêta. Il tira de sa poche un souverain, qu'il remit au jeune homme, disant que sa femme emporterait son petit trésor intact.

— Pendant que vous serez dans vos acquisitions, ajouta-t-il, vous feriez aussi bien d'acheter quelques autres choses dont nous avons grand besoin.

— Ma mère et moi, nous pourrions vous faire des chemises neuves.

— Oui, et ça a toujours été mon intention que vous ayez plus de linge de table et de corps que je n'ai pu vous en donner à l'époque de notre mariage. Le tapis de la table à manger est terriblement sale et usé. Je n'ai presque plus de papier à écrire; vous pourrez prendre chez votre ancien ami, M. Pye, un assortiment de papeterie aussi complet que vous le désirerez.

— Comment! voulez-vous dire que j'achèterai tout

cela à Haleham? Est-ce que les gens du pays ne se moqueront pas de moi, de me voir venir leur acheter toutes ces marchandises qu'eux-mêmes font venir de Londres?

— Laissez-les se moquer. Dites-leur que vous avez mieux aimé faire gagner d'anciennes connaissances. Vous pourrez mettre tout cela au roulage, ou à la diligence, peu m'importe. Maintenant, allez faire vos paquets, car je ne doute pas que l'on n'ait trouvé une place pour vous à la voiture.

Hester croyait rêver. Ce voyage pouvait être une réalité; le paquet de *bank-notes* qu'elle tenait à la main pouvait n'être pas une illusion; mais les attentions délicates d'Edgar pour ce qui pouvait lui plaire et dans l'intérêt des marchands d'Haleham lui paraissaient tout-à-fait étonnantes. Elle était poursuivie de la crainte de voir un changement de résolution venir renverser cette perspective agréable. Une fois qu'elle sut que sa place était retenue, elle tremblait au bruit des pas de son mari, craignant qu'il ne vînt révoquer la permission qu'il lui avait donnée. Quand elle se coucha, mourante de fatigue, mais trop émue pour espérer dormir immédiatement, il lui semblait certain qu'elle ne s'éveillerait pas à temps pour la diligence. Tout lui paraissait plus vraisemblable que de se voir le lendemain, à la même heure, dans la chambre verte aux rideaux blancs, dans la petite chambre située au levant, où elle avait dormi du sommeil profond de l'enfance et de la jeunesse. Toutefois, ce plaisir lui était bien destiné. Edgar ne changea pas de résolution; il parut, au contraire, craindre que rien ne retardât son départ. Elle ne dormit pas trop tard, au contraire elle s'éveilla dès que les premiers rayons du soleil entrèrent dans sa chambre. Arrivée dans la cour des diligences, elle eut un grand quart-d'heure à attendre au milieu des cris des postillons, des piétinemens des chevaux, des

bâillemens des voyageurs, et des importunités des porteurs.

Une fois hors des bornes de Londres, une fois qu'elle se sentit rouler sur les routes sablées, elle se trouva aussi portée à bavarder et à être gaie qu'une jeune pensionnaire qui serait allée passer en famille plusieurs jours de congé. Cependant, comme ses compagnons de voyage ne paraissaient pas extraordinairement disposés à se divertir, elle garda sa gaieté pour elle-même, et, la tête hors de la portière, chercha dans la campagne des sympathies à sa joie que ne lui offrait pas la voiture. Elle retournait à Haleham heureuse; car la tendresse renaissante d'Edgar s'associait dans son esprit aux sensations délicieuses d'une matinée d'été. Elle oubliait ses longs jours de désappointement, ses longues nuits passées à attendre son mari : tous ses souvenirs de douleurs et de plaintes se perdaient dans le sentiment d'un bonheur dont elle était reconnaissante à son mari.

Quel brouhaha dans la maison de mistress Parndon! quel dérangement ce soir-là! Il fallut servir un second dîner, quand la petite domestique avait presque achevé la maigre pitance que sa maîtresse lui avait laissée; il fallut mettre les draps à l'air, dresser le lit de sangle; envoyer chercher mistress Price, la couturière-modiste, pour qu'elle mît en état la mince garde-robe d'Hester, dans le plus bref délai possible; il fallut inventer vingt mensonges, vingt prétextes pour expliquer l'exiguité et la misère de cette garde-robe, — tels que la poussière de l'été à Londres; — qu'on n'avait pas voulu emporter de fort belles choses parce qu'elles étaient trop d'hiver, et ainsi de suite. Quand mistress Price fut venue, qu'il fut bien convenu que son apprentie passerait la nuit, pour qu'Hester reçût décemment les anciennes connaissances qui ne manqueraient pas de lui faire visite; quand

ont eut choisi un nouveau patron de chapeau, qu'il fut convenu qu'il serait terminé aussitôt que mistress Morrison désirerait se promener en plein jour par la ville, la vanité de la mère satisfaite lui permit de montrer un peu son affection.

— Oui, ma chère, dit-elle, je crois que vous avez raison; nous garderons l'incognito aujourd'hui, à moins que M. Pye ne vienne à passer par hasard. Vous ne vous refuserez pas à le laisser entrer; et lui, soyez-en sûre, ne remarquera pas que votre robe soit aussi fanée qu'elle l'est en effet. Maintenant couchez-vous sur mon lit. Rien ne sera plus aisé que de le refaire; je m'asseoirai à côté de vous, et je nettoierai un peu votre chapeau de paille, tout en causant. Il me semble qu'avec de la mie de pain, je pourrai le décrasser un peu, et j'ai un ruban moins vilain que celui-là; en sorte que vous pourrez le mettre le matin de bonne heure, ou le soir après la brune, jusqu'à ce que mistress Price vous en ait fait un neuf. Allons, couchez-vous, dans un instant je reviens avec mon panier à ouvrage.

Hester n'était pas fatiguée du tout. Elle aimait mieux s'asseoir près de la fenêtre et regarder les passans. Il y avait un coin de la croisée d'où elle pouvait apercevoir un angle de la tour de l'église.

— Comme il vous plaira, ma chère, reprit mistress Parndon; seulement il me semble qu'il eût mieux valu ne pas vous laisser voir à travers les rideaux, jusqu'à ce que la nuit soit venue. Puisque nous voilà assises ici, ne pourriez-vous vous tuyotter une guimpe ou une colerette qui auraient meilleure mine que ce que vous avez là?

— Fort bien; je conçois que vous ne soyez pas en train de travailler; nous aurons tout le temps quand le chapeau sera fait. De qui ou de quoi désirez-vous que je vous donne d'abord des nouvelles?

— De tout. De tout le monde. Comment va M. Pye?

— Très-bien, à tous égards, excepté sa surdité. Pauvre homme! Chacun remarque qu'elle va de mal en pis; mais il n'aime pas qu'on ait l'air de s'en apercevoir; je crois qu'on l'affligerait fort si l'on lui parlait de prendre un cornet acoustique; et pourtant je ne vois pas comment il pourrait continuer à s'en passer, seul comme il l'est dans sa boutique. Pas plus tard que la semaine passée, j'y étais quand une dame de la campagne achetait un petit livre. Pendant qu'il le lui enveloppait, la dame, oubliant que c'était l'anniversaire de la naissance du roi, lui demanda : « Je vous prie, M. Pye, pourquoi sonne-t-on les cloches? » « Un shilling et six pence, Madame, » répondit-il. « Non, les cloches sonnent, et je vous demande si vous savez pourquoi? » « Dix-huit pence, Madame, » répondit-il, avec le même aplomb. Si cela continue, il chassera de sa boutique toutes les dames; mais jamais on ne lui persuadera de prendre un cornet.

— Si nous lui en achetions un, — s'il en venait un de Londres à son adresse, est-ce qu'il ne s'en servirait pas? J'ai peine à croire qu'il refusât un présent quelconque offert par moi.

— Il vous remercierait, le mettrait dans quelque coin, et nous n'en entendrions plus parler.

— Alors, il lui faudrait quelqu'un avec lui dans sa boutique.

— Oui; ou quelqu'un sous la main pour l'aider quand il est embarrassé. Quand il vient ici le soir, il a cent moyens différens de savoir ce qui l'embarrasse, sans être positivement obligé de confesser son embarras. Vous ne sauriez croire quelle peine je me donne quelquefois pour l'aider à comprendre ce que ses pratiques ont voulu dire, quand il n'a entendu que la moitié de leurs ordres.

— Quelle faiblesse! Quelle pitié qu'il se donne tant

de peine et en donne tant aux autres! Toutefois cette fausse honte doit avoir cela de bon, qu'il ne fatigue pas son voisin en lui demandant à chaque instant ce que dit une tierce personne.

— Non. En société, je me place généralement à côté de lui, et il sait que je lui répète tout ce qui en vaut la peine. Le malheur est, qu'il prétend toujours qu'il l'avait entendu aussi bien que moi. Enfin, qui sait? — nous en arriverons peut-être tous là. Après cela, il n'y a pas au monde un homme plus droit, un meilleur homme que M. Pye; — excepté pourtant qu'il ne devrait pas se montrer de si mauvaise humeur quand par hasard il a entendu du premier coup, et que l'on répète une seconde fois, uniquement pour lui faire plaisir. Mais, comme je disais, nous ne savons aucun de nous ce que nous pourrons devenir. — Je ne sais trop s'il viendra ou non ce soir. Il y manque rarement; surtout depuis qu'il a eu des chagrins dans son commerce.

— En vérité! j'en suis aussi désolée que surprise. Sa maison est ancienne, et je la croyais une des dernières qui dût souffrir du malheur des temps.

— Après une banqueroute comme celle de Cavendish, il n'y a pas de maison si ancienne qui n'ait souffert. Mais outre des non-paiemens et des pratiques perdues, vous ne sauriez vous imaginer ce que M. Pye a perdu seulement à cause de la rareté de la menue-monnaie. Les gens riches qui habitent à la campagne ont continué de venir acheter des livres pour leurs enfans, toutefois ils ont été obligés de laisser monter leur mémoire jusqu'à une grosse somme ronde; mais les pauvres, ou même les gens de la classe moyenne, qui n'avaient pas de compte ouvert chez lui, ont cessé pour la plupart de venir acheter leur petit assortiment de papeterie, leurs petits livres, et même leurs almanachs. Vous pourriez rester toute la

matinée dans sa boutique et ne pas voir une pratique venir y demander une feuille de papier d'un sou. Voilà ce que je n'aurais pas cru il y a cinq ans. M. Pye en rit, le pauvre homme, et dit que, s'il s'écrit maintenant des lettres d'amour dans Haleham, il faut que ce soit sur le dos d'anciennes lettres; car on dirait que pas un amoureux à Haleham n'a un penny disponible pour cet objet.

— Comment font les épiciers, les drapiers et les bouchers? Ils doivent sentir également le manque de menue-monnaie.

— Ils ne peuvent se tirer d'affaire qu'en ouvrant des comptes aux pratiques, ou bien les servant deux ou trois ensemble, et les laissant diviser ensuite le total entre elles comme elles l'entendent. Dans quelques-unes de nos boutiques, on fait une remise sur les prix à ceux qui paient en monnaie. En général, on ne prend les grosses *notes* qu'avec répugnance, et quand on en veut changer une de dix, on ne vous donne guère d'autre monnaie que deux de cinq, et avec une *note* de cinq livres on peut se promener par toute la ville, sans trouver un marchand qui la veuille recevoir pour solde d'un petit compte et vous remettre la différence.

— C'est fort heureux que mon mari ait prévu cette circonstance et ne m'en ait donné que d'une livre. A coup sûr, il doit savoir à quoi s'en tenir là-dessus, mieux que qui que ce soit, car la Monnaie a été dernièrement très occupée à frapper des *bank-tokens* [1]; mais si la menue-monnaie obtient une prime, une grande quantité qui avait disparu de la circulation ne tardera pas à y rentrer.

La veuve s'écria qu'elle priait Dieu qu'il en fût ainsi, afin qu'on vît revenir le crédit et l'abondance des signes

1. Pièces métalliques, gages d'une valeur monétaire, frappées occasionnellement quand il y a disette de monnaie légale, comme nos *monnerons* et nos *monnaies obsidionales*. Il y en a en argent et en cuivre.

représentatifs qui faisaient naguère la prospérité d'Haleham. Hester observa que le crédit, pour servir de quelque chose, devait coexister avec l'abondance de la monnaie; que le crédit servirait puissamment à compenser la rareté actuelle de la monnaie, si sa diminution n'avait été elle-même la suite malheureuse de cette rareté. Toutefois elle s'étonna de voir sa mère, jouissant d'une pension fixe, regretter le temps où les prix de tout étaient élevés. Il lui semblait qu'avec son revenu, sa mère pouvait maintenant se trouver mieux à l'aise qu'au temps où florissait la banque de Cavendish. Cela était vrai; et si la veuve soupirait, c'était pour Enoch, et non pour son propre compte. Son front se dérida quand sa fille lui demanda le détail des petites économies que le changement des choses lui permettait de faire dans son ménage. Ce détail donné article par article, Hester s'en réjouit à cause des Berkeley. Edgar lui avait appris que les associés de la banque de D*** vivaient d'une pension que leur faisaient leurs créanciers, en attendant que la liquidation fût terminée. Il était consolant de penser que cette pension augmentait de valeur réelle, à mesure que l'argent devenait plus rare; et que ce qu'elle avait regardé d'abord comme un revenu bien modique, permettrait à M. et mistress Berkeley de vivre décemment. Les deux demoiselles avaient aussi des appointemens fixes, et les appointemens fixes étaient fort avantageux.

— Vous oubliez, ma chère, combien les dettes de la famille dépassent cette pension et ces appointemens. — La banque de D*** a contracté ces dettes quand l'argent était bon marché, il faut qu'elle les paie maintenant que l'argent est cher; ce qui ajoute encore aux embarras des associés, et ce que personne n'eût pu prévoir. C'est un sujet de conversation que le pauvre M. Berkeley ne peut supporter. Il se plaint sans cesse de tout ce qu'il y a d'in-

juste dans cette circonstance, encore que personne ne puisse rien y faire maintenant.

— Il serait bon cependant, ma mère, que tout le monde se plaignît; à l'avenir on prendrait plus de soin de ne pas rendre l'argent trop commun dans un moment et trop rare dans l'autre. Vous vous rappelez ce temps où vous vous plaigniez si souvent, où personne ne vous aidait, où peu même sympathisaient avec vous, parce qu'il y avait dans Haleham une grande apparence de prospérité, tant que la ville était pleine des *notes* de Cavendish. Mais comment se porte mistress Berkeley? Car je l'ai toujours mieux aimée que le vieux *gentleman*. Et comment se portent les jeunes demoiselles, que j'aime plus encore? Je trouverai un grand vide à ne les plus voir ici.

— Il y a quelqu'un qui y trouve un plus grand vide que vous, Hester, et qui, quelque jour, aidera à le combler. Nous espérons tous que Henry Craig nous ramènera miss Melea. Quand je lui demande de leurs nouvelles, il m'en donne toujours de bonnes; et je suis sûre, d'après ce qu'il dit, que les deux demoiselles Berkeley ne se laissent point du tout abattre par un genre de vie qu'autrefois personne n'aurait prévu pour elles.

— Est-ce qu'elles avaient l'air tristes quand elles sont venues ici au printemps?

— Pas du tout. La douce figure de miss Melea avait bien quelque chose de sérieux, mais cela se conçoit dans sa position. Du reste, elle rit d'aussi bon cœur que jamais quand elle joue avec les enfans, et elle chante comme un ange. Elle aime les enfans plus que jamais, ce qui semble indiquer qu'elle est heureuse dans son nouvel état, dont la grande difficulté consiste à être toujours avec des enfans.

— Elle les a toujours aimés, depuis le temps où elle

jouait aux barres dans la prairie avec les petites Martin et qu'elle les devançait toutes à la course ; si elle vit jusqu'à un âge avancé, si elle arrive à cet âge où les vieilles dames restent du matin au soir dans leur fauteuil, soyez-en sûre, c'est vers elle que les enfans accourront d'abord.

— Dieu bénisse sa riante figure ! On a peine à se la représenter les yeux morts et les cheveux blanchis ; mais certainement son gracieux sourire ne l'abandonnera pas: elle le conservera, quand elle vivrait quatre-vingts ans; et plaise à Dieu qu'elle atteigne cet âge-là ! Mais voici le jeune Lewis. A la bonne heure : vous aurez vu un étranger ce soir, encore que ce ne soit pas une ancienne connaissance. Entrez, Monsieur Lewis, venez voir ma fille, mistress Edgar Morrison.

Après la cérémonie ordinaire de la double introduction, Lewis s'acquitta de son message. Il n'avait pas trouvé M. Pye chez lui, et venait le chercher chez mistress Parndon, pour lui dire que le maître d'école était fort irrité, relativement à une douzaine de cahiers de devoirs, qu'il avait commandés et envoyé plusieurs fois chercher depuis quelques jours. Plusieurs écoliers avaient dû une sorte de congé à cette absence des cahiers de devoirs, et étaient allés jouer à la balle et enlever leur cerf-volant une bonne partie de l'après-midi.

Dans le courant de la conversation, le jeune Lewis parla de la sévérité extraordinaire du maître. Hester en témoigna son étonnement, l'ayant toujours connu pour un homme du caractère le plus doux. Lewis se rappela qu'il l'avait d'abord jugé tel ; mais ce n'était plus le même homme depuis la banqueroute de Cavendish. Non-seulement cet évènement lui avait enlevé quatre élèves présens et plusieurs autres en espérance, mais il y avait encore perdu une assez grande somme d'argent. Comme beau-

coup d'autres, il avait été long-temps payé en *notes* de la banque de Cavendish; et Lewis se rappelait le jour mémorable où le maître était entré dans la classe, blanc comme un linge, furieux, avait appelé les quatre petits Cavendish, les avait fait mettre en rang devant son bureau, d'où il avait tiré une poignée de *bank-notes*, les avait levées en l'air devant toute l'école, avait déclaré que ces *notes* étaient autant de pièces de fausse-monnaie, et ordonné aux quatre enfans de vider les lieux pour n'y plus reparaître, puisque, pour leur malheur, ils portaient le nom d'un père si méprisable. — Mistress Parndon rappela à Lewis qu'il n'aurait pas dû raconter cette histoire, sachant bien que depuis long-temps le maître était honteux de la conduite cruelle où l'avait poussé le sentiment de la perte qu'il éprouvait. — Hester allait demander comment il se faisait qu'on eût continué d'envoyer Lewis à l'école chez un homme capable de s'oublier à ce point; mais elle se rappela que cette conduite accidentelle était une exception unique dans la vie de cet homme. Elle apprit de plus que Lewis n'allait chez lui que pour les parties inférieures de son éducation, et que M. Craig lui enseignait les langues mortes et quelque chose de mieux encore.

— Avec tout leur étalage, demanda-t-elle, est-ce que les Cavendish n'ont rien laissé à leurs créanciers. Tout le monde a-t-il tout perdu?

— Ils ont laissé à peu près sept pence à la livre sterling [1]; en sorte qu'on s'inquiète peu dans le pays de ce qu'ils ont pu devenir. Je me surprends cependant quel-

1. Les faillites anglaises s'évaluent en partant de la livre sterling, comme chez nous en partant du nombre cent. Laisser dix shillings à la livre sterling, c'est laisser cinquante pour cent. Cinp shillings à la livre sterling égalent vingt-cinq pour cent. Ici 7 pence à la livre sterling égalent 2 fr. 80 c. pour cent.

quefois à me demander si cette nichée d'enfans a ou non du pain. C'est ce que personne ne saurait dire.

— Et les lieux n'ont pas été occupés ?

— Non ; ils ont mauvaise réputation, personne ne les a habités long-temps. Et tout cela a l'air si triste.

Hester observa que la nuit approchait, que son chapeau de paille était maintenant aussi proprement raccommodé qu'il le pouvait être, et qu'une petite promenade lui ferait beaucoup de bien. Pourquoi n'iraient-ils pas jusqu'à l'ancienne maison des Cavendish, et ne verraient-ils pas en quel état elle pouvait être?

Ils y furent bientôt arrivés; Lewis leur enseigna un moyen d'entrer dans les cours. Il y était venu plus d'une fois avec plusieurs camarades jouer à la bascule sur les deux ou trois poutres qui y restaient, pêcher dans l'étang, ou chasser les pigeons à coups de pierres.

Ces pigeons s'étaient de leur côté procuré une entrée illicite dans les greniers qui, bien que vides pour les créanciers, ne laissaient pas que de contenir plus d'un souper pour des estomacs comme les leurs. Au bruit des voix, ils mirent le nez à la fenêtre, frappant des ailes, portant en avant leur cou brillant et regardant d'un œil peu satisfait les visiteurs importuns. Le seul son de leurs ailes, et le plaisir de fouler aux pieds une terre molle, furent des délices pour Hester qui depuis quatre ans ne connaissait plus que les serins de Londres et le pavé de Londres. Elle accourait vers les poutres pour y jouer à la bascule, quand ses yeux furent frappés du bouillonement des eaux. Elle s'approcha de l'étang, descendit jusque sur l'avant-dernière marche, tantôt touchant l'eau du bout du pied, tantôt s'arrêtant à contempler les hérons. Il y avait de quoi l'altérer de voir les herbes s'agiter quand Lewis frappait la surface de l'eau avec une houssine, et d'écouter le bruit du torrent.

Pendant qu'elle convenait avec Lewis qu'elle viendrait un jour le voir pêcher, qu'elle lui demandait s'il avait la permission de se promener parmi les aunes amoncelés de l'autre côté du rivage, et de lire dans le bateau amarré sous leur ombrage, la veuve faisait le tour de la maison, cherchant à voir à travers les fenêtres, quoique les vitres en fussent trop couvertes de saletés pour laisser beaucoup de chances à la curiosité. Elle mit ses lunettes pour lire l'écriteau à moitié effacé par la pluie, qui annonçait que ces lieux étaient à vendre ou à louer : elle leva le marteau rouillé et frappa exprès pour constater que personne ne répondrait : elle arracha le bouton de la porte, pour s'assurer qu'il tenait bien, brisa l'un des appuis vermoulus de la fenêtre en essayant de s'y accrocher pour voir dans l'intérieur de l'appartement, et enfin elle vint déclarer à Hester qu'il était temps de retourner à la maison.

En ce moment l'horloge vint à sonner ; Hester ne voulut point bouger de place qu'elle n'eût écouté le dernier coup. — Le son lui paraissait si différent vibrant librement à travers la brise du soir, que lorsqu'il traversait l'air épais et corrompu de Londres. Elle avait déjà retenu le jeune Lewis trop long-temps, et mistress Parndon se mangeait les seins, sans oser le dire, dans la crainte que M. Pye ne lui eût fait visite en son absence. Elle ne se refusa pas à reconduire Lewis jusque chez les Berkeley, d'autant que cela lui procurait l'occasion de rentrer par son chemin favori.

Hester fit cinquante questions à propos des maisons devant lesquelles elles passèrent, et ralentit le pas chaque fois qu'elle voyait de la lumière dans les salles basses, sans que les volets fussent encore fermés. Souvent elle eut envie d'entrer dans celles où elle voyait des jeunes filles travailler autour d'une table, ou des jeunes

mères, qu'elle avait connues demoiselles, berçant leur enfant, ou coiffant d'un bonnet de nuit quelque petit chérubin à la face colorée. Elle ne connaisait pas le nouvel élève du pharmacien qui allumait les lampes derrière les grands vases d'eau teinte en vert ou en bleu; mais elle reconnaissait chaque tiroir, chaque bocal, avec son étiquette de papier doré. Le boucher fermait sa boutique, et le bruit des volets frappés l'un contre l'autre était précisément ce qu'elle l'avait connu autrefois. Il y avait comme autrefois un amas de paille devant la porte du faïencier, et quand elle regarda par la fenêtre chez la seconde couturière du pays, elle vit son apprentie ramassant les épingles, serrant les rubans de fil et les mesures, avant que de mettre son chapeau et son schall et d'aller prendre un peu l'air.

— Maintenant monsieur Lewis, allez-vous-en chez vous. Nous vous suivrons de l'œil du coin de cette rue, faites-y attention. Présentez nos respects à votre oncle et à votre tante. N'oubliez pas de leur dire que ma fille aura l'honneur de les aller voir demain ou après.

— Oh! s'écria Lewis, j'oubliais entièrement les cahiers de devoirs.

— Que cela ne vous tourmente pas! Nous passons devant la boutique de M. Pye, et je les lui rappellerai. — Par ici, Hester. — Vous ne connaissez plus votre chemin, ma chère.

Hester ne se trompait pas de chemin; seulement elle avait voulu prendre une idée de la maison où venait d'entrer Lewis. Était-il possible que cette vilaine petite maison en briques rouges fût la demeure des Berkeley?

— Ma foi, voici M. Pye! s'écria la veuve, regardant à travers les intervalles que laissaient les livres à gravures dont la montre était décorée. Je ne crois pas qu'il ait mis le pied dehors ce soir.

La veuve ne se trompait pas. M. Pye avait été absorbé par la lecture de son journal favori, lequel donnait le détail de tous les *meetings* religieux, et de tous les bons livres publiés pendant le cours de la semaine, et c'était une récréation spirituelle qu'il ne pouvait abandonner, même pour mistress Parndon. Il n'entendit pas le bruit de la sonnette, ou peut-être ne jugea pas à propos de l'entendre, pensant qu'une pratique qui venait si tard pouvait bien attendre qu'il eût achevé son paragraphe. Hester s'aventura à projeter sa tête au sommet de l'immense journal, et aussitôt se repentit d'avoir ainsi surpris le nerveux vieillard. Il renversa d'abord d'un coup d'épaule son unique chandelle, et quand on en eut apporté une autre, il ne parut nullement certain que ce qu'il voyait devant lui ne fût pas une ombre plutôt qu'Hester en chair et en os Il fit faire à ses lunettes trois ou quatre tours entre ses doigts, et ne sut ce que mistress Parndon voulait dire avec les cahiers de devoirs. Quand il fut un peu revenu à lui-même, il jeta Hester dans une grande perplexité, lui demandant de son air simple et sans façon si la Providence l'avait bénie, comme elle le méritait, dans le mari qu'elle lui avait donné, et si elle n'était pas venue montrer à ses jeunes compagnes quelles récompenses trouvent dans le mariage ceux qui se sont montrés des enfans respectueux et aimans. Ce qu'elle put faire de mieux, — et il s'en montra pleinement satifait, — ce fut de lui raconter l'histoire de son voyage soudain et inespéré. Alors les louanges d'Edgar retentirent dans la boutique et dans le petit parloir où la bonne du vieux garçon écoutait, étonnée d'apprendre qu'un mari de Londres était la récompense d'une fille soumise et obéissante. Bien lui prit d'attraper cette leçon de morale à la volée; car certainement elle ne l'eût pas rencontrée dans les livres qu'elle était chargée d'épousseter, et il est certain

que M. Craig ne prêchait rien de semblable à l'église.

Quand Enoch eut été amené à promettre qu'il irait chez la veuve à ses momens perdus, celle-ci entraîna Hester à la maison.

— Comme vous devez être lasse, ma chère! s'écria-t-elle voyant sa fille s'arrêter devant quelque grille du jardin, et supposant que c'était pour se reposer.

— Moi, pas du tout. Ce réséda sent si bon le soir! je voudrais en arracher une branche. Celui qui est devant ma fenêtre à Londres est toujours noirci par la fumée ou couvert de poussière, et puis qu'est-ce que c'est que la rosée à Londres?

Là-dessus elle cassa une branche de réséda, se promettant d'entrer le lendemain dans la maison et de confesser son vol.

— Que je suis aise que nous soyons sorties! dit-elle en se couchant. C'eût été pitié que de perdre une soirée entière quand on n'a devant soi qu'une semaine de vacance.

— Est-ce que vous ne resterez qu'une semaine? Nous ne vous laisserons pas partir si tôt. Hester soupira tout bas, incertaine si la bonne volonté d'Edgar durerait, et s'endormit pour rêver qu'il la rappelait le lendemain.

CHAPITRE II.

LE SÉJOUR.

Il s'était opéré une révolution si complète dans les affaires de tous les habitans de Halcham, qu'il eût été surprenant que l'on n'y parlât pas sans cesse de l'état actuel

du système monétaire, quand c'était là le sujet général de toutes les conversations en Angleterre. On sentait qu'une crise était imminente, et ceux qui avaient souffert, aussi bien que ceux qui avaient gagné aux changemens précédens, étaient également ambitieux de savoir quel sort l'avenir leur réservait. Tous avaient payé bien cher cette connaissance acquise que tous les papiers-monnaies ne sont pas de la même valeur, encore qu'ils passent également de main en main. Chacun dans Halebam savait maintenant la différence qu'il y a entre un papier-monnaie garanti par le gouvernement et celui qui ne l'est que par la probité des individus. Ces deux espèces de papiers-monnaies ne sont également que du crédit mis en circulation; mais le crédit des *notes* de la banque d'Angleterre est confirmé par l'autorité du gouvernement, tandis que les *notes* des banques particulières ne s'appuient que sur la confiance qu'on leur accorde. Il était évident que, dans l'un et l'autre cas, cette confiance avait été trahie. La banque d'Angleterre n'avait pas prudemment réglé ses émissions, et avait ainsi affaibli la sanction de l'autorité du gouvernement. Cavendish avait agi comme un fripon, et avait ainsi porté atteinte au crédit commercial. Des malheurs du système il était résulté que l'honorable et solvable banque de D*** avait suspendu ses paiemens, et s'était ainsi vue forcée d'accélérer la ruine de la confiance publique. Les conséquences de ces chocs tendaient à appauvrir les classes qui s'étaient enrichies des premières altérations du système monétaire, sans pour cela améliorer la position des classes, que ces altérations premières avaient appauvries. Il y eut d'abord bien des gens qui prétendirent que cette réduction soudaine dans la quantité de la monnaie était une fort bonne chose, parce que tous ceux qui avaient souffert de son excès allaient rattraper main-

tenant ce qu'ils avaient perdu ; l'évènement ne justifia pas cette opinion, dans la presque totalité des cas. Beaucoup avaient souffert des maux irréparables. Outre ceux qui étaient morts, ceux qui avaient fait faillite, hypothéqué ou vendu leurs propriétés, il y en avait un grand nombre dont les baux, originairement avantageux et ruineux à la fin, avaient expiré; un nombre plus grand encore, ayant perdu tout leur crédit, ne pouvaient profiter en rien des chances avantageuses de ce changement dans la quantité de l'argent. Personne n'avait souffert autant que les propriétaires de maisons de la trop grande abondance des signes représentatifs : leur rareté ne leur fut pas avantageuse; car il devint difficile de louer dans l'état incertain des affaires, et le prix des loyers baissa comme celui de toutes les autres choses. Tous ceux qui avaient contracté des dettes, pendant que les prix étaient élevés, furent lésés par leur abaissement, parce que, encore que leur revenu fût peut-être augmenté, leurs dettes s'étaient accrues dans la même proportion. La perte l'emporta sur le gain, exactement autant que le chiffre de leurs dettes surpassait la portion de revenu qu'ils pouvaient appliquer à leur liquidation. Un caprice de la fortune favorisa ceux qui venaient de signer de nouveaux baux; mais ce fut au préjudice de l'autre partie contractante. Les pensionnaires du gouvernement et tous ceux qui avaient des appointemens fixes se trouvèrent plus riches qu'auparavant, et ne virent là qu'une juste compensation de ce qu'ils venaient de souffrir. Les classes productrices, au contraire, trouvèrent ce changement bien injuste. Cette différence d'opinions et de sentimens donna un nouveau choc à la confiance mutuelle, et détruisit les avantages partiels qui eussent pu autrement en résulter. Ainsi, tandis que les manufacturiers, qui avaient acheté cher leurs marchandises premières,

et qui étaient obligés de vendre bon marché leurs produits confectionnés, enviaient la position de leurs propriétaires; ceux-ci eussent préféré voir les choses rester sur l'ancien pied, plutôt que d'avoir en perspective de diminuer le prix de leurs loyers ou de garder leurs maisons inhabitées. Tandis que le boutiquier, obligé de vendre au-dessous du prix coûtant, murmurait en payant les honoraires de son médecin; celui-ci eût consenti volontiers à échanger ses guinées contre aussi peu de marchandises qu'auparavant, à condition d'avoir le même nombre de patiens. Il disait que c'était un bon temps pour les charlatans, et que les entrepreneurs des pompes funèbres ne pouvaient que gagner au nombre de ceux qui se tuaient eux-mêmes, ou se laissaient mourir, faute de pouvoir payer les soins d'un docteur. Peu de gens étaient contens, et leur joie n'était pas de nature à assurer la sécurité de la société; car elle ne naissait pas d'une juste rémunération du travail et de l'économie. Leur prospérité semblait un caprice du hasard, et, par conséquent, n'avait point un bon effet sur eux-mêmes ou sur les autres; elle ne pouvait donc contrebalancer les maux qui affligeaient des classes dix fois plus nombreuses de citoyens. Tout le monde convenait qu'une première révolution dans le système monétaire est une effrayante calamité; qu'une seconde, encore que d'un caractère tout-à-fait opposé, ne répare pas la première, et ne fait que l'aggraver; qu'une troisième ne pourrait qu'augmenter la confusion, mettre en péril la confiance publique, et réduire le commerce à une stagnation complète.

Au moment où nous sommes arrivés, en 1818, ce n'était plus une question de savoir si un changement de cette nature aurait lieu ou non : ce changement s'était opéré de lui même. Il avait eu lieu sur une grande

échelle comme la conséquence naturelle et inévitable de l'action exercée antérieurement sur l'ensemble du système. L'excès des émissions précédentes avait causé une effroyable destruction de billets de banque, et avait rendu toutes les banques qui restaient craintives d'en trop émettre à l'avenir. Il ne s'agissait donc plus de discuter s'il y aurait ou non une réduction dans la quantité des signes représentatifs. En deux ans, il y en avait eu une telle que les billets de banque ne perdaient plus que deux et demi pour cent par rapport à l'or. Toute la question était de savoir si l'on profiterait de la réduction actuelle, pour obliger la Banque d'Angleterre à revenir à l'ancien système de convertibilité. Plusieurs qui avaient prophétisé, depuis des années, que la Banque d'Angleterre ne reprendrait jamais ses paiemens en argent, persistaient à dire qu'il était impossible qu'elle le fît. D'autres qui croyaient qu'avoir une abondance de signes représentatifs, c'était avoir une abondance de toute chose, protestaient qu'il fallait maintenir le privilége d'inconvertibilité. Quelques-uns prédisaient un effroyable accroissement de faux billets de banque, et ne prévoyaient pas qu'il y aurait une diminution proportionnelle dans l'émission des fausses pièces d'or, et que l'on n'entendrait plus parler de monnaies d'or vendues et jetées au creuset. Plusieurs se disposaient à oublier leur chronologie, et à déclamer à l'avenir contre le retour aux paiemens en espèces, lequel devait appauvrir la moitié des marchands du pays; comme si ce retour n'eût pas été la conséquence, au lieu d'être la cause d'une réduction dans la quantité des signes représentatifs. Quelques-uns qui avaient pris part à la promulgation du *restriction-act*, et ne l'avaient fait qu'en tremblant, furent bien étonnés maintenant de voir qu'une partie de leurs anciens antagonistes regardaient comme

une amélioration permanente du système monétaire ce qu'eux-mêmes n'avaient considéré que comme un expédient momentanément inévitable, et qu'ils regardaient le retour au paiement en espèces, non-seulement comme une source actuelle d'inconvéniens, mais comme le passage rétrograde d'un système éclairé à un système barbare. Si tous les citoyens eussent partagé cette opinion, les promoteurs du *restriction-act* eussent pu s'épargner leurs scrupules et les appréhensions avec lesquelles ils avaient introduit dans le pays un état de choses qui donnait à de mauvaises guinées plus de valeur qu'aux bonnes aux yeux de la loi; qui fit que des hommes furent mis en jugement, condamnés et punis pour avoir moins obtenu en échange d'une guinée ayant le poids, qu'ils n'eussent pu légalement le faire d'une guinée qui ne l'aurait pas eu. Un état de choses, pendant lequel il n'y eut pas moyen de proportionner la masse des signes représentatifs en circulation avec la quantité des marchandises; pendant lequel les fluctuations les plus effroyables avaient lieu dans les prix, sans que l'on pût prévenir leur retour incessant; pendant lequel le crédit commercial de la nation entière se trouvait dans les mains des directeurs de la Banque d'Angleterre. Quelques-uns de nos législateurs avaient pensé qu'il n'avait pas moins fallu que l'état désespéré des affaires, pour justifier l'adoption d'une pareille mesure; et ils avaient eu la simplicité de croire que le plus tôt qu'on y pourrait renoncer, sans compromettre le crédit public, serait le meilleur. C'eût été une chose amusante pour eux, si ce n'eût été une chose déplorable, d'entendre dire que l'état provisoire et précaire, dont il leur paraissait que la nation pouvait enfin sortir, valait mieux que l'état normal auquel ils la voulaient ramener.

Au milieu de cette divergence d'opinions, on discutait

à statiété, partout où se trouvaient des gens intéressés dans la question, c'est-à-dire dans tous les coins de l'Angleterre. Les enfans mêmes étaient fatigués du son répété de ces mots : « remboursement en argent. » Les femmes étaient désappointées de voir que, quand leurs maris et leurs frères paraissaient avoir épuisé ce sujet, il s'en présentait un autre pour la discussion : — comment ce retour en paiement en argent pouvait-il et devait-il s'exécuter? Fixerait-on, à l'avance, une époque à laquelle cesserait le privilége d'inconvertibilité? ou bien ce privilége cesserait-il à l'époque quelconque et indéterminée, époque rapprochée ou éloignée, où les billets de banque et l'or se trouveraient avoir exactement la même valeur?

Il se présentait encore une question : la banque paierait-elle en espèces monnayées ou en métal, sous une autre forme? Comme le papier-monnaie est d'un usage beaucoup plus commode que les espèces métalliques, et que tout le monde le préférerait, dès qu'il offrirait autant de solidité, il était clair qu'on recevrait avec faveur tout plan qui assurerait la solidité du papier et sauverait en même temps la grande dépense de la fabrication des espèces. Un plan de cette nature avait été proposé depuis longtemps, et se trouvait, en ce moment, l'objet de beaucoup de discussions. Il avait été proposé que la banque d'Angleterre remboursât ses *notes* à présentation, non pas en espèces monnayées, mais en lingots, en barres d'or, dont le titre serait garanti, et qui se diviseraient et subdiviseraient de manière à représenter facilement toutes les sommes possibles. La condition de rembourser en métal précieux, à présentation, serait une aussi grande garantie, contre les émissions excessives de la banque, que si elle avait eu à opérer ses remboursemens en espèces. Par ce moyen, l'on sauvait les frais de fabrication, en même temps qu'on prévenait le retour des paniques. Tels étaient les avantages que se promettaient de ce plan ceux qui l'ap-

monnaie légale que jusqu'à quarante shillings [1] Si, à cette époque, mistress Morrison, vous eussiez acheté ici pour trois livres sterling de toile à chemises, monsieur eût pu exiger que vous en payassiez une en or. La loi ne permet pas de payer plus de deux livres sterling en argent, et ce n'est que par un accord mutuel qu'une somme plus forte peut être payée en ce genre de monnaie. »

Le marchand ouvrit de grands yeux, comme un homme qui n'avait jamais entendu parler de tout cela. Hester déclara qu'il était bien absurde, bien injuste, que la loi intervînt pour décider en quelle monnaie l'acquéreur et le vendeur termineraient leur marché. Quelle objection pouvait-il y avoir à ce que tous deux employassent telle quantité d'or ou d'argent qu'il leur paraîtrait convenable?

— On en a tenté l'expérience, dans beaucoup de pays, et pendant long-temps, dit M. Craig, et cette expérience n'a pas donné de résultats favorables. Voilà pourquoi la loi est intervenue et a déclaré que l'or serait le seul étalon, c'est-à-dire, la seule monnaie légale, pour toute somme excédant quarante shillings. Vous savez qu'il est nécessaire de fixer la valeur relative de l'or et de l'argent, et de la maintenir, lorsque tous les deux sont employés comme monnaie légale, au même titre.

— Et cette valeur légale n'est pas toujours, je suppose, d'accord avec leur valeur naturelle. Il peut quelquefois être plus difficile d'obtenir de l'or et quelquefois de l'argent, à ce même taux; alors, il est impossible ou injuste de leur faire garder une valeur fixée par la loi. Est-ce là la raison?

— C'est là la grande objection à un double étalon? Si, par suite de quelque circonstance que ce soit, l'argent

1. Quarante shillings valent quarante-huit francs, en ne tenant pas compte du change, toujours en faveur de l'Angleterre.

devenait plus abondant qu'il ne l'a été jusqu'ici, chacun voudrait payer ses dettes en argent. Si un homme devait cent livres sterling à son propriétaire, il ne voudrait pas lui donner cent sovereigns. Il irait se procurer toute la quantité d'argent monnayé qu'il pourrait pour cette somme, supposé cent dix sovereigns, il en donnerait cent à son propriétaire et il en garderait dix. Chacun ferait de même, ensorte que nous serions accablés d'un déluge de monnaie d'argent, tandis que l'or irait au creuset.

— Et alors, tous les signes représentatifs auraient moins de valeur, je suppose, parce qu'ils seraient plus nombreux.

— Oui, ainsi, il y aurait deux inconvéniens; celui d'une fluctuation inutile dans la valeur des espèces, et celui d'une nouvelle fabrication devenue nécessaire chaque fois que l'un de ces deux métaux serait relativement plus commun que l'autre.

— Vous avez raison; si l'or était le plus commun des deux, chacun s'empresserait de payer ses dettes en or, et les espèces d'argent disparaîtraient.

— Pourquoi donc nous exposerions-nous à ces inconvéniens d'un double étalon quand l'or nous suffit, si ce n'est pour les appoints ou pour payer de petites sommes?

— Mais pourquoi la loi permet-elle de payer quarante shillings en argent? Pourquoi ne pas s'arrêter à vingt?

— Parce que personne ne prendra la peine de faire frapper plus d'argent que la place n'en peut supporter, pour le petit profit qu'il y aurait à faire en argent des paiemens de quarante shillings. C'est donc jusqu'à cette somme que nous pouvons allier les avantages de plusieurs monnaies métalliques, avec la sécurité qui résulte de l'unité de l'étalon. Certainement ce qu'il y a de plus simple à faire, c'est de fixer un étalon unique, c'est-à-dire de déterminer par la loi le titre et le poids d'un

monnaie légale que jusqu'à quarante shillings [1] Si, à cette époque, mistress Morrison, vous eussiez acheté ici pour trois livres sterling de toile à chemises, monsieur eût pu exiger que vous en payassiez une en or. La loi ne permet pas de payer plus de deux livres sterling en argent, et ce n'est que par un accord mutuel qu'une somme plus forte peut être payée en ce genre de monnaie.

Le marchand ouvrit de grands yeux, comme un homme qui n'avait jamais entendu parler de tout cela. Hester déclara qu'il était bien absurde, bien injuste, que la loi intervînt pour décider en quelle monnaie l'acquéreur et le vendeur termineraient leur marché. Quelle objection pouvait-il y avoir à ce que tous deux employassent telle quantité d'or ou d'argent qu'il leur paraîtrait convenable?

— On en a tenté l'expérience, dans beaucoup de pays, et pendant long-temps, dit M. Craig, et cette expérience n'a pas donné de résultats favorables. Voilà pourquoi la loi est intervenue et a déclaré que l'or serait le seul étalon, c'est-à-dire, la seule monnaie légale, pour toute somme excédant quarante shillings. Vous savez qu'il est nécessaire de fixer la valeur relative de l'or et de l'argent, et de la maintenir, lorsque tous les deux sont employés comme monnaie légale, au même titre.

— Et cette valeur légale n'est pas toujours, je suppose, d'accord avec leur valeur naturelle. Il peut quelquefois être plus difficile d'obtenir de l'or et quelquefois de l'argent, à ce même taux; alors, il est impossible ou injuste de leur faire garder une valeur fixée par la loi. Est-ce là la raison?

— C'est là la grande objection à un double étalon? Si, par suite de quelque circonstance que ce soit, l'argent

1. Quarante shillings valent quarante-huit francs, en ne tenant pas compte du change, toujours en faveur de l'Angleterre.

devenait plus abondant qu'il ne l'a été jusqu'ici, chacun voudrait payer ses dettes en argent. Si un homme devait cent livres sterling à son propriétaire, il ne voudrait pas lui donner cent sovereigns. Il irait se procurer toute la quantité d'argent monnayé qu'il pourrait pour cette somme, supposé cent dix sovereigns, il en donnerait cent à son propriétaire et il en garderait dix. Chacun ferait de même, ensorte que nous serions accablés d'un déluge de monnaie d'argent, tandis que l'or irait au creuset.

— Et alors, tous les signes représentatifs auraient moins de valeur, je suppose, parce qu'ils seraient plus nombreux.

— Oui, ainsi, il y aurait deux inconvéniens; celui d'une fluctuation inutile dans la valeur des espèces, et celui d'une nouvelle fabrication devenue nécessaire chaque fois que l'un de ces deux métaux serait relativement plus commun que l'autre.

— Vous avez raison; si l'or était le plus commun des deux, chacun s'empresserait de payer ses dettes en or, et les espèces d'argent disparaîtraient.

— Pourquoi donc nous exposerions-nous à ces inconvéniens d'un double étalon quand l'or nous suffit, si ce n'est pour les appoints ou pour payer de petites sommes?

— Mais pourquoi la loi permet-elle de payer quarante shillings en argent? Pourquoi ne pas s'arrêter à vingt?

— Parce que personne ne prendra la peine de faire frapper plus d'argent que la place n'en peut supporter, pour le petit profit qu'il y aurait à faire en argent des paiemens de quarante shillings. C'est donc jusqu'à cette somme que nous pouvons allier les avantages de plusieurs monnaies métalliques, avec la sécurité qui résulte de l'unité de l'étalon. Certainement ce qu'il y a de plus simple à faire, c'est de fixer un étalon unique, c'est-à-dire de déterminer par la loi le titre et le poids d'un

seul métal, et de laisser l'autre suivre toutes les variations qu'il ne peut s'empêcher de partager avec toutes les autres marchandises.

— Pourquoi donc, avoir pris l'or pour l'étalon? il ne saurait se partager en pièces d'un shilling et de six pence; à coup sûr, il vaudrait mieux avoir un étalon légal uniforme, au lieu d'en avoir deux; l'or à partir de deux livres sterling et l'argent au-dessous; il me semble même que le cuivre vaudrait mieux pour cet objet s'il n'était pas si pesant, et d'un si grand volume.

— Les opinions diffèrent parmi les hommes habiles quant à celui des deux métaux précieux qui doit être l'étalon. Mais personne, que je sache, ne s'est avisé de demander que ce fût le cuivre.

— Toutefois le cuivre est une monnaie légale, je suppose, jusqu'à un shilling; ou peut-être au-delà, comme l'argent est une monnaie légale au-dessus d'une livre sterling.

— Le cuivre est une monnaie légale jusqu'à la concurrence de quinze shillings.

— Il me semble que c'est bien raisonnable comme cela, et qu'on ne peut en demander davantage. Mais pourquoi ne pas prendre l'étalon le plus commode de tous, — le papier-monnaie de toutes les valeurs? Une *note* d'un penny, et une *note* de cent mille livres sterling seraient également commodes à porter, et toutes deux le seraient plus qu'aucune monnaie métallique que ce soit.

— Observez, reprit M. Craig, que le papier-monnaie n'étant pas dans le fait une marchandise, mais seulement le crédit mis en circulation, on ne saurait en faire l'étalon, encore qu'il puisse représenter celui-ci. On pourrait déclarer les *bank-notes* monnaies légales, si elles étaient si strictement convertibles que leur valeur ne pût varier de celle des espèces métalliques qu'elles repré-

sentent. Jusqu'ici on n'a pas encore trouvé le moyen de leur assurer cette permanence d'une valeur identique; tant que cette valeur sera sujette à des fluctuations, le commerce sera exposé à tous les inconvéniens d'un double étalon. Le pays sait ce qu'il a souffert quand un papier-monnaie non convertible a été déclaré monnaie légale.

— Est-ce que le papier-monnaie a jamais été déclaré monnaie légale en Angleterre?

— Non pas, peut-être, en termes exprès, mais enfin c'était dans le fait la portée du *Restriction-Act*. Les billets de la banque d'Angleterre furent reçus dans toutes les caisses du gouvernement, et par presque tous les citoyens, comme argent comptant, depuis la fameuse crise de 1797. L'effet a donc été le même pour le pays que si les billets de cette banque eussent été déclarés explicitement monnaie légale; c'est au point que pas un homme, sur vingt peut-être, ne se doutait qu'ils ne le fussent pas.

— Je vous assure qu'il en est encore de même aujourd'hui, répondit le marchand. Tout habitant de cette ville qui possède des billets de la banque d'Angleterre serait stupéfait, si vous lui disiez que ses créanciers ne sont pas plus forcés légalement de les recevoir en paiement que les chiffons de papier de la banque de Cavendish. Est-ce que, si la banque reprenait ses paiemens en argent, vous voudriez que ses billets cessassent d'être reçus comme valeur pratique, si ce n'est légale?

— Je crois qu'une espèce de papier pourrait être monnaie légale par rapport à une autre. Ainsi, l'on pourrait convenir que les billets des banques provinciales seront convertis en ceux de la banque d'Angleterre; pourvu que la banque d'Angleterre conserve sa position et ses priviléges actuels, pourvu, surtout, que ses billets soient strictement convertibles en espèces métalliques ou en lingots.

— Ne serait-ce pas quelque chose de défavorable à la

banque d'Angleterre? N'y aurait-il pas quelque injustice à la rendre ainsi responsable des émissions faites par les banques de province?

— Non, le mal est dans le système actuel qui lui impose cette responsabilité, sans lui donner les moyens de contrôle qu'elle aurait nécessairement dans un autre. Naturellement, les banques de province ne laissent dormir dans leur caisse que le moins possible d'espèces monnayées. Aussitôt qu'une panique se déclare, elles engagent où vendent les rentes qu'elles possèdent sur l'Etat; elles reçoivent, en échange, des *notes* qu'elles portent à la banque, pour les convertir en or, afin de satisfaire leurs cliens. Ainsi, la banque d'Angleterre est exposée, à tout moment, à voir ses coffres mis à sec, et cela jusqu'à la concurrence de tout ce que les banques de province peuvent posséder de rentes sur l'État. Si, au contraire, elle n'était autorisée à émettre que la quantité de *notes* qu'elle peut rembourser à présentation, elle ne serait plus responsable de la manière dont travailleraient les autres banques, et exercerait un contrôle direct sur toutes celles qui tiennent encore à leur crédit.

Hester avait entendu raconter à son mari dans quel embarras on s'était trouvé à la Monnaie, pendant la panique qui avait eu lieu trois ans auparavant. Les demandes d'espèces monnayées se multipliaient tellement, qu'encore que tous les balanciers marchassent jour et nuit, on ne pouvait parvenir à frapper assez d'espèces pour soutenir le crédit de la banque, et que ses coffres s'épuisaient rapidement. C'était, du moins, ce que soupçonnaient les employés de la Monnaie. Elle demanda à M. Craig jusqu'à quel point il pensait que cette demande d'espèces monnayées pourrait être calmée, si les cliens des banques particulières s'adressaient à celle d'Angle-

terre pour en obtenir, au lieu d'avoir le droit d'en exiger de leurs propres banquiers?

— Tout autant qu'il plairait à la banque d'Angleterre. Elle est libre de limiter ses émissions à l'égard des banques particulières. Mais, si on adoptait ce plan, il faudrait que la banque d'Angleterre eût des succursales dans tous les grands centres de population. Car il se ferait bien moins d'affaires, et il y aurait bien moins de confiance, si la conversion des *notes* éprouvait des délais et des difficultés.

— Ainsi, c'est donc uniquement pour prévenir l'épuisement des coffres de la banque d'Angleterre, et les conséquences qu'il en pourrait résulter, que vous voudriez que ces *notes* fussent une monnaie légale, par rapport à celles des autres banques? Il me paraît singulier, il me paraît propre à jeter la confusion dans les esprits que les mêmes valeurs, les mêmes *notes* soient une monnaie légale dans un sens, et ne le soient pas dans l'autre.

— Si l'on peut trouver quelque autre méthode d'obvier à l'épuisement des coffres de la banque, et que cette autre méthode offre moins d'inconvéniens, je ne demande pas mieux; mais le danger de cet épuisement est si effroyable, qu'il me semble valoir la peine d'essayer quelque chose pour s'en garantir. Si l'on pouvait aviser un moyen quelconque de donner au papier une valeur permanente, exactement la même que celle de l'or qu'il représente, alors les *notes* de la banque d'Angleterre pourraient être déclarées monnaie légale, uniformément et dans tous les cas.

— Mais, je suppose, reprit Hester, que la pire mesure de toutes serait d'altérer la valeur de l'étalon, car son nom même indique qu'il ne doit être sujet à aucune variation. Ce qui sert à mesurer la valeur de toutes les autres choses, ne peut varier dans la sienne

propre, sans jeter la confusion dans toute la marchandise.

— Sans doute, la nécessité de changer la valeur de l'étalon est la grande objection, et nous sommes convenus, tout à l'heure, d'en avoir un double, afin que l'une ou l'autre de ses parties change de temps en temps, pour que toutes deux soient continuellement uniformes. Le coup le plus fatal qu'un gouvernement puisse porter à une nation commerçante est d'altérer l'étalon; — soit, en changeant les dénominations de la monnaie, en abaissant le titre, ou bien l'émettant aussi pure, mais en espèces plus divisées. De ces trois manières d'altérer l'étalon, la première est la plus franche, et par conséquent la moins propre à tromper ceux auxquels elle fait tort; mais toutes sont, également et dans toutes les circonstances, fatales au crédit commercial, parce qu'elles font monter le prix de toutes les marchandises, qu'elles vicient tous les contrats de vente ou d'achat, qu'elles introduisent une injustice dans les transactions non terminées et la confusion dans toutes les autres.

— Et cependant plusieurs gouvernemens l'ont essayé quoiqu'ils en eussent vu les déplorables effets chez leurs voisins.

— Oui, chacun d'eux espère éviter la catastrophe où les autres ont succombé; mais, s'ils étaient plus éclairés, ils verraient que cette catastrophe est inévitable. Ils verraient que l'or qu'ils économisent temporairement, il le leur faudra payer bien cher, par l'élévation du prix de tout ce qu'un gouvernement a besoin d'acheter. Que s'ils croient parer à cet inconvénient en élevant le chiffre des impôts, l'appauvissement du peuple en rendra le recouvrement impossible. Alors ils verraient d'avance, sur tous les points du royaume, les débiteurs de mauvaise foi se moquer de leurs créanciers honnêtes et laborieux,

les vieux serviteurs de l'État dépouillés du fruit de leurs longues fatigues, les jeunes contemplant avec effroi cette violation de la foi publique, toutes les classes de la société se méfiant du gouvernement et se méfiant les unes des autres.

— A coup sûr le gouvernement anglais n'essaiera jamais rien de semblable?

— Ne voyez-vous pas que nous souffrons maintenant les effets d'une tentative de cette nature. Quand le *Restriction-Act* fut passé, personne ne s'avisa que c'était là en fait une altération de l'étalon. Mais comme des billets de banque inconvertibles sont, dans la pratique au moins, une monnaie légale, et que leur valeur dépend du prix des métaux aussi bien que du chiffre de leur émission, ces circonstances placent l'étalon dans un état continuel de variation, au lieu de lui conserver cette invariabilité que la loi lui attribue.

— Ainsi, quand ma mère se plaignait que l'élévation des prix rendait sa pension insuffisante, c'est un changement dans la valeur de l'étalon qui causait sa gêne; et c'est encore d'un changement de cette nature, quoiqu'en sens inverse, que se doit plaindre aujourd'hui le fermier Martin.

—Tandis que vous, mistress Morrison, vous profitez de ce nouveau changement, reprit le marchand; car, je vous assure, il y a trois ans l'étoffe que vous achetez-là pour vos chemises, vous eût coûté au moins une livre sterling de plus.

Est-il possible, demanda Hester, que la valeur des espèces monnayées demeure indéfiniment la même? Oh! non; certainement cela ne se peut pas; on découvrira tant de nouvelles mines; le perfectionnement des arts amènera tant d'économie dans le coût de la production des métaux et dans la fabrication. La valeur des monnaies métalliques finira toujours par diminuer, à mon avis.

— Cela est très vraisemblable.

— Mais alors comment feront les créanciers? Comment auront-ils leur dû?

— Le créancier n'a légalement droit qu'à la quantité d'or stipulée dans son marché. Si arbitrairement on lui en donne une quantité inférieure, il est lésé; mais il doit supporter la chance de toutes les variations naturelles entre la valeur de l'or et celle des autres marchandises. La loi n'a pas le droit, elle n'a pas la possibilité de s'ingérer à vouloir fixer cette valeur relative qui dépend de causes supérieures à son contrôle. Quand un homme fait un marché, passe un bail à long terme, c'est à lui de faire entrer dans ses calculs la probabilité que l'argent vaille moins à la fin de ce bail, ou de ce marché, qu'au commencement; s'il ne le fait pas, lui seul est à blâmer; ce n'est pas l'affaire du gouvernement. Tout ce que celui-ci lui doit de protection, c'est de veiller à ce qu'il reçoive la quantité d'or pour laquelle il a contracté.

Je voudrais bien, dit le marchand, que, quand j'ai ouvert ma boutique, signé mon bail et garni mes rayons, je n'eusse eu à me tenir en garde que contre la dépréciation naturelle de la valeur des espèces monnayées. J'ai beaucoup souffert, et je souffre encore beaucoup aujourd'hui de la variation de ces mêmes espèces, en sens contraire. J'avais acheté cher mes toiles, mes flanelles, mes gants, mes bas, mes rubans, et maintenant je suis obligé de les vendre bon marché; tandis que mon loyer, quoique nominalement le même, est, par le fait, beaucoup plus élevé. Toutefois, c'est moins pour moi et pour les personnes dans ma position que pour la famille Berkeley, que je regrette toutes ces fluctuations qui l'ont réduite, sans qu'elle ait rien à se reprocher, à une position si inférieure à celle dont elle avait joui jusqu'alors. La banque de D.... payera 100 pour 100 au bout du compte, à ce que l'on assure; elle l'aurait déjà fait si ce

n'est qu'il lui faut payer, maintenant que l'argent a augmenté de valeur, les dettes contractées, quand cette même valeur était la plus minime. Et puis les propriétés sur lesquelles elle avait assis son capital, ont diminué de valeur en même temps que celle de l'argent augmentait. N'est-il pas déplorable que la même crise qui a détruit leur crédit ait doublé leur dette et diminué de moitié leur capital? Est-il vrai, je vous prie, qu'il soit dû de l'argent à M. Berkeley en pays étranger, que personne n'en savait rien, et que M. Horace doive faire le voyage pour essayer de le recouvrer?

M. Craig répondit que le fait de l'argent dû était vrai, mais qu'il ne l'était pas qu'Horace dût faire un voyage à ce sujet. Puis il demanda, ce qu'il était venu chercher dans la boutique, une paire de gants, laquelle lui fut servie tristement par le marchand, car c'était là l'un des articles qu'il était obligé de vendre bien au-dessous du prix coûtant. Hester, ayant aussi fini ses acquisitions, s'achemina vers la nouvelle demeure de M. Berkeley pour lui présenter ses devoirs. L'extérieur de la maison présentait un triste contraste avec la brillante habitation où elle les avait d'abord connus.

Lorsqu'on l'eut introduite dans le petit parloir, elle comprit qu'elle était plus à son aise quand elle allait visiter les Berkeley entourés d'aisance et de luxe, qu'elle n'allait le faire aujourd'hui que leur maison ne ressemblait plus à celle de sa mère. Elle ne sut comment témoigner assez de respect à M. Berkeley quand elle le vit faire lui-même bien des choses qu'autrefois des domestiques faisaient pour lui. C'était une chose touchante de voir sa vieille femme obligée de donner à la cuisine et au linge, des soins que pendant tant d'années elle avait pu abandonner à d'autres.

Cette dame ne s'en plaignait pas. Elle disait avec gaieté

que, dans l'absence de ses filles, le temps lui aurait paru long si elle n'avait point eu à s'occuper de son ménage. M. Berkeley était tout aussi difficile que jamais pour sa table, et sa femme était obligée d'exercer les petits talens qu'elle avait acquis dans sa jeunesse; — elle lui faisait des hachis, des ragoûts, toutes sortes de friandises, et y réussissait mieux qu'aucun cuisinier qu'elle eût jamais eu. Son panier à ouvrage ne la quittait guère plus que celui de mistress Parndon ne quittait celle-ci. Avec l'aide de Lewis, elle tirait tout le parti possible du sol ingrat de leur petit jardin, sans se laisser abattre par le souvenir des belles serres et des belles plates-bandes qui décoraient leur ancienne habitation.

Sur la nouvelle qu'Hester était dans le parloir, M. Berkeley arriva à la fenêtre, un bouquet de roses d'une main, et son journal de l'autre; il apportait pour nouvelle que le *Pyrus japonica* dépérissait, et qu'une compagnie de fourmis s'était frayée un chemin jusqu'à l'abricotier, derrière la maison; il ajouta qu'il fallait trouver moyen de détruire les fourmis, ou dire adieu aux abricots pour cette année.

— Je parierais bien que dans votre journal, dit sa femme, vous n'avez pas trouvé une seule nouvelle aussi intéressante que celle-là.

M. Berkeley jeta le journal de mauvaise humeur, dans la chambre, déclarant qu'il n'y avait plus rien dans les journaux qui valût la peine de les lire; et cependant, chaque jour, vers midi, le brave homme entrait dans une colère affreuse, quand son journal était en retard, seulement de cinq minutes.

— Ah! voici cependant une nouvelle pour vous, à moins que vous ne sachiez déjà la chose de Craig. Longe est marié.

— Bah! en vérité! avec miss Egg?

— Non, non, ce serait un mariage moitié trop bon pour lui. Un homme qui commence à porter ses prétentions aussi haut qu'il l'a fait d'abord, finit toujours par épouser sa cuisinière.

— Sa cuisinière! cette servante qui sortait de chez les Cavendish? ce n'est pas possible!

— Non; je ne sais pas de qui c'est la cuisinière, ou même si elle l'a jamais été; je dis que c'est ordinairement comme cela que finissent ces sortes de gens.

Hester ne savait si par cette expression, mistress Berkeley voulait dire les recteurs ou les cousins des Cavendish.

Je voudrais, reprit celle-ci, à cause de Henri Craig, pouvoir penser du bien de la femme de son recteur; je serais fâchée que ce mariage portât préjudice à cet honnête curé.

— Est-ce que, ma chère, vous pensez déjà à quelque petit présent sur les dîmes : des pommes, du porc, un faisan, de temps à autre? Faites bien attention que je ne voudrais pas toucher un faisan qui sortirait de la maison de Longe; j'aimerais mieux me trouver moi-même à la bouche de son fusil.

Hester prit ces quelques phrases comme une permission de parler du prochain mariage de Méléa.

— Oui, dit d'un air indifférent M. Berkeley, ces jeunes gens parlent de quelque chose de semblable; mais à quoi sert d'en parler? Craig est pauvre comme un rat d'église, et Méléa sera long-temps encore avant d'avoir gagné sa robe de noce; et il se mit à arroser les fleurs qui se trouvaient immédiatement sous la fenêtre. Pendant qu'il avait le dos tourné, mistress Berkeley appela en souriant l'attention d'Hester sur l'ouvrage qui se trouvait actuellement dans son panier.

— Est-ce pour le trousseau de miss Méléa, demanda Hester enchantée?

Mistress Berkeley fit signe que oui, puis elle ajouta la remarque obligée, que cela ne prouvait pas que le mariage dût avoir lieu bientôt, mais seulement que ce n'était pas chose si difficile que de se procurer un trousseau. Elle prenait plaisir à cet ouvrage; il lui semblait qu'elle hâtait ainsi le moment où ils auraient de nouveau une de leurs filles près d'eux.

Avant qu'elles n'eussent eu le temps d'achever ce sujet de conversation, M. Berkeley rentra, se plaignant de la chaleur. La première chose qu'il fit, fut de ramasser le journal qu'il avait jeté à terre, de le déplier dans toute sa longueur, de se placer dans le jour le plus avantageux et de le marmoter d'un bout à l'autre entre ses dents, tout aussi à son aise que s'il eût été seul. Les deux dames continuèrent leur conversation à voix basse; elle roula tout entière sur le curé, la maison du curé, le petit revenu du curé augmenté par le nombre croissant de ses élèves. A la fin d'une riante peinture de l'avenir qui attendait les futurs époux, Hester leva les yeux et vit M. Berkeley, toujours dans la position d'un homme qui lit, mais regardant sa femme par dessus ses lunettes, et écoutant évidemment ce qu'elle disait; aussitôt qu'il s'aperçut qu'il était découvert, continuez, ma chère, dit-il, il n'y a personne ici qui puisse se laisser surprendre à une peinture toute d'imagination, — personne d'assez novice pour croire que les gens aient été mis au monde pour se marier, et rien que pour cela. A l'heure qu'il est, l'expérience a dû apprendre à mistress Morrison que ce monde est trop froid pour que l'amour en réchauffe tous les points. L'expérience a dû lui apprendre...

— Je m'étonne que vous soyez aussi injuste envers

Henry, s'écria mistress Barkeley, remarquant qu'Hester ne paraissait pas charmée qu'on en appelât à son expérience personnelle; vous savez bien que si ce mariage était rompu, demain vous courriez comme une ombre errante dans la maison, et qu'en un moment vous trouveriez ce monde bien autrement refroidi.

— Quand m'avez-vous entendu dire un mot contre Craig? — Depuis trois ans au moins. Ce que je voulais dire, c'est que moins les gens se créent de relations, par le temps qui court, moins ils se préparent de malheurs. C'est là le seul moyen de traverser ce monde tranquillement, et d'en sortir sans avoir eu l'âme et le cœur déchirés avant de rendre son dernier soupir.

— Ainsi Monsieur, se hasarda à demander timidement Hester, vous voudriez donc n'avoir pas vos filles? vous aimeriez mieux vivre seul, et quand il vous faudra mourir, vous voudriez n'avoir auprès de votre lit que le médecin pour vous tâter le pouls.

— La femme et la fille de M. Berkeley, dit mistress Berkeley en souriant, ne ressemblent à la femme et à la fille d'aucun autre; Horace est aussi un homme unique. Ce que vient de dire M. Berkeley, il ne le dit qu'en général, ainsi nous ne saurions nous en offenser.

— Je ne dis jamais rien de personnel; je ne désigne la femme ni les enfans de personne, comme gens dont la non-existence serait avantageuse; tout ce que je veux dire, c'est que ce doit être un vrai paradis que de n'avoir à s'inquiéter que de soi.

— Je vous croirai, mon cher ami, quand je vous verrai dans le paradis ne vous inquiéter que de vous-même.

— Je ne dis que ce que l'expérience m'a enseigné, et soyez-en sûres, la plupart de ces ames aimantes dont Craig et Méléa brûlent en ce moment de suivre l'exem-

ple, voudraient de grand cœur se débarrasser à la fois de leurs liens et de leurs inquiétudes.

Hester supporta très bien le coup d'œil inquisiteur de M. Berkeley; car elle aimait encore Edgar. J'espère, dit-elle en souriant, que ce ne sont pas là les idées dont vous réjouirez Méléa quand elle reviendra pour son mariage.

— Je dis ce que je pense, peu m'importe qui se trouve là; peu importe aussi que je parle ou que je me taise. La nature nous donne, dans la jeunesse, des idées romanesques que le malheur vient ensuite briser, et nous faisons place à d'autres qui décrivent le même cercle d'espérances et de désespoir; moi, mes enfans, aussi bien que tous les autres. — Ma chère amie, envoyez donc quelqu'un détruire ce nid de fourmis; elles mangent les abricots pendant que nous causons là. — Attendez, je vais y aller moi-même.

L'instant d'après, il faisait la guerre aux fourmis. Hester se trouva donc en liberté d'exprimer à mistress Berkeley son espoir que toute chance de bonheur n'était pas perdue pour Méléa, malgré toute la poésie de son amour pour Henry Craig.

Elle apprit que son père avait décidé que Fanny était beaucoup plus sage et qu'elle avait plus de chances de mourir de sa belle mort, puisqu'elle n'avait pas l'intention de se marier. Il était vrai qu'elle n'avait pas, quant à présent, de grands soucis, quoiqu'elle n'eût pas encore pris au sérieux le conseil de M. Berkeley, de ne s'inquiéter que d'elle-même. Elle pensait quelque peu à ses élèves et à sa famille, et quoiqu'il y eut bien quelque poésie aussi dans les sentimens qu'ils lui inspiraient, comme ces sentimens ne paraissaient pas de nature à la jamais faire mourir de chagrin, son père voyait avec plaisir sa contenance joyeuse, son humeur égale, et ne voyait pas grands inconvéniens à des sentimens de cette nature là.

Hester prit congé avant que la dernière fourmi eût été chassée de la dernière feuille de l'abricotier. A peine fut-elle partie que mistress Berkeley s'aperçut qu'il lui manquait le sommet de la pyramide dont sa corbeille à ouvrage formait la base. Il était clair qu'Hester avait voulu coopérer à la confection du trousseau. En effet, celle-ci avait emporté assez d'ouvrage pour tout le temps qu'Edgar voudrait probablement lui permettre de rester à la campagne. Mistress Berkeley l'envoya prier de ne pas employer ainsi ses momens de loisir à un genre d'ouvrage qui ne devait pas lui manquer dans son ménage. Elle répondit que ce lui serait un agréable délassement, lorsque la fenêtre ouverte, et respirant le parfum des fleurs, elle écouterait, pendant les longues soirées d'été, sa mère et ses voisines lui déroulant la chronique de Haleham, depuis le jour où elle l'avait quitté.

CHAPITRE III.

SOUPÇONS.

Edgar n'envoya pas chercher sa femme au bout d'une semaine, comme elle s'y était attendue; ce dont mistress Parndon fut extrêmement satisfaite. Le premier dimanche avait été tellement pluvieux, que c'eût été pitié qu'Hester se fût exposée à gâter sa belle robe de soie neuve; c'eût été plus grand'pitié encore qu'elle fût retournée à Londres, sans qu'on la lui eût vue porter à l'église. Il était donc fort à désirer qu'elle pût rester jusqu'au second dimanche. Heureusement il en fut ainsi; et ce qui l'étonna bien davantage, le troisième se passa

sans qu'elle fût rappelée. Il n'y avait rien là-dedans qui la pût inquiéter ; son mari lui écrivait de la manière la plus amicale, il le faisait assez souvent pour tranquilliser la sollicitude de sa mère, et déjouer les commères qui ne manquèrent pas de s'informer à la poste, croyant en apprendre plus par ce petit espionnage sur la position réelle du ménage d'Hester que celle-ci n'avait jugé à propos de leur en dire. Comme mistress Morrison recouvrait de jour en jour son teint et sa gaieté, ce fut chose décidée que sa pâleur, sa maigreur, et l'air de tristesse qu'on avait remarqué d'abord sur sa physionomie n'étaient que le résultat du séjour à Londres, et qu'elle était bien en effet aussi heureuse femme qu'elle l'avait mérité par sa conduite étant demoiselle. Hester elle-même, ravie de l'air de la liberté dont elle jouissait actuellement, ne songeait que le moins possible à ce qu'était en effet son ménage. Elle courait dans les prairies comme au temps de son enfance; elle jouait à toutes sortes de jeux, et traversait même les rues d'un pas que sa mère ne trouvait pas assez digne pour la femme de M. Edgar Morrison.

Oubliant les avis qu'elle en avait souvent reçus à ce sujet, elle passait gaiement, un certain jour, devant la porte d'Enoch, quand elle vit, entre deux des volumes qui décoraient la fenêtre, un doigt qui lui faisait signe, et qu'à sa longueur elle ne pouvait méconnaître. Elle entra et trouva M. Pye seul, qui lui répéta plusieurs fois qu'il désirait lui parler, qu'il y avait une petite circonstance dont il désirait l'entretenir, une petite affaire entre eux deux. Il ajouta qu'il allait lui paraître bien ridicule peut-être, mais que, d'un autre côté, il craignait qu'elle ne lui en voulût de ne lui en avoir pas parlé.—Que pouvait-il pouvoir dire? est-ce qu'elle-même ou quelqu'un des siens avait fait quelque chose qui pût offenser M. Pye? — Mon Dieu, non!

cela n'était même pas possible. Il craignait au contraire que l'offense ne vînt de son côté. Quand il fut enfin forcé de s'expliquer, il dit qu'il allait le faire tout de suite, parce qu'il supposait, parce qu'il espérait, qu'il allait lui sauver une petite perte. Pouvait-elle se rappeler où elle avait reçu la *note* d'une livre sterling, avec laquelle elle l'avait payé? Il ajouta qu'il espérait qu'il n'était pas trop tard pour la rendre à la personne ; car certainement cette note était fausse.

—Oh oui! dit-elle, je me le rappelle parfaitement; elle m'a été donnée par... et puis elle s'arrêta tout court par un sentiment de prudence, dont ensuite elle put à peine se rendre compte. Non, ajouta-t-elle, je ne puis rien vous répondre, avant que je n'aie examiné mon portefeuille à la maison. Je m'en vais y courir, et vous en rapporter une autre immédiatement. Vous avez bien raison, M. Pye, de supposer que j'aurais été fâchée que vous ne m'eussiez pas parlé de cette circonstance. Ce sont de petites erreurs qu'il vaut mieux régler tout de suite, autrement on en garde long-temps le souvenir.

Au moment où Hester quittait la boutique et qu'Enoch lui répétait qu'il n'y avait rien qui pressât, et qu'il ne souffrirait pas qu'elle retournât chez elle pour si peu de chose, il lui vint une idée; elle rentra tout à coup, lui demanda la *note* en question, disant qu'elle avait toujours eu une grande curiosité de voir une *note* fausse, et que ce n'était jamais sans quelqu'inquiétude qu'elle recevait du papier-monnaie, parce qu'elle ne savait à quelles marques on reconnaissait les mauvaises *notes* d'avec les bonnes.

M. Pye aimait singulièrement à donner des leçons. Il entreprit donc sa tâche, dans cette occasion, avec une importante gravité. Heureusement il fit d'abord asseoir Hester, et puis il mit tant de soin à nettoyer et à

placer ses lunettes, qu'il eut peu le loisir d'examiner sa figure. Il ouvrit un premier tiroir de son bureau, et en retira une bonne *note* de la banque d'Angleterre; cela fait, il ouvrit par deux tours de clé un second tiroir plus intérieur, et en retira la fausse. Il les étendit toutes deux devant Hester, lui dit de les comparer, et d'essayer de découvrir entr'elles quelque différence.

Hester n'en aperçut aucune. Les caractères principaux étaient les mêmes, et de ceux que le premier graveur venu peut imiter. Il lui parut de peu d'importance qu'il y eût des marques particulières, des parties lavées, qu'il était peut-être plus difficile d'imiter que la gravure. Cela pouvait aider la Banque à reconnaître ses propres *notes*; mais cela n'était généralement d'aucun usage pour les particuliers auxquels il importait cependant beaucoup de distinguer une bonne *note* d'une mauvaise.

— Voyez, dit Enoch plaçant les deux *notes* à la fois devant la lumière; cette partie lavée est bien différente de l'autre, et la fin de ce mot est mal imitée dans la *note* forgée.

— Je le vois maintenant que vous me le faites remarquer, mais je ne l'aurais pas observé par moi-même. A coup sûr, les marchands, en général, les domestiques et les femmes de marché ne connaissent pas tous ces signes aussi bien que vous.

Enoch répondit avec une évidente satisfaction, que bien peu avaient un œil aussi exercé que le sien.

— Mais cela est fort mal; il serait certainement possible de créer un papier-monnaie dont la gravure fût trop difficile pour tenter les contrefacteurs, et telle en même temps que l'œil le moins exercé, que les gens mêmes qui ne sauraient pas lire, pussent distinguer immédiatement une bonne *note* d'avec une fausse. Qu'y a-t-il

au monde qui paraisse plus aisé que de contrefaire une pareille *note!* La vue suffit pour en donner l'idée.

—Vous avez raison, et ce qui le prouve, c'est l'accroissement effroyable du nombre des condamnations, pour contrefaçon de billets de banque. Il n'y en eut qu'une l'année où fut rendu le *Restriction-Act;* le nombre s'en est accru à mesure que les *bank-notes* ont acquis plus d'importance comme intermédiaire d'échange, et l'année dernière il n'y a pas eu moins de deux cent soixante-dix-sept condamnations, dont soixante-deux à la peine de mort pour les auteurs principaux du crime, et les autres pour complicité à différens degrés.

Hester poussa un soupir qu'elle essaya de réprimer, mais qu'Enoch remarqua cependant.

—Ah! vous soupirez en pensant sans doute à toutes les condamnations qui auront encore lieu; mais, ma chère, ce sont des gaillards habiles que ceux qui ont forgé cette *note;* et de quelque temps, ils ne se laisseront pas prendre, je vous en réponds. Elle est supérieurement fabriquée, ils ne les font pas, je suis sûr, une à une; ces gens-là ont une manufacture en grand, et certes ce n'est pas là leur coup d'essai. Je ne serais pas étonné qu'ils garantissent leur cou de la corde jusqu'à ce que la Banque, rappelant toutes ses notes d'une et de deux livres, mette un terme à leur honorable trafic; car vous savez qu'on parle de retirer de la circulation les petites *notes.*

—En vérité, pour mon compte, j'en suis ravie. Le plus tôt sera le mieux.

—Eh bien! je ne suis pas d'accord avec vous là-dessus. Ces petites notes sont fort commodes; à Dieu ne plaise que je veuille dire que, pour cette commodité, il faille pendre soixante hommes par an; mais on pourrait trouver un moyen de rendre la contrefaçon moins active. On pourrait rendre la chose assez difficile pour ne point

tenter les novices; quant à ceux qui savent déjà ce métier, ils ne feront pas tort long-temps à la société.

— Vous voulez dire qu'ils redeviendront honnêtes quand la tentation sera éloignée.

— Ce n'est pas tout-à-fait cela, répondit Enoch en secouant la tête, mais c'est que les gens qui ont une fois tâté de ce métier, le quittent rarement avant que la loi les ait atteints. Quelque regret que nous ayons que l'imprudence du gouvernement les ait exposés à une tentation trop forte pour y résister, quelque commisération que nous ayons pour leurs premiers actes répréhensibles, nous pouvons être à peu près sûrs qu'ils finiront tôt ou tard par se faire pendre. Oh! vous avez raison de soupirer, en pensant au sort qui attend ceux qui ont forgé cette *note*, car quand bien même de nouveaux réglemens de la Banque leur enlèveraient leur manufacture de papier-monnaie, soyez sûre qu'ils se livreront à quelqu'autre industrie tout aussi coupable, — qu'ils feront de fausses lettres de change, ou que peut-être ils frapperont de fausses espèces. Une fois qu'on s'est habitué à gagner une grande masse d'argent par des moyens répréhensibles, il est bien difficile de se contenter du peu que l'on peut obtenir par une honnête industrie.

Hester ne désirait pas prolonger une pareille conversation; elle se leva, et après quelque difficulté, elle obtint la permission d'emporter avec elle la fausse *note*, afin de repasser la leçon qu'elle venait de recevoir. Enoch lui recommanda bien de la lui rapporter; mais elle ne lui répondit pas. Elle rentra presque aussitôt, et lui dit : s'il vous plaît, nous ne parlerons de rien de tout ceci à ma mère; elle serait contrariée de me voir perdre une livre sterling, car je ne suis nullement sûre de pouvoir la faire reprendre à ceux qui me l'ont donnée.

Enoch ne demanda pas mieux; il ne savait pas trop

s'il n'aurait pas mieux fait de supporter cette petite perte en silence, par amitié pour Hester, et il fut content de voir que mistress Parndon n'aurait pas l'occasion de blâmer sa conduite.

Hester se hâta de courir à la maison, pour s'enfermer dans sa chambre. A chaque pas, le long du chemin, quelques nouvelles circonstances se présentaient à son souvenir et confirmaient l'horrible soupçon qui était entré dans son esprit. Edgar s'était trouvé tout à coup beaucoup d'argent à sa disposition; — et puis cette bonté, cette libéralité qu'elle ne lui avait jamais connue, — et puis il l'avait empêchée d'envoyer une de ces *notes* aux messageries pour payer sa place; — et puis cette singulière idée de les lui faire toutes dépenser dans une petite ville de province pour y acheter toutes sortes d'objets qu'elle se fût procurés à meilleur marché, dans la rue même qu'elle habitait à Londres. — Toutes ces circonstances ne devenaient que trop claires; elles ne s'expliquaient que trop facilement pour peu que l'idée fatale qu'elle venait d'acquérir se trouvât vraie. Dans un paroxisme de résolution, elle voulut passer à la preuve; mais avant que d'ouvrir le tiroir de son secrétaire, elle s'assura que personne ne pouvait voir par aucun coin de la fenêtre, ou par le trou de la serrure, ce qu'elle allait faire. Hester n'était cependant pas une femme d'une tête bien forte; à peine eut-elle entrevu le soyeux papier des *notes* qu'il lui prit comme un vertige. Elle rejeta, dans un coin du tiroir, la fatale *note* qui venait de lui être rendue, et le referma à clé, préférant pour ce jour encore l'incertitude à l'affreuse vérité. En attendant, il fallait payer Enoch; cela ne faisait pas de doute, mais, pour le payer, il fallait voir si elle avait assez de monnaie d'argent. Elle commençait à compter, quand tout à coup, elle fut interrompue en entendant quelqu'un

tourner la clé dans la serrure; elle poussa un cri de terreur.

—Miséricorde! qu'est-ce qu'il y a donc! s'écria la veuve Parndon.

—Rien, ma mère, dit Hester en ouvrant la porte; vous m'avez surprise voilà tout, ma mère.

—Surprise! En effet, vous tremblez de tout votre corps, mon enfant. Qu'est-ce que vous pouviez donc être en train de faire? Pour moi, je voulais seulement faire une reprise au rideau de votre fenêtre, car je vous croyais chez les Martin depuis une heure. Mais qu'est-ce que vous étiez donc en train de faire?

— Je cherchais de la monnaie. J'ai besoin de monnaie. Pourriez-vous me prêter une demi-couronne (1)? — Non, j'ai besoin de 5 shillings (2). — Non, non, 4 shillings (3) me suffiront. Pouvez-vous me prêter 4 shillings.

— Ma foi non, dit sa mère en riant. Avec un paquet de *notes* comme celui que vous avez, vous trouverez de la monnaie dans toutes les boutiques de la ville, et cela a bonne mine pour les voisins, que vous en envoyiez chercher. Nanny (4) va courir chez le boulanger; ce sera l'affaire d'une minute : donnez-moi une *note*, je vais l'y envoyer.

Hester descendit à la cuisine comme pour éviter cette peine à sa mère; mais elle préféra emprunter 4 shillings de Nanny que de l'envoyer chercher de la monnaie.

Enoch la plaisanta agréablement de ce qu'elle le payait en argent, apparemment pour éviter de lui donner encore une fausse note, tandis qu'il y avait mille à parier

1. 3 francs.
2. 6 francs.
3. 4 fr. 80 cent.
4. *Annette*, corruption de Anna, Ann.

contre un qu'il ne lui en retomberait pas, dans sa vie, une seconde entre les mains.

Il faisait une fort belle journée; le temps était frais et doux, la campagne dans toute sa parure d'été. Pour éviter de retourner à la maison, Hester alla visiter les Martin, et elle y resta jusqu'au dernier moment qu'elle le put faire sans retarder le dîner de sa mère. Le vent d'été avait enlevé la moitié de ses inquiétudes, avant qu'elle n'eût atteint la ferme, et quand elle revint, elle se trouvait bien sotte de s'être ainsi effrayée le matin d'une circonstance purement fortuite.

Rhoda n'avait pas encore quitté la maison de son père, et il n'était pas probable, à présent, qu'elle le dût faire de long-temps. Son amoureux avait de l'occupation, mais il s'en fallait qu'il eût encore réparé les pertes que lui avait occasionées l'ignoble banqueroute de Cavendish à son égard, et Martin n'était pas aussi bien qu'autrefois en position de contracter des engagemens pour doter sa fille. Son fermage était devenu bien lourd à cause de la dépréciation des denrées; aussi il avait déclaré qu'il fallait que les jeunes gens attendissent. Cette fatale sentence résonnait désagréablement chaque mois aux oreilles de Rhoda; — chaque samedi soir, lorsque le fermier et sa femme, revenus du marché, calculaient ce qu'ils pouvaient déposer dans la bourse du loyer, — et chaque dimanche, lorsque Chapman la ramenait à la maison, après une promenade qui avait perdu pour elle une grande partie de ses charmes, depuis quatre ans qu'ils la faisaient ensemble. Encore, disait-elle à Hester, si elle avait su, dès le commencement, qu'elle dût attendre cinq ans, elle en aurait pris son parti : mais ce qui était cruel, c'était le désappointement, l'incertitude, et quelquéfois elle regrettait qu'ils ne se fussent pas mariés à l'arrivée de Cavendish, dans le pays. Sans doute sa faillite les aurait

ruinés comme bien d'autres ménages, mais du moins le legs qu'elle avait reçu de son ancienne maîtresse eût été sauvé, parce qu'il aurait été employé à l'achat de meubles et d'ustensiles, et, au pis aller, ils n'auraient pas été plus malheureux qu'ils ne l'étaient actuellement. Hester prit aussitôt la thèse qu'elle avait entendu soutenir à M. Berkeley, elle s'efforça de prouver à Rhoda que Chapman et elle avaient comparativement peu de soucis et qu'ils devaient être bien contents de ne pas s'être encore mariés. Rhoda, de son côté, était bien sûre que Hester n'avait pas de soucis, et comment aurait-elle pu en avoir avec un mari qui l'aimait tant qu'il n'avait pu se séparer d'elle qu'une fois en quatre ans! avec un mari qui avait une place fixe bien rétribuée, n'ayant pas d'enfans à pourvoir, et beaucoup d'aisance,—à en juger par sa toilette et l'argent qu'elle avait dépensé à Haleham.

Les deux anciennes camarades d'école s'en allaient ainsi bras dessus, bras dessous, toutes deux vieilles de soucis quoique jeunes d'années, et chacune d'elles persuadée que l'autre devait en être comparativement exempte. Mistress Martin les regardait et ne put s'empêcher de secouer la tête et de se dire que ce n'était pas là sa démarche, lorsqu'à leur âge elle se rendait à ses travaux ou à ses plaisirs. Il ne restait presque plus rien de la jeune fille dans leur marche allourdie et leur air préoccupé. Il y avait quelque chose de mal dans l'état d'une société qui enlevait ainsi à la vie humaine la fraîcheur et la grâce de son printemps. C'était pitié que mistress Martin n'ait pas pu voir les deux jeunes femmes une demi-heure après, quand le vent d'été eut rafraîchi leurs esprits et que les idées joyeuses d'autrefois eurent fait disparaître l'une après l'autre les rides qui les sillonnaient prématurément. Si elle les avait vues courant le long du bord de la rivière pour forcer les jeunes canards

à rentrer dans l'eau, épiant les martinets dans leurs nids et caressant une belle chenille à la robe veloutée, sur laquelle Hester avait failli marcher, ou bien oubliant ce qu'elles étaient venues faire là, pour s'amuser à compter combien de papillons étaient posés à la fois sur le même arbuste. Si mistress Martin eût vu tout cela, elle aurait compris qu'il n'y a rien de tel que la campagne en été pour cicatriser les plaies du cœur. Pendant tout le temps que dura cette promenade, il sembla à Rhoda qu'elle était encore une jeune pensionnaire en vacances ; Hester oublia, jusque pendant dix minutes à la fois, l'horrible soupçon qui l'avait déjà tant fait souffrir, et quand il lui revint à l'esprit, elle le trouva trop absurde pour s'y arrêter; comme s'il n'était jamais arrivé à personne, avant elle, de recevoir une fausse *note*, comme s'il n'y avait rien de plus naturel que d'en trouver une fausse au milieu de tant de bonnes, dans un portefeuille aussi bien garni que celui qu'Edgar lui avait donné; et là-dessus elle se reprit à sauter sur le gazon et à courir donner la chasse aux papillons. Les deux mères furent enchantées des changemens qui s'étaient opérés dans la physionomie de leurs filles quand elles revinrent, Rhoda, les cheveux en désordre, Hester, un gros paquet de fleurs sauvages sous le bras, qu'elle avait cueillies le long du chemin.

Mistress Parndon souriant tenait en l'air une lettre, mais Hester ne sauta pas après, comme à l'ordinaire; elle la prit d'un air distrait, l'emporta dans sa chambre, sans en avoir d'abord brisé le cachet, et quelques minutes après, on l'entendit s'écrier : — Ne retardez pas le dîner, ma mère, je ne fais qu'ôter mon chapeau et je descends : je lirai ma lettre après, je ne vous ai déjà que trop fait attendre. Effectivement, elle vint dîner sans avoir ouvert sa lettre. La vue de l'écriture avait ranimé toutes ses pensées pénibles. Aussitôt il lui était venu dans l'esprit

que, si l'affaire de la fausse banque *note* ne s'éclaircissait pas à sa satisfaction, et que si son mari lui continuait encore l'étrange permission de rester à la campagne, elle devait revenir tout d'un coup et mettre fin à son incertitude.

La lettre était courte. Edgar se réjouissait d'apprendre qu'elle continuait à se plaire à la campagne. Il supposait que le temps y était beau et agréable; ne voyait aucune raison pour qu'elle se hâtât de revenir. Pour sa part, il ne désirait pas qu'elle le fît; c'était un sacrifice qu'il s'imposait volontiers, dans l'intérêt de sa chère santé; il la priait donc de rester où elle était. Philippe et lui-même se portaient bien; Londres était souverainement ennuyeux et désert; pas d'autres nouvelles. — Le vent de l'ouest ne soufflait pas dans la chambre d'Hester, et quand il l'aurait fait, elle en eût éprouvé peu de soulagement. Il était trop tard pour se débarrasser de ses soupçons; il ne restait plus rien à faire qu'à les éclaircir. Elle ferma de nouveau la porte au verrou, elle tira de nouveau le rideau de la fenêtre dans toute sa largeur, prépara un verre d'eau et ouvrit son tiroir. Elle fit d'abord une comparaison rapide et nerveuse de toutes les notes avec celle reconnue fausse; puis un examen plus attentif, puis un troisième examen le plus minutieux, le plus laborieux qu'il lui fut possible. Le résultat fut le même pour toutes. Elles étaient toutes exactement pareilles; les mêmes marques y manquaient, les mêmes mots s'y terminaient mal; toute la différence, c'est que les unes avaient été plus froissées, plus salies que les autres. Encore crut-elle reconnaître que ce n'était pas là l'ouvrage du temps, mais que ces souillures y avaient été artificiellement pratiquées. — Elle résolut de partir dès le lendemain matin, et de faire croire que son mari la rappelait.

Mais que faire pour se procurer de l'argent? Elle avait emprunté quatre shillings, et il ne lui restait plus rien que ses notes. En demander à sa mère, impossible sans éveiller les soupçons. Laissant là la difficulté se résoudre comme elle pourrait au dernier moment, elle avala le verre d'eau, mit son chapeau et redescendit, disant qu'elle allait retenir sa place pour la voiture du lendemain matin, parce qu'il fallait qu'elle fût chez elle le lendemain au soir.

Mistress Parndon se répandit en reproches contre Edgar, pour n'avoir accordé qu'un si court délai. Sa femme le défendit bien sincèrement cette fois, car elle savait qu'il ne la rappelait pas du tout. Mistress Parndon entama un long discours contre les maris en général, contre leur despotisme et leur rage de faire toujours sentir aux femmes que le pouvoir est de leur côté. Elle ajouta, qu'ayant si peu de temps à voir sa fille, elle ne souffrirait pas qu'elle allât jusqu'au bureau des voitures; Nanny pouvait le faire tout aussi bien qu'elle. Hester ne s'y opposa pas, parce qu'il n'y avait pas d'arrhes à donner; la voiture ne partait pas de Haleham, elle ne faisait que le traverser; en sorte que ce n'était qu'au dernier moment qu'on pouvait savoir s'il y aurait de la place.

— Maintenant, avant que nous ne soyons interrompues, dit mistriss Parndon dès que Nanny fut hors de la maison, j'ai une petite affaire à traiter avec vous; mon intention n'était pas de vous en parler encore, mais j'y suis forcée par la promptitude avec laquelle Edgar vous rappelle auprès de lui; vous savez, ajouta-t-elle à voix basse, que lorsque l'or disparut, il y a quelques années, j'ai mis de côté un certain nombre de guinées.

Hester répondit qu'elle se le rappelait parfaitement. Ces guinées devaient être, ou dans la petite armoire

derrière le lit, ou enterrées dans le jardin; elle savait qu'elles avaient été dans ces deux cachettes là, mais elle ne savait pas où elles étaient actuellement. La veuve prit un air grave, dit que peu importait quelle fût sa cachette; ce qu'elle avait à lui dire c'était ceci :

— Vous savez que j'ai toujours été une femme prudente, n'ayant personne que je pusse consulter sur mes affaires que M. Pye, et un motif de délicatesse m'empêchait de lui dire que j'eusse de l'argent de côté; je crains maintenant d'avoir laissé passer l'occasion de me défaire de mon or le plus avantageusement possible. Il y a quelque temps que j'aurais dû le confier à Philip. Dernièrement, j'en ai parlé à M. Pye, mais comme s'il se fût agi d'une tierce personne, et il a été positivement d'avis qu'il n'y aurait aucun avantage à garder de l'or, une fois que la banque aurait repris le cours de ses remboursemens, qu'il fallait donc se hâter, si cette personne voulait faire un petit bénéfice. Je me suis donc déterminée à vous confier mon trésor, afin que vous le remettiez à Philip, et je vais lui écrire qu'il tâche de m'avoir tout ce qu'il pourra au-dessus de la valeur légale de mes guinées. C'est pitié, à coup sûr, que je ne l'aie pas fait depuis long-temps, mais que voulez-vous? une pauvre femme seule est sujette à bien des erreurs dans l'administration de ses petites affaires, et ce n'est pas assez d'avoir un ami comme M. Pye.

Ce n'est pas assez de ne l'avoir que pour ami, — pensa Hester en elle-même. Toutefois elle fut ravie de cette circonstance imprévue qui lui permettrait d'avoir de l'argent pour payer sa place sans changer l'une de ses notes douteuses. Elle résolut de changer deux des guinées de sa mère dans quelque boutique où celle-ci ne se servait pas habituellement, et de lui renvoyer, sur le

produit de son ouvrage, ce que Philip aurait déclaré être leur valeur.

Elle aida sa mère à découdre l'oreiller, et à le recoudre après qu'on en eut tiré le précieux métal. Une fois soulagée de cette inquiétude, mistress Parndon demanda à sa fille s'il y avait quelque chose qu'elle pût faire pour elle. Y avait-il quelque petit compte qu'elle dût régler après qu'elle serait partie? désirait-elle qu'elle lui fît sa malle, ou bien qu'elle allât prévenir leurs amis de venir prendre le thé avec elle, ce soir, s'ils désiraient lui faire leurs adieux?

Hester préféra la charger de sa malle, afin d'être libre de sortir elle-même. Elle parla d'aller chez la blanchisseuse et jusque chez les Berkeley, pour leur présenter ses respects et rapporter l'ouvrage qu'elle avait fini, ajoutant qu'elle était bien fâchée de ne pas voir, comme elle l'avait espéré, miss Melea mariée avant son départ.

— Dieu sait maintenant, ma fille, quand nous nous reverrons, dit le lendemain mistress Parndon, pendant qu'elle attendait le passage de la diligence.

M. Pye qui assistait à cette scène d'adieux, et qui vit les yeux d'Hester pleins de larmes, en conclut que sa mère venait de lui dire quelque chose de pathétique, s'empressa de prendre ce qu'il croyait le côté brillant de la question, et s'étendit longuement sur le plaisir qu'elle éprouverait à se retrouver le soir même auprès de son mari, ajoutant que la réception qu'il lui ferait compenserait, et au-delà, le chagrin qu'elle éprouvait en ce moment à quitter ses amis.

— Vos affaires ne tarderont pas à vous rappeler à Londres, M. Pye; j'espère que vous viendrez m'y voir.

M. Pye déclara que Londres n'était plus pour lui ce qu'il était autrefois, ou que peut-être lui-même n'était plus si propre qu'autrefois à la vie de Londres. Il ne

pouvait plus traverser Cheapside sans être essoufflé; il ne pouvait se sentir coudoyé à chaque instant, sans en être impatienté, et puis on avait l'air de le regarder à Londres comme un imbécile, lui qu'on y regardait autrefois comme un marchand fort intelligent. Hester comprit que c'était l'irritation que le vieillard éprouvait par suite de son infirmité; elle n'insista donc pas davantage, mais sa mère ajouta son mot.

— Oh, M. Pye, à coup sûr, vous irez à Londres un de ces jours; c'est pour surprendre plus agréablement mistress Morrison. Quant à moi, je vous assure qu'elle ne m'a pas invitée.

Ce furent là les dernières paroles qu'entendit Hester, et la voiture partit.

CHAPITRE IV.

LE RETOUR.

Quelque triste qu'eût été le voyage, l'arrivée le fut plus encore. Hester avait espéré qu'Edgar ne se trouverait pas au logis, qu'elle aurait le temps de s'y installer, et de se préparer pour son retour. Il lui semblait qu'elle avait besoin de ce petit répit pour se faire plus aisément pardonner d'être revenue sans sa permission, et sans l'en avoir averti.

La porte de la rue était ouverte; il y avait dans l'allée des sceaux, des tréteaux et une forte odeur de peinture. Cette circonstance donna du remords à Hester. Edgar rappropriait et embellissait la maison pour la

surprendre à son retour, et elle le payait de soupçons et de désappointemens.

Un moment, elle se demanda s'il ne lui serait pas possible de s'en retourner comme elle était venue, et de ne jamais parler de ce petit voyage. Mais cette conduite eût paru trop étrange, au moins à ses amis de Haleham. Puisqu'elle y était, c'était à elle à s'en retirer le moins mal possible. La première personne qu'elle rencontra, fut un petit domestique qui lui dit qu'il était de la maison, mais qu'elle ne connaissait pas. Il lui vint dans l'idée que peut-être Edgar avait déménagé, et ce qui sembla le confirmer, ce fut une porte massive en chêne qu'on avait posée, à peu près au milieu de l'allée, dépense dont elle ne voyait pas la nécessité pour un homme qui habitait le premier, et qui était presque toujours absent de chez lui. Toutefois, le petit domestique déclara que son maître s'appelait Morrison, qu'il était actuellement dans la maison, à prendre du vin avec un gentleman, après le dîner.

C'est Philip, sans doute, pensa Hester; elle se hâta de payer le commissionnaire et de courir à la salle à manger, avant que le courage ne lui manquât pour le faire. Elle n'était pas fâchée que Philip se trouvât là pour tempérer la violence possible de leur première entrevue. Lorsqu'elle ouvrit doucement la porte, Edgar lui tournait le dos, et comme il crut naturellement que c'était le petit domestique, il ne dérangea pas ses jambes étendues sur une seconde chaise, et continua de manger des fraises. Assis vis-à-vis de lui, et sa petite figure prenant un air féroce par l'addition d'énormes favoris noirs, se trouvait Cavendish. L'étonnement qui se peignit dans ses traits, et l'exclamation qui lui échappa, furent ce qui éveilla l'attention d'Edgar.

— Que diable! — n'avez-vous pas reçu ma lettre? vous avez dû recevoir ma lettre, dans laquelle je vous ordonnais, — je vous permettais de prolonger votre absence.

— Je l'ai reçue, mais.... je vous expliquerai cela plus tard. Je vous demande bien pardon, je croyais que vous étiez avec Philip; je vais monter dans ma chambre jusqu'à ce que vous soyez libre.

— Eh bien, oui, montez.

Toutefois, elle avait à peine fermé la porte, qu'il la rappela pour lui dire qu'elle aurait toutes les peines du monde à se reconnaître dans la maison, d'après tout ce que les ouvriers y avaient fait, et qu'ainsi il valait mieux qu'elle s'assît un instant, jusqu'à ce qu'il lui eût appris la nouvelle disposition de son propre appartement. Hester s'assit donc sur la banquette de la fenêtre, pensant qu'Edgar lui saurait gré de ne se pas placer vis-à-vis de Cavendish. On lui offrit du vin et des fraises; elle accepta ces dernières pour apaiser sa soif, et cette offre faite et acceptée, il sembla que les deux convives n'eussent plus rien à se dire. De temps en temps, et pour ainsi dire à tour de rôle, l'un d'eux disait un mot, et laissait à Hester le soin d'y répondre. Au bout d'un quart d'heure, Cavendish se leva et prit congé. Edgar le reconduisit, lui dit quelques mots à voix basse, en dehors de la porte, et puis, à la grande terreur de sa femme, il rentra. Elle ne put s'empêcher de fixer les yeux sur les siens, quoiqu'elle vît bien qu'il était en colère.

— Vous êtes mécontent, je le vois, de mon retour. Je conviens que j'ai agi bien légèrement, mais vous ne sauriez vous imaginer, Edgar, combien je suis tourmentée depuis hier matin! Ces *bank-notes*....

— Eh bien, ces *bank-notes?* demanda Edgar, la regardant fixement.

— M. Pye dit qu'elles sont mauvaises, — c'est-à-dire qu'il y en a une de mauvaise, à ce qu'il prétend.

— Ainsi, c'est là-dessus que vous avez entrepris ce voyage? dit Edgar en affectant de rire.

— Je sais bien ce que vous allez me dire, — je sais qu'il y a de quoi rire, dit Hester fondant en larmes; mais M. Pye m'a montré, — Edgar! et par un violent effort elle maîtrisa un moment ses sanglots; Edgar, elles sont toutes fausses, — toutes celles qui me restent.

— Et qui vous avait permis de montrer votre argent à M. Pye, ou à qui que ce fût? jolie position dans laquelle vous me mettez là!

Quand Hester eut dit qu'elle avait renfermé ses craintes dans son sein, et que M. Pye n'avait vu qu'une seule *note*, son mari essaya de tourner en ridicule les idées qui s'étaient emparées de son esprit. C'était trop entreprendre: la bonne, la facile Hester se montra, pour cette fois, intraitable; elle s'assit devant la fenêtre, noua et dénoua en silence le coin de son mouchoir, jusqu'à ce qu'Edgar se fût fatigué de lui parler.

— Eh bien! madame, dit-il à la fin, vous ne paraissez pas disposée à m'honorer d'une réponse; qu'est-ce que vous voulez?

Hester se retourna vivement vers lui, et lui demanda s'il désirait réellement savoir ce qu'elle voulait. — A coup sûr, répondit Edgar d'un air embarrassé.

— Je voudrais, Edgar, avoir votre confiance comme une femme doit avoir la confiance de son mari. J'ai gardé vos secrets assez long-temps, ceux du moins que vous n'avez pas pu me cacher, pour vous montrer que vous pouvez vous fier à moi. N'importe ce que vous ayez fait, je suis celle qui doit tout savoir; car je puis vous sauver quelque temps de l'infamie, et si l'infamie vous arrive à la fin, je la dois partager avec vous. Je ne suis pas ca-

pable de vous trahir, Edgar; je suis votre femme, et bien plus disposée à vous excuser, à vous pardonner, que vous ne le serez un jour peut-être vous-même, quand vous réfléchirez à ce que vous avez fait.

— Les femmes ne savent ce qu'elles demandent, quand elles sollicitent les secrets de leurs maris. A peine les ont-elles connus, qu'elles donneraient gros pour avoir été moins curieuses.

— Curieuses! répéta Hester, offensée de l'expression. Mais si c'était curiosité, je n'aurais qu'à prendre le calendrier de Newgate, ou faire parler Philip pendant trois heures, comme il y est toujours disposé, sur les moyens de faire de l'argent illégalement. — (Elle ne put prendre sur elle de prononcer le mot fausse monnaie.) — Ainsi vous croyez que c'est la curiosité qui m'a ramenée ici aujourd'hui?

— Curiosité ou non, vous eussiez mieux fait de ne pas y venir.

— Je puis m'en retourner, si vous le voulez; mais je crois que je ferais mieux de rester et de vous aider.

— M'aider! s'écria Edgar; qu'entendez-vous par m'aider?

— Est-ce quelque chose de si nouveau que de voir les femmes aider leurs maris? J'entends que, quoi que vous fassiez, je dois vous aider à le faire. Je ne veux pas être votre espion; je veux être votre femme. Permettez-moi de vous aider à faire des *notes*, ou renvoyez-moi tout-à-fait. Je ne pourrais supporter d'être dans cette maison, de savoir ce que vous y faites, et de n'avoir point votre confiance, de n'avoir personne avec qui épancher mon ame.

Comme il était évidemment trop tard pour essayer de lui cacher la vérité, Edgar vit tout de suite que le plan le plus sûr était de la garder à la maison et de

l'impliquer assez dans sa coupable industrie pour s'assurer de son silence. Il rapprocha sa chaise de la fenêtre, et se disposa à lui donner ce qu'il appelait une explication candide.

— Vous devez comprendre, ma chère, que ce n'est pas pour mon propre intérêt que je me suis mis dans les circonstances qu'un malheureux hasard vous a révélées.

— Oh! certainement non, dit sa malheureuse femme, ce n'est pas pour votre propre intérêt qu'il vous a pris tout-à-coup un si étrange retour d'affection pour moi, et que vous avez bien voulu vous rappeler que, depuis quatre ans, je n'avais pas respiré l'air de la campagne; ce n'est pas pour votre propre intérêt que vous m'avez forcée à prendre toutes ces *notes*, et à les dépenser parmi mes anciennes connaissances : c'était dans le mien, n'est-ce pas? et pour le plus grand bien des habitans de Haleham. Oh! je n'en doute pas, je vous jure.

— Si vous avez jeté tant soit peu les yeux autour de vous, quand vous étiez à Haleham, vous avez dû comprendre que, dans ce moment, il n'y a aucun moyen de faire plus de bien à la société que d'y mettre de l'argent en circulation. N'avez-vous pas vu qu'on y manque partout de signes représentatifs, et surtout de petites *notes*? Eh bien! il en est de même dans tous les coins de l'Angleterre; partout on se plaint que le système monétaire soit aussi insuffisant. Naturellement on aura égard à ces plaintes, avec le temps, et la Banque y fera droit. En attendant, ceux-là sont les bienfaiteurs de la société, qui satisfont à ses besoins autant qu'il est en eux. C'est un service dangereux, mais c'est un grand service qu'ils lui rendent.

Hester n'était pas bien convaincue de la justesse de ce raisonnement; toutefois elle n'y fit pas d'objection,

pour ne pas interrompre son mari qui continua en ces termes :

— Si vous avez employé les *notes*, comme je vous l'ai recommandé, vous avez dû remarquer avec quel plaisir on les a reçues à Haleham, et quel mouvement d'accélération elles y ont donné aux affaires.

— Absolument comme la première émission des notes de Cavendish.

— Mais il y a cette différence, ma chère, que nos *notes* ne sont pas celles d'une banque qui puisse faillir. Il n'y aura pas là de banqueroute.

— Non; seulement une perte brute de cent pour cent pour ceux qui s'en trouveront détenteurs, lorsqu'ils les présenteront à la banque d'Angleterre, dans les boutiques ou au marché; seulement une tache sur la réputation commerciale, — un ébranlement du crédit; seulement un gain pour nous de tout ce que perdront ces détenteurs ou la banque d'Angleterre; seulement un vol au préjudice de toute la société, pour nous enrichir nous seuls. Voilà tout, je comprends.

— Non, vous ne comprenez pas, si vous parlez ainsi de mes gains. Tout l'or de la banque ne paierait pas suffisamment les peines que je me donne et les dangers que je cours, pour passer les *notes;* et quand vous verrez ce que nous avons fait là-haut, vous vous convaincrez que nos dépenses.....

— Fort bien, répondit Hester tranquillement, je ne demande pas à me convaincre de tout cela; dites-moi seulement quelle part je dois prendre dans votre entreprise. Vous pouvez être sûr que je ne commettrai pas d'imprudence; je connais trop la valeur de nos enjeux. Peut-être mon habileté à dessiner pourrait-elle vous être utile?

— Cela ne serait pas impossible; mais la meilleure

manière de nous aider serait de faire l'ouvrage du dehors, de faire nos emplettes, de.....

— De passer vos *notes*, n'est-ce pas? je vous comprends. Je crains bien, — j'ai si peu de présence d'esprit. Le front rembruni d'Edgar lui rappela qu'il ne faliait pas faire d'objections. — Pourtant, reprit-elle, je chercherai ce que j'aurai à dire quand on me refusera une *note*, et tant qu'on les acceptera, il n'y aura que la crainte que cela doive finir mal un jour ou un autre. Je préfère cette crainte-là à la privation de votre confiance. Je puis faire quoi que ce soit, pourvu que vous vous fiiez à moi.

— Ne vaudrait-il pas mieux que vous montassiez voir notre atelier? — Mais toute réflexion faite, non : le plus sûr pour vous, c'est de ne le faire pas, parce qu'en cas de besoin, vous pouvez jurer en conscience que vous n'êtes jamais montée dans cette chambre, et que vous n'avez jamais vu cet appareil.

— Il faut que je voie tout, et que je voie tout immédiatement, dit Hester se levant; quant à jurer, eh bien! une fois qu'on y est.....

— C'est vrai, c'est vrai, répliqua son mari étonné de son calme et commençant à soupçonner que jusque-là il ne l'avait pas comprise. Voilà les clés; allez, et quand vous serez descendue, je vous donnerai toutes les explications que vous pourrez désirer.

— Probablement, dit Hester revenant sur ses pas, le gentleman qui a dîné aujourd'hui avec vous partage les fonctions que je dois remplir. Il fait l'ouvrage du dehors, n'est-ce pas?

— Qui, Carter? Qui vous donne cette idée-là? Il voyage pour une fabrique de papier.

— Carter! s'écria Hester d'un air de reproche; Edgar, vous ne gagnerez rien à ne me faire que des demi-confi-

dences. Vous croyez, parce que Cavendish porte maintenant de gros favoris et des moustaches, et parce que j'étais assise derrière lui, que je ne l'ai pas reconnu. Vous me supposez donc aveugle?

Edgar protesta qu'il n'avait point eu dessein de la tromper, mais que, depuis quelque temps, il s'était tellement habitué à appeler Cavendish de son nouveau nom, qu'il avait presque oublié qu'il en eût autrefois porté un autre. Il pria Hester de faire bien attention de lui parler toujours poliment et d'éviter de lui faire de la peine par la moindre allusion à la ville d'Haleham ou à aucun de ses habitans. Hester le promit facilement; comment eût-elle été tentée de parler de Rhoda, de son amant ou de leurs compatriotes, en présence de l'escroc dont la sensibilité s'était éveillée trop tard pour leur être d'aucune utilité.

Les chambres de l'étage supérieur avaient subi de tels changemens qu'elle avait peine à se croire dans la même maison qu'elle avait habitée pendant des années entières. Les fenêtres étaient bouchées, chaque chambre n'était éclairée que par des jours pris dans le plafond, mais pris obliquement, de sorte qu'il fût difficile de les découvrir de dessus le toit, et garnis de barreaux de fer à différentes élévations, pour qu'on ne pût s'introduire par cette voie qu'après un travail long et difficile. Il y avait de nouvelles portes à chaque chambre, et une porte encore au haut de l'escalier. Toutes étaient pareilles à celle qu'elle avait d'abord remarquée dans l'allée; des portes de chêne massif, bardées de fer, garnies de gros verroux et de barres qui s'adaptaient à de gros anneaux scellés dans le mur. Dans chaque chambre, il y avait une échelle, précisément assez longue pour gagner le toit; le reste de l'ameublement aurait appris à l'homme le moins observateur que ce n'était point un ouvrage

ordinaire que celui qu'on y faisait. Il y avait un fourneau en brique, évidemment construit pour supporter un haut degré de chaleur, et puis de gros rouleaux, des leviers, une presse, tout l'attirail d'un imprimeur en taille-douce. Un trousseau de clés ouvrait un cabinet dans lequel se trouvaient des formes en fer, du format des bank-notes, avec des chiffres en ivoire qui y étaient fixés par une vis, des feuilles de cuivre, des tampons, des cruches d'encre grasse et des tabliers de flanelle pour les ouvriers. Un renfoncement, qui avait servi autrefois de petit cabinet de décharge, était devenu un magasin à charbon. Tout cela était si complet et monté sur une si grande échelle, qu'Hester comprit aussitôt qu'une troupe tout entière de faussaires devait prendre part aux opérations de son mari. N'avait été cette circonstance, le cœur lui aurait manqué probablement, et elle aurait fini par retourner à Halcham, après tout : — le cœur lui aurait manqué, non pas par le sentiment du danger, mais par celui du crime. Mais elle trouva quelque chose de si imposant dans la grandeur de ces préparations illégales que, comme beaucoup de gens, elle perdit la vue du crime en grande partie, devant son étendue et le nombre des complices. Elle redoutait d'apprendre quels étaient les autres membres de la troupe, et regrettait que Cavendish en fût un, comme elle ne pouvait en douter.

Son mari lui demanda, le soir, ce qui lui avait fait supposer que Carter fût pour quoi que ce fût dans son affaire; il lui avait déjà dit que Carter voyageait pour un fabricant de papier; il ajouta qu'il habitait le Yorkshire, et était venu simplement lui demander à dîner, amené à Londres par son commerce. Hester se contenta de cette explication, ne se rappelant pas dans le moment

qu'il y a différentes sortes de papiers, et que le papier est un des élémens d'une *bank-note*.

Il lui tardait de s'être acquittée de la commission de sa mère, relativement aux guinées qu'elle lui avait confiées. Comme renseignement préliminaire, elle demanda à son mari si Philip savait tout ce qui se passait dans sa maison. Celui-ci lui répondit que, nécessairement, il se doutait qu'il s'y passait quelque chose, mais qu'il jugeait convenable de ne faire aucune question, et qu'il n'avait reçu aucune confidence qui le pût compromettre en rien.

Cette réponse détermina Hester à lui donner les guinées à évaluer et changer; elle résolut de ne lui en pas parler plus tard que le lendemain matin, dès que son mari serait sorti.

Quand Edgar lui eut reproché le lendemain matin que ses yeux étaient rouges, ce qui l'empêcherait de changer les billets dans les boutiques avec l'air d'indifférence convenable; quand il se fut assuré que les portes et les verroux d'en haut étaient convenablement fermés et poussés; quand il lui eut dit qu'aucun ouvrier ne se présenterait avant que les badigeonneurs n'eussent fini de blanchir l'allée; quand, enfin, elle l'eut suivi de l'œil jusqu'au bout de la rue pour s'assurer qu'il ne reviendrait pas, elle se hasarda à descendre et à entr'ouvrir la porte intérieure de l'arrière-boutique pour voir si Philip était seul. Elle le vit si attentif à son ouvrage, qu'il bondit sur son escabeau quand elle lui adressa la parole.

— Êtes-vous trop occupé pour avoir le temps de causer avec moi?

— Mais non : je ne puis pas dire que je sois trop occupé. Je vous l'ai dit bien souvent autrefois, quand vous descendiez ici; mais les temps étaient meilleurs alors qu'ils ne le sont aujourd'hui.

— Est-ce que votre état est comme bien d'autres? est-ce qu'il ne va pas? Je croyais que c'était une profession solide, une profession de luxe, qui, ne s'adressant qu'aux gens riches, éprouvait moins l'influence des temps difficiles que celles qui s'adressent aux classes inférieures.

— Il n'y a pas d'état qui n'ait de mauvais momens; ceux des orfèvres arrivent maintenant, ou plutôt sont déjà venus. Ce n'est pas seulement de ce que les gens ont moins d'argent à dépenser en colifichets, argent en moins qui, proportion gardée, se trouve chez les riches comme chez les pauvres; mais l'or est devenu si cher, depuis quelque temps, que cette circonstance a rendu les affaires fort difficiles pour tous ceux qui emploient l'or, de quelque manière que ce soit.

— Oui, je comprends; si les gens avaient de la peine à acheter vos bijoux quand l'or était à un prix raisonnable, à plus forte raison en ont-ils, aujourd'hui que l'or est si cher.

— Et si la banque reprend ses paiemens en espèces, l'or en lingot va devenir excessivement rare et cher pour l'orfèvrerie. On n'entend déjà plus parler de guinées à acheter ou à vendre. Savez-vous, ajouta-t-il, baissant la voix, que voilà plus d'un mois qu'on ne m'a pas offert une seule guinée à acheter.

— Cela se trouve fort bien pour quelqu'un qui veut vous en vendre : puisque l'or est cher, vous donneriez, je suppose, un bon prix d'un sac de guinées.

— Cela dépend du mode de paiement: si ce sont des marchandises qu'on veut, rien de mieux. La prime des guinées sur les billets de banque est fort peu de chose maintenant; car ceux-ci sont fort rares aussi. Toutefois, je m'étonne que quelqu'un ait encore des guinées à vendre. Il y a bien des mois que la personne aurait dû

le faire, et c'est il y a trois ans qu'elle l'aurait fait avec le plus d'avantage.

— Ma mère le sait bien, à présent, car c'est d'elle qu'il s'agit, dit Hester, produisant son petit trésor. Naturellement, ce sont des billets de banque qu'il lui faut, et non des marchandises. Philip, je suis sûr que vous lui donnerez tout ce que vous pourrez de ses guinées, en considération du désappointement qu'elle éprouve de les avoir gardées trop long-temps.

— Certainement, et plus que je ne donnerais à personne. — Cela me fournira une bonne occasion de lui faire un petit présent, comme c'était mon intention depuis long-temps. Lequel croyez-vous qu'elle préférera, de recevoir tout ce qu'elle peut attendre pour ses guinées, ou bien de n'avoir guère que leur valeur légale, et quelque joli petit bijou pris dans ma boutique.

Hester pensa que sa mère aimerait mieux un peu plus d'argent qu'un souvenir de son fils. Toutes les mères n'auraient pas mérité d'être jugées ainsi; tous les fils n'auraient pas reçu une pareille réponse avec l'indifférence que montra Philip. Il ne voyait dans tout cela qu'une affaire, et c'est en marchand qu'il avait imaginé l'expédient du petit présent.

— Voyons, dit-il, réfléchissant à son marché, qu'est-ce que je donnerais à tout autre vendeur? Les guinées n'ont plus que 2 1/2 pour cent sur le papier, et il est probable que cette prime diminuera encore avant que la banque ne reprenne ses paiemens en argent, si jamais elle les reprend.

— Et de combien était cette prime, quand l'or était le plus cher?

— Elle a été de 23 pour cent en 1814. C'était alors que ma mère aurait dû se défaire de son petit trésor. Le papier a tellement monté depuis, que le gouvernement

croit le moment venu d'en fixer la valeur, en forçant la banque à reprendre ses paiemens en numéraire. On peut dire que le temps est bon, quant à la valeur du papier; mais sous tous les autres rapports le temps est bien mauvais.

— Comment! j'aurais cru les circonstances on ne peut plus favorables. Il n'y a plus d'armées à payer à l'extérieur. Songez quelle quantité d'espèces monnayées il fallait pour solder nos troupes, sur le continent, pendant la guerre. Et puis, au milieu de toute la détresse dont on se plaint, il y a cependant, dans le commerce, un sentiment de sécurité et de durée que la paix a naturellement fait naître. Enfin, l'or qu'on avait enfoui pendant la guerre, est rendu de toutes parts à la circulation. Toutes ces circonstances me paraissent on ne peut plus favorables pour que la banque reprenne ses remboursemens en numéraire, si elle le doit faire jamais.

— Oui, cela vous paraît ainsi, parce que vous ne savez pas tout, parce que vous ne savez pas que les mines ne rendent rien depuis quelque temps, et que plusieurs États de l'Europe viennent de rappeler leur papier-monnaie. Ces deux circonstances suffiraient pour rendre l'or cher, même si nous n'en avions pas besoin d'une quantité plus grande qu'à l'ordinaire. Mais, comme nous avons besoin de trente millions sterling (1) en or, il est tout simple qu'il augmentera.

— Et d'où sortiront ces trente millions?

— Un peu d'un côté, un peu de l'autre; en voilà déjà un peu sorti d'entre les matelas de ma mère; les mines en fourniront davantage, et le reste viendra des différens pays avec lesquels nous commerçons.

— Trente millions seraient une somme immense s'ils

1. 720,000,000 de fr.

devaient sortir d'une même place, d'un même marché; mais si l'on doit les rassembler ainsi de tous les points du monde, il me semble que ce deviendra une somme imperceptible, et à peine de nature à influencer le cours de l'or. Ce doit être si peu de chose, en comparaison de la masse totale de l'or en circulation dans le monde. J'ai entendu dire, qu'à supposer que nous trouvions dix millions chez nous, et que nous nous en procurions vingt de l'étranger, nous achèterions ainsi la vingt-cinquième partie de l'or en circulation. A coup sûr, il n'est pas probable que cela en fasse monter le cours beaucoup, mais il y a des gens qui le prétendent.

— Probablement les mêmes gens qui ont toujours soutenu que la banque ne reprendrait jamais le cours de ses paiemens en espèces, les mêmes qui, dans dix ans, crieront probablement qu'elle aurait mieux fait de ne les reprendre pas.

— Oh! oui, ils continueront de se plaindre comme ils le font : il y a des gens qui se plaignent toujours.

— Finissez donc, je vous prie, le compte de ma mère, sans plus vous occuper des chances qui peuvent ou ne peuvent pas exercer dans l'avenir une influence sur le cours respectif de l'or et des *bank-notes*.

Philip fit un signe d'assentiment, poursuivit ses calculs, et, après mûr examen, présenta le chiffre exact de la somme qu'il pouvait offrir en livres, sous et deniers. Sur les observations de sa sœur, et non sans quelque hésitation, il se résolut enfin d'arriver à une somme ronde qui pouvait voyager par la poste, sous forme d'un seul billet de banque, ce qui rendrait la commission d'Hester plus aisée, et tirerait immédiatement mistress Parndon de l'incertitude et des angoisses où elle devait être.

— Vous allez sortir, je suppose, eh bien, en dix

minutes vous pourrez vous procurer la *bank-note*. Dieu merci, je suis toujours prêt à payer comptant ce que j'achète.

— Je vous serais obligé de l'aller chercher vous-même, dit Hester, car je ne puis sortir ce matin. Pendant ce temps-là, j'écrirai sur votre bureau quelques lignes à ma mère.

Philip prit son chapeau, courut à la banque, et ne tarda pas à revenir. Hester plia la *note* elle-même dans la lettre, la cacheta, et la remit à son frère pour être envoyée à la poste avec les siennes. Cela fait, elle remonta lentement dans son petit parloir, plaça sa table à dessiner dans son ancienne position, et passa le reste de la matinée à couvrir une feuille de papier de coups de crayon qui n'auraient rien signifié pour un autre œil que le sien; mais qui, un an après, lui firent passer une sueur froide partout le corps, en lui rappelant les pensées qui agitaient son ame quand son crayon était ainsi occupé de ce travail sans but.

— Ma lettre est partie, n'est-ce pas? demanda-t-elle à Philip pendant le dîner.

— Oui, et notre mère n'aura pas de port à payer. J'ai rencontré Edgar bien à temps, et il connaissait quelqu'un qui traversait demain Haleham. Vous devriez toujours me parler, m'a-t-il dit, quand vous avez des lettres chargées à envoyer. Règle générale, je connais toujours quelqu'un, allant à une courte distance de la ville quelconque où vous désirez écrire. J'ai rencontré Horace Berkeley, il m'a demandé si j'avais des commissions, parce qu'il compte partir demain. Et quand il ne serait pas parti, il y a le voyageur de Williamson qui va ce soir à D..... Rappelez-vous de vous adresser toujours à moi quand vous aurez des lettres chargées.

Hester ne fut pas aussi reconnaissante qu'elle l'eût

été quelques semaines auparavant de cette économie des frais de poste. Elle fut au contraire vexée et alarmée de voir sa lettre ainsi interceptée. Toutefois, son inquiétude ne dura que deux jours. Elle en fut tirée par une lettre de sa mère accusant réception de la somme, et répondant de point en point à ce qu'elle lui avait écrit. Ainsi, la lettre était arrivée saine et sauve, et Hester s'en voulut d'avoir soupçonné son mari d'un crime de plus que celui qu'il avouait, et qu'il prétendait justifier par des raisonnemens sophistiques.

CHAPITRE V.

OBÉISSANCE.

A compter de ce jour, la vie d'Hester fut plus affreuse que des mots ne sauraient l'exprimer. Elle eût été même tout-à-fait intolérable sans cette circonstance qu'elle aimait celui pour lequel elle commettait des crimes de tous les jours, et s'exposait à des terreurs de toutes les heures, et qu'elle croyait en être aimée. Méfiante et soupçonneuse qu'elle était devenue, il lui semblait qu'Edgar était réellement touché des inquiétudes et des souffrances qu'elle endurait à cause de lui, que son affection lui était revenue avec sa confiance, que c'était de nouveau pour lui un plaisir que de se trouver avec elle, une peine de s'en séparer. Que ce fût réellement là ou non le prix de sa participation au crime de son mari, c'était une faible compensation de tout ce qu'elle avait à souffrir. Mais c'était assez pour l'empêcher de succomber, pour la soutenir, comme elle le

disait elle-même, jusqu'à ce qu'il y eût une fin quelconque aux longs et laborieux accès de fièvre de son genre actuel de vie. La présence d'une seule pensée, quelle qu'elle soit, suffit pour faire un enfer de l'esprit qu'elle assiège. Il n'est aucune torture physique, — non pas même la chute continuelle et intermittente de la goutte d'eau, qui puisse causer une pareille douleur, — une douleur que peu d'êtres peuvent raconter; car la plupart de ceux qui l'ont éprouvée à un haut dégré, sont bientôt classés au nombre des gens qui ne peuvent plus rien raconter. Mais beaucoup l'ont éprouvée à un degré inférieur; beaucoup ont éprouvé quelque chose de cette tension du cerveau, qui imprime irrésistiblement l'idée du suicide, quelque chose de cette irritation des nerfs qui entraîne le patient à travers l'air et l'eau, tantôt au milieu de la multitude, tantôt dans la solitude, dans la vaine espérance d'y trouver du soulagement, à quelque chose de ces visions, de ces ténèbres diurnes qui assiègent l'imagination pendant tout le jour, et reparaissent décuplées aussitôt que le sommeil exauce un instant les prières de la victime. Probablement, il n'est aucun homme qui ait si peu horreur de la folie, que ceux qui connaissent les horreurs d'une pensée unique et incessante; car probablement ce sont les seuls hommes qui aient jamais demandé au ciel la folie, — oui demandé au ciel la folie, qui ne serait que leur état actuel, moins l'horrible conscience de cet état. Que l'absence de conscience dans la folie soit une preuve de l'absence de souffrance, c'est ce qu'il n'y a pas moyen de savoir, puisque ceux qui se sont trouvés dans les deux états, de raison et de folie, sont constamment privés de la faculté de les comparer. Mais à n'en juger que par l'observation, il y a peu de cas de la folie la plus fantasque et la plus furieuse qui se puissent comparer aux angoisses d'un esprit

assiégé par une pensée unique, brisé sous le poids d'une émotion incessamment reproduite. Le châtiment de Sysiphe n'est rien en comparaison, à moins qu'il n'ait été condamné à ne penser à rien autre chose qu'à son rocher. Il avait le mouvement pour soulager sa pensée, et un mouvement varié, puisqu'il suivait son rocher au bas de la montagne, et qu'ensuite il le roulait avec effort jusqu'au sommet. Si son châtiment touche, en quelque chose, l'apogée de la souffrance humaine, ç'a dû être par l'idée toujours présente à sa pensée de la laborieuse inutilité de son travail. Si, au contraire, il lui était permis d'en perdre, un moment, la conscience, son supplice était bien moins sévère que celui de la femme d'un faussaire condamnée à mettre chaque jour en circulation un certain nombre de *notes* forgées. Une telle entreprise nécessite un esprit toujours présent, une crainte la plus fatigante de toutes; car quelle responsabilité se rattache à cette crainte! C'était presque trop pour Hester. Si une autre idée que celle de fausses *notes* se présentait à son esprit, c'était l'idée de la folie. Chaque jour elle disait à son mari que les nerfs lui faisaient mal, qu'elle se sentait devenir stupide, qu'elle perdait la mémoire, qu'elle n'avait plus sa tête. Elle l'avertissait que chaque jour elle devenait de plus en plus lente à vérifier une facture, à compter la monnaie qu'on lui rendait, et que bientôt il lui serait absolument impossible d'entrer dans les boutiques. Chaque nuit, elle rêvait qu'Edgar était arrêté par suite de quelque imprudence qu'elle avait commise; chaque soir, elle avait à lui raconter quelque histoire alarmante, qui lui était arrivée pendant la journée, et lui n'y voyait ou affectait de n'y voir rien qui dût réellement l'inquiéter.

Il y avait dans la prétendue sécurité d'Edgar plus de faux semblant qu'Hester n'en soupçonnait. Il la voyait

dans un état qui exigeait qu'elle trouvât la tranquillité et une sorte de bonheur à la maison. Elle parlait tout haut d'arrestation pendant son sommeil; elle devenait pâle dès qu'elle entendait le bruit des pas de quelqu'un, et si cela arrivait pendant le dîner, elle faisait tout ce qu'elle pût faire de plus mal, elle regardait immédiatement Philip pour voir s'il l'avait remarquée. Elle ne pouvait s'empêcher de frissonner à la vue du plus petit morceau de papier de la nature de celui des billets de banque. Toutefois, ce qui contrariait le plus son mari, c'était la répugnance toujours croissante qu'elle témoignait pour ce qui était devenu son occupation principale. Il désirait qu'elle sortît le matin de bonne heure pour faire ses acquisitions, afin d'être tranquille et heureuse, à ce qu'il disait, tout le reste du jour; mais elle reculait ses excursions jusqu'après midi et quelquefois jusqu'au soir, ce qui ne l'empêchait pas de souffrir depuis le matin, comme si ces *notes* étaient déjà dans la main du marchand et soumises à son redoutable examen. Enfin Edgar eut recours à un autre expédient, ce fut de lui tracer chaque jour, à déjeuner, son itinéraire, et de convenir de la distance jusqu'à laquelle il pourrait l'accompagner. Cela lui réussit mieux que tous les moyens de persuasion.

Assise à la table du déjeuner, occupée en apparence à lire les journaux, Hester attendait que la porte s'ouvrît, impatiente de savoir de quelle humeur serait son mari, après avoir passé toute la nuit à son odieuse fabrication. Mais c'était précisément les lendemains de ces nuits-là qu'il se présentait plus gai et plus recherché dans sa toilette, pour éviter les soupçons. Après avoir embrassé cordialement sa femme, regardé le ciel avec son lorgnon, comparé sa superbe montre avec celle non moins coûteuse qu'il avait achetée pour Hester, il lui présentait de l'air

d'une nonchalante indifférence, l'horrible rouleau de fausses *notes* qu'elle se hâtait de cacher; puis, cela fait, il s'asseyait devant une table somptueusement servie, comme s'il avait le droit le plus légitime du monde à tout ce luxe. Sa femme, au contraire, en était incommodée, et se demandait, non sans inquiétude, où elle pourrait entasser les nouveaux meubles qu'elle devait continuer d'acheter pour encombrer la maison.

— Eh bien! ma chère, dit Edgar, quel est votre quartier aujourd'hui?

— Quelle belle matinée! répondit Hester; quel beau soleil! Si je restais seulement ici jusqu'après midi, j'aurais le temps de finir mon dessin; vous savez que je suis en retard de plus d'une semaine.

— Oh! demain sera tout aussi bien, ma chère; j'ai affaire, après déjeuner, dans Gracechurch-Street, autant prendre ce chemin-là aujourd'hui qu'un autre.

— J'y suis allée si souvent depuis quelque temps.

— Y êtes-vous allée souvent? alors il vaut mieux l'éviter. Que dites-vous de Cheapside?

— On m'a déjà refusé deux fois une *note* dans ce quartier, et je n'ose pas y retourner.

— Vous avez raison; mais il y a bien long-temps que vous n'êtes allée dans Soho-Bazaar.

— On y étouffe dans ce Bazar, et puis il n'est pas facile d'en sortir aussitôt qu'on le voudrait.

— Voilà une bien belle matinée pour le parc. Vous auriez plaisir à y faire un tour après vos acquisitions dans les boutiques.

— Que voulez-vous que j'achète? demanda Hester; il n'y a plus de place ici pour de nouveaux meubles, et je suis lasse d'acheter chaque jour, pour moi, d'inutiles colifichets.

— Et puis, c'est que vous ne pourriez pas les porter.

Il serait imprudent de changer d'une manière trop soudaine votre mise hors de la maison. Une fois chez nous, cela devient sans importance, puisqu'il n'y a pour le voir que des gens dévoués. Chez nous j'ai plaisir à voir ma petite Hester habillée comme elle le doit être, habillée comme la plus noble, la plus riche dame d'Angleterre.

Hester allait lui demander quel plaisir il pouvait trouver à cela; mais Edgar se mit à lui expliquer que, pour l'encombrement des meubles et marchandises, elle n'aurait bientôt plus à le craindre. Il lui dit qu'elle pourrait bientôt étendre le cercle de ses acquisitions, parce que Carter, qui avait assez long-temps voyagé pour sa papeterie du Yorkshire, allait ouvrir un magasin dans le voisinage, dans lequel il pourrait, ainsi que ses associés, déposer et vendre les marchandises qu'ils auraient achetées, et dont ils n'auraient pas personnellement l'emploi. Hester répondit qu'elle en était bien contente, et qu'elle y enverrait ces portefeuilles pleins de gravures qu'elle n'avait pas plaisir à regarder, et ces rangées entières de livres magnifiquement reliés, qu'elle ne se sentait pas le courage d'ouvrir.

Son mari lui demanda si elle était prête, parce qu'il était pressé de sortir, et dit qu'il l'accompagnerait jusque dans l'ouest de la ville, si elle voulait mettre son chapeau. Elle s'y décida, et en prit un déjà bien porté, pour ne pas donner lieu à quelques observations des voisins. — Je voudrais bien, dit-elle chemin faisant, qu'il y eût du monde dans les boutiques aujourd'hui; je perds toute ma présence d'esprit, quand je me trouve seule à acheter, et que tous les commis sont là à m'observer.

— Vous vous figurez toujours que les gens vous observent; ils n'y songent seulement pas, je vous jure. Prenez garde de ne le leur point mettre dans la tête, voilà tout. Si vous faisiez comme moi. — Pourquoi cet homme-là

nous suit-il donc depuis cinq minutes? Avez-vous vu d'où il est sorti?

— Non, répondit à demi-voix la tremblante Hester, mais n'ayez pas l'air d'y faire attention. Et elle se prit à marcher avec plus d'assurance que son mari ne l'aurait cru. Celui-ci devenait de plus en plus inquiet; il traversa de l'autre côté de la rue; l'étranger ne le fit pas, et il devint évident que c'était sans intention qu'il avait paru les suivre opiniâtrément pendant quelques minutes.

— Il ne pense pas à nous le moins du monde, dit Edgar, j'en suis fort aise.

— Une idée, dit Hester; je pense à quelque chose dont nous avons réellement besoin. Vous m'avez souvent dit que vous aimeriez mieux des boutons en bois de rose pour les portes du salon que des boutons en cuivre doré. Il est grand temps que nous en achetions des uns ou des autres, et j'en vois dans cette montre; autant nous défaire d'une de nos notes ici. Entrez avec moi, vous m'aiderez à en choisir une paire.

Edgar était prodigieusement pressé; il disparut en un moment; et sa femme, se retournant sur le pas de la porte et ne le voyant plus à ses côtés, éprouva un ineffable serrement de cœur. Ce n'était pas encore du mépris qu'elle éprouvait pour Edgar; non, elle s'efforçait encore de se refuser à l'évidence de son égoïsme. Elle espéra, elle se flatta qu'au dîner il lui prouverait, par quelques bonnes raisons, qu'effectivement il n'avait pu rester avec elle un moment de plus. Du reste, jamais affaire n'avait été plus aisée que celle qu'elle fit dans cette boutique, jamais elle n'avait vu manier une *note* avec plus d'ignorance, et la déposer dans le comptoir avec plus de confiance.

La même impunité l'accompagna partout ce jour-là. Une seule fois on parut faire quelque attention à l'une de

ses *notes*. Un commis qui l'avait prise, la passa à un second; mais celui-ci témoigna aussitôt, d'un signe de tête, qu'il la trouvait excellente, et Hester fut reconduite jusque sur le pas de la porte, comme la meilleure pratique du monde.

Ce n'était point une idée nouvelle pour Hester que de désirer qu'un accident quelconque lui arrivât, qui l'empêchât de sortir quelques jours, quelques semaines, ou même pour toujours. Souvent elle avait demandé si elle ne pouvait pas s'utiliser dans l'atelier, au lieu de travailler au dehors; mais Edgar lui avait toujours fermé la bouche, en lui disant qu'il ne voulait pas exposer ses jolis doigts à se tacher d'encre grasse, ou à se briser sous le rouleau. Quelquefois il ajoutait aussi qu'il y avait dans l'atelier des personnes avec lesquelles elle serait peu charmée de se trouver. Elle était trop candide pour se rendre malade ou feindre de l'être, dans le but d'éviter son odieuse besogne; mais elle ne fut pas fâchée qu'une pluie abondante la surprît dans le parc et la trempât jusqu'aux os. Elle espérait beaucoup attraper un rhume violent, et certainement elle ne fit rien pour le prévenir. Elle ne marcha pas suffisamment pour entretenir la transpiration, et rentrée chez elle, ne se hâta pas de changer de vêtemens.

Lorsqu'au dîner, son mari reprit la conversation du matin, et lui dit que sa tâche allait devenir comparativement plus aisée pendant la grande saison de Londres, parce qu'alors les boutiques seraient pleines de monde, lorsqu'elle calculait en elle-même combien de semaines et de nuits s'écouleraient encore avant que sa position reçût cette légère amélioration, ce fut avec un vrai plaisir qu'elle se sentit si malade que d'une semaine, au moins, elle ne pourrait sortir; — Quel plaisir de songer que

sept fois elle pourrait se lever, sans avoir besoin de stimuler son courage pour sa tâche dégoûtante; que pendant sept nuits elle pourrait s'endormir, sans redouter le moment du réveil.

Edgar fut contrarié au-delà de toute expression de trouver sa femme réellement malade le lendemain matin. Il essaya d'abord de lui persuader que le grand air lui ferait du bien, et que l'amusement de courir les boutiques lui vaudrait mieux que de rêvasser à la maison. Voyant que cela ne réussissait pas, il lui dit qu'il fallait faire venir immédiatement un médecin, puisqu'il ne tenait pas à l'argent, et que sa santé était d'une importance inexprimable pour lui. Hester demanda à se dispenser du médecin, prévoyant qu'il le faudrait payer en fausses *notes*, et ne se souciant pas de continuer chez elle le métier auquel elle échappait pour quelques jours au dehors. Elle tremblait aussi à l'idée d'introduire aucun étranger dans la maison. Edgar pensait, au contraire, que cela pourrait contribuer à éloigner les soupçons, pourvu qu'on eût soin de n'offrir aux regards de cet étranger rien qui pût les faire naître. Il se fit un compromis entre les époux; on envoya chercher l'apothicaire, brave jeune homme qui fut tellement touché des inquiétudes que témoignait M. Morrison pour la santé de sa femme, qu'il la fit sortir trois grands jours plus tôt qu'il ne l'eût permis dans toute autre circonstance.

—Un vrai temps d'amoureux, comme vous dites; vous avez bien raison, observa Edgar; du soleil et de la chaleur, une journée superbe pour un convalescent. Ne seriez vous pas d'avis que mistress Morrison prît un peu d'air pour se récréer? Songez qu'il y a long-temps qu'elle n'a vu d'autre figure que la vôtre et la mienne.

— Je n'ai pas besoin de voir de nouvelles figures, dit Hester; je ne suis pas encore assez forte pour sortir; je ne demande qu'à rester seule.

— Oui, oui, il y a un peu d'ennui, un peu de mélancolie; cela tient à son état, vous voyez bien, M. Cotton.

M. Cotton convint qu'un petit changement pourrait être bon pour les nerfs, mais il ajouta que, comme il restait encore une faiblesse générale et une légère fréquence du pouls, il ne faudrait pas pousser l'exercice trop loin.

— Je suis sûre, dit Hester, que si je sors aujourd'hui, je tomberai avant d'arriver au bout de la rue.

— Mais vous ne tomberez pas, si vous avez un bon bras pour vous soutenir; je ne pense pas vous faire sortir seule. Naturellement, j'irais avec vous, ou bien Philip.

Hester lui lança un coup d'œil pour lui rappeler leur détermination prise de n'impliquer en rien Philip dans leur commerce criminel.

— Je vais avoir un ami à dîner, dit Edgar à M. Cotton; et il me semble que ce serait précisément ce dont ma femme a besoin, ce qu'elle peut supporter, que d'aller jusque chez la fruitière, dans la rue à côté, et de nous envoyer un petit dessert. Je verrais, à son retour, un peu de couleurs sur ses joues, et il me semblerait qu'elle est revenue à la santé. Sur mon honneur, je ne vis pas quand je lui vois ainsi garder la chambre.

— J'en suis contente, se dit Hester à elle-même; vous savez maintenant ce qu'est la vie pour moi, quand je ne la garde pas. J'espère qne nous en avons fini avec nos acquisitions dans les boutiques.

L'apothicaire trouva délicieux le petit plan suggéré à Edgar par sa sollicitude conjugale. Il prescrivit aussitôt quelques grappes de raisin, à manger dans la boutique même de la fruitière; Hester n'osa refuser. Comme

elle s'y attendait, son mari ne l'accompagna que jusqu'à la porte de la boutique, et quand elle sortit, elle ne trouva que le petit domestique pour la reconduire.

Un moment avant le dîner, Edgar vint s'asseoir près de sa femme et lui dit en souriant que, bien qu'il ne lui eût parlé que d'une personne, il en attendait réellement deux, dont l'une venait plutôt pour elle que pour lui. Il la pria de deviner qui ce pouvait être. La pauvre Hester nomma, l'un après l'autre, tous ses amis d'Haleham, jusqu'à ce que son mari vexé lui dît que c'était une personne qu'elle n'avait jamais visitée, mais une personne qu'elle tiendrait sans doute à honneur de recevoir. Du reste, il n'était nullement besoin de faire des cérémonies, et c'était pour cela qu'il ne l'avait pas prévenue plus tôt.

— Bon Dieu! qui est-ce donc? s'écria Hester avec impatience.

— Vous êtes devenue de bien mauvaise humeur, depuis votre maladie; on ne pourra bientôt plus vous parler. C'est mistress Cavendish qui va venir dîner, mais rappelez-vous de l'appeler mistress Carter. Je suis heureux de vous avoir enfin trouvé une amie. Je souffrais de vous voir toujours seule, comme vous l'avez été depuis quelque temps, depuis que vous n'avez que moi pour compagnie. — N'allez pas vous inquiéter de votre toilette ou du dîner que vous leur servirez. Ils savent que vous avez été malade, et mistress Carter ne vient que pour vous distraire.

Mistress Carter vint en effet, et avec un air de bonté condescendante fit l'éloge de tout ce qu'elle vit dans la maison, la trouva charmante ainsi que l'ameublement, et protesta qu'un petit dîner à quatre était une chose délicieuse, une de ces parties pour lesquelles seules elle consentait, de temps à autre, à quitter un moment sa chère petite famille. Sans doute, Hester aimait le séjour

de Londres, mais elle ne pouvait le faire, comme une tendre mère qui sent tout le désavantage qu'il y a, pour l'éducation de ses enfans, à vivre dans le cercle étroit d'une petite ville de province. Encore que la chose leur eût été pénible dans le moment, elle-même et M. Carter trouvaient que c'était un bonheur qu'ils eussent été obligés de quitter Haleham. Si la terre de Carter leur fût dévolue à cette époque, certainement cela les eût soustraits à bien des circonstances fâcheuses, mais cet héritage eût été funeste à leurs enfans, en les tenant éloignés des avantages que leur offrait Londres pour leur éducation.

— Combien y a-t-il que M. Cavendish a changé de nom? demanda Hester.

— Trois ans, ma chère; son excellent homme de grand oncle a vécu excessivement long-temps, mais enfin il est mort il y a trois ans, juste à temps pour nous mettre plus à notre aise que nous ne l'étions, je vous jure, après la malheureuse faillite de la banque de D***. — Vous êtes étonnée, je le vois, que nous soyons venus loger dans un quartier aussi retiré, mais.....

— Je sais que M. Carter a l'intention d'ouvrir un magasin.

— Votre seigneur et maître est aussi communicatif et aussi confiant que le mien. Je crois que nous sommes fort heureuses en mari, vous et moi, comme je ne cesse de le répéter à ma petite famille. Je désirerais que vous vissiez comme ils aiment M. Morrisson depuis qu'il nous a fait visite et qu'il leur a souri avec tant de bonté! Je vous assure qu'ils m'ont demandé bien des fois quand il reviendrait. Il faut que vous veniez nous voir aussi; je l'ai promis à mes enfans. Quand votre pauvre tête ira mieux, il faut que vous veniez passer une journée entière avec

nous. C'est la circonstance la plus heureuse du monde que nous demeurions si près l'une de l'autre, et que nos maris soient liés comme ils le sont. Si quelque sujet d'inquiétude nous survient jamais, nous pourrons nous encourager, nous soutenir l'une l'autre. Je suis devenue extrêmement nerveuse depuis la malheureuse affaire d'Halcham. Croiriez-vous que j'avais entièrement oublié que mon mari avait laissé pousser ses favoris et ses moustaches! Trois fois cette semaine, j'ai jeté les hauts cris quand il est venu entre chien et loup, le prenant pour un étranger. J'ai horreur des étrangers à présent : depuis que —

Elle ne put s'empêcher de remarquer qu'Hester avait l'air de souffrir beaucoup de cette conversation déplaisante, et se hâta d'y mettre un terme.

— Allons! je vous brise la tête avec mon bavardage. Je ne veux plus dire un mot; mais c'est un si grand bonheur que de causer une heure avec une amie comme vous!

Edgar disparut avec ses convives à la fin d'une soirée qu'Hester avait désespéré de voir jamais finir. A son retour, quelques heures après, il la trouva non pas endormie, non pas dans le même lit, mais appuyée sur le bras du canapé, et tenant à la main le médaillon que le fermier Williams lui avait donné la veille de son mariage. Elle pleurait amèrement; elle essaya de parler la première, mais les sanglots l'en empêchèrent.

— Eh bien, ma chère petite femme, dit Edgar après avoir promené dans l'appartement un coup d'œil qui dissipât la crainte que quelques visiteurs désagréables n'y eussent pénétré, — ma chère petite femme, nous vous avons bien fatiguée aujourd'hui; mais vous auriez dû aller vous coucher.

— Je ne le pouvais pas, je ne le voulais pas avant de vous avoir parlé, Edgar. Il y a quelque chose qu'il faut absolument que je vous dise.

— Eh bien! ma chère, ce sera pour demain matin. Il est fort tard maintenant, voyez où en sont les chandelles. Pourquoi m'avoir attendu si long-temps, quand vous savez qu'il y a des gens là haut pour m'ouvrir la porte? Il faut que j'aille vite leur donner un coup de main; nous avons beaucoup d'ouvrage cette nuit.

— Oh non! non, non! Il faut que vous restiez, que vous m'écoutiez, s'écria Hester faisant des efforts pour parler. Il faut que je vous dise cela maintenant. Il le faut.

— Oui; vous allez me dire que ce fils de Williams eût fait un bien meilleur mari que moi. Je sais tout ce que signifie ce médaillon. S'il avait vécu, je vous dirais que c'était à vous à voir ce qu'il vous convenait de faire quand vous m'avez épousé. Puisqu'il est mort, il n'y a plus rien à dire sur ce sujet; seulement je vous prierai de modérer un peu vos sanglots continuels, et d'éviter de rien faire soupçonner de ce qui se passe ici. Savez-vous que je ne pourrais répondre des conséquences?

— Ni moi non plus. Je voudrais m'en aller d'ici, Edgar, et c'est là ce que j'avais à vous dire. Jusqu'ici j'ai trempé dans vos actes criminels à cause de l'amour que je vous porte. Je n'aurais pu le faire aussi long-temps pour aucun autre. Je me sentirais la force de continuer, si c'était avec vous seul; mais je n'ai jamais promis d'avoir rien de commun avec, — avec —

— Avec mistress Cavendish, dont à Haleham vous étiez fière de recevoir le plus petit salut?

— C'était alors une femme honnête, ou du moins je la croyais telle, et maintenant la voilà qui se présente comme une amie intime, qui parle de vos affaires et de

celles de son mari, comme si c'était une chose accordée, que je n'y voie pas plus de mal qu'elle ne paraît y en voir. Edgar, ceci est par trop fort.

— C'est une femme trop habile pour vous, simple que vous êtes. Elle voit clairement ce que je croyais vous avoir fait comprendre depuis des siècles, — que nous rendons le plus grand service au pays, en y multipliant les signes représentatifs dont il éprouve une si grande pénurie; combien de fois ne vous ai-je pas expliqué cela?

— Bien des fois, en effet; mais vous ne m'avez pas convaincue.

— A la bonne heure, mais où en voulez-vous venir? Voulez-vous que j'aille dire à mistress Carter que vous déclinez l'honneur de sa connaissance?

— J'aimerais mieux que vous me permissiez de retourner chez ma mère.

— Pour aller raconter au fermier Williams tous les petits arrangemens de notre second étage, la première fois qu'il vous assiéra sur ses genoux, et que vous bavarderez à voix basse sur ce petit médaillon; non, Madame, il est un peu trop tard maintenant.

— Ne m'appelez donc pas madame; cela me fait un mal... J'ai fait tout ce que vous avez voulu depuis que nous sommes mariés, et jamais, jamais...

— C'est vrai, ma petite femme, c'est mal à moi de vous traiter comme une femme ordinaire, car vous avez agi bien différemment. J'ai trop besoin de vous, je vous apprécie trop pour consentir à me priver de vous. Et puisque vous n'aimez pas mistress Carter, je suis fâché de vous l'avoir amenée. J'ai cru vous procurer une surprise agréable, voilà tout. Maintenant embrassez-moi, et ne vous en veuillez pas à vous-même que votre pauvre tête soit comme cela un peu faible; c'est un effet tout

simple de votre maladie. Croyez-moi, le sommeil chassera toutes ces vilaines idées.

Hester comprenait bien qu'il n'y avait plus que le long sommeil qui pût guérir ses chagrins. Toutefois, elle n'exprima pas exactement cette idée; elle jeta son bras au cou d'Edgar, et gémit plutôt qu'elle ne parla sa plainte. Elle dit avec sanglots qu'elle ne pouvait plus continuer son détestable métier de passer les fausses *notes*; elle lui demandait, elle le suppliait d'éloigner d'elle cette épouvantable responsabilité, ou bien elle ne répondait pas de ce qu'elle pouvait faire. Elle était femme à se jeter à la rivière quelque jour, ou bien, dans un paroxisme de désespoir, d'aller tout révéler à la police.

Edgar la défia froidement de faire l'un ou l'autre; puis, après avoir protesté qu'il l'aimait tendrement, qu'il désirait la traiter comme un bon mari, il lui signifia qu'il fallait qu'elle continuât de s'acquitter de la tâche qu'il lui avait assignée, que sa tendresse et sa confiance étaient à ce prix. Hester faiblit cette fois, comme elle l'avait fait mille fois auparavant; le comble de tous les maux lui parut la perte de la confiance de son mari, et sous l'influence de cette menace elle promit de faire tout ce qu'il voudrait; elle se laissa porter dans sa chambre, attendit avec ardeur le baiser qu'elle craignait de ne pas voir offert, et quand elle l'eut enfin reçu, le rendit avec bonheur.

Et puis, quand elle eut laissé aller sur l'oreiller sa tête brisée d'émotions, elle trouva une sorte de consolation à se dire que, d'une façon ou d'une autre, il fallait bien que tout cela finît un jour.

CHAPITRE VI.

ARRANGEMENT.

Le but du voyage d'Horace à Haleham, était d'apporter à son père le secours de sa sympathie et de ses lumières. Le malheureux vieillard en avait besoin plus que jamais, par suite de la condition exceptionnelle où se trouvait le système monétaire dans tout le pays. Il ne paraissait pas qu'il fût possible de rétabiir ses affaires, et cependant on ne cessait d'espérer que tel créancier, que tel autre, pourrait être désintéressé, espérance qui ne se réalisait jamais. Les dettes allaient croissant, à proportion des peines qu'on se donnait pour les payer; le recouvrement des créances actives devenait plus difficile, parce que les débiteurs souffraient également des circonstances défavorables dans lesquelles se trouvaient les associés de la banque de D***. Chaque jour, chaque semaine, M. Berkeley disait à sa femme, en rentrant, qu'après tout ce qu'il avait payé il devait autant qu'auparavant, tandis que le petit revenu qui lui était assigné par ses créanciers, devenait de plus en plus insuffisant. Son loyer, quoique nominalement le même que trois ans auparavant, valait un tiers de plus pour le propriétaire, et quant aux taxes, elles étaient exorbitantes. Il était à craindre que M. Berkeley, tout bon citoyen qu'il avait toujours été, ne finît par paraître un homme dangereux pour ses opinions politiques, à cause de la véhémence de ses plaintes sur l'énormité des taxes que le gouvernement continuait de percevoir, quoiqu'il n'y eût plus de guerre à soutenir, et qu'il y eût au contraire toutes les raisons du monde d'alléger les charges

publiques, à cause de la gêne où la contraction soudaine des signes représentatifs avait jeté les classes agricoles et manufacturières. Mistress Berkeley n'était pas fâchée du tout de voir l'énergie surabondante de son mari s'écouler dans la politique. Cela valait mieux que de la voir s'user sans cesse dans la contemplation de ses malheurs particuliers. Aussi se gardait-elle bien de donner aucun signe d'impatience, lorsque chaque soir Lewis recevait sa leçon sur l'iniquité des doubles taxes, ou lorsque Henri Craig, venu pour parler de ses petits préparatifs de ménage, était retenu des heures entières par le bouton de son habit, et forcé d'entendre la même complainte sur le malheur des paysans écrasés par la dîme. C'était un plaisir pour elle de voir les yeux de son mari s'animer quand Lewis faisait quelques questions raisonnables, quand il montrait le degré d'étonnement attendu, ou qu'il décidait d'un ton capable que les ministres du roi étaient de bons à rien. Elle ne s'effrayait pas même de la perspective d'entendre répéter tout cela de nouveau quand Horace serait arrivé, car son mari paraissait bien plus heureux de s'occuper des misères publiques que de la sienne propre. Si elle avait prévu tous les sujets de conversation qui devaient se présenter pendant le séjour d'Horace, elle aurait craint plutôt qu'il n'y eût trop que pas assez de quoi occuper l'esprit de son mari.

Il n'y avait que quelques heures qu'Horace était dans la maison paternelle, quand Henry Craïgh vint pour l'y voir. Cette visite n'avait rien que de très naturel en elle-même; ils étaient amis depuis long-temps, et allaient devenir beaux-frères; mais Henry avait un air préoccupé, sérieux, que la circonstance ne semblait pas comporter. Il ne tarda pas à en dire la raison. Il venait de recevoir de Londres une lettre dans laquelle on lui demandait des renseignemens sur la moralité de ses paroissiens, et s'il

était tant soit peu probable que quelqu'un d'entre eux eût des rapports avec une troupe de faussaires. Dans le cas contraire, pouvait-il expliquer comment, en suivant un grand nombre de *notes* fausses, on était remonté jusqu'à des habitans de Haleham?

La chose n'était pas nouvelle pour Horace; souvent, sachant qu'il était de ce pays, on lui en avait parlé à Clearing-House, où l'on soumettait toutes les petites *notes* à un sévère examen, à cause du développement extraordinaire de la fabrication des fausses.

— Eh bien, Craigh, qu'en pensez-vous? s'écria M. Berkeley.

— Je ne sais trop que penser, en présence des faits rapportés dans ma lettre. Nous avons parmi nous des dupes ou des fripons, voilà qui est certain; maintenant qui est-ce? sont-ils dupes ou fripons? c'est ce que je dois tâcher de découvrir. J'espère qu'Horace m'y aidera.

— Oui, certes, je vous aiderai, et vous pouvez compter que nous viderons complètement cette affaire. Quand j'étais jeune homme, on me chargea d'une semblable besogne. Je parvins à réunir la masse de preuves la plus complète qu'on ait jamais reunie dans une affaire de fausse monnaie; et bien que mon travail n'ait abouti à rien, en ce qui concernait le châtiment des coupables, au moins il m'a donne une bonne dose d'expérience. Puisque l'occasion se présente de l'appliquer, vous ne sauriez mieux faire que de me confier les recherches dont vous êtes chargé.

— Mais comment se fait-il que votre travail n'ait abouti à rien dans le premier cas?

— Le banquier dont on avait contrefait les billets était un homme mou, et il laissa échapper le coupable. Il fit pire que cela; il l'adressa à une maison de New-York, paya son passage, lui remit une bourse d'or et

une lettre de recommandation dans laquelle il n'était nullement question de son crime, dans laquelle, au contraire, il en faisait assez l'éloge, pour engager la maison de New-York à le prendre à son service.

— Est-il possible? Et tout cela, sans doute, pour éviter l'odieux et la dépense d'une poursuite devant les tribunaux?

— La raison ostensible fut que le jeune homme se repentait. Je ne dis pas le contraire; son patron sait mieux que moi ce qu'il en est; dans tous les cas, il ne prit que trois jours pour s'en assurer. Après qu'on lui eut administré les preuves de son crime, avec une évidence telle qu'il ne put se refuser à l'avouer, on l'enferma dans une chambre, sans autre compagnie qu'une bible. Il n'en sortit que pour s'embarquer, pénitent ou non, en sorte que son patron est tout-à-fait inexcusable de l'avoir traité avec cette indulgence. On m'a dit que depuis il s'était honorablement conduit, ce qui semblerait indiquer qu'il ne faut pas pendre les faussaires, mais ce qui n'empêche pas que le chef de sa maison ne soit fort à blâmer. Aussi, Craig, ne vous laissez pas aller à suivre son exemple. Même quand vous trouveriez le coupable sous le même toit que vous, livrez-le à la vengeance des lois, et assurez, autant qu'il est en vous, la sécurité de la société.

Henry soupira, et dit qu'il lui était bien pénible de se trouver engagé dans une pareille affaire, désapprouvant, comme il le faisait, tout sacrifice de la vie humaine ordonné par la loi, surtout en répression de crimes de cette espèce, et comprenant en même temps tout ce que la connivence aurait d'absurde et de coupable. N'était-il pas effrayant de réfléchir au chiffre annuel des exécutions pour fausse-monnaie, c'est-à-dire pour un crime dont la nature est si peu comprise que, dans certains cas, les faussaires peuvent être réellement convaincus qu'ils

rendent service au public, en multipliant les signes représentatifs ; pour un crime si peu compris, que les spectateurs de leur supplice éprouvent une vive sympathie pour ses auteurs.

— Je ne connais aucune ville d'Angleterre où ces fausses idées aient plus de chances qu'à Haleham. Depuis trois ans, l'on n'y parle que de l'insuffisance des signes représentatifs, en sorte que je ne serais pas surpris que quelqu'un se fût avisé à la fin d'en manufacturer un peu.

—Il serait bien plus surprenant que ce genre de manufacture n'allât pas toujours prenant plus d'accroissement, aussi long-temps que l'on laissera les *notes* d'une livre sterling en circulation. Je ne sais pas ce qu'il en est dans la province, mais à Londres rien n'est plus commun que d'entendre attribuer à la circulation des petites *notes* tous les maux qui affligent notre commerce. Si une banque particulière fait faillite, cela tient à la trop grande facilité des émissions de petites *notes*. Parle-t-on d'un cas de contrefaçon monétaire? ce crime n'aurait pas lieu, si nous n'avions pas de petites *notes*. Quelques-uns vont si loin qu'ils regardent l'avilissement récent des prix comme chose tout à-fait avantageuse, et qu'ils attendent un avilissement nouveau comme l'un des bienfaits qui devront résulter de la prohibition des petites *notes*.

— Alors comment expliquent-ils la faillite des banques de province, avant 1792, quand il n'y avait point de *notes* au-dessous de cinq livres sterling? Pourquoi ne pas rendre la contrefaçon des *notes* d'une livre si difficile que cela ne vaille plus la peine de s'y livrer? Et comment ces profonds économistes ne voient-ils pas la différence qu'il y a entre le bon marché provenant de l'abondance, et le bon marché provenant de l'insuffisance des signes représentatifs. Je croyais que, de nos jours, il

n'y avait plus personne qui pût prendre un tel bon marché pour une chose avantageuse.

— C'est pitié, observa M. Craig, de nous priver d'un signe réprésentatif si commode, si l'on peut éviter ses dangers sans le détruire. Sans doute, l'accroissement de la contrefaçon est un mal déplorable, mais il est inconcevable qu'avec le progrès que l'art du graveur fait tous les jours, on ne puisse trouver facilement une forme plus sûre pour les *notes*. Les banques de province du premier ordre ont peu souffert par la contrefaçon de leurs petites *notes*, parce qu'on a pris plus de peine pour en soigner la gravure; et puisqu'il y a plus de chances défavorables encore dans l'imitation de celles de la banque d'Angleterre, il demeure à peu près prouvé que la contrefaçon cesserait entièrement, si l'on rendait la difficulté plus grande que la tentation. Adoptera-t-on ce parti, Horace? ou bien abolira-t-on les petites *notes*?

— Je croirais plutôt qu'on les abolira, et je suis presque sûr que cette mesure ne rendra pas au commerce la sécurité qu'on s'en promet, à moins qu'on ne prenne d'autres précautions. Comme le disait mon père, il n'y avait pas, en 1792, de *notes* au-dessous de cinq livres sterling, et cependant le tiers des banques alors existantes firent faillite. Il faudrait que les banques de province donnassent des garanties de leurs émissions. Il n'y a pas d'autre moyen d'assurer leur crédit.

— Dans ce cas, reprit M. Craig, il serait tout aussi aisé de donner des garanties pour des *notes* d'une livre sterling que pour des *notes* de cinq; car, je l'avouerai, je craindrais pour les classes laborieuses le retrait de cette partie des signes représentatifs, quand bien même le retour au paiement en argent s'exécuterait aussi tranquillement et aussi aisément qu'on le voudra. Ce retour au paiement en argent ne fait plus question, n'est-ce pas?

— Il aura lieu certainement dans l'année, malgré ceux qui prophétisent que cela ne sera pas, et ceux qui souhaitent que cela ne soit pas. Je ne suis point de ces prophètes de malheur, quoique je voie clairement quels sujets de plaintes cette mesure fournira à ceux qui sont décidés à se plaindre toujours. Je vois qu'elle ajoutera, jusqu'à un certain point, aux charges des classes laborieuses, que, pendant bien des années, on criera qu'elle a accru le montant des taxes, découragé la production, et que, par conséquent, elle a été nuisible aux intérêts publics. Mais, comme ces maux existent déjà par d'autres causes, et que le retour au paiement en argent ne peut y ajouter que fort peu, je crois que l'occasion est on ne peut plus favorable pour revenir au système de *notes* convertibles. Si les prix étaient maintenant élevés, et que cette mesure dût les faire baisser immédiatement; s'il existait une surabondance de signes représentatifs qu'on dût détruire d'un seul coup; si c'était un papier perdant trente pour cent qu'il s'agît de reporter soudainement au pair de l'or, j'élèverais la voix aussi haut que qui que ce soit contre le retour au paiement en espèces, comme la mesure la plus injuste, la plus désastreuse, qui jamais ait été imaginée; mais nous savons tous —

— Nous savons tous, interrompit M. Berkeley, que les prix sont tombés depuis long-temps, que la circulation est déjà rétrécie, que le papier n'est qu'à trois pour cent au-dessous du cours de l'or, et que ces choses seraient arrivées, quand bien même il n'eût pas été question du retour au paiement en argent. Il n'est pas étonnant que le blé soit meilleur marché, puisqu'il nous en vient une bien plus grande quantité de l'étranger, depuis la paix, et que de plus l'Irlande a perfectionné sa production. Il n'est pas étonnant que la laine soit meilleur marché,

puisque l'Allemagne et la Nouvelle-Hollande nous en envoient bien plus et de meilleure qualité qu'autrefois. Il n'est pas étonnant que nos denrées coloniales soient meilleur marché, puisque le nouveau système nous permet d'en recevoir en plus grande abondance. Ceux qui sont toujours prêts à attribuer l'abaissement des prix à l'influence des signes monétaires, et à s'en faire un argument contre le retour au remboursement en espèces, devraient jeter les yeux autour d'eux, et voir quel grand abaissement des prix existerait, dans tous les cas, et jusqu'à quel point il serait juste de l'attribuer, dans la suite, au nouveau bill.

— Il sera toujours difficile de satisfaire, dit Horace, un public qui a tant souffert des altérations du système monétaire. La plupart de ceux qui protestent aujourd'hui contre le retour au remboursement en espèces sont les mêmes qui criaient autrefois qu'il fallait retirer les *notes* d'une livre de la circulation, afin de rendre le commerce plus sûr et la contrefaçon moins fréquente. Leurs adversaires prétendent qu'on atteindrait le même but, si l'on établissait dans les villes de province des succursales de la banque d'Angleterre. Jamais on n'a imaginé tant de plans pour la rectification de tout le système des signes représentatifs. Chaque plan nouveau a toujours la prétention de corriger ce qu'il y avait de défectueux dans ceux présentés jusque-là. La première chose à faire serait, selon moi, de mettre un terme au système d'inconvertibilité; la seconde, ce serait de faire en sorte que cette révolution fût la dernière. Ensuite, on pourrait examiner si la banque d'Angleterre devrait retenir tout ou partie de ses priviléges, ou si l'on laisserait à la libre concurrence le droit d'émettre des *notes*, droit qui serait cependant subordonné à la considération des intérêts publics et privés. On pourrait ajourner à une époque plus rapprochée de l'expiration de la charte de la banque la

question de savoir s'il conviendrait d'appliquer à l'Angleterre le système de la banque d'Ecosse; si l'on créerait une grande banque nationale; si plusieurs banques seraient associées, ou enfin, si l'on continuerait d'avoir une banque unique avec une charte de priviléges. Nous avons encore environ quinze années devant nous, pour peser toutes ces questions. Pendant ce temps-là, peut-être, s'opérera-t-il de nouvelles fluctuations qui jetteront un nouveau jour sur ce sujet important. Quant à présent, la seule question, la seule voie de progrès, c'est de forcer la banque d'Angleterre à rentrer dans un état de responsabilité.

— Je voudrais, dit mistress Berkeley, qu'une partie de cette responsabilité de la banque d'Angleterre fût d'ôter aux gens la tentation de contrefaire. Certes, les priviléges de la banque sont pour beaucoup dans cette tentation, car l'on est toujours porté à contrefaire les *notes* qui jouissent de la plus grande circulation. Je voudrais donc qu'une condition du privilége de la banque fût de rendre son papier plus difficile à imiter.

— Je crois, dit Horace, qu'il faut laisser des précautions de cette nature à la banque elle-même, pour qui elles sont d'un si grand intérêt. Le pouvoir législatif ne saurait guère s'occuper des complications possibles de la gravure des *notes*.

— Mais il est bien pénible, non-seulement de n'avoir pas confiance dans l'argent qu'on reçoit, mais encore d'être exposé aux soupçons des autres, ou d'être confondu avec ceux qui habitent un voisinage suspect. Je ne crois pas qu'aucune des personnes avec lesquelles nous sommes liés à Halcham ait pris intentionnellement une part quelconque à la circulation des fausses *notes;* mais le soupçon involontaire que nous pourrions en avoir a déjà quelque chose de pénible.

— Est-il à votre connaissance, demanda Horace à M. Craig, que des étrangers soient venus vivre à Haleham depuis quelque temps, soit ouvertement, soit en secret.

— Non, dit M. Craig; ce sont les marchands établis que l'on me désigne comme ayant fait circuler de fausses *notes*. J'aurais assez envie d'aller chez quelques-uns d'entr'eux, et de leur demander de qui ils les tiennent.

— Faites-le, et cela sans perdre de temps, dit M. Berkeley; j'irai avec vous, si vous le voulez. Vous pouvez vous fier à moi du soin de rafraîchir leur mémoire, s'ils viennent à en manquer. J'ai une fort mauvaise mémoire moi-même; mais une excellente méthode d'en donner aux autres.

Dans le commencement, M. Craig eût autant aimé n'avoir pas accepté l'offre d'un homme généralement trop pétulant; mais, dans cette occasion, il se trouva que M. Berkeley était un excellent juge d'instruction. Le plus léger indice était pour lui d'une grande portée; il combinait, il suggérait les réponses, et savait si bien adapter les questions au caractère particulier de ses interlocuteurs, qu'il les faisait se rappeler et comprendre deux fois plus de choses qu'ils ne l'eussent fait sans son secours. Le marchand drapier qui ne se doutait pas qu'il eût jamais eu une fausse *note* entre les mains, fut tellement stupéfié d'apprendre qu'il y en avait une dont la trace avait été retrouvée jusqu'à lui, qu'il fut quelque temps avant de pouvoir se rappeler de qui il avait reçu des *notes* depuis le commencement du mois, encore qu'il en reçût bien rarement, par suite de la stagnation des affaires. Ce fut M. Berkeley qui, par d'heureuses conjectures et par de fréquens retour à un ou deux points fixes de preuves, l'amena à se rappeler dans quelle circonstance il avait changé cette *note*, par suite de quel

achat, quand, et finalement à qui. Le cordonnier consulta ses livres, et M. Berkeley l'aidant à se rappeler les dates, il déclara que c'était la même personne qui l'avait payée en une fausse *note*. Le boucher était trop ahuri pour se rien rappeler, mais sa femme avait la tête plus forte, et du premier coup elle désigna la même personne comme lui ayant demandé à changer ce jour-là même.

— Il y a encore un autre témoignage, observa M. Craig, qui lèvera tous nos doutes quant à la source de toutes ces fausses *notes*. Si M. Pye a connaissance que mistress Parndon ait fait la dépense dont il s'agit, nous n'avons pas besoin d'autres informations.

— Mais, s'il le sait, voudra-t-il en convenir?

— Certainement, c'est un homme à la fois trop simple et trop droit pour cacher ce dont la connaissance peut intéresser la société, encore qu'il n'y ait pas de confident plus secret.

— Mais alors, que pensez-vous donc de toute cette affaire?

— Je regarde certainement mistress Parndon comme aussi dupe que son cordonnier et son boucher. Vous ne pensez pas qu'on la puisse accuser de fraude volontaire?

— Ma foi, je ne sais pas. Si elle a enfoui de l'or, comme j'ai raison de le supposer, elle pourrait bien.....

— Impossible, mon cher Monsieur; mistress Parndon est égoïste, intéressée; mais ce n'est pas une femme de mauvaise foi, sans compter qu'elle n'aurait pas le courage de se lier à une bande de voleurs. Si nous allions causer avec M. Pye? qu'en pensez-vous?

M. Pye était assis à son comptoir, la main arrondie derrière son oreille, car il avait condescendu à reconnaître son infirmité jusque là. Il se fit répéter deux fois la question de savoir s'il était à sa connaissance qu'il y eût en ce moment beaucoup de fausses *notes*. Il répondit

qu'il ne lui était jamais passé par les mains qu'une fausse note, mais que, depuis long-temps, elle lui avait été reprise et remboursée par la personne qui la lui avait innocemment donnée. Il n'avait pas la plus petite objection à dire quelle était cette personne; oh! non, pas la moindre, puisque cette *note* n'était pas une de celles dont l'authenticité était actuellement mise en question et qu'elle était venue directement de Londres. Elle lui avait été donnée par mistress Edgar Morrison, et plût à Dieu qu'il fût aussi aisé de dire de qui l'on tenait toutes les mauvaises notes dont on était actuellement en peine. Quand Enoch vit que les deux *gentlemen* se regardaient l'un l'autre et qu'il apprit d'eux que toutes les mauvaises *notes* répandues dans Haleham retrouvaient leur trace jusqu'à mistress Parndon, il prit un air confondu, stupide, anéanti. Il n'était pas assez aveugle pour ne pas voir que dans cette affaire Philip, Edgar, ou peut-être tous les deux, se trouvaient compromis, et sa principale inquiétude était qu'au moins la partie femelle de la famille se trouvât à l'abri du soupçon. Son agonie s'accrut quand M. Craig le chargea positivement de savoir de mistress Parndon de qui elle avait reçu ses *notes*, et s'il lui en restait encore qu'elle eût reçues par la même voie. Il ne voulut jamais consentir à avoir avec elle une conversation de cette nature sans témoin. Il pria M. Craig de l'accompagner seul, parce que la présence d'un visiteur aussi peu ordinaire que M. Berkeley suffirait pour ôter à la bonne dame la présence d'esprit nécessaire pour se disculper entièrement. M. Berkeley renonça donc, quoi qu'avec regret, à les accompagner plus long-temps et se retira pour dresser son procès-verbal et recueillir de nouveaux témoignages, s'il était possible.

— Soyez les bienvenus, Messieurs, s'écria mistress

Parndon dès qu'elle aperçut les visiteurs, je suis toujours charmée de vous voir ensemble. On aime à voir son plus vieil ami en compagnie de son curé; c'est bon signe pour tous les deux; M. Craig ne trouvera pas ce que je dis-là mauvais, puisqu'il y a une si grande différence d'âge entre vous. — Mais entrez donc vous reposer. Oh! je le veux absolument, hier je vous ai vus passer l'un après l'autre, j'espérais que vous entreriez un instant, j'ai été désappointée; mais aujourd'hui je ne vous laisse pas aller, il faut que nous causions un peu.

Elle ne s'apercevait pas que ces messieurs ne demandaient pas mieux que de causer un peu avec elle; elle continua de chercher tout ce qui pouvait les engager à entrer, voyant qu'ils prenaient un air de plus en plus sérieux et qui contrastait avec sa gaieté personnelle. Elle n'avait aucun nouveau dessin à leur faire voir, car la pauvre Hester se portait assez mal depuis quelque temps, et le dessin lui faisait mal à la tête : mais il y avait quelque chose pour M. Pye dans la dernière lettre et quelques questions au sujet de miss Mélea, que M. Craig ne serait peut-être pas fâché de connaître. Peut-être allaient-ils lui dire qu'elle n'avait rien à offrir à ses visiteurs que les lettres de sa fille, mais ils savaient ce que c'est que le cœur d'une mère et —

— Mais n'en recevez-vous jamais de vos fils? demanda M. Craig. Votre fille vous donne-t-elle des nouvelles de son mari et de son frère aussi bien que d'elle-même?

— Ils vous écrivent au moins des lettres d'affaires? ajouta M. Pye. Hester passe la plume à l'un de vos fils tous les trimestres ou tous les semestres, quand ils ont des remises à vous faire.

— Pas tout-à-fait; ils n'ont rien à voir avec ma pension, je la touche par une tout autre voie. Mais au jour

de mon anniversaire, et à Noël..... [1]. Bon Dieu, M. Pye, qu'ai-je donc dit qui vous rende si content? on dirait que vous allez danser de joie.

— Ainsi, ni Edgar ni Philip ne vous envoient de l'argent! vous me soulagez d'un grand poids, je vous assure. Mais je ne voulais pas vous tromper; j'allais vous dire ce qui nous amène ici, aussitôt que j'aurais pris le courage de le faire. Puisque vous recevez votre pension par une tout autre voie, tout est pour le mieux. Maintenant vous n'avez plus qu'à nous dire par quelle voie vous la recevez, et vous voilà hors d'affaire; car personne ne vous a soupçonnée; naturellement on ne pouvait vous soupçonner.

Mistress Parndon regardait alternativement ses deux interlocuteurs et ne comprenait rien à ce que M. Pye lui donnait pour une explication de la joie qu'il venait de montrer.

—Loin de vouloir vous faire de la peine, ajouta gaiement M. Craig, nous venons vous mettre sur vos gardes, et vous aider à vous justifier dans une affaire où vous avez été évidemment de bonne foi.

Là-dessus il lui apprit qu'elle avait été désignée comme ayant donné à plusieurs marchands de la ville plusieurs fausses notes, ajoutant que, pour sa justification, il lui suffirait de constater la date du jour où elle avait reçu sa pension, et que s'il lui restait quelques *notes* du même envoi, elle aurait à les représenter pour qu'on pût les comparer avec celles arguées de faux.

— Il y a ici quelque erreur, répondit la veuve. Jamais je ne reçois ma pension en *bank-notes*; celles que j'ai changées depuis quelque temps me viennent de ma

1. Les Anglais font leurs complimens, non à la fête du saint, mais à l'anniversaire de la naissance; non au 1er janvier, mais au jour de Noël.

fille; vous voyez donc que ceux qui soupçonnent là quelque chose ont grand tort. Si ces *notes* sont mauvaises, elles nous viennent, comme bien d'autres mauvaises choses, de Londres; voudrez-vous en aller chercher la trace jusque-là?

— Je crois que mistress Morrison sera obligée de dire de qui elle les tient.

— Je puis vous le dire tout de suite. Elle les tient de quelqu'un qui en reçoit plus en un mois que je n'en dépense en un an. Elle les a reçues de son frère Philip dans une petite affaire qu'elle a faite avec lui pour moi. Mais je serais bien fâchée que Philip dût supporter cette perte, précisément quand son commerce va si mal, à ce qu'il dit. La perte serait considérable, surtout dans ce moment-ci.

— Il faudra qu'il fasse ce que vous venez de faire, — qu'il se rappelle la personne de qui il les tient et qu'il la nomme. Ce que vous avez de mieux à faire maintenant, s'il vous reste quelques *notes* du même envoi, c'est de nous les montrer, de prendre leurs numéros ainsi que ceux des *notes* dont vous avez déjà disposé. Au moyen de ce renseignement, il est probable que Philip se rappellera de qui il les a reçues.

Mistress Parndon fut terrifiée à l'idée de perdre une partie quelconque de son petit trésor. Elle s'empressa d'aller chercher son portefeuille, et d'en tirer les *notes* qui lui restaient. Il y en avait une de dix livres, bonne; une de cinq, bonne; onze de une, dont deux bonnes et les neuf autres fausses. Mistress Parndon sentit aussitôt elle-même combien il était peu probable que Philip eût reçu de chalands accidendels tant de mauvaise monnaie. Elle pâlit, et s'assit sans dire un seul mot.

Enoch se cacha la tête dans les mains, et M. Craig se promena dans la chambre réfléchissant à ce qu'il leur

restait à faire. A la fin M. Pye se rapprocha de sa vieille amie, et lui dit d'une voix fort émue qu'il fallait que Philip eût été odieusement trompé par quelque fripon.

— C'est très probable, répondit sa mère, il n'a jamais su distinguer un homme d'esprit d'un imbécille, ou un honnête homme d'un fripon. Il a toujours été stupide, il ne ressemble en rien au reste de la famille, et maintenant nous allons avoir à payer sa sottise.

M. Craig l'arrêta pour lui faire observer qu'il n'était pas encore prouvé que les *notes* vinssent de Philip.

— Sans doute, sans doute, dit la veuve; et c'est moi qui lui ai occasioné ce malheur. Non que je connusse rien de la fausseté de ces *notes*; à Dieu ne plaise! Philip en doit savoir plus long, c'est à lui d'en répondre. Mais si j'avais fait ce que je devais faire, — j'aurais vendu mes guinées quand elles étaient le plus cher! Je m'en suis voulu bien des fois de les avoir gardées si long-temps, que j'en ai à peine retirés quelque chose de plus que ce qu'elle me coûtaient; mais je ne soupçonnais guère tous les malheurs que ce retard amènerait. O mon dieu! mon dieu! penser que c'est sa mère qui va le mettre dans la peine, et que tout cela n'eût pas eu lieu, si j'avais fait mon marché plus tôt et plus avantageux! Mon dieu! mon dieu!

— Ne vous accusez donc pas ainsi de ce qui arrive, s'écria M. Pye; cela me fend le cœur de vous entendre. Vous qui avez toujours été la meilleure des mères; — en vérité cela fait mal. Comment pouviez-vous prévoir quel serait le cours de l'or? Et si Philip s'est une fois laissé entraîner par des escrocs, n'aurait-il pas mis ces fausses *notes* en circulation d'une autre manière, quand bien même il n'aurait pas eu de remises à vous faire? Vraiment vous n'avez rien à vous reprocher.

M. Craig, qui n'approuvait ni les remords mélangés

qui assiégeaient la veuve, non plus qu'il n'éprouvait les sympathies exprimées par M. Pye, ramena la question sur son véritable terrain. Il était encore douteux que Philip eût jamais touché les *notes* actuellement sur la table ; il était certain que la police était à la piste des contrefacteurs ; des lettres étaient un moyen de communication trop lent dans la circonstance actuelle ; il fallait donc que mistress Parndon allât trouver ses enfans, pour les consoler dans le malheur qui semblait les menacer, et servir de témoin, en tant qu'elle était personnellement impliquée dans cette affaire. C'était là le seul moyen de ne pas mourir d'inquiétude, jusqu'à ce que tout fût fini ; mais il fallait partir sans délai.

— Partir ! mon cher monsieur, moi ? je ne serais qu'un embarras de plus pour mes enfans et pour tout le monde. Jamais je ne me suis trouvée dans une affaire de cette nature. Qu'irais-je faire à Londres ? bon dieu ! être témoin du repentir de Philip, des larmes d'Hester, et de la colère d'Edgar d'être entré dans une pareille famille. Non, monsieur, je ne suis pas femme à supporter tout cela. Je suis bonne tout au plus à rester tranquillement ici, et à penser le moins que je pourrai à tout ce qui va se passer là-bas.

— Mistress Morrison est-elle donc plus forte que vous ? La voilà au milieu de tous ces embarras, elle. Faudra-t-il qu'elle réclame en vain l'appui et les consolations de sa mère ?

— Il est certain que la pauvre Hester s'est assez mal portée depuis quelques temps, et qu'elle aurait besoin de quelqu'un auprès d'elle. Mais ce ne sera pas moi, car je suis sûre que je ne pourrais lui être d'aucune utilité. Naturellement je lui écrirai très souvent ; et pourtant il faudrait qu'elle eût quelqu'un auprès d'elle.

Elle répétait ces derniers mots d'une voix plus élevée

pour être bien entendue de M. Pye. Celui-ci comprit ce qu'elle voulait de lui; il déclara que mistress Parndon ne devait pas songer à faire le voyage de Londres, et il offrit de l'entreprendre à sa place.

— Je ne suis peut-être pas la personne que demanderaient de pareilles affaires. Les gens de Londres sont trop habiles à présent pour moi.

—Monsieur Pye, comment pouvez-vous pousser la modestie à ce point-là ?

— Je me fais vieux, j'aime le repos, et puis il y a une autre difficulté qui me rend impropre aux affaires. Je m'aperçois que je n'ai plus l'ouïe aussi fine qu'autrefois, ce qui fait que j'ai toujours peur de me tromper; la crainte que j'en ai rend mes oreilles plus mauvaises encore; en sorte que j'ai l'air d'un vieillard stupide, je le sais bien, au lieu d'un homme propre à rendre service aux autres.

C'était la première fois qu'Enoch eût jamais fait la moindre allusion à son infirmité. Il fut un peu surpris que ses interlocuteurs ne l'assurassent pas que c'était trop peu de chose pour en parler. Au lieu d'un discours dans ce genre-là, M. Craig s'assit pour dire qu'à son avis M. Pye pouvait être fort utile à la famille de sa vieille amie, s'il voulait partir, préparé à s'occuper de leurs affaires le mieux qu'il le pouvait. S'il n'entendait plus sans cornet acoustique, pourquoi ne pas en prendre un, plutôt que de s'exposer à se tromper souvent et à passer pour un vieillard stupide?

Mistress Parndon s'interposa, et protesta contre l'idée que personne au monde pût prendre M. Pye pour un vieillard stupide.

— Sans doute, repondit M. Craig, cela est impossible, s'il est assez raisonnable pour se rendre justice à lui-même, et prendre un cornet.

Enoch, bien mortifié, bien affecté, murmura entre ses dents qu'il n'était pas encore assez sourd pour cela. Il ajouta qu'il irait cependant à Londres, qu'il ferait de son mieux pour consoler Hester, examiner attentivement les faits, peser les preuves, les indices; et que chaque jour il écrirait à mistress Parndon. Comme celle-ci pleurait d'attendrissement, et commençait à déplorer les chagrins de l'absence, M. Craig jugea qu'il était temps de laisser ces vieux amoureux en tête à tête, et se hâta d'aller consulter les Berkeley sur les démarches qu'Enoch devrait faire à son arrivée à Londres.

—Eh bien, M Pye, vous m'écrirez donc tous les jours? dit en soupirant mistress Parndon; il ne faut pas moins que cela pour me soutenir pendant votre absence et au milieu de tant d'afflictions.

Enoch était fort flatté de ce compliment, toutefois il se hasarda à parler des consolations d'un ordre plus élevé, des consolations religieuses dont la veuve ne manquerait pas plus, il l'espérait, dans cette épreuve que dans celles qu'elle avait antérieurement supportées.

Mistress Parndon répondit qu'elle comptait sans doute sur le secours de la religion, mais que son chagrin actuel était si fort, qu'il lui semblait ne l'avoir jamais connu auparavant. Jamais elle n'avait été aussi complètement seule : sa fille étant mariée et vivant loin d'elle, c'était à peu près comme si elle n'en avait pas; s'il fallait maintenant que son fils unique fût déshonoré, perdu, qu'allait-elle devenir, sur le retour de l'âge, déjà assez fatiguée de son isolement, sans les soucis et les chagrins qui allaient dorénavant le rendre plus amer?

Ces considérations furent présentées sous tant de formes et d'une manière si touchante, que le timide Enoch se trouva poussé à une démarche que, dans la suite, il jugea bien précipitée, encore que la veuve l'assurât

qu'il avait tort d'appeler précipitée une démarche qu'il avait méditée, elle en était sûre, pendant plusieurs années. Il lui proposa formellement de la soulager de son isolement et de la moitié de ses soucis, en renonçant à son long célibat, et s'exposant, pour l'amour d'elle, dans les voies inconnues du mariage. Il avait toujours désiré de plus en plus se conserver libre de tous liens terrestres, à mesure qu'il était devenu plus âgé, quoiqu'il lui en eût souvent coûté, car il n'avait pas été insensible à la bienveillance dont mistress Parndon l'honorait; mais maintenant il lui semblait que le ciel lui imposait un devoir nouveau avant que de le rappeler; il espérait donc qu'en faveur de son motif, le ciel lui pardonnerait de se créer de nouvelles attaches à la terre. Mistress Parndon appuya beaucoup sur la convenance de régler cette affaire séance tenante, afin que personne ne pût blâmer leur correspondance, une fois que l'on saurait dans quels termes ils en étaient.

Dans une crise comme celle où il se trouvait, Enoch n'eut pas la force de se refuser plus long-temps à employer un cornet acoustique. Il consentit donc, non pas à en aller acheter un lui-même, c'eût été plus qu'on ne pouvait en conscience exiger de lui, mais à permettre que mistress Parndon allât lui en chercher un assortiment qu'elle lui apporterait dans son arrière-boutique, afin qu'il en choisît un, seulement pour l'avoir dans sa poche, en cas qu'il se présentât quelques difficultés le long de la route ou pendant son séjour à Londres.

Comme le cœur d'Enoch était gonflé, comme il avait des vertiges quand il s'en retourna chez lui pour faire son porte-manteau, et préposer à sa boutique quelque remplaçant fidèle qui la dirigerait en son absence, sous l'inspection de mistress Parndon! Que d'idées diverses assiégèrent la veuve, quand elle l'eut suivi de l'œil jus-

qu'au détour de la rue, et qu'elle se rassit dans son fauteuil pour rêver plus à loisir! Son but atteint! — le but qu'elle s'était proposé depuis tant d'années, et atteint par une circonstance qu'elle eût dû regarder comme un grand malheur. Elle fit de grands efforts pour considérer la chose ainsi et s'en affliger, mais à chaque instant se présentait à son esprit le vieux proverbe anglais: « Il n'y a si mauvais vent qui ne souffle favorablement pour quelqu'un. » Alternativement avec cette idée s'en présentait une autre dont, en vérité, elle était presque honteuse — que, comme Parndon et Pye commençaient tous deux par un *P*, elle ne serait pas obligée de démarquer et remarquer son linge. C'avait été l'une des considérations qui lui avaient fait désirer ce mariage; et cette idée était trop dans son genre d'esprit, pour qu'elle ne s'y livrât pas avec plaisir, même dans les circonstances pénibles où elle se trouvait.

CHAPITRE VII.

RÉMUNÉRATION.

L'évènement approchait qui était depuis long-temps pour Hester l'objet de ses appréhensions pendant le jour, et un cauchemar pendant la nuit. La justice avait été plus prompte que M. Pye; et quand il arriva chez Hester, il y trouva tout en confusion. Edgar était en prison à Newgate; arrêté d'abord, Philip avait été relâché, parce qu'il avait clairement prouvé qu'il n'avait pas touché, qu'il ne pouvait pas même avoir vu la lettre d'Hester à sa mère, après qu'elle y eut mis les bonnes

notes qu'elle avait reçues de lui en échange de ses guinées. Edgar avait intercepté cette lettre, s'était approprié une partie des valeurs, et il y avait substitué des *notes* qui lui paraissaient assez bonnes pour les gens d'Haleham. Cavendish avait été en surveillance, aussi bien que toute la bande, plusieurs semaines avant que des preuves nouvelles et accumulées amenassent la catastrophe, que tous ceux des intéressés qui avaient quelque sens avaient toujours dû regarder comme inévitable.

Les gens qui travaillaient dans l'appartement d'Edgar ne se doutaient pas que depuis long-temps ils étaient surveillés, qu'on les suivait, lorsqu'au milieu de la nuit ils s'introduisaient dans la maison, à l'aide d'un passe-partout, qu'on les regardait travailler de dessus le toit, et qu'encore qu'ils fussent gardés par des portes de chêne et une multitude de verroux, quelques mots échappés, quelques plaisanteries fatales allaient tomber dans l'oreille de la justice. Il était, comme ils en avaient eu l'intention, impossible de s'introduire par l'abat-jour traversé de barres de fer, mais on avait pu s'en approcher assez pour voir ce qui se passait dans la chambre; et il y avait plus d'un témoin qui pouvait, sous la foi du serment, dire à qui appartenait la veste de flanelle que portait Edgar, comment il lavait ses mains souillées d'encre grasse, et quelle partie de l'entreprise lui était confiée, à cause de son adresse toute particulière. On comprit parfaitement aussi quelle avait été la coopération d'Hester, mais on la regarda comme ayant agi passivement sous les ordres de son mari, et la loi négligea de la poursuivre, comme personne irresponsable.

Elle était assise, triste, abandonnée, à sa place ordinaire, quand son vieil ami vint la trouver. Tout était ouvert actuellement dans cette maison où naguère tout était fermé, où tout avait un air de mystère. Il n'é-

tait pas entré dans l'idée de Philip que sa sœur eût plus qu'auparavant besoin de ses visites, et il travaillait tranquillement dans sa boutique comme à l'ordinaire. Le petit domestique était la seule personne qui pût entendre et répondre, si sa maîtresse venait à appeler. Les portes étaient ouvertes ou entrebaillées, les serrures et les verroux ayant été forcés quand la police avait pris la maison d'assaut, et personne n'ayant songé à les réparer. Du plâtre tombé des murs encombrait l'allée; quelques-uns des barreaux de l'escalier étaient brisés, et on remarquait sur tous les tapis l'empreinte de pieds sales. Quand Enoch se dirigea au second étage de la maison, s'attendant à trouver Hester dans le coin le plus reculé de ses appartemens, il fut frappé au cœur d'un sentiment presque semblable au remords, en voyant tout autour de lui les débris de cette manufacture illégale. Des jarres d'encre brisées inondaient le tapis couvert aussi des débris de vitres de la fenêtre pratiquée dans le toit; on y avait encore oublié la pince qui avait servi à forcer la porte. Une planche de cuivre était restée sur la grille du fourneau éteint; les armoires avaient été vidées; le *poker* (1) était encore planté dans un trou à la muraille au-dessus du foyer; c'est dans ce trou que l'on avait retrouvé quelques débris de *notes* non encore brûlées, tandis que les faux-monnayeurs se persuadaient que la flamme en avait détruit jusqu'aux derniers vestiges. Enoch se redressa et se rétrécit, pour ainsi dire, en traversant ces odieux débris, craignant de se polluer, si la basque de son habit touchait rien de ce qu'avait touché quelqu'un des contrefacteurs. Il oublia presque la malheureuse femme qu'il venait visiter, dans l'horreur que lui inspiraient son mari et ses complices. A la fin,

1. Fourgon droit pour attiser le feu de charbon de terre.

il se rappela que le dernier endroit où il pût espérer de la trouver c'était le théâtre du crime qui la déshonorait. Il descendit donc au premier étage, quoiqu'il désespérât d'y rencontrer personne, car les tapis étaient enlevés et toutes les chambres ouvertes comme dans une maison inhabitée. Toutefois dans un petit cabinet de toilette, la seule pièce meublée de cet appartement, il la trouva assise au milieu de tout ce qu'il fallait pour travailler. Elle avait près d'elle une plume et du papier, son ouvrage sur les genoux, son crayon à la main, un livre ouvert sur sa petite table.

Au premier coup d'œil on aurait pu la croire très occupée, mais M. Pye s'aperçut bien vite qu'elle était hors d'état de s'occuper de quoi que ce fût. Jamais il n'avait ressenti une compassion si poignante que celle qu'il éprouva en remarquant comme tout son corps tremblait, comme ses yeux étaient enflés, comme en quelques jours son visage s'était sillonné des rides de plusieurs années. Elle le regarda dans une muette agonie; les sanglots ne lui permettaient pas de parler.

— Ma pauvre petite amie! s'écria Enoch, pressant par un mouvement involontaire la tête d'Hester contre sa poitrine, comme il avait coutume de le faire pour consoler les petits chagrins de son enfance. Malheureuse enfant, que nous nous sommes tous trompés à votre égard, si ces terribles nouvelles sont vraies.

— Oh! elles ne le sont que trop, et je devrais tout supporter mieux que cela, car je m'y attendais depuis long-temps, — depuis bien long-temps, — depuis, depuis.— M. Pye, vous ne savez pas comme vous m'avez rendue malheureuse ce jour où —

— Moi, ma chère, je vous ai rendue malheureuse! En vérité, je ne savais pas que j'eusse jamais fait de la

peine à quelqu'un ; et à coup sûr, je ne l'ai pas fait exprès.

— Oh ! vous n'y pouviez rien ; mais vous rappelez-vous cette fausse *note*, le jour que je quittai Haleham ? je n'ai pas eu un moment de tranquillité depuis le moment où vous me l'avez mise dans les mains. — Oh, ne vous affligez pas tant; il ne s'agit pas de cette seule *note*, j'en ai vu bien d'autres depuis. Il me semble qu'il y a des semaines que je n'ai rien vu autre chose, et je crois qu'aussi long-temps que je vivrai, elles seront là présentes à mes yeux ou à ma pensée, pendant la veille et le sommeil ; — oui, je les aurai toujours là devant moi. M. Pye, je suis perdue à tout jamais.

Enoch ne savait quelle réponse faire. L'expression dont Hester venait de se servir lui semblait bien irréligieuse; mais sa physionomie montrait en même temps qu'elle n'était que trop vraie. A la fin, il exprima l'espoir qu'elle trouverait quelque consolation dans la prière.

— Non, répondit Hester, le remords est là qui me dit que j'ai été bien coupable depuis quelque temps, et cela m'ôte la seule consolation que je pourrais goûter aujourd'hui. Mais que pouvais-je faire? En vérité, je me suis punie moi-même plus que je n'ai fait de tort aux autres, en gardant ce secret si long-temps. Edgar était mon mari....

Enoch ne put retenir quelques mots de malédiction contre l'homme qui avait entraîné dans le crime et le malheur une femme si innocente et si pure.

— Oh! non, ne le maudissez pas, s'écria Hester; si vous aviez vu tout ce qu'il y avait d'agonie dans le regard qu'il m'a jeté au moment où on l'entraînait par cette porte, vous le plaindriez plus que qui que ce soit.

Je suis convaincue que tout ce qui s'est passé, que tout ce qui doit se passer encore, se présenta en ce moment à son esprit. Vous ne sauriez imaginer un plus affreux supplice que le souvenir d'un jour quelconque, d'une nuit quelconque de cette horrible année. Mais de penser à ce qui doit arriver encore! Et je ne puis rien faire, — pas la plus petite chose pour le sauver.

— N'est-il aucune explication de quelque circonstance que vous puissiez donner en sa faveur? ne pourriez-vous pas montrer comment il a été entraîné dans ce crime? ne pourriez-vous pas atténuer la part qu'il y a prise, pour atténuer aussi son châtiment?

— Ils ne me feront point de questions, dit Hester avec désespoir. Cela aurait mauvaise mine, si je ne répondais pas; et si je parlais, je ne saurais dire que la vérité; j'ai toujours été effrayée de cette idée qu'à la fin ce serait moi qui enverrais Edgar à l'échafaud.

— Il ne saurait s'en prendre qu'à lui-même, personne ne l'a vendu. Ainsi dans sa prison il n'a pas du moins à nourrir des sentimens de haine et de vengeance. Comment supporte-t-il son malheur?

— Oh! il est bien sombre naturellement, et — Mais je crois que j'ai tort d'y penser aussi souvent que je le fais, — il n'a pas pour moi ce retour d'amour que je croyais qu'il aurait quand le malheur serait arrivé; c'était cet espoir-là qui me soutenait; si je ne l'avais pas eu, je n'aurais pas pu aller jusqu'au bout. — Il est bien pénible, après tout ce que j'ai fait, qu'il ne veuille pas me voir, ou que, s'il le fait une minute ou deux, son accueil soit pire encore.

— Il ne veut pas vous voir, ma chère! voilà qui est bien cruel! Espérons que c'est là un signe de repentir. Qu'est-ce que vous comptez faire? voulez-vous revenir à Haleham avec moi? ou bien pensez-vous que votre

devoir soit de rester ici jusqu'à ce que, — jusqu'à ce que — votre mari éprouve le besoin de vous voir?

Hester répondit, avec quelque impatience, qu'elle ne savait pas ce qu'elle ferait; et puis, qu'importait le parti qu'elle pourrait prendre? Elle espérait que Dieu lui sauverait la peine de prendre une résolution, et ne la laisserait pas long-temps dans une vie si malheureuse. Toute la pitié qu'Enoch éprouvait ne l'empêcha pas de reprocher sévèrement, quoique avec bonté, à Hester son manque de résignation. Celle-ci reçut cette réprimande avec la docilité d'un enfant fatigué de pleurer. Elle ne pouvait encore voir que son devoir l'appellerait bientôt à Haleham, ou dire qu'elle désirait que sa mère vînt la voir. Non, il fallait qu'elle-même restât où elle était, et seule, au moins jusqu'au jugement.

Enoch eut soin cependant qu'elle ne fût pas seule plus qu'il n'était bon; il passait plusieurs heures chaque jour auprès d'elle, s'efforçant de l'intéresser à tout ce qui pouvait détourner sa pensée des scènes horribles qui l'attendaient encore. Il lui arracha un sourire, quand il lui annonça que définitivement il allait devenir son beau-père; et fit si bien qu'elle lui demanda des nouvelles de Rhoda Martin et de quelques autres de ses anciennes compagnes. Il ne désespéra pas de la déterminer avec le temps à revenir vivre à Haleham. Il se garda bien de lui dire qu'avec le temps elle verrait s'user l'amour qu'elle portait à un misérable égoïste comme Edgar, et qu'en l'aimant moins, elle aurait moins de regrets de sa perte. Une fois replacée au milieu des scènes de sa jeunesse, elle pourrait renaître à la santé et peut-être au bonheur. Il était bien fâché de la voir si faible; mais jamais faiblesse n'avait été plus excusable, et il était à espérer que les soins qu'on lui prodiguerait pourraient rendre quelque fermeté à son esprit, quand l'affreux dénoue-

ment serait arrivé, et que les impressions actuelles s'effaceraient par degré.

M. Pye ne se borna pas à servir de consolateur et de garde-malade à Hester. Tout ce qu'on pouvait faire dans l'intérêt de la défense d'Edgar, ou pour empêcher que la réputation de Philip fût compromise, ce vieillard le fit avec une activité et une habileté qui surprirent tous ceux qui ne l'avaient jugé que sur la figure, et qui, d'après son habit brun et sa perruque de quaker, l'avaient cru trop occupé des intérêts de l'autre vie, pour conserver encore le génie des affaires de celle-ci.

En considération des soins qu'il donnait à ses enfans, mistress Parndon fit taire les scrupules délicats qu'elle éprouvait de se mêler ostensiblement des affaires de M. Pye. Chaque matin elle se rendait chez lui pour y faire la répétition de son nouveau rôle, et jamais la boutique n'avait tant prospéré que depuis qu'elle en prit la surveillance du petit parloir de derrière. N'avait été la perspective de son propre mariage, elle eût violemment ressenti l'humiliation d'être obligée d'avouer que celui d'Hester avait été bien malheureux. Partagée entre sa joie pour son propre compte et sa douleur pour sa fille, elle eut bien de la peine à s'affliger au degré convenable, quand il fut enfin déclaré qu'il n'y avait plus d'espoir, et qu'elle devait se préparer à recevoir sa fille, devenue veuve d'une manière qui défie toute sympathie et fait craindre à une mère même de ne savoir comment s'y prendre pour offrir quelques consolations.

Il y avait encore plus de curiosité à Haleham de savoir quel serait le sort de Cavendish que celui d'Edgar. Le génie du premier sembla grandir avec la gravité de la circonstance. Au moyen d'intelligences secrètes, il avait eu vent des démarches de la police assez à temps pour se trouver à bord d'un bâtiment américain, tandis que

ses complices et son élève favori étaient assiégés au milieu de leurs fortifications. Naturellement sa femme eut des attaques de nerfs proportionnés à l'évènement, et peu de temps après, elle s'empressa de procurer à ses enfans les avantages d'une éducation et d'une société qu'on ne peut trouver que dans l'autre hémisphère. Cette intéressante famille est aujourd'hui florissante à New-York, où, d'après elle, se trouvent concentrés toutes les vertus et tous les talens nécessaires pour apprécier convenablement le génie de M. Cavendish, les excellentes qualités de mistress Cavendish, et les dispositions heureuses des jeunes Cavendish mâles et femelles. On a quitté le nom de Carter; ce nom avait été trop compromis dans la désagréable affaire des fausses *notes*. Le domaine de Carter paraît s'être évanoui subitement, car jamais aucun officier ministériel n'a été chargé de sa vente ou de sa location.

Philip se retira de cette affaire avec le moins de désavantage possible. Avant le jugement, il se grattait la tête dix fois par jour, quand la poignante idée lui revenait que sa maison allait avoir trop mauvaise réputation pour qu'il la pût louer aisément. Cette crainte a été bientôt dissipée par l'évènement, parce que la maison était avantageuse et dans un quartier commercant, en sorte que son propriétaire n'éprouve, quant au passé, que des chagrins assez tolérables. Quand par hasard on vient à ouvrir la porte de derrière, il se retourne dans sa boutique et se dit qu'il est absurde qu'il ait cru entendre le pas d'Hester puisqu'elle est à Halcham, et de temps à autre, on l'a entendu soupirer et dire entrer ses dents: « Ce pauvre Edgar! » Mais comme au bout du compte son commerce va presque aussi bien qu'avant l'évènement, il se dit à lui même que ce qu'il peut faire de mieux, c'est de penser le moins souvent possible à des malheurs passés

et sans remède. Il se les rappelle cependant assez pour agir avec circonspection. Il trouva bien désagréable d'être obligé de fermer sa boutique le jour de l'exécution et de passer toute cette journée dans l'inaction et la tristesse. C'a été aussi une grande contrariété d'avoir pendant plusieurs semaines les marchands de complaintes qui venaient crier devant sa porte, la confession du condamné Morrison, dans l'espoir qu'il les paierait pour aller crier plus loin. Il n'a garde de s'exposer dorénavant à de tels inconvéniens, il surveille de près ses nouveaux locataires et tremble qu'il ne leur prenne subitement le goût des grosses portes en chêne verrouillées et des fenêtres qui ne regardent que le toit.

CHAPITRE VIII.

CONCLUSION.

La première personne qu'Hester consentit à recevoir fut Rhoda Martin. La raison en fut cette sympathie particulière qui naît, entre d'anciens amis, de l'opposition apparente de leur sort. Rhoda avait cru Hester heureuse, tandis qu'elle-même était dans la peine; et maintenant le bonheur recommençait pour elle, quand son amie semblait l'avoir perdu pour toujours. Rhoda allait enfin épouser son amant, et la joie d'être délivrée de cette longue attente était d'autant plus grande que, depuis quelque temps, il semblait impossible que les affaires du fermier Martin et de toute sa parenté n'allassent pas de mal en pire. Tous les fermiers, tous ceux qui avaient plus à vendre qu'à acheter étaient mécontens, et se plai-

gnaient surtout que l'action de la banque d'Angleterre sur le système monétaire eût donné un caractère de durée à leur malheur. La banque avait repris les remboursemens en argent, et aussitôt on avait remarqué un relâchement évident de l'industrie, un accroissement de difficultés dans les différens procédés d'échanges, et par conséquent, une dépression dans toutes les branches de manufactures et de commerce. Jusqu'à quel point cette dépression eût-elle eu lieu sans cette circonstance prochaine? c'est ce que personne ne pouvait dire exactement, encore que presque tous reconnussent, parce qu'ils ne pouvaient le nier, qu'il y avait eu depuis long-temps un accroissement désastreux de la valeur de l'argent, qu'on ne pouvait attribuer qu'à une action antérieure sur l'ensemble du système des signes représentatifs.

Il y eut plusieurs personnes, quelle que fût leur opinion sur les causes de la gêne qu'éprouvaient actuellement les classes les plus nombreuses de la société, qui se crurent obligées, en conscience, de renoncer à la lettre de leurs baux et de leurs autres transactions pour en conserver l'esprit. Parmi celles ci, se trouva le propriétaire des Martin. Oubliant généreusement qu'à l'époque de la dépréciation des espèces, ses fermiers ne lui avaient payé que la valeur nominale du fermage, il leur proposa de lui payer maintenant un tiers de moins de cette même valeur. Il ne voyait là-dedans que de la justice; mais ses fermiers et ses amis admirèrent cette conduite comme un trait de générosité, et tous furent unanimes à blâmer un système sous lequel la justice peut prendre le caractère de la générosité, où, en d'autres termes, l'injustice peut ne paraître qu'une chose toute simple et légale.

Personne ne fut plus sensible que Rhoda à cette belle conduite du propriétaire; car elle lui dut la fin de sa longue attente. Une partie de ce que son père eût payé

à un propriétaire dur et cupide, lui permit de marier enfin sa fille. Une petite pension annuelle, jointe aux gages de Chapman, leur suffisait pour s'établir, dans l'espérance où ils étaient que les affaires prendraient une tournure meilleure et plus stable, et que les gens convaincus des maux qu'entraînent les fluctuations du système monétaire, le laisseraient dorénavant libre dans son action et ne s'en occuperaient que pour prévenir la fraude et l'imprudence des banquiers. Chacun espérait que la matière était assez bien fixée pour laisser les esprits en liberté d'examiner pendant les quatorze années qui allaient suivre jusqu'à son expiration, si la Charte des priviléges de la banque d'Angleterre serait renouvelée, ou si l'on adopterait un nouveau système de signes représentatifs dont l'émission préviendrait le retour des maux passés, sans en faire craindre d'une nouvelle espèce. La stagnation même des affaires, en 1819, faisait espérer qu'elles ne pourraient être pires, à aucune époque avant 1833. Ainsi, Chapman se maria, comptant sur une élévation graduelle de ses gages, conséquence de l'élévation graduelle des prix que son beau-père attendait d'une expansion prudente et sûre des espèces que les circonstances ne tarderaient pas à amener. Ils étaient loin de s'attendre à de nouvelles crises, du genre de celles que le pays avait déjà souffertes. Quand on le leur aurait dit, ils n'auraient pas voulu croire qu'en dépit des leçons de l'expérience, l'abondance des espèces enivrerait bientôt de nouveau l'esprit public, qu'il y aurait une nouvelle panique, et par suite une contraction soudaine et excessive de l'argent. Bien moins encore auraient-ils voulu croire que les calamités, suite de cette nouvelle fluctuation, seraient généralement attribuées au retour au paiement en espèces, qui s'était effectué en 1819.

Le propriétaire de Martin ne fut pas la seule personne

dans le pays qui se conduisit honorablement, quant à l'accomplissement des transactions, eu égard au changement des circonstances. Les créanciers de M. Berkeley mirent fin à des réclamations que chaque jour celui-ci déclarait devoir n'en avoir aucune. Malgré son travail et sa bonne volonté, à chaque effort qu'il faisait pour payer ses dettes, le fardeau lui paraissait plus lourd et plus désespérant. Ce n'était pas seulement la sensation d'un voyageur inexpérimenté qui, à mesure qu'il gravit une montagne, semble voir le sommet reculer devant lui. Il lui semblait, à lui, que la montagne grossissait; il s'était engagé à la gravir, et le seul espoir qui lui restât était qu'elle cesserait de grossir avant que ses forces l'abandonnassent tout-à-fait. Le voyageur fatigué serait charmé de s'entendre dire qu'il ne s'est engagé qu'à gravir jusqu'à un certain point, et que l'ayant atteint, il n'a pas besoin d'aller plus loin. Telle fut la joie de M. Berkeley, quand au moment où il s'y attendait le moins, il reçut de ses créanciers une décharge générale, ceux-ci estimant qu'il avait payé de fait, quoiqu'il n'eût pas payé nominalement, tout ce qu'il devait. Le seul espoir qu'il eût en quelque temps de s'acquitter, à sa satisfaction et à celle de ses créanciers, avait été le recouvrement d'une somme qui lui était due sur le continent depuis bien des années. Tant que l'argent n'avait été que trop abondant, en Angleterre, on avait cru que ce n'était pas la peine de faire des frais à l'étranger pour recouvrer une créance qui, si elle était payée, le serait en espèces dépréciées. Maintenant le cas était tout contraire; les frais ne devaient pas coûter davantage et les fonds à rentrer vaudraient précisement un tiers de plus; on commença donc des poursuites. N'avait été cet espoir, il y avait longtemps que M. Berkeley eût succombé sous le poids de son infortune. Et malgré qu'il l'eût, c'était avec une répu-

gnance de plus en plus grande que de semaine en semaine, de mois en mois, il se rendait à la ville de D....

Il disait de plus en plus souvent, au coin du feu, qu'il prévoyait clairement son sort, qu'après une vie d'honorables travaux, il mourrait banqueroutier, et cela, par suite des vices du système monétaire de son pays. Chaque fois qu'il allait à la ville, tout ce que sa famille pût attendre de mieux, c'est qu'il leur dît a son retour que ses affaires étaient encore dans le même état. Bien plus souvent, il leur annonçait qu'il ne rentrerait pas dans quelques créances qu'il avait espéré recouvrer, ou que quelques créances se présentaient contre lui, qu'il avait crues payées depuis long-temps.

Quelques jours avant le mariage si long-temps différé de Méléa, — le jour où l'on attendait Fanny, M. Berkeley revint de D*** chez lui à l'heure du dîner, tout autre que sa famille ne l'avait connu depuis plusieurs années. Sa femme travaillait près d'une fenêtre d'où elle pouvait voir à quelque distance sur la grande route. Henry Craig était assis à côté de Méléa, et comptait garder cette place toute la journée, puisqu'il était impossible qu'il partît avant d'avoir vu Fanny. Lewis jardinait sous la fenêtre, tellement occupé de son ouvrage qu'il ne leva les yeux que quand on l'appela pour aller à la grille au-devant de son oncle, et prendre son cheval. Méléa, se levant à moitié, commença involontairement son observation habituelle sur la tournure d'esprit dans laquelle revenait son père. Cette fois, elle ne sut que penser. Il avait les mains dans ses poches et marchait lentement comme à l'ordinaire; mais il portait la tête droite et regardait tout autour de lui, comme il ne l'avait pas fait depuis long-temps. Il entra tout droit, la porte se trouvant ouverte à deux battans; il embrassa, sans dire mot, sa femme et sa fille, pressa la main de

Craig, s'assit près de la table, posa la tête sur sa main et se mit à pleurer convulsivement. Il est impossible d'exprimer l'effet de cette scène sur la petite famille. Il se passa long-temps avant que leurs paroles de consolation, leurs caresses tendres et respectueuses eussent d'autre effet sur lui que d'augmenter son émotion; et avant qu'il eût recouvré la force d'articuler, ils avaient eu le temps d'imaginer toutes les infortunes qui avaient pu encore les atteindre. Meléa avait passé le bras dans celui de Henry, comme pour implorer son appui dans ce malheur inconnu; elle contemplait avec anxiété le visage pâle et triste de sa mère, quand vint le soulagement nécessaire.

— Pardonnez-moi, s'écria d'une voix faible M. Berkeley, je n'ai pas de mauvaises nouvelles pour vous.

— Alors je suis sûre que vous en avez quelqu'une d'excellente, s'écria Méléa, se laissant tomber sur une chaise.

— Oui ! Dieu en soit loué. Tout est fini, ma chère femme. Nous voilà quittes et notre honneur est intact. Je ne mettrai plus le pied à D*** dorénavant, que quand il m'en prendra fantaisie. — Je vois que vous ne voulez pas me croire. Ce sont bien les caractères les plus nobles, les plus généreux, que ces créanciers! Je ne l'ai pas toujours dit; n'importe, je le dis aujourd'hui. Ce sont les hommes les plus généreux du monde!

— Ils vous ont fait remise du reste de votre dette?

— Non pas, non pas; et c'est là le plus beau, le meilleur de l'affaire. Il disent, — et dans le fait cela est vrai, ils disent que nous avons payé tout ce que nous devions et au-delà, et qu'ils ne peuvent en conscience recevoir un liard de plus. Et cependant la loi leur accorderait beaucoup encore; — beaucoup plus que je ne pourrais jamais payer.

— Ainsi vous voilà libéré, mon ami, dit mistress Berkeley; non-seulement vous n'avez plus de dettes, mais on reconnaît que vous avez tout payé. Ce n'est point une décharge de faveur, une grâce. Maintenant nous pouvons être heureux.

— Mais à coup sûr, reprit Méléa, nous le regarderons toujours comme une faveur, comme un acte de générosité. C'est ainsi du moins que je veux toujours le considérer.

— Certainement, ma chère, certainement. Je n'aurai pas un moment de repos que je ne leur aie exprimé d'une manière plus intelligible que je ne l'ai fait sur le moment, toute la gratitude dont leur conduite m'a pénétré. C'est leur faute si je ne leur ai pas dit tout ce que je sentais. Il m'ont tout-à-fait accablé. — Mais je ne vous ai encore raconté que la moitié de mon histoire. Ils me laissent la somme pour laquelle j'ai fait assurer ma vie, dont je leur avais abandonné la police depuis long-temps; ils m'abandonnent aussi cette créance étrangère dont je vous ai tant parlé. Quand nous l'aurons recouvrée.....

— Croyez-vous réellement que nous la recouvrions jamais?

— Que Dieu vous bénisse! certes oui, je le crois. Il n'y a pas le plus léger doute, et ce sera une bonne aubaine, je vous jure. Avec cela et quelques petites créances qui restent encore à recouvrer par-ci par-là, nous serons presque riches, ma chère; et complètement indépendans de nos enfans, qui auront besoin pour eux-mêmes de tout ce qu'ils pourront gagner. Et puis cette assurance! c'est encore une bonne chose que d'avoir cet héritage à leur laisser. Quelle joie d'apprendre à Fanny quand elle mettra le pied ce soir à la maison, — qu'elle n'a plus besoin de la quitter! J'y ai pensé tout le long du chemin.

— Mon cher papa!

— Ma chère enfant, qu'y a-t-il de plus raisonnable? Croyez-vous que je permettrai qu'elle continue d être..... Vous oubliez que je vais avoir besoin d'elle plus que jamais. Je n'aurai plus rien autre chose à faire que ce que vous me suggèrerez. Plus de voyages à D***, grâces à Dieu !

—Non, dit Méléa souriant, vous allez mener la vie d'un vrai gentleman, vous chauffant au soleil l'été dans votre jardin, et l hiver vous reposant au coin du feu. Croyez-vous, mon père, que vous pourrez vous habituer à cette vie négative.

— Je n'en sais rien, il faudra essayer. Mais j'ai encore bien de l'occupation devant moi. Il y a toute l'administration de la prison à changer depuis un bout jusqu'à l'autre, et puis notre hospice des aveugles.....

— Vous oubliez donc que vous ne voulez plus mettre le pied à D***.

— Non, non. C'est-à-dire dans le quartier où était la banque. En entrant par l'autre porte ce n'est plus la même ville, vous le savez bien. A coup sûr, mon enfant, vous ne vous attendez pas que je vais rester ici tout le jour assis dans mon fauteuil, à prendre des mouches pour me tenir éveillé.

— Je ne m'y attends, ni ne le désire, mon père.

— Il faudra maintenant s'occuper un peu plus du pauvre Lewis, et voir un peu ce que nous voulons en faire. Qu'est-ce que vous voulez être, Lewis? Choisissez un état, sauf celui d'être dans une banque, mon garçon. Choisissez un autre état quelconque, et nous verrons ce que nous pourrons faire pour vous.

— Vous n'êtes pas obligé de faire votre choix tout de suite, dit Méléa, riant de voir la manière dont Lewis regardait alternativement son oncle, sa tante et M. Craig; mon père vous donnera probablement quelque temps pour y songer.

— Sans doute, il le faut bien ; mais c'est presque dommage; car c'est un de ces jours, pour moi du moins, où tout s'arrange si aisément, si heureusement, qu'on regrette de ne pouvoir pas terminer et régler toutes ses affaires à la fois.

— Il est bien fâcheux qu'il soit plus de midi, dit M. Craig, et que Méléa ne puisse se marier dans un jour si prospère.

M. Berkeley ne put s'empêcher de rire avec son gendre de cette tendre impatience.

L'évènement prouva cependant qu'il n'y avait plus besoin de tant s'empresser de profiter d'un jour favorable. La bonne humeur de M. Berkeley ne l'abandonna pas au bout de quelques heures, ainsi qu'il l'avait craint. Le lendemain, le jour suivant, le jour même du mariage de Méléa, n'obscurcirent pour lui l'avenir d'aucuns nuages fâcheux. Il comprit même que les évènemens qui avaient détruit sa fortune n'avaient pas été sans quelques avantages pour les autres membres de la famille. Horace avait fait chaque année de plus fortes économies sur ses appointemens. La cure de M. Craig était devenue bonne en comparaison de ce qu'elle avait été, encore qu'il ne reçût nominalement que le même traitement, et son école avait l'air de devoir prospérer, quoiqu'il eût baissé ses prix pour se conformer aux exigences du temps. Fanny et Méléa s'étaient trouvées en état de contribuer plus qu'elles ne l'avaient espéré au bien-être de leurs parens, ce qui ne les empêchait pas d'avoir chacune une petite épargne quand elles vinrent se placer l'une au coin du feu de son père, l'autre à la tête du ménage de son mari. Quelques années avant, les gains réunis de toute la famille eussent à peine suffi pour leurs besoins immédiats. Si donc le père avait été ruiné sous un système que tout le monde blâmait, il était certain que les enfans en avaient retiré

quelque avantage, encore qu'il fût loin d'y avoir balance.

L'avenir devenait tout-à-fait riant pour M. Berkeley, enchanté d'avoir réuni ses deux filles auprès de lui. Il avait trouvé Henry Craig un bien pauvre parti, il ne pensa plus ainsi quand il vit le bonheur peint sur la figure de sa fille; il déclarait maintenant qu'il vivrait heureux, parfaitement heureux jusqu'à son dernier jour; — parfaitement heureux dans une position inférieure à celle qu'il avait quittée pour en chercher une meilleure; — heureux sans la belle maison, le beau parc, la belle bibliothèque, qu'il avait trouvés insuffisans en addition à ce qui lui restait à présent. Sa famille le connaissait trop bien pour espérer qu'il pût vivre toujours parfaitement heureux; mais elle voyait qu'il était plus près du bonheur qu'avant la catastrophe qui l'avait frappé.

M. Pye et mistress Parndon avaient fixé pour leur mariage le même jour que M. Craig et miss Méléa. Pendant que la famille Berkeley s'amusait de cette coïncidence, le fait se sut, comme ces choses-là se savent toujours, et la conséquence fut qu'Enoch vint, d'un air profondément humble, demander pardon et changer de jour. Sa première idée avait été de retarder d'une semaine environ, jusqu'à ce que M. Craig fût de retour du petit voyage obligé après le mariage; mais mistress Parndon, dont l'avis prévalut, comme à l'ordinaire, pensa qu'il serait plus conforme au décorum que le couple le plus âgé fût marié le premier et qu'on ne s'écartât que d'un jour de celui qu'on avait d'abord fixé. La cérémonie eut donc lieu la veille du jour heureux qui vit unir les deux jeunes gens. On rit et l'on s'étonna de la résolution avec laquelle M. Pye tint à la main son cornet acoustique; on s'amusa de la timidité virginale de la fiancée. On prit part au bonheur de Craig et de Méléa, qui, s'étant rendus autant qu'ils le pouvaient, les bien-

faiteurs de tout le village, y étaient aimés de tout le monde comme des parens. Hester elle-même se sentit vivement émue, elle-même retrouva un sourire quand elle vint leur offrir ses complimens et ses vœux; et la première conversation un peu longue qu'elle eut, ce fut avec Fanny, sur les épreuves auxquelles ces amans avaient été soumis, et l'heureux avenir qui les attendait. Ce petit moment de gaieté passagère fit espérer qu'elle pourrait un jour la recouvrer tout-à-fait. De long-temps M. Berkeley n'eut besoin de se tourmenter à se créer des occupations. Des félicitations étaient pour lui, maintenant, quelque chose de nouveau; il les savourait d'autant plus que depuis long-temps on n'avait eu à lui adresser que des complimens de condoléance. Tous ceux qui observaient l'aplomb avec lequel il traversait les rues d'Haleham, et les vigoureuses poignées de main qu'il distribuait sur son passage, ne pouvaient douter qu'il ne sentît vivement le changement de son sort. Il aimait à s'entendre dire qu'en signant, au mariage de sa fille, il avait signé un nouveau bail avec la vie, et n'eût été que de ses plans nombreux, aucun n'exigeait un grand nombre d'années, on eût pu croire qu'il prenait cette assurance pour un fait. Sa famille voyait bien cependant que tous ses plans étaient de ceux qu'on peut aisément abandonner, encore qu'ils donnassent à sa vieillesse un air de juvénile activité.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

L'ÉMIGRATION.

	Pages.
Sommaire des principes développés dans ce conte.	3
Chap. I. — La métropole.	7
— II. — Colonisation intérieure.	22
— III. — Le voyage.	37
— IV. — Une nouvelle patrie.	49
— V. — La vie des nouveaux colons.	62
— VI. — La loi et la justice.	72
— VII. — Les fêtes de Noël.	82
— VIII. — Accroissement et prospérité.	100
— IX. — Le vrai patriotisme.	107

BERKELEY LE BANQUIER. (PREMIÈRE PARTIE.)

Sommaire des principes développés dans ce conte.	121
Chap. I. — Les habitans d'Haleham.	125
— II. — L'orgueil d'Haleham.	148
— III. — Désordres à Haleham.	160
— IV. — Le vin et la sagesse.	185
— V. — Maris et femmes.	217
— VI. — Appréhension.	237
— VII. — Certitude.	249
— VIII. — Le jour de marché.	268
— IX. — L'avenir.	283

BERKELEY LE BANQUIER. (SECONDE PARTIE.)

Pages.

Chap. I. — Un petit voyage. 291
— II. — Le séjour. 311
— III. — Soupçons. 335
— IV. — Le retour. 350
— V. — Obéissance. 366
— VI. — Arrangement. 382
— VII. — Rémunération. 402
— VIII. — Conclusion. 411

FIN DE LA TABLE.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 051354618